

UNE RÉSISTANCE
À ARMES ÉGALES

Playlist musicale de lecture Spotify



© 2024 Sébastien Galifier

Déposé le 4 septembre 2024 à la Société Suisse des Auteurs

sebastien.galifier@gmail.com

Ce roman est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements réels ou des lieux est purement fortuite.

Mentions Légales et Protection de la Propriété Intellectuelle

Tous les droits relatifs au présent ouvrage, y compris les droits de reproduction, de diffusion, d'adaptation et de traduction, sont strictement réservés. Ce livre, ainsi que son contenu, sont protégés par les lois suisses relatives à la propriété intellectuelle, en particulier par la Loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA).

Conformément aux articles 9 et 10 LDA, l'auteur bénéficie d'un droit exclusif sur ses créations littéraires, comprenant notamment :

Le droit de reproduire l'œuvre sous toutes ses formes ;

Le droit de publier, d'adapter, de traduire, et de distribuer cette œuvre ;

Le droit de mettre l'œuvre à disposition du public, que ce soit par des moyens traditionnels ou numériques.

Toute utilisation non autorisée de ce texte, en tout ou en partie, sans le consentement préalable et écrit de l'auteur ou de ses ayants droit, constitue une violation du droit d'auteur et pourra donner lieu à des poursuites judiciaires, conformément aux dispositions des articles 67 et suivants de la LDA.

Les personnes désirant reproduire, utiliser ou adapter une partie de cet ouvrage doivent en faire la demande expresse auprès de l'éditeur ou de l'auteur, qui se réservent le droit d'accorder ou de refuser toute permission.

Déposé le 4 septembre 2024 à la Société Suisse des Auteurs

©2024 Sébastien Galifier

ISBN: 978-2-8399-4477-9

AVANT-PROPOS

Un courageux rapporteur spécial des Nations unies pour le droit à l'alimentation avait prévenu celles et ceux qui voulaient l'entendre. Les nouveaux barbares n'étaient plus des dictateurs, mais des conseils d'administration. Nous ne devions pas en douter, cette caste installée au sommet de tours de verre tuerait sans compter tous ceux qui s'opposeraient à leurs perspectives de profit.

En février 2008, je croisai ce vieil homme en Afrique et il me dit sans me craindre : « Je sais qui vous êtes et ce que votre compagnie fait à ces pauvres gens. Si le monde n'avait pas perdu la raison, vous seriez en prison. »

PROLOGUE

*« Mon fils, ne te laisse pas dépasser, mets un braquet et pars en échappée, ces crétins d'homophobes ne t'arrivent pas à la cheville ! Même si ça fait mal, appuie encore, serre les dents et baisse la tête !
Gagne, que ces connards ferment leurs gueules. »*

J'ai perdu mon père en 1994. Plus de dix mille kilomètres parcourus à vélo chaque année ne lui ont pas épargné une rupture d'anévrisme, emportant une partie de ma vie et cet homme hors du commun. Persuadée que son mari ne pourrait se passer d'elle plus longtemps, ma mère l'a rejoint quelques mois plus tard. J'avais à peine vingt ans, et mes deux remparts s'étaient écroulés. Refusant de rejoindre leurs troupeaux de moutons effrayés, les bergers de la bien-pensance m'avaient désigné coupable d'aimer un semblable. Alors, à tous ces falsificateurs de la tolérance du Fils et à tous ceux que mon père n'avait pu éloigner de moi, le petit PD n'avait pu pardonner.

Epesses 1984

À l'âge de dix ans, hormis le bus venant nous chercher le matin pour enrichir notre vocabulaire, peu d'enfants sortaient du village sans être accompagnés. Sans doute plus confiant, mon père me laissait rejoindre Vlad sur les rives du lac, 200 mètres plus bas. Les pieds dans l'eau et les mains armées d'une canne à pêche, nous rêvions de sortir des dizaines de petites perches. Celles-ci devaient être déjà découpées en filets, car une poêle préalablement beurrée les attendait sur un réchaud.

Après mille tentatives infructueuses que nous dissimulions du mieux que nous le pouvions, un après-midi de juin, Vlad sortit enfin une perchette ! Effrayée, l'infortunée se demanda ce qu'elle foutait si jeune, la tête sur ce billot. Le poisson agitait sa queue, suppliant ses prédateurs de le renvoyer au fond du lac.

— Vlad, elle s'étouffe, fais quelque chose !

Je criais aussi fort que je le pouvais. Cet animal devait savoir que jamais, au grand jamais, je n'avais imaginé cette situation. Il était clair, pour moi, comme pour Vlad, que le poisson devait être mort avant que nous le sortions de l'eau. Ma voix se faisait de plus en plus aiguë.

— Vlad, enlève-lui ce truc, tu lui as arraché la moitié de la joue !

— On ne la mange pas alors ?

— NON !

Vlad coupa le fil comme il le put et renvoya notre victime au fond de l'eau.

Cette expérience nous révéla que le chasseur-cueilleur avait bel et bien disparu de nos gènes. Nous n'avions plus qu'à laisser tuer pour nous. Ceci nous épargnerait de comptabiliser les victimes nécessaires à notre existence.

Pully 1992

En quelques années, ma voix s'était, comme mon âme, franchement aggravée et le ventre de Vlad avait pris des proportions intolérables. Encore une fois, les pieds dans l'eau, Vlad et moi attendions le tocsin de la vie d'après devant ce lac d'une largeur aussi interminable que notre scolarité. Cette brève pause déjeuner de lycéens était, pour Vlad, entièrement consacrée à deux énormes sandwiches. Mon ami les appelait déjà : les super moelleux à la dinde, comme Ross Geller le fera plus tard dans cette série tissée d'amitié dans laquelle nous projetions nos vies. Dès les premiers épisodes, Vlad avait été fasciné par la faculté de Joey de s'envoyer une dinde à lui tout seul devant ses camarades médusés. Pour ma part, j'attendais que Chandler déclare son amour à un garçon. Ce qu'il ne fit jamais, car les scénaristes de Friends décidèrent trop tôt de lui faire épouser le personnage le plus reluisant de leur série. Alors comme Joey et Chandler, Vlad et moi scellâmes notre amitié à vie dans une nuit d'ivresse.

— Oh ! Vlad, tu es là ?

— Charles, n'entre pas !

— Quoi, qu'est-ce que tu fous... C'est qui ?

— Charles, c'est Amy, tu sais, la fille qui bosse chez les Grandjean.

— Ah oui, "Hi Amy, how are you?" demandai-je à cette fille surprise de me voir debout devant elle, à questionner mon ami : « Mais qu'est-ce qu'elle fout à poil dans ton lit, Vlad ? »

— Charles, bon sang, on... me répondit Vlad avant de sortir de son lit nu comme un ver et titubant.

Nous allâmes de l'autre côté de cette saloperie de porte.

— Nom de Dieu, Charles, qu'est-ce que tu fous, tu vas la faire flipper là !

— Mais c'est une fille putain !

— Oui, c'est une fille ! Moi, j'aime les filles. Il faudra t'y faire merde ! Charles, on est différents ! Ivre, je pleurai et m'excusai, Vlad me prit dans ses bras.

— Charles, tu sais que si je bande encore, c'est pour la fille dans la chambre. Tu as bien compris ?

— Oui, j'ai compris.

— C'est bien, mon Charles, tu sais que nous deux, c'est pour la vie, tu le sais ça ?

— Oui, je le sais.

— C'est bien... Maintenant, tu me laisses aller la rejoindre.

— Oui, je te laisse.

— Charles, tu veux bien me lâcher ?

— Tout de suite ?

— Oui, s'il te plaît, tu l'as fait flipper. Je ne voudrais pas qu'elle foute le camp... Charles, c'est nous la lumière du monde, mec !

— Pour la vie ?

— Pour la vie, mon frère, je t'en prie, va te coucher, t'es vraiment bourré.

À l'âge de 18 ans, j'étais grand, relativement beau mais effrayé. Effrayé et incapable de dialoguer avec tout ce qui s'exprimait comme des dindes en basse-cour. Ma transformation biologique m'avait violemment assommé pendant plusieurs années, et le réveil avait été difficile. Je pensais que seul Vlad avait saisi ce qui s'était passé dans cette saloperie de chrysalide. Je me trompais lourdement, il n'y avait rien dans la nature qui aurait pu échapper à mon père.

Ai-je idéalisé mon père comme les orphelins savent le faire ? Oui, bien sûr. Mais, pour ma défense, les mots que son cœur chantait à l'être auquel il se dévouait faisaient danser tous les sourdingues du village. Trois passions régissaient sa vie. Si la première était incontestablement sa femme, la seconde, délogée de son trône à l'arrivée de ma mère, était la petite reine quotidienne. Il y avait aussi la vigne, une passion ou un fardeau familial, difficile de le savoir tant il s'y consacrait. À mon arrivée, il fut donc contraint de me laisser aux bons soins de ma mère. Avec le temps et beaucoup d'encouragements, il m'aida à trouver l'équilibre de ma vie sur la selle de son second amour : le vélo. Ainsi, je trouvais une place et une attention quotidienne que j'appelai par souci de simplification l'amour paternel.

Qu'il pleuve ou qu'il vente, le samedi, avant de rejoindre Vlad pour voyager sur les premiers écrans connectés, je traçais, accompagné de mon père, de longues courbes sur tous les sommets des Alpes vaudoises. C'est lors de l'un de ces périples que celui que le Fils de l'homme avait initié à la tolérance m'informa que rien n'avait échappé à son attention.

— Dis-moi, Charles, as-tu un amoureux ?

— Quoi ! Comment ça UN ?

— Arrêtes ton cinéma, tu sais, ta mère et moi, avons bien compris, ne te fatigue pas. Tu n'aimes pas les filles, on ne va pas en faire toute une histoire. Alors, fils, si tu veux nous présenter ton... eh bien, ça nous ferait plaisir, voilà.

— T'es le paternel le plus intrusif du monde, tu le sais ça ?

— Je sais, je sais, mais dis-moi, maintenant, puis-je aussi t'appeler ma petite pédale ?

— Oh ! Papa !

— Attends, Vlad t'appelle comme ça depuis longtemps, non ? Je rigole, je t'aime comme tu es, fils... Bon assez déconné ! Fais-moi plaisir mon champion, mettons un braquet et allons exploser ces deux vieux d'hétéros devant nous, qu'en penses-tu ?

— OK, envoie tout ce que tu as papa ! Désormais, crois-moi, ça va aller très vite.

Vlad était de taille réduite, relativement gros, néanmoins curieusement beau et grand de près. Ses yeux bleus sur son teint foncé renvoyaient la lumière d'une ancienne civilisation attendant son avènement. Les contours ouverts et généreux de ce visage, capable d'envoyer n'importe quel cœur sombrer dans d'inexorables troubles affectifs, avaient été dessinés par les mains délicates de ses géniteurs. Ceci afin de séduire quiconque douterait de la supériorité du peuple élu. Toutes les exubérances sortant de sa poitrine n'étaient que l'enthousiasme d'un homme à qui l'on avait fait la promesse de régner. Vlad était une épaule solide comme le roc sur laquelle on pouvait s'appuyer plus que de raison. Mon ami était surtout un cœur obèse d'amour et de fraternité.

C'est lui qui me releva, quand je posai un genou sur la tombe de mon père.

— Charles, relève-toi, bon sang, je te le dis, tu le reverras un jour, c'est certain, relève-toi, **MAINTENANT !**

— Nom de Dieu, ça fait si mal. Vlad, comment vais-je faire sans lui ?

— Tu feras comme il te l'a toujours dit, tu mettras un putain de braquet et tu seras le meilleur. Et tu verras qu'un jour, si Dieu le veut, nous serons la lumière de ce monde, me dit Vlad, la tête figée sur la tombe de mon père.

Dès l'âge de 16 ans, Vlad avait été surpris sur l'Arpanet à plusieurs reprises, déposant des virus humoristiques dans les serveurs du Pentagone et de Tsahal. Avec la promesse de ne pas être poursuivi pour ses premières incursions numériques, le petit génie fut prématurément recruté pour ses talents de hackeur. En octobre 1994, Vlad rejoignait l'armée coalisée des douze fils de Jacob dans les services de l'unité 8200 pour traquer les ennemis de la terre promise à Israël.

Alors qu'en juin 1998, je terminais mon étude de toutes les vagues et courants du commerce international, Vlad, très assombri, nous revint. N'ayant plus de temps à perdre, nous décidâmes de consumer tous les jours et toutes les nuits qui nous furent offertes. En tirant nos dernières cartouches d'insouciance sur tout ce qui bougeait, nous émergions l'après-midi d'un bref sommeil dans des lieux inconnus et entourés d'hommes et de femmes aussi imbibés que nous. Un après-midi de septembre 2001 à 14 heures 46 et 40 secondes, alors que Vlad, encore ivre, brisa sa main sur la mâchoire d'un vieil homophobe ayant osé m'insulter, de l'autre côté de l'Atlantique, un premier avion pénétra l'une des colonnes qu'Hercule avait déplacées durant la nuit au centre de Manhattan.

L'onde de choc de cet événement planétaire renvoya mon ami, mon frère dans l'enfer d'une coalition guerrière. Durant des années, il traqua, écouta et cibra des hommes, des femmes, des enfants habitant sur les terrains de jeu de l'industrie militaire. Tous devenus de potentiels terroristes invisibles et susceptibles de s'en prendre encore aux démocraties occidentales.

Pour ma part, je pris le chemin d'une autre terre promise pour y étudier longuement toutes ses richesses. Les années passèrent et je me mis à les vendre à n'importe qui et à n'importe quel prix.

CHAPITRE I

Suisse, Lausanne, septembre 2023

Mon train s'arrêta quelques centaines de mètres avant la gare de Berne. Après plus d'une heure d'attente, on nous pria de sortir sur la voie et de monter dans une autre rame stationnée en parallèle à la nôtre. L'agent dirigeant cette manœuvre délicate nous informa que l'immobilisation du train avait été provoquée par la chute d'un jeune homme.

— D'où est-il tombé ? demandai-je.

— Du pont sur la Stauffacherstrasse, sûrement un suicide. C'est fréquent ici. Ce serait le troisième cette année, me répondit l'agent désabusé.

— On a ramassé le gamin avec sa banderole sur la voie, ce n'est certainement pas un suicide, me dit plus discrètement un autre agent. Visiblement plus contrarié par l'incident, il ajouta : « Je ne sais pas ce qu'ils attendent pour foutre en tôle tous ces cinglés d'écologistes ! »

À mon arrivée à Lausanne, j'appris par la radio de mon taxi que la victime était bel et bien un militant pour le climat. Sans doute frustré par l'inaction de son gouvernement, il avait tenté de dérouler sous le vent une banderole dénonçant l'apocalypse climatique promise à sa génération. La première rafale l'emporta et le malheureux ne sut jamais d'où venait la dépression qui soufflait sur sa contestation.

— Bravo ! Tout ce qu'il a gagné, c'est le chagrin de ses parents, marmonna mon chauffeur, visiblement proche de la retraite.

— Trois minutes à la radio quand même ! ajoutai-je à sa brillante conclusion.

— Trois minutes de réchauffement de mon cul, ils n'ont que ça à la bouche. Si ce n'est pas malheureux de faire peur aux jeunes comme ça. Je vous dépose à l'entrée sur le quai de Belgique, quai d'Ouchy ?

— Non, l'entrée du Musée sur l'avenue de l'Élysée, s'il vous plaît.

Abasourdi par la densité du trafic zigzagant entre les événements de la chaussée lausannoise, je lui demandai combien de temps cela nous prendrait.

— Normalement à peine dix minutes, mais ce n'est pas la bonne heure, cher monsieur, les bus et ces putains de vélos sont prioritaires dans cette ville de... ajouta le chauffeur excédé.

Il descendit sa fenêtre et insulta copieusement une cycliste mère de famille transportant ses deux enfants entre deux lignes de bus : « Pédale, pouffiasse ! cria-t-il sans ménagement. »

Quelques minutes plus tard, je pus rejoindre mon collaborateur. Henry, très impatient, semblait devoir exploser d'une minute à l'autre.

— Bonjour Henry, navré pour le retard, nos amis australiens sont-ils arrivés ? Et Koffy ? Avez-vous pu déplacer notre rendez-vous ? demandai-je à mon assistant agitant frénétiquement son doigt vers le nord.

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Que faites-vous encore avec votre doigt, Henry ?

— Il sera à 16:30 au bar du Lausanne-Palace et la délégation australienne vous attend dans le petit salon du premier étage à la Villa Centenaire, me répondit Henry.

Dans la course à l'obtention des Jeux de Brisbane, les Australian Greens avaient obtenu une contrepartie écologique pour leur soutien. L'État du Queensland s'était engagé à faire stopper et assainir l'un des nombreux sites d'extraction ravageant l'écosystème et la santé des habitants de la région de Mount Isa depuis de nombreuses années.

En vérité, ces gens savaient, comme moi, qu'il aurait fallu plus de cent ans pour qu'on puisse véritablement parler d'assainissement. Et, cent ans de plus pour qu'un kangourou ou qu'un courageux wallaroo puisse y boire sans claquer dans la seconde. Mais une promesse, même jamais tenue, n'en était pas moins une victoire publique pour les politiciens engagés pour la préservation de l'environnement.

Je pris une posture grave pour rappeler à mes interlocuteurs que quitter ce site entraînerait la fermeture de six autres, augmentant brutalement le chômage dans la région. Pour résoudre ce conflit politique, je leur proposai une contribution discrète de 50 millions de dollars à distribuer à qui de droit pour repousser quelque temps leurs légitimes préoccupations environnementales. Cela nous laisserait le temps d'achever l'exploitation et de provoquer la faillite de la succursale. Malheureusement, quelques années plus tard, ce site viendrait s'ajouter à la longue liste des terres abandonnées, ravagées et polluant encore l'Australie.

— Bon sang, mais qu'est-ce que vous faites encore avec votre doigt, Henry ?

— Charles, il y a une manifestation !

— Comment ça, une manifestation ?

— Sur le quai d'Ouchy. C'est Greenplanet ! me précisa Henry en étouffant sa dernière syllabe.

— Vous déconnez ? Vous le saviez ?

— Non ! Désolé.

— Pardon, mais comment ça, vous ne le saviez pas ? Bon sang, mais pourquoi on vous paie, Henry !

— On n'a eu aucune info là-dessus. Il semble que cela soit en rapport avec la conférence annuelle de Swiss Sustainable, qui se déroulera ici, au Musée. Cela n'a aucun rapport avec nous et les Australiens, rassurez-vous.

— Henry, si des cadres de Greenplanet me voient ici, ils feront immédiatement le lien entre nous et le comité de Brisbane 2032. Ne les prenez pas pour des débiles !

— Rassurez-vous, la sécurité du CIO vient de me certifier que des policiers sont en bas, tenant les entrées du Parc olympique pour couper l'accès aux manifestants.

— Les flics vaudois vont couper la route à Greenplanet ! Nom de Dieu, Henry, vous comptez vous réveiller ou pas du tout ?

Dans mon ascension hiérarchique sur les marches du pouvoir de ma compagnie, j'avais atterri sur de nombreux pays, prospectant des richesses géologiques, là où, excepté Greenplanet, peu osaient poser leur avion. Et, partout où je développai des sites d'extraction, négociant des concessions avec les pires crapules, je devais encore et toujours repousser les militants de Greenplanet. Jurgen Briger, m'ayant placé à la tête de la MS, en me léguant à sa mort une grande partie de ses actions, me répétait souvent : « Le seul véritable obstacle au développement de la compagnie sera le militantisme vert mondialisé. Les autres, on pourra toujours les acheter, Charles. »

Craignant le manque de compétence de la police vaudoise aux portes du Musée, je disparus rapidement pour rejoindre une vieille connaissance. Une relation d'affaires devenue, au fil du temps, une amitié loyale. Si chaque gay du grand monde devait avoir son homophobe perso, censé vous avoir déjà infligé tous les mots discriminants afin que les autres n'y soient plus contraints, j'avais le mien, et il ne s'en cachait pas.

Koffy me rappelait ses efforts moraux à mon égard dès qu'il le pouvait. J'étais, selon lui, le seul perversi que sa grande sagesse de soufi avait adopté. Il s'autorisait donc une dérogation, non sans m'infliger régulièrement quelques uppercuts verbaux : « Tu sais que je suis tolérant, qu'Allah m'entende, Charles, tu es mon ami et tu le seras toujours, quoi qu'il arrive. Mais, Charles, ta grande folle de Patrick, je t'en prie, laisse-la à la maison. Qu'est-ce que les gens vont penser de toi, Charles ! »

Je coupai directement par le parc du Denantou afin de ne croiser personne dans les allées du Musée olympique. La lumière de septembre traversant ces arbres centenaires me renvoya encore des images de Patrick. Je le revis dansant sur ce gazon rasé d'aussi près que lui. Koffy n'avait pas tort, cet amour de garçon était une vraie pédale décomplexée. Son esprit souvent confus virevoltait au-dessus de tous les êtres qu'il jugeait trop lucides pour le saisir. Ce photographe de talent avait choisi de vivre dans un monde parallèle assis à gauche de tout. En l'accompagnant quelques saisons dans sa fiction quotidienne Bienveillance & Tolérance à l'ombre des barbares, j'avais joué le rôle qu'il m'avait attribué, rien de plus ni de moins. Chaque épisode vécu à ses côtés avait été une comédie naïve nourrie d'illusion.

J'attrapai un taxi à la sortie du parc et je me fis déposer au centre-ville. Je décidai d'éviter le hall du cinq étoiles en rejoignant mon ami directement par l'entrée du bar, rue Jules Gonin. Koffy était là, installé au fond du bar à bonne distance des fenêtres. Ce banquier s'était tissé son réseau d'influence en évitant les regards et les bavards.

Depuis plusieurs mois, Koffy souhaitait s'assurer du soutien financier d'une riche compagnie minière pour son dernier projet, plus politique que les précédents.

Avant d'être un manager de la finance sans égal, Koffy Kouabé avait été brièvement le conseiller d'un président démocratiquement élu en Côte d'Ivoire. Quand ce dernier fut renversé, Koffy, son talent, ses

diplômes et son carnet d'adresses, fut propulsé à dessein par un bureau de conseil stratégique états-unien afin de diriger plusieurs grands établissements bancaires en Europe.

— Nom de Dieu, Koffy ! Tu as encore maigri, lui dis-je en arrivant.

— Drôle, très drôle, me répondit Koffy. Comment vas-tu ? Qu'est-ce que tu foutais au Musée Olympique ?

— Je négociais un miracle écologique avec des éleveurs de kangourous.

— Combien ? demanda-t-il.

— Très cher. Nos budgets australiens t'intéressent ?

— Oui, tous vos budgets me passionnent, Charles, et particulièrement ceux consacrés aux vrais opposants politiques !

— À quoi t'opposes-tu exactement ? J'ai l'impression que la vie des Ivoiriens ne changera pas beaucoup si par malheur tu deviens leur président.

— Arrête de déconner, je suis sérieux ! C'est mon pays, Charles. J'ai besoin de la MS et, pour être franc, de toi particulièrement. Tu connais la région mieux que personne.

— Koffy, tu te souviens quand même que les hommes d'Atouara voulaient me jeter dans l'Océan de leur putain d'hélicoptère ? Tu crois vraiment que j'ai envie de chatouiller ce gars-là ? Koffy, si tu n'étais pas intervenu, ces cinglés l'auraient fait !

— Oui, et bien justement, tu m'en dois une. Pour assurer ma campagne, il faut que je me mette pas mal de monde dans la poche dans ce milieu des ressources. Charles, tu connais tous ces gars-là. Tu le sais, il y a le diamant, le fer, du nickel, du manganèse, de la bauxite et du cuivre, me dit Koffy avant que je n'interrompe son plaidoyer.

— Et de l'or au nord-est, je le sais, oui ! Mais les soutiens d'Atouara le savent aussi, figures-toi.

— Charles, ses soutiens américains ne s'intéressent pour l'instant qu'au pétrole offshore. Il suffit de les rassurer sur ce point et ils lâcheront le vieux.

— Ne te fous pas de moi ! On sait tous que le secrétaire d'État US a déjà promis à Atouara un chèque de 50 millions de dollars pour sa prétendue lutte contre le terrorisme ! Les Américains miroitent aussi le potentiel minier.

— Crois-moi, l'oncle Sam est simplement en train de s'assurer la continuité des deals sur les offshore pétroliers. Par contre, ce que je peux t'affirmer de source sûre, c'est qu'Atouara négocie en ce moment son expansion minière à l'ouest avec les Canadiens et les Australiens, et donc ! Sans moi, sans ma candidature, Charles, la MS n'aura que dalle.

En arrivant, des bruits de manifestation attirèrent déjà mon attention. C'était un peu plus loin, au bout de l'avenue, en direction du parc de Montbenon. Je pensai tout d'abord à une énième manifestation d'écolos vendant du tofu en pleine contorsion de yoga. Le bruit était en mouvement. Je vis de plus en plus de manifestants passer devant le Lausanne-Palace. L'avenue était à présent bloquée à la circulation, laissant passer un cortège animé, je le fis remarquer à Koffy.

— T'entends ça ? lui demandai-je avant d'ajouter : « Koffy, on fout le camp. Je crois que c'est Greenplanet devant cette manifestation, ils étaient sur les quais d'Ouchy tout à l'heure. »

— C'est une manifestation d'Ukrainiens. Ils ont démarré devant le palais de justice à Montbenon. Ils protestaient pour une affaire de corruption.

— Des Ukrainiens se plaignent de corruption, j'ai presque de la peine à l'articuler, répondis-je ironiquement.

— Oui, là, il s'agit visiblement d'Ukrainiennes, tu n'as pas lu l'affaire, évidemment ! C'est sorti il y a quelques jours. Des magistrats vaudois ont blanchi un des leurs. Charles, comment il s'appelle ce gars, c'est aussi un politique ? Bref, il a envoyé une liste de déserteurs ukrainiens planqués en Suisse en échange de quelques billets, visiblement.

— À qui a-t-il envoyé ça ?

— À l'acteur principal de la « sitcom » ukrainienne, me répondit Koffy, dessinant des guillemets de ses doigts.

La manifestation se déplaçait, prenant sans doute de l'ampleur sur la place Saint-François. L'attraction de ces femmes ukrainiennes débordait, les autorités lausannoises allant et venant juste devant nous, sur la rue Jules Gonin.

— Écoute, Koffy, je n'ai pas envie de m'éterniser ici, mais si tu veux mon opinion, la voilà : sur ce coup-là, ne nous demande rien !

— Explique-toi ? m'interrogea Koffy.

— Tu gagnes tes élections sans notre argent. Ce qui ne t'empêche pas d'emprunter des fonds sur les marchés sur la base de nos projections d'extraction. Tu nous sollicites ensuite pour les infrastructures minières contre 30 % des revenus. Il s'agit pour la plupart d'extractions dans des zones forestières, je te prévins. Si Atouara laisse faire les Canadiens ou les Australiens, ça va être un carnage pour votre agriculture, lui précisai-je.

— C'est très bien tout ça, mais je ne suis pas tout seul, Charles.

— Ok, je vois, ce ne sont donc pas les caisses de ton pays que tu remplirais dans l'immédiat ? lui demandai-je.

— Oui et non, il y a une contrepartie pour le plan.

— Quel plan ?

— Arrête tes conneries. Tu sais bien, la terre se réchauffe, la transition énergétique, toutes ces conneries de l'Occident. Tu penses bien que tout le monde veut se gaver sur les terres rares, ajouta Koffy.

— Donc ?

— Je suis sollicité pour le management de ces valeurs en Côte d'Ivoire. C'est mon métier !

Je pris un air offusqué pour essayer de me prouver que le cynisme ne m'avait pas encore totalement rongé le foie. Pourtant, je ne l'avais jamais vu autrement ; Koffy ne pouvait faire illusion, il restait un banquier déguisé sans conviction en politique.

— Je serai le Nécron de la Côte d'Ivoire, en plus viril, bien entendu, et sans le vieux travelo, s'esclaffa Koffy.

— Mais qui te demande de piller ton pays ? demandai-je à Koffy, qui haussa les épaules comme un vainqueur chanceux. C'était à peine croyable, mais à l'époque, Koffy avait déjà parié sur les soutiens d'une nouvelle coalition financière dite du sud global.

— Et oui, Charles, je serai le président qui libérera son peuple des griffes occidentales, me dit fièrement Koffy.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Comment ça ! Oui, je suis sérieux ! De grands moyens sont déjà investis, des médias sont financés par la Russie et la Chine dans la région. Charles, je serai le projet d'une vraie volonté populaire.

— Mais tes anciens anges gardiens ne vont jamais accepter ça ! lui affirmai-je, inquiet.

— Je m'en tape, c'est fini l'hégémonie de la FED, Charles, elle prend l'eau. Tu le sais mieux que quiconque, les matières premières se détacheront fatalement du dollar.

Je pensai à la fureur de ceux qui l'avaient gavé comme une oie durant des années. Comment allaient-ils réagir à la désertion de leur poulain pour le camp d'en face ?

— Tu es complètement cinglé, Koffy. Si tu échoues, non seulement tes nouveaux soutiens ne te feront pas de cadeaux, mais les autres te feront la peau ou ils te jetteront aux lions !

— Il n'y a pas de lion dans mon pays, mon cher.

— Oui, c'est ça, fais le malin, mais tu risques gros. Ils n'accepteront jamais qu'un de leurs protégés leur fasse le coup à l'envers, insistai-je encore.

— Écoute, Charles, mes anciens anges gardiens, comme tu le dis, sont des salopards qui ont corrompu toute la planète. Ils se sont enrichis en ruinant l'Europe, et paradoxalement, ces imbéciles ont renforcé l'influence russe et chinoise en Afrique.

— Je vais être clair, Koffy ! Je ne m'investirai pas avec la MS dans un plan politique avec les BRICS+ en arrière-scène sans une sérieuse compensation à proposer à nos partenaires US. Il te faut une assurance-vie, et à moi aussi, lui dis-je sans détour.

— Charles, réfléchis deux secondes, ils sont au bord de la sécession, qui pouvait imaginer ça ? Ils n'ont plus le temps ni l'argent de descendre tous leurs concurrents. Regarde ce qu'ils ont perdu en Ukraine ! C'est inouï, une raclée pareille ! Charles, tu le sais, dans le Donbass, les compagnies russes ont déjà pris possession d'une quarantaine de mines de charbon, et ailleurs encore une cinquantaine de sites gaziers et pétroliers, sans parler de la dizaine de gisements miniers stratégiques ! 30 % du territoire a été perdu par l'Ukraine.

Koffy disait vrai ; en 2023, il était encore difficile d'imaginer les crises et les dissolutions de l'Occident que dissimulaient encore à pleins poumons les médias de propagande.

— Charles, le consortium d'investisseurs qui me soutient en Côte d'Ivoire trouverait tout à fait raisonnable que vous participiez à la campagne en contrepartie des contrats d'exploitation sur 10 à 15 ans.

— Bon sang, Koffy, tous les fonds injectés dans nos projets africains sont des dollars, pas encore des roupies indiennes ou des roubles, mais des putains de dollars. On se torche tous les matins avec de vrais dollars ! Alors, j’insiste, ton projet de présidence ralliée aux BRICS+ sans embarquer avec nous deux ou trois fonds US, stratégiquement, c’est très risqué pour toi, pour moi et pour la MS.

À l’extérieur, la manifestation prenait de plus en plus d’ampleur. J’invitai Koffy à dégager discrètement par la rue du Petit Chêne, accessible par les garages de l’hôtel. En rejoignant le grand hall du Grand Palace lausannois, nous croisâmes trois jeunes femmes le visage grimé de bleu et de jaune. Ces couleurs vives des valeureux résistants ukrainiens et des va-t-en-guerre de salon étaient devenues, en à peine quelques mois, un symbole assombri par la souffrance du peuple ukrainien. L’emblème des morts et des mutilés ukrainiens que le grand Occident avait envoyés se faire broyer contre les Russes. En cette fin d’année 2023, pendant que les Ukrainiens enterraient déjà plus de 600 000 jeunes gens et soignaient difficilement autant d’estropiés, cette guerre était encore alimentée par ceux qui avaient trop de valeurs à perdre. Des valeurs supérieures à la vie de toute une jeunesse.

Alors, le réveil fut brutal. Ces trois femmes à moitié nues, s’aspergeant de sang de cochon au sein d’un palace helvétique, illustraient parfaitement le désarroi de jeunes gens à qui l’on avait menti sur à peu près tout. Cette chorégraphie d’une violence inouïe effraya la clientèle de ce lieu si loin de la souffrance des armes. Dans ce hall, nous n’étions sans doute pas nombreux à comprendre la véracité des mots écrits par le sang sur ces poitrines de porcelaine.

— Charles, je te jure que si elles enlèvent le bas, je leur raconte la suite gratis.

— Ferme-la ! lui dis-je.

— Crois-moi, j’en connais des choses cocasses au sujet de ce salopard de comédien. Elles tomberaient encore de trois étages, les fillettes, me dit encore Koffy.

— Bon sang, ferme-la et rentre là-dedans ! lui dis-je en le poussant dans l’ascenseur avant qu’un de ces photographes entrés précipitamment ne le reconnaisse.

Koffy n’était en Suisse que pour quelques jours. Alors, dès le lendemain, j’organisai pour lui une rencontre avec l’une de nos influenceuses économiques. Une véritable Évangile pour investisseurs. Une élégante multiprise branchée sur tout ce qui avait de pire dans notre beau monde de philanthropes. Je la priai de nous rejoindre à Lausanne pour une rencontre que j’avais qualifiée de prioritaire.

CHAPITRE II

Suisse, Lausanne, septembre 2023

Pour me rendre au bureau, je traversai Lausanne en bicyclette jusqu'à la place Saint-François. Je constatai que le lieu était encore fermé et quadrillé par la police. Un policier à moto sillonnant les barrières m'interpella.

— Monsieur !

— Oui ?

— Le vélo, on le pousse sur le trottoir, s'il vous plaît.

— Oui, navré, vous avez raison. Dites-moi, y a-t-il encore une manifestation aujourd'hui ? demandai-je.

D'un coup d'accélérateur, le policier s'approcha de moi. Visiblement plus cycliste que motard, il ne quittait pas mon vélo des yeux.

— Est-ce le Zero SLR 2021 ?

— Oui, bien vu, lui répondis-je.

Il retira son casque. L'homme était visiblement épuisé ; il avait dû en baver toute la nuit. Il retrouva le sourire en regardant mon vélo encore une fois.

— Magnifique ce Wilier Zéro quand même ! Vous roulez beaucoup ? me demanda-t-il.

— Pas mal. J'essaie de le prendre avec moi un peu partout. Je fais entre 7 et 8 000 kilomètres par an.

— Alors, vous le méritez, c'est certain ! Moi, cette année, avec le boulot, c'est très mal parti. Ça pète dans tous les coins, vous savez.

— Dites-moi, la manifestation aujourd'hui, de qui s'agit-il ? demandai-je.

— Ah, on n'en sait trop rien. La moitié n'a pas été annoncée. Hier, c'était une manifestation pour des gars qu'on aurait renvoyés en Ukraine. Résultat, des milliers de femmes sont venues de Montbenon, un vrai carnage jusque dans le Lausanne-Palace.

— Oui, j'ai vu ça.

— Avant dans la journée, on a eu Greenplanet sur les quais, ça s'est bien passé. Organisé nickel et ils devaient rester sur le bas de la ville. Puis les gars en cagoule d'Extinction Rébellion sont arrivés et ont attiré tout le monde sur le haut de la ville. Sans autorisation, bien entendu, pas de préparation, les transports publics bloqués. À 17 heures, les jeunes qui sortaient des lycées se sont mis dans le cortège... Excusez-moi, mais un désastre, vous n'imaginez pas, et ils remettent ça aujourd'hui visiblement.

— Mais qui ? Greenplanet, insistai-je ?

— S'il n'y avait que Greenplanet, on pourrait tranquillement discuter et trouver un arrangement pour encadrer la circulation, le passage des bus. En revanche, avec les autres, c'est impossible.

— Les autres ?

— Eh bien, Action Climat et Extinction Rebellion. Ils cassent tout, ils nous jettent tout ce qu'ils ont sous la main, des furieux, je vous dis ! Pas la peine de vous conseiller de rentrer votre vélo, Monsieur !

— Non, en effet.

— Allez, bonne journée, monsieur, ne roulez plus sur le trottoir, Wilier Zero ou pas, c'est 40 francs la prochaine fois !

J'écoutai le conseil avisé du policier et mis mon vélo au garde-à-vous à côté de moi dans l'ascenseur. La porte ne s'était pas encore fermée que celle, souvent décrite comme deux cerveaux sur un très beau cul, souhaita entrer et partager avec moi et mon vélo les deux mètres carrés de cette capsule.

— Merci d'être venue, Katherina.

— C'est toujours un plaisir de vous voir, Charles.

— Comment allez-vous ? lui demandai-je.

— Je rentre d'Afrique du Sud, je n'ai dormi que 4 ou 5 heures et je suis en pleine forme !

— Je vois, laissez-moi vous dire que vous êtes ravissante.

— Arrêtez ce jeu de dupe, Charles, tout le monde sait bien que vous préférez les beaux cyclistes.

— Figurez-vous que je suis en pleine incertitude à ce sujet.

— Ah, vraiment ? Cela serait une reconversion que nous sommes nombreuses à appeler de nos vœux depuis fort longtemps, Charles. Enfin, merci pour le compliment, mais j'imagine que tout cela a un prix ?

— Eh oui, parfaitement, ma chère, mais tout à fait dans vos moyens.

Assurément, cette femme avait un charme fou. Pourtant, nul ne pouvait imaginer le rapace qu'elle dissimulait sous ses ravissantes pommettes slaves. Katherina, tout de même un peu gênée par la présence de mon vélo, se colla contre la paroi de gauche et son sein appuya sur l'intégralité des boutons d'étages.

— Ah zut, excusez-moi, nous allons au troisième maintenant et votre bureau est toujours au cinquième, n'est-ce pas ?

— Oui, je vois que l'on va aussi s'arrêter au quatrième. Avez-vous recouru à l'impardonnable amplification de votre belle nature, Katherina ?

Elle rigola spontanément, me prouvant encore une fois que l'humour faisait partie de ses charmes. Elle me répondit en prenant volontairement un ton plus masculin.

— Dites, vous pourriez aussi demander à Pascal de venir vous chercher plutôt que d'emmerder tout le monde avec votre vélo !

— Oui, vous avez raison. Tenez, prenez ma clé si vous voulez bien nous envoyer directement au septième ciel en insérant celle-ci dans le tableau.

— Charles, le salon VIP ! Eh bien, dites-moi ?

— Je n'ai pas souhaité vous le préciser hier au téléphone, c'était plus prudent, mais nous recevons en toute discrétion un futur dirigeant.

L'ascenseur s'ouvrit et je laissai sortir Katherina devant moi. Je déposai mon vélo contre l'un des murs capitonnés de cet espace privé. Un lieu au luxe ostentatoire équipé d'une technologie de surveillance garantissant à quiconque de n'y être jamais venu.

Il y avait deux accès : le premier ascenseur que nous avions emprunté, Katherina et moi, et un second plus discret, connu seulement de certains membres de la direction et de quelques chauffeurs. Ce

deuxième ascenseur, dissimulé au fond d'un garage souterrain de la Rue Centrale, propulsait discrètement nos hôtes « No Name » au septième étage.

Katherina et moi-même déposâmes nos appareils de communication dans un sas démagnétisé qui se referma dans un bruit de vide d'air spatial très exagéré. Cette suite présidentielle se composait d'un grand salon, d'une salle de réunion, de trois bureaux, de plusieurs salles d'eau et d'une chambre à coucher digne d'un Palace. Ces espaces étaient surtout hautement sécurisés contre les technologies d'écoute extérieures. Par conséquent, les grandes vitres offrant une vue spectaculaire sur l'ensemble du bassin lémanique ne pouvaient pas s'ouvrir sans suivre un protocole assez compliqué, ce qui en décourageait plus d'un.

Katherina, tout à son aise, s'installa sur l'un de ces canapés qui semblaient se disputer son postérieur et ses deux cerveaux.

J'avais donc une heure avec notre influenceuse économique. Nous partageâmes un café et fîmes le tour des problèmes structurels d'un consortium incluant les deux pôles économiques. Comme à son habitude, elle ne laissait rien paraître au-dessus de ses pommettes avant d'être certaine de son opinion, ce qui était, ce jour-là, de bon augure.

C'est lorsque j'imaginai trouver enfin un Coca dans un réfrigérateur rempli de bouteilles de champagne plus âgées que Katherina que le second ascenseur se fit entendre. Koffy entra dans la pièce accompagné d'un effet sonore de glissement magnétique très en retard sur la réelle ouverture des portes. Il leva ses mains au ciel devant Katherina, qui se leva à son tour et regretta immédiatement le choix de ses modestes talons.

— Katherina ! C'était donc vrai ! Vous êtes réellement éblouissante, j'espère qu'un cœur aimant vous le répète autant de fois qu'il est possible, ma chère.

Afin de mettre rapidement un terme à sa grotesque opération de drague d'aristocrate de la finance, je pris le ton plus familier qui caractérisait habituellement nos échanges.

— Katherina, ne vous laissez pas séduire par cette navrante copie de Baudelaire déguisée en Michael Jordan.

— Je n'ai le talent ni de l'un ni de l'autre, c'est juste, ajouta Koffy.

— Katherina, je crains que Monsieur n'ait en vérité aucun talent, hormis celui d'un président gestionnaire de la bonne fortune de ses investisseurs.

Koffy rit fortement et m'étouffa dans ses bras immenses.

— Ah, mon Charles, tu es le meilleur ! me dit Koffy si familièrement que Katherina comprit rapidement la nature de ma relation avec ce colosse.

— Katherina, je vous présente monsieur Kouabé, sans doute un futur grand dirigeant d’Afrique de l’Ouest.

— Si Dieu le veut, si Dieu le veut, dit Koffy avant d’éclater de rire sans réserve.

— Enchantée, mon excellence, dit Katherina avant de s’asseoir devant le géant.

Koffy se mit à rire encore plus fort et soudainement, dans un déplacement d’air perceptible, il s’assit en face de Katherina et lui dit en la fixant d’un œil glacial.

— Si Dieu le veut, Ha, et pourquoi pas... Inchallah...

Ce mouvement corporel et cette variation de ton furent si violents que Katherina les perçut comme la rupture comportementale d’un psychopathe. Ce qui la terrifia quelques secondes.

— Non, Dieu n’a rien à voir là-dedans, Katherina ! C’est une question de volonté, la volonté de changer les choses, une marche vers le progrès pour mon peuple. Chère Madame, j’ai besoin de vous pour y parvenir, dit Koffy devant Katherina stupéfaite. En quelques secondes, elle avait vu deux ou trois personnages en un seul homme, un maître ! Elle qui n’était pas particulièrement naïve était glacée et fascinée à la fois par le pouvoir de séduction de mon ami. En réalité, le volontarisme affiché dans ce regard habité possédait une telle force de conviction que si je n’avais pas connu sa vraie nature dans d’autres circonstances, j’aurais pu moi aussi plonger avec Katherina. Je m’interposai donc entre l’élève et le maître.

— Katherina ! Katherina ! Vous êtes avec moi ? lui demandai-je. Nous en avons parlé à l’instant, la MS est toujours présente dans la région en extraction de pétrole offshore avec les Américains. Mais, avant nos problèmes juridiques avec ce gouvernement, mon cabinet avait bien avancé sur les études géologiques des zones de diamant, de fer, de nickel, de bauxite et de cuivre, de l’or, etc.

— Justement, sans vous offenser, vous le savez bien, Charles, et d’ailleurs monsieur Kouabé ne doit pas l’ignorer. Ce sont bel et bien les Australiens et les Canadiens qui obtiendront ces extensions de contrats miniers, si ce n’est pas déjà fait, me répondit Katherina avant d’être brutalement interrompue par Koffy. Ce qui figea encore le visage de l’influenceuse quelques secondes.

— Katherina, ma chère, nos amis australiens se sont pointés l’air de rien et Atarouat leur a très aimablement remis les études de la MS, un véritable mode d’emploi. Mais la population n’a pas été informée des conséquences de ces extensions et ce n’est pas très correct. N’est-ce pas Charles ?

— Oui, en effet, confirmai-je en reprenant sur le fond : « Bien entendu ! Koffy Kouabé, futur président, justement, tiendra mieux informée sa population de ces projets et de leurs conséquences. Bien entendu, c’est l’occasion de dénoncer au grand jour cette corruption systémique entretenue avec les Australiens et les Canadiens, bla bla bla... Ainsi, nous replacerons la MS sur les terres rares de ce pays devenu beaucoup plus démocratique. »

— Enfin Charles, les investisseurs outre-atlantique vont sans aucun doute jouer la carte Atarouat. Vous ne l’ignorez pas ?

— Non, vous le savez autant que moi, ces gens-là jouent toujours la carte des gagnants. Il faut donc impérativement les convaincre qu'il y a beaucoup plus à gagner avec la présidence Kouabé. C'est précisément là que vous intervenez, ma chère, lui répondis-je.

— Oui, je comprends, nous dit-elle convaincue par ces derniers arguments. Avant que mon partenaire Barry Beagle ne se connecte en visio, je pris une diagonale afin de ne pas perdre de temps.

— Vous l'aurez compris, il faut financer la campagne de monsieur Kouabé.

— Pas toute la campagne non plus, nous avons d'autres soutiens bien entendu, ajouta Koffy.

— Une vingtaine de millions tout de même, précisai-je.

Katherina avait l'air de jubiler comme un stratège préparant une bataille d'opinion. Elle se leva et, nous tournant le dos, elle se dirigea vers les baies vitrées pour admirer la vue de cette inattendue perspective. Elle revint sur ses pas et, profitant de l'assise de Koffy, elle se dressa sur ses talons.

— Je ne doute pas que certains verront dans votre candidature une victoire pour la démocratie. Toutefois, si je peux me permettre, Charles, nous sommes entre nous. Si je soutiens les ambitions de monsieur Kouabé, ce qui sera le cas, n'en doutez pas, mais qu'en est-il de ma participation à ce projet très ambitieux ?

Je pris un air enthousiaste afin de dissimuler mon désir de la jeter par la fenêtre, elle, ses fesses et ses deux cerveaux.

— Katherina, nous créerons quelques entreprises proposant des actions à des prix d'entrée très attractifs, bien entendu, vous en serez la première informée.

L'échange avec Barry Beagle fut rapide et ce dernier se félicita comme moi de notre futur parrainage du développement démocratique en Afrique de l'Ouest. Espérant assurer la sécurité de Koffy dans ce projet de présidence BRICS+, dès janvier 2024, Barry et Katherina s'accommodèrent de quelques financiers d'outre-atlantique. Katherina gagnera deux ans plus tard des sommes considérables en achetant et en vendant ses participations.

CHAPITRE III

Suisse, Epesses, Octobre 2023

Avant de repartir pour une interminable tournée des mines sud-américaines, je décidai de plonger dans l'automne de la Riviera lémanique. Je retrouvai quelques amis sur les routes et proposai quelques dîners dans cette maison vigneronne bien trop vaste depuis le départ de Patrick.

Ce dernier amour fit ses valises lorsqu'il découvrit que ma fille n'était pas née par l'opération du Saint-Esprit, presque 19 ans plus tôt. La peur qu'une autre femme pût me faire replonger du côté obscur de l'amour le terrifia. Il me quitta en juin 2022, emportant avec lui la moitié de l'homme que je lui avais confiée. Alors, il subsista dans mon cœur ma fille Claire à l'autre bout du monde et bien plus proche de moi, Julia, Julia, Julia et Julia...

La première Julia fut une amie qui partagea avec moi d'inoubliables sorties à deux roues sur les routes des Alpes. Son élégance et son rythme étaient un don du ciel. Julia dansant sur son vélo aurait pu convertir n'importe quelle vieille pédale. La seconde Julia avait obtenu un doctorat en sciences de la mer et en biologie marine, déterminée à sauver les mers et les océans quoi qu'il en coûtât. La troisième était une grande cheffe de cuisine à laquelle j'avais déjà attribué au fil de nos repas environ une cinquantaine d'étoiles. La quatrième ignorait tout de qui j'étais réellement, et bien entendu, c'est elle que j'aimai.

Depuis déjà deux ans, j'avais entrepris une seconde carrière de comédien mythomane. Dieu merci, mes pitoyables prestations de la vie d'un autre n'avaient qu'une seule auditrice : Julia. Elle ne me trouva pas si mauvais et s'attacha à mes coups de fil quotidiens. Nous concentrâmes nos échanges autour de sa vie, de son travail et de ses convictions. Et, lorsque venait la question : « Comment s'est passée ta journée, mon cher ami ? » Je lui répondais que le quotidien d'un gestionnaire de fortune n'était pas si passionnant. Oui, c'était le métier que j'avais choisi pour elle et qui cachait le mien. Cela m'avait paru être un choix judicieux pour que l'on concédât qu'un pilote d'avion pût régulièrement m'attendre sur le tarmac de Lausanne ou de Genève.

Parfois, elle osait ces mots délicieux : « Charles, mon bel et précieux ami, quand te décideras-tu à m'embrasser, à t'avouer l'évidence de cet amour, et à le faire avant que j'aie mille ans ? ». L'audace de cette déclaration était généralement suivie d'un éclat de rire qui me déchirait en trois : l'homo, le mytho et moi. Je craignais qu'elle n'acceptât pas le premier, qu'elle ne pardonnât au second et ne vît pas le dernier.

Et, il y eut ce jeudi 26 octobre 2023. Après une ascension pluvieuse du col de la Croix, il fut décidé en haut lieu d'en finir avec moi. J'étais alors très loin d'imaginer que le déchirement des nuages sur ce bleu si pur était en réalité une porte céleste. J'ignorai que, ce jour-là, on avait décidé de me délivrer de l'enfer dans lequel mes ambitieuses échappées m'avaient conduit. À 49 ans, toute ma vie devait déjà s'effacer un jour où l'été semblait ne pas vouloir laisser sa place à l'automne. Dans la descente, virage après virage,

ces paysages féériques me priaient de les regarder ici, puis là, et encore plus haut, plus bas et soudainement, j'entendis une voix déchirant les montagnes :

« CHARLES ! SAIS-TU TOUT CE QUE JE T'AI DONNÉ ? QU'EN AS-TU FAIT ? SALOPARD D'EXTRACTEUR DE MERDE ? TU VAS CREVER ET C'EST MAINTENANT ! »

Je compris immédiatement que cette voix terrifiante ne pouvait venir de la femme qui choisit par instinct de survie de ne pas m'éviter dans ce sixième virage de la descente du col. Le choc à plus de 60 km/h contre cette limousine électrique d'une tonne cinq et six cents kilos de batterie fut si violent que je dus m'éteindre un instant. Un moment d'éternité durant lequel je crus entendre la voix d'un fils s'obstinant à convaincre son père :

— L'avez-vous vu père, je crois qu'il s'est décidé à ouvrir son cœur.

— Non, ça, mon fils, c'est une rate éclatée, vos connaissances en anatomie sont pitoyables.

— Ah en effet, mais regardez, il pleure ! Notre Charles pleure père et il a mal. Merde, enfin, ne le laissez pas comme ça !

— Comment me parles-tu Fils !

— Oh, pardon père, mais : « Connard, extracteur de merde... salopard, crève maintenant », etc., ce n'est pas des plus élégants non plus ! Il s'est uriné dessus le pauvre !

— Oui mais je suis déçu, oui, très déçu. J'avais mis tant de lumière dans ce garçon, et regardes ce qu'il en a fait. Il a trompé, corrompu, sali, condamné tant de ses frères pour quelques morceaux de cailloux !

— Mon père, à vous de décider, mais personnellement, je lui ai pardonné. Il est loin d'être perdu, il peut encore témoigner d'un peu plus de vérité et réaliser le bien autour de lui ! Regardez-le Père, il est si beau quand il pleure.

— Ah ben alors il faut savoir ce que tu veux Fils ! Tu m'as demandé de préparer sa chambre, ainsi je l'ai fait venir ! Maintenant, si tu penses que ce connard prétentieux peut encore par miracle, un des tiens bien entendu, être utile pour les siens, alors oui, on le laisse là où il se trouve. Mais, franchement, il est en mauvais état. Enfin, MOI merci, la Tesla, n'a presque rien !

— Très drôle Père, vous allez arranger ça, n'est-ce pas ? On ne va pas le laisser dans cet état ?

— Nous verrons bien, on en reparle demain, Fils.

Quatre jours plus tard, j'ouvris un œil, puis l'autre. Je revenais ainsi dans un monde qui me semblait bien plus sombre que celui qui m'avait accueilli durant cette interminable plaidoirie. Les premiers regards accablés de Claire et de Julia me firent craindre un retour particulièrement douloureux.

— Papa, tu n'as plus un os entier ! me dit Claire, débarquant tout juste de New York et ignorant encore tout des détails de l'accident.

— Donc, ils n'ont rien réparé finalement ? lui demandai-je.

— Papa, qu'est-ce que tu racontes ? Tu es complètement pété ou quoi ?

Alors, Julia s'approcha trop près de mes côtes, me réveillant définitivement de mon coma.

— Charles, c'est ma faute. Tout est ma faute, nous n'aurions pas dû descendre si vite, regarde dans quel état tu es mon amour, c'est une catastrophe ! Je suis tellement désolée ! me dit Julia les joues couvertes de larmes devant ma fille subjuguée par le mot qu'elle venait d'entendre.

— Papa, sans déconner, qui est cette cinglée ? Tu la connais ?

— Claire, je te présente Julia, ma... Enfin, pour être plus précis, mon amie, tu comprends bien ce que je veux dire ma chérie, lui répondis-je, essoufflé par les premières douleurs de mon thorax.

— Papa, tu es sous morphine là ou quoi ? Je te rappelle que tu es GAY ! NON, SÉRIEUX, TU ME RECONNAIS ?

— Oui, oui, ma chérie, je te reconnais, ma tête va bien, je te rassure.

— HA, JE NE SUIS PAS CERTAINE DU TOUT DE ÇA. Je demanderai un scanner ! Ont-ils fait un scanner ?

— Comment veux-tu que je le sache ? lui répondis-je, en la priant de tendre la main à Julia : « Claire, s'il te plaît, tu veux bien! ».

— Oui, bien sûr, enchantée, ravie de vous rencontrer. Visiblement, j'ai dû louper une étape! Veuillez m'excuser ! dit-elle encore très agitée.

— Je vous en prie, ne vous en faites pas pour ça, répondit Julia.

— Oui, enfin ça, on verra. On en reparlera dans quelque temps.

— Claire ! m'époumonai-je.

Claire me regarda et trop de larmes coulèrent sur ses joues, elle enfouit son visage dans ses mains et se laissa tomber sur l'unique chaise de cette chambre de réanimation. Elle articula difficilement ces quelques mots qu'un père aussi absent que moi ne put rêver d'entendre.

— Pardon, papa... J'ai eu tellement peur... Tellement. Tu sais que je t'aime, papa, je t'aime trop...

— Moi aussi, je t'aime, ma chérie.

Immédiatement, Julia sut la prendre dans ses bras pour la première fois. Alors, explosa dans la pièce, l'évidence de mon retour sur la terre des vivants.

— Dites-moi, je suis parti combien de temps ?

— Quatre jours, mon bel ami. Puis-je t'embrasser ? répondit Julia.

— Alors c'est décidé, on franchit le Rubicon, lui dis-je.

— N'ai-je pas entendu à l'instant la pire déclaration d'amour d'un homme à l'agonie ?

— Oui, justement, es-tu certaine de vouloir d'un vieil homo en transit dans un état pareil ?

— Oui, c'est vrai, ton apparence tout à fait pitoyable m'a fait douter un instant, me répondit mon amour, mon amie pour la vie.

— Attendez, attendez, j'aimerais quand même qu'on s'arrête cinq minutes là-dessus. Alors ça y est, papa, tu n'es plus gay du tout ? Je peux enfin dire à mes amis cette phrase insensée et surréaliste : mon père n'est plus un vieil homo ! me dit Claire avant que Julia n'éclatât de rire.

- Claire ! Bon sang ! Je ne suis pas si vieux, merde ! Je viens d'avoir 50 ans !
- J'ignore ce que l'on peut dire de toi aujourd'hui, mais je t'aime et je crains que cela dure une éternité, ajouta Julia.
- Alors, je dois être le quinquagénaire le plus chanceux de ce monde.

Ma convalescence fut assez longue et je priai ma fille Claire, restée près de moi quelque temps, de ne pas parler de mon métier à Julia. Après un mois à l'hôpital et un autre dans un centre de rééducation, où je fus accompagné de braves physiothérapeutes que j'aurais pu pendre un par un sans le moindre remords, je pus rentrer chez moi en janvier 2024 et reprendre progressivement une partie de mes activités. Julia y déposa ses affaires pour quelque temps et y fit venir un peu de sa vie sociale.

Lors des dîners que Julia organisa à Epesses, je ne fus pas inquiet d'être reconnu. Je constatai que les préoccupations des intellectuels de gauche se limitaient à leurs carrières et au réchauffement climatique. Ils ignoraient presque tout du drame écologique qui se profilait derrière ladite transition énergétique qu'ils appelaient de leurs vœux. Leurs esprits semblaient figés sur les nouveaux degrés qu'ils pensaient déjà ressentir lors de leurs interminables voyages autour du globe. Croyez-le ou non, mais les causes des centaines de milliers de victimes ukrainiennes et des dizaines de milliers de femmes et d'enfants gazaouis déjà massacrés en 2024, mes nouveaux amis de cette classe de bohémiens à la carte gold, ne souhaitaient même pas l'entendre.

Alors, avant de leur parler des terres rares et du gaz convoités dans ces conflits, il eût fallu qu'ils passent par la case « je récupère mon cerveau et je vais directement en dépression ». Leur incapacité cognitive à comprendre l'origine de cette barbarie m'épargnait les remords de rester souvent silencieux. L'affreuse vérité pécuniaire de ces drames aurait irrévocablement coupé l'élan de leurs passionnants états d'âme sur les inégalités de ce monde. Leurs études supérieures les plongeaient dans des débats douloureux sur l'origine de ces conflits, qui ne pouvaient, selon eux, être qu'historiques, religieux ou identitaires. Plus je passais de temps dans cet univers souhaitant s'épargner une lourde réalité, plus je réalisais avec effroi que les stratèges faiseurs d'opinion de ce monde avaient encore de beaux jours devant eux. Oui, car ces derniers n'ignoraient pas que l'indignation des privilégiés était très sélective et intimement liée à la préservation de leurs avantages.

Alors, je me laissai rejoindre par le peloton de cette classe privilégiée. Je ne passa plus la totalité de ma vie en échappée, accompagné des quelques odieux informés de l'hyperclasse. Autrement dit, j'avais changé de caste et, pour l'avoir déjà vu, ce genre de régressions sociales furent fatal à quelques malheureux bavards. Mon oligarchie aurait sans doute accepté mon départ en s'assurant au préalable de mon silence. J'avais bien l'intention de parler, il en fut donc bien autrement.

CHAPITRE IV

Suisse, Saint-Saphorin, juin 2024

Celui qui avait plaidé pour ma survie avait sans doute consenti à mon genou droit, à mon poignet, à mon tibia, à mon col du fémur, ainsi qu'à quelques côtes brisées, en plus de mon poumon perforé et de ma rate éclatée. Le temps passé au rétablissement de ces muscles, de ces articulations et autres tendons n'avait pas eu pour seul objectif de me voir remonter sur un vélo. Cette convalescence douloureuse avait surtout été consacrée à extraire de mon esprit ce qui l'avait égaré. La souffrance de la chair était la première étape d'un agenda programmant l'inéluctable transparence de mon existence. Et, j'appris à mes dépens, ce soir du 24 juin 2024, que je souffrais encore d'un retard dans les primes de ma nouvelle assurance vie.

Alors que je m'apprêtais à révéler à Julia ma sinistre carrière d'extracteur sur une terrasse d'un village viticole, un poète sommelier me coupa dans mon élan. Son intrusion, ses quelques vers pitoyables à l'éloge de son vin, me rendit nerveux. Je le priai donc de se taire à jamais et de foutre le camp avant que sa bouteille ne lui ressortît par la bouche. Ce sursaut d'humeur, qui eut l'avantage de faire rire aux éclats Julia, me donna du courage. Avant de lever mon verre, je craignis de ne plus jamais me baigner dans le regard bleu de cet ange arrivé en retard dans mon existence.

- Un toast, ma chérie, je veux te remercier pour ce que tu as dû supporter à cause de moi.
- À cause de nous, mon bel ami, nous nous aimons, dois-je te le rappeler ?
- Oui, c'est vrai, mais cela ne justifie pas tout, lui répondis-je.
- Non, détrompe-toi justement, cela justifie tout, Charles.
- Dieu puisse t'entendre !

À l'évidence, c'était un moment précieux pour elle aussi. Un instant écrit pour dévoiler le masque d'un mensonge qui n'avait que trop duré. Mais une voix se fit entendre dans mon dos, et ce n'était pas le retour du poète local.

- Julia, c'est toi Julia? Hé! Mais, comment vas-tu?
- Aurélie! Quel plaisir, ça fait si longtemps, comment vas-tu?
- Bien, très bien, je suis tellement contente de te voir ma Julia!
- Oui, moi aussi, Aurélie, je te présente Charles, mon compagnon.

Aurélie, perchée sur d'improbables talons, se plaça entre nous deux. Elle se tourna, découvrit mon visage et me reconnut immédiatement. Après un recul instinctif de stupeur, elle m'opposa son regard protecteur, comme elle l'avait déjà sans doute fait de nombreuses fois dans la cour du lycée.

- Ton compagnon ! Charles Blondel ? demanda Aurélie en ravalant sa salive.

L'improbable ne m'avait pas été épargné ! Cette camarade, sortie de la vie de Julia depuis plus de trois ans, était Aurélie Bastian. Une femme déterminée et au cerveau bien rempli. Cette ingénieure géologue minière était à la tête d'une ONG qui nous pourrissait la vie depuis des années. C'était tellement invraisemblable que je m'étais immédiatement imaginé m'en expliquer à mes associés : « *Les gars, je ne vous l'ai pas dit, mais maintenant j'aime une femme ! Mais ce n'est pas tout ! Cette femme est une proche de la petite brune de la SustMining ! C'est fou quand même ! Parce qu'autant un président, un ministre, même un industriel ukrainien lourdement armé nous font souvent doucement sourire, mais elle, la fille de SustMining, il faut bien l'avouer, elle nous a bien pourri la vie. Eh bien oui, figurez-vous que c'est une amie d'enfance de Julia, pas croyable, non ?* »

Bien entendu, personne n'aurait pu croire en une poisse pareille sans y déceler une fulgurante fatalité. Comble d'infortune, Aurélie Bastian était accompagnée du directeur de recherche en énergies renouvelables de l'École polytechnique de Lausanne, pour qui je n'étais pas non plus un inconnu. Cet homme immense, qui ressemblait curieusement ce soir-là à un missile supersonique armé d'une ogive programmée pour m'éclater la gueule en cinq cents millièmes de seconde.

— Bien entendu, Aurélie, c'est monsieur Charles Blondel. Quel plaisir de vous croiser ici, cher Monsieur, ajouta cet homme, alors que Julia, à des millions d'années-lumière dans une galaxie très lointaine, était incapable d'imaginer toute la grossièreté de ce coup du sort qui se jouait sous ses yeux, à Saint Saphorin.

— Oui, oui, effectivement, Charles est mon compagnon, répondit Julia à Aurélie avant de se tourner vers moi et d'ajouter : « C'est fou, dites-moi, vous vous connaissez, que se passe-t-il, Charles ? »

D'un geste affûté, l'homme qui avait perdu sa tête explosive éloigna Aurélie de notre table, suggérant de nous laisser terminer notre repas en paix, non sans nous inviter à la conférence d'Aurélie Bastian du lendemain.

— Avec un immense plaisir, Aurélie. Tu auras sans doute un moment pour prendre un verre ensuite, n'est-ce pas ? lui demanda Julia.

Aurélie ne répondit que tardivement et passa de mon visage à celui de Julia, cherchant à comprendre comment Dieu avait pu abandonner un ange dans les mains du diable. Avec ce qui lui restait de posture, l'homme sans tête prit le bras d'Aurélie et se félicita pour ce qu'il pensa être un heureux hasard pour le succès de sa conférence.

— Bien entendu, nous serions aussi ravis de vous y voir, cher monsieur Blondel ! Il n'est pas utile de vous en préciser le sujet, n'est-ce pas ? dit-il en s'éloignant.

— *Du tout... Connard, pensais-je.*

— Je vous souhaite un très bon appétit ! conclut-il avant que cette intrusion impromptue ne provoquât en moi une colère incompréhensible. « *C'est ça, enfoiré, si tu crois qu'un connard dans ton genre pourra briser ma vie sans que je lui écrase la gueule. Tu ne sais pas à qui tu as affaire !* » hurlais-je au plus profond de moi.

J'avais besoin d'un bouc émissaire, d'un vrai fils de pute responsable de tout : mon accident, la plaidoirie et la miséricorde du vieux. Furieux, je ne trouvais plus le moindre mot pour me dévoiler ! Bon sang ! Pourtant, c'était maintenant, me disais-je. Je n'avais donc plus le choix. Je tentai vainement de me calmer, de contenir cette colère. Je restai un instant silencieux devant Julia, qui associa mon comportement aux difficultés de ma convalescence. Elle me donna quelques explications sur l'origine de l'amitié qui la liait à Aurélie, mais ne tarda pas à me questionner.

— Tu sembles contrarié, mon bel ami. Connais-tu ce monsieur ? Et comment connais-tu le sujet d'expertise d'Aurélie ? C'est incroyable ça, tu t'intéresses aux ressources minières.

— Oui, en effet, j'ai quelques clients qui tiennent absolument à soutenir des ONG comme celle de madame Bastian, répondis-je, décidant de repousser mes révélations au lendemain.

— Tu connais son nom ? s'étonna Julia.

— Oui, oui, et calme-toi, car je te rappelle qu'il n'y a pas six mois, je ne regardais pas de ce côté. Alors, si tu es tentée par une petite réaction de type jalousie disproportionnée, rappelle-toi que cela n'est pas envisageable.

— Oui, j'avoue, j'étais un peu tentée, mais enfin, comment se fait-il que ce monsieur connaisse ton nom et qu'il soit si courtois, même très impressionné, je me trompe ? — Tu ne te trompes pas. Je crois, sans me vanter, que j'ai une espèce d'élégance qui ne passe pas inaperçue.

— N'importe quoi, tu te moques de moi.

— Écoute-moi, profitons de cet instant, car à l'évidence, demain sera un autre jour, n'est-ce pas ?

Même si j'acceptai cette inflexion de mon destin comme un cadeau, je n'en fus pas moins effrayé, de peur de perdre, de tout perdre. Alors, quand nous rentrâmes de ce repas, je me précipitai encore une fois dans l'obscurité de ma cave pour y remonter une merveille à cinq mille euros, bien décidé, par lâcheté, à me noyer une dernière fois dans mon aveuglante réussite.

Le matin du 25 juin 2024, ce ne fut que le sourire radieux de Julia qui put me convaincre de me lever et de m'asseoir devant un petit déjeuner sur la terrasse des Blondel. De ce lieu d'une rare beauté, je n'avais pas hérité que des murs. Mon père et ma mère m'avaient prévenu qu'ils seraient là, ici, toujours avec moi.

Sur cette même table de pierre, 40 ans auparavant, je buvais du petit lait en écoutant mon père me consoler d'une bagarre dont j'avais été cobelligérant et victime à la fois.

— Fiston, rassure-toi, tout se paye.

— Ouais, mais s'il n'a pas d'argent, papa ?

— Il ne s'agit pas d'argent, Charles, m'avait rétorqué mon père.

Cette dernière phrase, je la compris enfin, car le premier jour du reste de ma vie était bel et bien arrivé.

CHAPITRE V

Suisse, Lausanne, juin 2024

Julia et moi entrâmes dans le Swiss Tech Center, un bâtiment construit sous l'impulsion d'un homme aux sourcils fournis. Dirigeant ce campus tout à sa gloire, il avait fait construire un centre de conférences à son image disproportionnée. La salle était remplie d'étudiants décidés à briller de réussite dans la promesse de la transition énergétique. Gavés d'encouragements depuis leur entrée dans ce campus, comme à Yale ou à Stanford, ces ingénieurs étaient destinés aux miracles technologiques. C'était parfaitement lisible sur ces visages : tous cherchaient celui parmi eux qui allait être le futur milliardaire sauveur de l'humanité.

Le titre de la conférence, qui ne cachait rien derrière personne : « Réalité minière et limites matérielles de la transition énergétique », aurait dû être compris comme un doigt d'honneur qui les priait de retourner à la terre. Non pas pour y extraire les métaux rares nécessaires à leurs solutions technologiques, mais pour y faire simplement pousser des choux. Eh bien non, avant qu'Aurélie ne les prenne à rebours, ils s'attendaient à ce qu'une fois de plus, on se fût contenté d'entretenir leurs convictions. Car qui pouvait entrer ici au Swiss Tech sans souscrire au leurre de la transition énergétique ?

Étrangement, écouter celle que j'aurais pu faire taire à n'importe quel prix, me procura un véritable bonheur. Aurélie, de phrase en phrase, de slide en slide, dévoilait à ces visages effarés ce que la planète allait indéniablement exiger en contrepartie de cette foutaise de transition énergétique. Quand ces crétins comprirent qu'il fallait autant d'eau claire qu'il y en avait dans leur beau lac pour extraire quelque part au Pérou quelques centaines de kilos de métaux qu'on ne pourra jamais recycler. Lorsqu'ils entendirent que les efforts d'extraction pour ladite transition énergétique pollueraient pour mille ans ce qui avait à peine survécu. Et, quand leur fut imposée l'information du danger que représentaient pour l'alimentation les procédures d'extraction de minerai que l'on allait chercher de plus en plus profondément, beaucoup quittèrent la salle. S'imaginant pris au piège dans un attentat de pessimisme intolérable, ils refusèrent d'entendre plus. Ce n'était pourtant pas encore terminé.

Fabrice Derdel, journaliste de talent et médiocre politique à temps partiel, était l'animateur de la table ronde programmée entre l'intervention d'Aurélie Bastian et celle, très attendue, de Paul Conjoveni. Je le savais mieux que personne, Fabrice n'avait jamais exclu à l'époque une carrière de lobbyiste devant le propulser dans un riche conseil d'administration. Le service de communication de ma compagnie avait pris soin de l'informer sur les réels enjeux économiques d'importance nationale du négoce des métaux, afin qu'il puisse réinterpréter prudemment les réponses des intervenants.

Ainsi, les interrogations du public concernant les promesses d'une technologie minière plus économe en eau ou les questionnements sur la faisabilité des plans d'assainissement par les compagnies minières, Fabrice Derdel y répondait d'un revers de la main comme un journaliste de grand chemin. Parfois dans

l'impasse, Fabrice Derdel renvoyait la patate chaude à Paul Conjoventi. Ce dernier aussi prudent que lui de ne pas s'extraire à son tour des bonnes grâces d'une oligarchie qui lui avait promis des lendemains radieux était un prêtre de la décarbonation. Par le passé sponsorisé par l'industrie nucléaire, il se fit passer ensuite pour un évêque plus libre penseur au service d'une nouvelle religion climatique qui l'avait béatifié dans les médias.

Malheureusement, Paul Conjoventi, habitué à ne pas être contredit ou même interrompu dans son raisonnement, constata qu'il allait devoir démarrer sa ritournelle de propagande sur des bases qui s'étaient mises à trembler. Trembler si fort que la moitié du public de la salle avait disparu.

Puis survint une question dans la bouche d'un Helvète à l'accent germanique. Clamant une tirade d'auto-congratulation nationale, il souhaitait que l'on évoque l'expertise suisse dans ce marché des matières premières nécessaires à la transition énergétique. Fabrice Derdel, qui était, par nature, très vif, n'avait rien vu venir, et demanda à Aurélie de cautionner cet orgueil helvétique. Il avait tendu une perche à l'ennemi qui, par intelligence stratégique, la refusa. Il était évident qu'autour de cette table ronde, Aurélie était la dernière personne à qui il fallait poser cette question. En vérité, elle n'ignorait rien de ma compagnie, ou presque. Toute son intervention du jour pointait l'impunité écologique de notre entreprise sans la nommer. Fabrice demanda alors à Aurélie de divulguer ce qu'elle avait pris soin de dissimuler. Alors, intelligemment, elle répéta qu'elle n'était pas économiste, mais ingénieure géologue. Ce qu'elle pouvait leur dire sans prendre de risque, c'est que 60 % de l'or extrait sur la planète était raffiné en Suisse. Et plus étonnamment encore, le plus grand négoce des métaux rares se situait en Suisse, mais il n'y avait, curieusement, aucune mine dans ce pays.

Puis le micro, passant d'une personne à l'autre, finit par revenir à celui qui avait organisé cette rencontre. L'homme au corps de missile balistique supersonique avait chargé sur ses épaules une nouvelle ogive. Il était prêt, encore une fois, à tout faire péter ! Il avait veillé toute la nuit, amorcé puis désamorcé sa bombe de peur que sa hiérarchie ne le condamne à l'obscurité en cas d'une intrusion malvenue dans les affaires d'un puissant industriel Suisse. Mais, ce matin, il s'assura de la présence d'un média national et décida de prendre un risque, car sa vie professionnelle devait monter dans l'ascenseur qui s'était trop souvent fermé sous son nez.

— Permettez-moi, cher Fabrice, d'intervenir ! dit-il.

— Je vous en prie, Rolf ! répondit Fabrice avant que Julia me secoue vivement le bras.

— Et regarde, Charles, c'est le géant qui accompagnait Aurélie hier soir, me souffla Julia à l'oreille.

Cet homme de deux mètres dix monta sur scène, ce qui posa instantanément un problème au cadreur chargé de renvoyer les images sur l'écran géant derrière les intervenants.

— Merci, je me permets de prendre la parole, car, voyez-vous, un visiteur très prestigieux nous fait l'honneur de sa présence, dit le Judas en me désignant déjà de sa main. Julia, bien évidemment, regarda si la personne en question se trouvait derrière nous.

— Ce n'est évidemment pas un visage connu de tous, mais je crois qu'en ce qui vous concerne, Fabrice, il vous est familier, n'est-ce pas ? ajouta l'homme à la tête d'ogive.

— Oui, en effet, répondit un Fabrice, plus perplexe, lorsqu'il me reconnut dans la salle.

L'heure avait sonné, le malheureux allait faire péter sa seconde ogive. Je regardai Julia, je fus alors persuadé de la perdre.

— Mesdames, Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter monsieur Charles Blondel. Président du directoire de l'une, que dis-je, sans doute, la plus grande entreprise d'extraction et de négoce de matières premières au monde, la MS, une entreprise suisse présente sur tous les continents ! Mesdames et messieurs, monsieur Charles Blondel est parmi nous cet après-midi. Merci de votre présence. Je sais que vous avez pour habitude d'être extrêmement discret, mais nous feriez-vous l'honneur de nous rejoindre afin que nos étudiants puissent, si vous le voulez bien, vous interroger sur ces enjeux stratégiques ? dit avec un enthousiasme gênant, l'homme choisi pour révéler à mon amour qui j'étais réellement.

Julia se rendit à l'évidence. L'échange de la veille, la probabilité qu'un autre portant le même nom se cachant derrière mon siège était improbable. J'étais bel et bien celui qu'on désignait. Elle resta stoïque, droite à côté de moi. La peur, venant de mille mètres sous terre, l'envahit et l'ébranla de part en part. Ses mains tremblèrent, et sa voix se voila d'une tristesse infinie.

— Mais c'est à toi qu'il parle, Charles ! Mais qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce qu'il raconte ce mec ? Tu n'es pas un banquier qui se promène en jet ? Charles, dis quelque chose, bon sang, tout le monde nous regarde !

— C'est maintenant, Julia.

— Maintenant quoi ?

— Le premier jour du reste de ma vie, Julia

— Et la mienne de vie, Charles.

— Attends-moi, je t'en prie.

Je dus obéir à l'injonction qui m'avait été donnée de me dévoiler ce jour-là et j'ignorais si je la reverrais. Je sais aujourd'hui que d'en avoir douté était une insulte à l'âme qui constitue cette personne. Julia ne vous aime pas comme ça un jour, et puis plus un autre jour parce que la terre se met à trembler. Julia vous aime, et c'est définitif.

Pendant que sur cette scène, Fabrice m’attendait dubitatif, Aurélie se leva et, du haut de son mètre cinquante augmenté, elle put apercevoir son amie en pleurs. Alors, sans hésitation, elle ajouta la trahison à mes lourdes inculpations. Me voyant approcher de la scène, cette femme d’un courage inouï me fit comprendre d’un seul et unique regard que si je mentais encore une fois, mon chemin de croix serait très long et qu’elle planterait le premier clou dans ma main. Fabrice me pria de me retourner et de faire face à ce public d’étudiants fans depuis trois secondes d’un obscur extracteur de richesses. Il me passa le bras sur l’épaule et m’interrogea discrètement :

— Nom de Dieu, qu’est-ce que tu fous ici ? Ça va toi ? C’est qui cette femme ? T’es plus homo maintenant ? Pourquoi elle s’en va d’ailleurs ?

— Je t’expliquerai, lui répondis-je, cachant au mieux ma peine.

Nous nous retournâmes afin de nous asseoir, et je priai Fabrice de faire son métier correctement.

— Comment ça correctement ?

— Ne m’épargne pas, s’il te plaît, lui dis-je à sa grande surprise.

— Attends, je fais toujours mon métier correctement. Qu’est-ce que tu insinues ?

Après une longue tirade constituée de diverses questions auxquelles Fabrice Derdel répondait tout seul, il se décida enfin de m’interroger, et je pris la parole.

— Alors, Charles, qu’en est-il des probables limites matérielles de la transition énergétique ?

— Eh bien, Madame Bastian a été très claire, je crois. Je crains qu’une fois de plus, vous avez encore fait semblant d’écouter. Fabrice, nous ne sommes pas à la radio, les gens vont s’en apercevoir, lui dis-je.

Fabrice, qui habituellement ne manquait pas de dérision, reprit la parole, non sans nous épargner le sourire crispé d’un journaliste devenu médiateur de débat. La panique et quelques interrogations se lisaient sur son visage : pourquoi Charles Blondel, qui pouvait d’un coup de téléphone faire annuler n’importe quelle conférence de ce genre dans ce pays et dans beaucoup d’autres, était-il ici assis à côté d’Aurélie Bastian ? Et surtout, pourquoi diable prenait-il le risque de conforter la parole de cette dissidente ? Quelle idée à la con de le faire monter sur scène et dans quelle galère se retrouvait-il ?

— Le constat de Madame Bastian est tout de même un peu alarmant, et vous comprenez notre étonnement en vous écoutant souscrire aux limites matérielles de la transition énergétique, me dit-il.

— Ce n’est pas exactement ce qu’elle vous a dit. Je crois qu’elle sait, comme moi, que les ressources sont quasiment illimitées. Si vous creusez partout où les terres rares sont présentes sur la planète, sur terre ou sous les océans, il n’y a, en effet, pas de réelle limite. Il s’agit davantage d’un problème sacrificiel.

— Sacrificiel, que voulez-vous dire, me demanda Fabrice ?

— Eh bien, combien de litres d'eau avez-vous à disposition ? Combien de kilomètres carrés de terre ou de mer avez-vous à sacrifier ? Car il n'y a pas de retour à la normale pour un site minier et ses alentours, sachez-le. Combien de volontaires, combien de misérables avez-vous sous la main pour subir les conséquences sanitaires des extractions des métaux rares ? Et jusqu'à quand accepterez-vous l'émergence des cancers intimement liés à l'extraction minérale ? De combien de temps bénéficiez-vous avant que les impacts sur le climat de ces extractions et de ces traitements des métaux nécessaires à votre transition énergétique ne dépassent ceux que vous espériez éviter par l'usage des énergies dites renouvelables.

Oubliant toute la courtoisie d'usage dans ce genre de circonstance, Paul Conjoveni ne put rester plus longtemps passivement sur son siège. Il se leva pour marquer son désaccord et intervint très agressivement.

— Attendez, on ne peut pas laisser dire ça ! C'est insensé ! Comment peut-on comparer l'impact carbone d'un moteur diesel et d'un moteur électrique ?

— Je ne suis pas très étonné par votre réaction, cher Monsieur, car vous faites sans doute partie des gens qui ignorent tout des processus d'extraction. Vous qui n'aimez pas le CO₂, ignorez-vous qu'une mine industrielle émet autant qu'une métropole occidentale ? Vous ignorez aussi visiblement que les terres extraites, nécessaires à votre transition énergétique, sont déplacées par de l'énergie fossile pour être traitées ailleurs. Vous ignorez aussi que des traitements chimiques sont nécessaires pour l'affinage des terres qui sont ensuite rejetées, déposées non loin des champs de petits pois que vous donnerez à vos enfants. Vous souhaitez très certainement ignorer que la fabrication des batteries de votre vélo ou de votre voiture n'est pas une industrie décarbonée.

Sur ma droite, Fabrice retenait le bras de Paul Conjoveni, tandis que sur ma gauche, Aurélie Bastian ne clignait plus des yeux et son corps se figea, comme si un seul de ses mouvements pouvait tout arrêter. Je continuai mon propos.

— Ce qui est étonnant, par contre, c'est qu'après l'exposé particulièrement clair de Madame Bastian, vous me posiez encore la question sur la disponibilité des terres rares. Madame Bastian vous explique parfaitement que nous allons dans le mur, la transition énergétique « c'est remplacer un borgne par un aveugle », et vous vous souciez encore des capacités de ressources de la planète sans vous soucier en revanche des conséquences que nous offrons, une fois de plus, en héritage aux prochaines générations. Pire encore, vous persistez à faire croire, ici, aux jeunes générations inquiètes par le réchauffement climatique, que l'électrification et la numérisation les sauveront. C'est absurde, mais vous le faites ! Alors, mon cher Fabrice, je te propose une autre question beaucoup plus simple : Pourquoi, oui pourquoi, Madame Bastian et beaucoup d'autres ne pourront rien changer à cette absurdité de transition énergétique qui ne profitera, en vérité, qu'à certains privilégiés.

Beaucoup d'invités étaient revenus dans la salle, attirés par la diffusion de la conférence dans les espaces de réception et les couloirs du centre. Fabrice manqua de s'étouffer avec une bouteille d'eau et, devant une salle comble, il reprit son souffle et me posa la question qui devait signer ma repentance et m'envoyer en exil quelques mois.

— Alors Charles, je vous pose la question qui me brûlait la langue. Pourquoi ignorons-nous ou souhaitons-nous ignorer les conséquences écologiques de la transition énergétique et comment cela peut-il changer ?

— Eh bien, c'est très simple, mon cher, nous avons conçu une arme fatale. Une arme qui a pour but de vous terroriser et de vous conduire dans la bonne direction. Cette arme fatale, c'est le CO2. Non pas celui qui est utile pour que vos salades voient le jour, pas du tout ! Il s'agit de celui que nous avons soigneusement caricaturé et vulgarisé pour vous faire peur, et c'est sans aucun doute ce que s'appête à vous exposer l'idiot utile ici présent à ma droite.

Paul Conjoveni se précipitait sur le micro que Fabrice lui proposa instinctivement.

— Monsieur, je suis stupéfait de constater qu'on puisse encore, ici dans une école polytechnique de pointe, donner la parole aux climato-sceptiques. Je pensais que nous avions dépassé cela ici. Vraiment, je suis très étonné que l'on puisse encore entendre ceci dans un débat de ce genre. Ce n'est pas acceptable !

Je poursuivis sans même le regarder, ce qui dut le vexer.

— Oui, Mesdames, Messieurs, le CO2 anthropique doit être l'unique responsable du réchauffement planétaire parce que l'oligarchie que je noie de dollars en exploitant et polluant des terres partout dans le monde en a décidé ainsi.

À la fin de cette phrase, Paul Conjoveni renonça à reprendre la parole que Fabrice était pourtant bien disposé à lui confier pour les mille prochaines années. Paul Conjoveni ne put plus rebondir sur ce qu'il venait d'entendre. Il eut soudain peur que sa quête de notoriété l'ait aveuglé. Il envisagea que toutes ces portes qui s'étaient ouvertes devant lui si facilement, n'étaient peut-être pas la conséquence de ses compétences, mais de ses indéniables talents de prédicateur. Et, si on avait fait de moi un pasteur pour que ces salopards s'en foutent plein les poches ? s'interrogeait-il.

J'écoutais sa respiration agitée. Je n'avais pu résister, à mon tour, à lui proposer la parole. Ainsi, il resta figé et muet. Aurélie se précipita sur le micro que Fabrice lui retira sans ménagement. Alors, je continuai ma sentence.

— Savez-vous pourquoi personne, je dis bien personne, ne s'est étonné de voir autant d'hommes d'affaires sans scrupules se soucier soudainement de l'environnement et de l'avenir de l'humanité ? Eh bien, cela est devenu possible grâce aux résultats d'une science devenue exacte : la communication de masse. L'aristocratie financière a décidé que l'unique cause de votre anxiété et celle de vos enfants serait le réchauffement climatique. Ainsi, vous perdrez une partie de votre bon sens et vous ferez semblant d'ignorer qu'en réalité, les solutions proposées reporteront un problème écologique gigantesque et incurable aux prochaines générations.

Chers étudiants, la voiture électrique que vous choisirez lorsque qu'une industrie comme la mienne paiera directement ou indirectement votre premier salaire est une aberration en tout point. Celle-ci aura en réalité déjà consommé une énergie considérable avant même que vous ne démarriez son moteur électrique. La logique de décarbonation voudrait que votre propre crédit carbone soit épuisé pour l'ensemble de votre existence. Les quantités gigantesques de métaux utiles à sa fabrication auront rejeté sur terre et dans les mers un mal profond qui n'aurait jamais dû être remonté. Et ne vous faites aucune illusion, vous finirez bien par l'avaloir un jour ou l'autre. Oui, même vous, moi, et les quelques privilégiés de ce monde pensant choisir prudemment leur alimentation seront aussi empoisonnés.

Ensuite, cette terre de minerais traversera la moitié du monde, comme je vous le disais, sur d'immenses tankers propulsés par de gigantesques moteurs diesel, dont un seul dégage autant de CO₂ que 5 millions de voitures. Tout ceci pour être raffiné encore et encore par des millions de litres d'eau saine et des produits chimiques. Dépolluer cette eau est physiquement impossible, mais nous prétendons le contraire. Ensuite, nous la renvoyons à l'expéditeur pour les besoins de l'agriculture locale. Et enfin, tous ces métaux détachés des uns des autres seront ressoudés les uns aux autres pour enfermer un peu d'énergie dans ces petites boîtes que personne, oui personne, contrairement à ce qu'on voudra vous faire croire, ne pourra recycler. Ceci, comme beaucoup d'autres choses, tout le monde ici veut l'ignorer, car la promesse vous a été faite de lutter contre le réchauffement climatique. Et malheureusement, ceci n'est que la partie visible d'un gigantesque iceberg, ajoutai-je avant de conclure en désignant Paul Conjoini d'une main et Fabrice de l'autre :

— Alors, tant qu'il y aura des communicants sans scrupules et des animateurs d'actualités manipulés par une oligarchie plus riche que nos gouvernements, il n'y aura aucune raison que cela change. J'en suis désolé, Madame Bastian vous a dit la vérité, mais rassurez-vous, vous l'effacerez de votre mémoire dans quelques jours. Des stratèges de la communication y travaillent jour et nuit. Merci pour votre attention et bonne fin d'après-midi.

Je redescendis enfin les trois marches de la scène qui me ramenèrent sur le plancher des spectateurs. En me dirigeant vers la sortie, je croisai le regard d'un journaliste effrayé par ce qu'il venait d'entendre. Lui, à qui on avait poliment demandé de mettre son intelligence de côté et de choisir un camp, me regarda comme un dingue sorti de l'asile. Il ne pouvait supporter de me savoir sain d'esprit. Ses yeux creux me reprochaient de lui imposer la voie risquée de la vérité. Comment allait-il retranscrire,

contextualiser et commenter ce qu'il venait d'entendre ? Tout avait été diffusé en direct sur la chaîne d'info du pays et sur une multitude de réseaux sociaux. Cette situation explosive, qui l'aurait certainement réjoui il y a quelques années, le plongeait cet après-midi dans un profond désarroi. La beauté de son métier et toutes ces belles idées qui motivaient sa vocation semblaient désormais derrière lui. Il était venu cet après-midi au Swiss Tech Center juste pour ajouter une ou deux ponctuations au communiqué de presse que l'EPFL avait eu la gentillesse d'écrire pour lui.

CHAPITRE VI

Suisse, Zurich, juin 2024

Il n'eut fallu que quelques heures à mon coprésident, directeur général, Barry Beagle, pour m'informer que le conseil d'administration de la MS s'était réuni dès le lendemain de mon intervention au Swiss Tech Center.

C'est donc à peine douze heures plus tard que j'entrai pour la dernière fois dans ce bâtiment qui ne reflétait en rien ce qu'il abritait réellement. Rien ici ne dépassait le clocher de l'église de la ville. Ce bâtiment était une tranchée de défense. Notre métier, c'était creuser, nous avons donc creusé discrètement plus de dix étages étendus sur plus de deux terrains de football. Bon nombre de collaborateurs, qui avaient la chance de travailler à la lumière du jour, devaient tout ignorer de ce qui se jouait sous leurs pieds.

Je fus surpris que la réunion de crise soit organisée dans la partie céleste du bâtiment. Comme si tout ce qui allait y être joué devait être vu du ciel. Lorsque je rentrais dans la pièce, la lumière fut dans mon dos et peu de ceux qui durent être présents ce matin-là purent me regarder sans être éblouis. À défaut de salutations d'usage, tous réclamèrent encore de l'ombre. Le caractère surréaliste de la situation se résuma à leur silence et à leur stupeur lorsque, comme à mon habitude, je tendis la main vers eux en prononçant leurs prénoms respectifs.

C'était un socle de pouvoir sur lequel, avant de se prononcer, on s'interrogeait longuement sur l'opinion du profit. Et comme ce dernier n'avait manifestement pas eu le temps de s'exprimer, personne dans cette pièce n'osa ni ne souhaita me poser LA question qui aurait dû présider à cette rencontre : « Charles, bordel de merde ! Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Êtes-vous devenu fou ? ».

C'est le pragmatisme du jeune stratège Robert Crawford, des bureaux de conseils stratégiques McRyan, qui prit la parole. Avec le ton de l'avocat d'un riche assassin, il exposa très rapidement une stratégie de sortie de crise qu'il avait soigneusement mise au point durant la nuit. Avec tout le respect dû à mon rang dans cette compagnie, il me suggéra poliment de revenir sur mes propos dans la presse et/ou à la télévision, en ponctuait fermement l'argumentaire qu'il avait imaginé pour moi.

Il proposa que mon intervention spontanée avait eu pour but de révéler aux étudiants la méthode de communication mensongère des climato-sceptiques, point. Je souhaitais donc démontrer que ces complotistes pouvaient, avec un discours bien rodé, convaincre n'importe qui de n'importe quoi, point. Donc, tout ceci avait été fait pour démontrer que l'opinion publique était fragile et qu'il fallait redoubler de pédagogie, point. Et c'est avec beaucoup de prudence qu'il ajouta en osant me regarder :

— Si vous me l'accordez, monsieur Blondel, il faudrait conclure votre intervention le plus rapidement possible comme ceci : « Oui, moi, Charles Blondel, je lance un cri d'alarme, car l'heure est grave. Je

pense, en effet, que ma société a son rôle à jouer dans cette crise climatique. » Ensuite, vous poursuivrez assurément en précisant que votre compagnie est trop discrète à votre goût, que cette dernière devrait s'engager davantage, et vous y veillerez. Vous en profiterez pour souligner son rôle majeur dans la nécessaire transition énergétique, etc. Plus deux ou trois autres choses que je souhaiterais discuter en privé avec vous, monsieur Blondel, conclut le jeune stratège.

Bien que tous dans cette salle se fussent assurés durant la nuit que je n'avais pas vendu mes actions, la probabilité de ma complicité dans une opération externe n'était pas complètement sortie de leurs esprits. Toutefois, la majorité des membres du board, décontenancés, approuvèrent sans conviction cette stratégie de communication allant à l'encontre de tous nos principes de discrétion.

Pour ma part, je savais que je devais faire mieux dans ces premiers jours du reste de ma vie. Par conséquent, sans m'expliquer une seconde sur cet événement et m'excusant à peine du dérangement, j'acquiesçai et proposai d'appliquer cette brillante stratégie. Dans un premier temps, je leur dis que je répondrais favorablement à l'invitation du journal télévisé du soir helvétique qui harcelait mon cabinet depuis l'événement de la veille.

J'étais bien décidé à fuir et les laisser s'étouffer dans leur désarroi mais Barry Beagle m'apostropha violemment. Il était le seul qui pouvait s'opposer réellement à mon autorité sans former une coalition de dernière minute. Il me prit par le bras et me dévisagea sévèrement.

— Je ne sais pas à quoi tu joues, Charles, mais tu n'es pas intouchable. Les autres n'osent pas te le dire, mais ils flippent. C'est quoi ce délire ? Qu'est-ce que tu nous fais là ?

— Tu as entendu le petit con, c'est une stratégie. Il a vu juste pour une fois.

— Pas à moi ! Ne me prends pas pour un idiot, je suis aussi ton ami, bon sang !

— Tu en es sûr de ça ? lui demandai-je.

— Oui, bien entendu, me répondit fermement Barry.

Barry avait raison sur ce point : je n'étais pas intouchable. Mais selon les critères stricts de l'hyperclasse de l'époque, j'étais considéré comme particulièrement riche et puissant. Cela ne révélait pas uniquement la taille de mon portefeuille d'actions dans de nombreuses sous-sociétés d'extraction extrêmement rentables. Non, j'étais puissant, car malheureusement incontournable. Pas un politicien, soutenu ou propulsé par les cercles d'influence mondialistes, ne pouvait acquérir ou concevoir le pouvoir sans s'assurer de mes services d'extracteur de richesses. Extraire, mais aussi négocier pour eux des sommes considérables avant même d'avoir sorti le premier caillou. Nous connaissions les besoins de tous les royaumes et empires de la planète.

Nous n'avions pas besoin de faire comprendre aux industries dépendantes des minerais que leur succès dépendait entièrement de nous. Il était aussi inutile de rappeler aux créateurs de dettes que rien ne

se rembourserait sans les accords que nous avons déjà signés avec les plus endettés du FMI. Sous le programme d'ajustement structurel de la dette, combien de présidents de pacotille avais-je corrompus six mois avant les autres ? Cela faisait de moi un homme distributeur de dollars particulièrement apprécié dans beaucoup de pays. Et même si les intérêts des uns et des autres n'avaient rien d'humanistes, j'avais à mon compte de nombreux partenaires d'affaires que l'on pouvait parfois qualifier d'amis.

Dans la nuit puis la journée du 26 juin 2024, mon intervention de la veille au Swiss Tech Center fit le tour de la planète à la vitesse d'une transaction monétaire. Mes propos étaient repris par tout ce qui se faisait de mieux et de pire dans l'information alternative de l'époque, alors que, bien entendu, les obséquieux du pouvoir attendaient prudemment pour commenter ou simplement ignorer l'événement.

Il fut très tôt ce matin du 27 juin quand la porte d'entrée, trois étages plus bas, sonna à plusieurs reprises. J'espérai que ce soit Julia réclamant derrière cette porte les explications que je lui devais. Mais, en lieu et place d'un ange, je me retrouvai devant le regard sombre du jeune stratège de Washington.

— Qu'est-ce que vous foutez là Crawford ?

— Bonjour, cher Monsieur Blondel, comment allez-vous ? me répondit-il en se foutant bien de mon humeur. Sans réponse de ma part, il poursuivit méthodiquement.

— Veuillez vraiment m'excuser pour cette intrusion, mais voyez-vous, depuis votre accident, vous n'avez plus validé les emplois du temps de votre cabinet. Monsieur, il est vraiment nécessaire que nous puissions travailler sur l'émission de ce soir.

— L'émission ? m'étonnai-je

— Oui, je vous ai écrit à ce sujet. Bref, nous avons communiqué à la présidence de la RTS notre projet initial du journal du soir, et Monsieur Le Mercier nous a vraiment déconseillé cette solution.

— Bon, entrez, mais faites court, jeune homme. Comme vous le voyez, je m'apprêtais à sortir.

— Ah, vous faites du vélo ?

— Ce déguisement, c'est pour aller pêcher, à votre avis.

— Oui, en effet, répondit Crawford.

— Asseyez-vous, un café ?

— Volontiers, mais court s'il vous plaît.

— Je vous écoute, lui dis-je

— Donc, le journal du soir n'est visiblement pas contrôlable. Les questions seront imposées, et le délai est trop court pour s'assurer de la complicité du journaliste, ajouta Crawford.

— Et alors ?

— Monsieur Le Mercier nous recommande d'intervenir ce soir en deuxième partie de soirée, dans une émission de débat consacrée justement en partie à la transition énergétique et à l'agenda de la COP 28 de Dubaï. Alors, il sera très probable que l'un des participants évoque votre intervention au Swiss Tech Center.

— Qui ça ? demandai-je.

— Oui, un instant, j'ai cette information ici. malheureusement personne n'a véritablement de dossier solide contre ce Monsieur, un président ou un directeur de Greenplanet France, c'est monsieur Fu...

— Fulliard, François Fulliard, lui dis-je promptement.

— Oui, c'est ça !

— Qui encore ? demandai-je.

— Ils ont booké les conférenciers présents au Swiss Tech Center : Aurélie Bastian et Paul Conjoveni. répondit-il plus rapidement.

— Parfait, ne faites pas cette tête, vous y croyez, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Votre intervention, oui, oui, vraiment. Connaissant votre aplomb, et si nous nous mettons d'accord sur quelques éléments de langage pour contrer un certain nombre de rhétoriques, nous pourrions envisager votre intervention très favorablement.

— Non, Robert, le réchauffement, la cause du réchauffement, vous y croyez, oui ou non ?

— Ce n'est pas le sujet, mon opinion importe peu, monsieur.

— Ah, mais oui, bien au contraire. Voyez-vous, vous avez trois minutes pour me convaincre. Si dans trois minutes, vous ne m'avez pas convaincu, j'ai peur que votre mission dans notre beau pays ne s'achève prématurément. Eh bien, jeune homme, vous êtes expert en communication cognitive, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, Monsieur. Si je puis me permettre, je suis un communicant. Je suis là pour travailler avec vous sur quelques postures discursives pour apaiser cette crise. Je ne suis pas ici pour vous donner mon avis.

— J'insiste, jeune homme. Buvez votre expresso et je vous donne trois minutes.

— Bon, très bien. Eh bien, je dirais avant tout qu'il n'est plus nécessaire de convaincre les téléspectateurs à ce sujet. C'est maintenant une évidence, les chiffres du GIEC et un certain nombre de phénomènes le démontrent, la Terre se réchauffe.

— Vous le savez, je suis ingénieur géologue. Il m'en faut plus, jeune homme. Et vous savez, derrière les écrans de TV, il n'y a pas que les abrutis illustrés dans vos manuels. Par exemple, connaissez-vous les équations du GIEC ? Savez-vous qui s'est assuré que le modèle développe telles hypothèses ? Alors, vous, vous êtes sans doute un bon soldat, semblable à tant d'autres dans votre bureau, et si votre chef vous dit que votre merde est soudainement verte, eh bien, vous verrez une pomme au fond des chiottes dès le lendemain, n'est-ce pas ? Et bien, contrairement à ce que souhaiteraient les grandes familles qui dirigent votre vie et une partie de la mienne, les gens peuvent encore s'informer. Ils apprennent silencieusement derrière leurs écrans, ils se questionnent ! Et si je suis incapable de les convaincre en trois minutes qu'il est nécessaire de creuser et de retourner la Terre à n'importe quelle condition pour fabriquer des batteries et diminuer ainsi la part anthropique du CO2 dans l'atmosphère, que vont penser les gens qui m'écouteront tout à l'heure ? Je vous pose la question : que vont-ils penser Robert ?

— Cher Monsieur, vous avez sans doute raison. Des gens s'informent et remettent souvent à tort des hypothèses et des constats tout à fait sérieux. Mais nous savons que ce n'est pas du tout la majorité des gens. La majorité des gens fait confiance à la communauté internationale pour prendre les bonnes directions économiques et écologiques.

— Pas le plus grand nombre, vous vous trompez. La majorité silencieuse a peur, mais sait que nous mentons pour le profit, Crawford. Enfin, Dieu merci, ces gens-là ne vous connaissent pas personnellement, car ce qui est vraiment effrayant, dans notre affaire, c'est vous !

— Je ne comprends pas, me dit Robert.

— Que la crème de la crème des communicants, comme vous-même, qui expliquera bientôt au monde comment il faudra respirer sans flatuler du CO₂, se soit fait avoir par sa propre propagande, c'est stupéfiant ! Vous manquez d'arguments, Robert, parce qu'à force de répéter en boucle vos propres éléments de langage, vous avez fini par y croire. Sans même savoir pourquoi !

Il se leva à peine vexé, persuadé que toute agressivité à son endroit n'avait aucune réalité. Ces gars-là avaient appris à gérer les entretiens d'en haut, n'écoutant que ce qu'il convenait d'entendre pour convaincre un interlocuteur.

Pour éviter toute tentative de pression sur les participants à l'émission, je lui rappelai le caractère encore vierge des débats télévisés dans notre pays. Je le priai donc avec humour de ne faire tuer personne avant que je n'entre sur le plateau.

Cela faisait deux ans que cet imbécile prétentieux ne comprenait rien à la Suisse. Deux ans qu'il n'avait toujours pas saisi que l'anglais n'était pas la première langue de notre pays. Deux ans qu'il se demandait pourquoi la caissière du bureau de tabac lui répondait dans une sorte d'allemand incompréhensible. Deux ans que cet abruti se demandait pourquoi il y avait autant de fanions différents sur les plaques des voitures, et bien d'autres choses que la grande uniformité de ce qu'il avait appris à Yale ne lui permettait plus de concevoir.

Quand Robert se décida enfin à claquer la porte de sa voiture, je pus enfin sortir mon vélo de la maison. Je n'avais pas fait dix kilomètres que mon téléphone vibra dans mon dos. Celui-ci m'informa qu'il s'agissait d'un numéro masqué, d'une suspicion de logiciel d'écoute malveillant et qu'il était impossible de tracer cet appel. Malgré les frémissements de mon smartphone, je répondis.

— Monsieur Blondel ?

— Oui, à qui ai-je l'honneur ?

— Vous savez ce qu'ils vous feront, bien entendu ?

— Comment avez-vous eu ce numéro ?

— Nous avons aussi nos sources de renseignements, cher monsieur.

— Monsieur Fuillard, comment allez-vous ?

— Assez bien depuis que je me passe votre vidéo en boucle au petit déjeuner.

— J'en suis ravi, que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

— Sauvez votre peau. J'avoue que cela me rendrait service puisque soudainement, vous seriez un homme public et décidé à embrasser la cause.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'embrasse une cause ?

— Je vous l'ai dit, je me passe votre vidéo en boucle. Vous étiez très sérieux! Tout cela n'a rien à voir avec cette note bidon que votre communicant essaie de nous faire avaler.

— Vous n'y croyez pas visiblement ? lui demandai-je

— Bon sang ! Écoutez-moi. Je vais être franc avec vous, un lanceur d'alerte à votre niveau, c'est inespéré. Je ne pensais même pas cela possible. Vous pouvez nous faire gagner 10 ans au moins ! Nous avons un groupe d'experts qui peuvent protéger votre réputation. Navré de vous l'exposer de cette manière, mais c'est du win-win, Monsieur Blondel.

— François, je peux vous appeler François ?

— Oui, je vous en prie.

— Ne vous inquiétez pas, tant qu'ils ne savent pas à qui reviendraient mes actions, ils ne me couperont pas la tête. Si vous le voulez bien, voilà ce que nous allons faire, vous êtes un bon comédien n'est-ce pas ? lui demandai-je.

J'avais espéré cet appel, pour donner une envergure au plan que j'avais imaginé. La probabilité que cette conversation eût fait l'objet d'une surveillance était relativement faible. Il était évident que tous étaient encore désarmés face à cette improbable désertion. Cela était allé beaucoup trop vite. Le merdeux de Washington était seul et loin de ses référents. Si quelque chose devait exploser devant lui, il ne ferait rien avant quelques jours, j'en étais persuadé, et le temps me donna raison.

Toute l'après-midi, je continuai tête baissée à pédaler comme un forcené, espérant derrière chaque virage que le vieux me refasse goûter à de la calandre de voiture. Oui, j'avais peur. Je souhaitais qu'il me reprenne là, maintenant, laissant la suite des événements à quelqu'un de mieux préparé que moi. Mais rien, absolument rien ne se passa ; la route s'ouvrait devant moi sans le moindre obstacle. Pas l'ombre d'un danger à l'horizon, bien au contraire.

Le crépuscule ne pouvait me ralentir. J'entamai, sans visibilité, virage après virage, une dernière échappée en solitaire avant de rejoindre enfin un groupe que je savais depuis toujours devant moi. Je m'approchais enfin des courageux, les éclaireurs invisibles des premières lignes. J'étais désormais l'un des leurs, un détenteur de l'énigme, un nouveau repent, le témoin de la vérité pour ceux qui luttèrent encore avec des mots. C'était décidé, sans même que la garde suisse ne puisse s'en apercevoir, j'allais ouvrir une brèche dans les fortifications de la papauté climatique.

Contre cette deuxième frappe providentielle de la résistance que je m'apprêtais à lancer, les stratèges de l'opinion publique ne disposeraient que de quelques heures pour opérer une riposte précise ciblant le lieu exact d'un très probable troisième tir. Ensuite, il leur faudrait rapidement colmater les brèches avant que le doute ne gangrène leurs propres rangs.

CHAPITRE VII

Suisse, Genève, juin 2024

En 2024, un débat télévisé était encore relativement simple. Un animateur d'actualités était assis au bout d'une table. Entouré d'invités de part et d'autre, il s'appliquait à leur couper la parole toutes les trente secondes. Deux ou trois caméras circulaires étaient commandées par de véritables êtres humains en régie. Pas d'IA, capteur d'émotion derrière la régie. Un réalisateur se chargeait du choix des plans et du cadrage en direct. Deux autres techniciens s'occupaient du son. Comme les filtres d'embellissements personnels n'étaient pas encore échangeables, il y avait encore des maquilleuses.

La salle de maquillage était toujours le premier contact avec les autres invités. Ces premiers échanges permettaient de clarifier une ou deux positions si cela n'avait pas pu être fait avant. Si des personnes pouvaient témoigner de la fausseté des rivalités entre personnalités politiques ou des médias, c'étaient bel et bien les maîtresses des lieux. Elles assistaient souvent à un entre-soi toujours très cordial, voire amical, de tous ces rivaux à l'antenne. Ces plateaux de petites ou grandes chaînes étaient bel et bien des scènes de théâtre accueillant des acteurs choisis par des metteurs en scène d'opinion. Ces marionnettes devaient être capables des meilleures pirouettes lorsque l'actualité l'exigeait.

Je suivis prudemment les lignes synoptiques jaunes des couloirs qui menaient au studio d'enregistrement de cette antenne régionale de la télévision nationale. Sur ce parcours fléché sans embûches, de la réceptionniste à l'assistant qui vous accompagnait, tout ce que vous croisiez semblait respirer l'air pur du citoyen éclairé. Il n'y avait pas un centimètre carré consacré au doute dans cette entreprise d'État. Souffrant d'un manque de contradicteurs et d'une sérieuse concurrence nationale, ces journalistes, d'une condescendance étourdissante, n'étaient jugés que par un entre-soi très prudent. Ce qui les protégeait de tout écart ou débordement du consensus fédéral que ces derniers représentaient à merveille.

Arrivé à destination, j'entendis une voix du fond d'un couloir. C'était sur ma droite, au fond d'un autre couloir peu éclairé. Tandis qu'une petite silhouette disparut derrière une porte, elle s'approcha de moi.

— Charles, c'est ici, me dit-elle en se jetant dans mes bras, sans hésitation ni accord, comme ça, naturellement, mécaniquement.

Pour que je puisse vous décrire le chant de ces mots dans mes oreilles. Afin que vous puissiez ressentir la chaleur qui parcourut mes veines à cet instant, Vous devez concevoir au préalable que l'amour peut être dépourvu d'intérêt, qu'il se détache de vos besoins et qu'à défaut de remplir les cases vides de votre existence, il vous offre de nouvelles perspectives, ailleurs, loin de vous et de vos insolubles problèmes.

— Je vous aime, mon bel ami, me dit Julia en larme.

— Tu me vouvoies maintenant ? Et, tu pleures !

— Oui, finalement, je sais à peine qui vous êtes, dit-elle sans rien lâcher, elle reprit sa posture de danseuse et, d'une voix encombrée, elle me fit encore cadeau de cette honnêteté qui guidera le reste de ma vie.

— Voilà, je voulais que tu n'en doutes pas, je suis parti un instant, un tout petit instant, pardon, c'était tellement trouble, j'en suis désolée.

— C'est moi, Julia, je suis navré, je peux vous appeler Julia ? lui demandai-je, pour entendre son rire cristallin repousser son chagrin. « Je suis navré, pardonne-moi, Julia. Je pensais naïvement que ce sombre connard d'homme d'affaires allait nous laisser tranquilles et rester en dehors de nous », lui dis-je encore.

— Tu es certain que tu n'es pas un vieux schizophrène psychopathe ? me demanda-t-elle.

— Oui, avec des tendances vaguement suicidaires, je le crains, sauve ta peau avant qu'il ne soit trop tard, lui répondis-je.

— Oui, c'est exactement ce que pense Aurélie, elle a même évoqué une forme de masochisme normalement peu répandue en Occident.

— Oui, c'est exactement ça, de la « masophrénie » pour être exact. Je crains malheureusement que cela soit incurable, ajoutai-je avec humour avant qu'elle ne relevât sa tête de mon cou en me regardant sans détour de ses yeux bleus perçants.

— Tu prends des risques ? C'est une question, Charles.

— Oui, je crois.

— Pourquoi ?

— Une histoire de plaidoirie, c'est compliqué à expliquer.

— Ok, vas-y, beau garçon, ils t'attendent au maquillage, demande-leur d'arranger ça, me dit-elle en tapotant son index sur mon front marqué.

— Julia, tu t'en irais avec moi quelque temps ? lui demandai-je

— Oui, bien sûr, avec joie, on en reparle, vas-y, ils t'attendent.

Ce fut bien Aurélie Bastian qui m'avait précédé et que je vis ensuite dans l'un de ces nombreux miroirs de cette salle de maquillage bien trop blanche. J'étais accueilli et installé rapidement par une femme aux yeux constamment rivés sur l'horloge de la pièce.

— Pas de souci, nous sommes dans les temps, tout va bien, me dit cette femme comme si je venais de lui poser la question.

— Vous pouvez faire quelque chose pour ça ? demandai-je en indiquant le défi de raccord que représentait cette éternelle marque de bronzage du cycliste.

— Oui, bien sûr, vous n'imaginez pas le nombre de sportifs que l'on récupère ici. C'est la première fois que vous venez en plateau chez nous, je ne me trompe pas ?

— Oui, Monsieur sort de l'ombre, répondit plus loin et promptement Aurélie Bastian.

— Madame Bastian, comment allez-vous ? lui répondis-je en m'autorisant l'envoi de quelques messages afin d'organiser ma sortie imminente.

— Qu'est-ce que c'est que cette sordide stratégie ? me demanda Aurélie Bastian.

— À votre avis ? lui demandai-je.

— Vous venez de rater Paul Conjoveni, il est démonté, il envisage de porter plainte.

— Paul Conjoveni ? demandai-je.

— Oui, « l'idiot utile », il n'était pas ravi du compliment, visiblement.

Fuillard arriva, comme prévu, en retard dans cette avant-scène. Il joua à ma demande un rôle plus nerveux de son personnage dans le premier épisode d'une comédie que nous démarrions sur ce plateau helvétique.

— Bonsoir, Madame, navré pour le retard.

— Pas de soucis, une collègue va s'occuper de vous tout de suite. Nous avons encore le temps.

C'était à mon tour d'entrer en scène ; je tendis ma main à Fuillard, qu'il refusa d'un revers.

— Vous savez pourquoi je ne suis pas en politique, Monsieur Blondel ? me demanda-t-il.

— Je l'ignore.

— Pour ne pas me plier devant l'économie et serrer des mains comme la vôtre.

Je fus bluffé par l'entrée sur scène de Fuillard. Les mots, le geste assumé, cet enfoiré plaça la barre très haute. Cette justesse révélait la pureté de son personnage.

Ces premiers échanges placèrent le contexte du drame que Fuillard et moi avions convenu au téléphone quelques heures auparavant ; dans un premier temps, je lui avais annoncé mon intention de révéler les coûts écologiques de la transition énergétique. Il avait alors proposé de laisser Aurélie Bastian ouvrir les hostilités, nous avons poursuivi notre conversation téléphonique en ces termes.

— Excellente idée, c'est la personne idéale, son discours est clair et pédagogique pouvez-vous la joindre avant ce soir, lui avais-je demandé.

— Oui, bien entendu et ensuite ?

— Ensuite, vous intervenez, lui-avais-je répondu.

— Ok, comment ?

— Je souhaite démontrer que ce sont bel et bien des entreprises comme la mienne qui sont les premières intéressées à l'application d'une transition énergétique qui requiert une quantité considérable de métaux, avais-je précisé.

— De nouveaux marchés, bien entendu, ajouta Fuillard !

— Oui, mais en aucun cas, nous cessons d'extraire l'énergie dite carbonée. Ce n'est pas du tout envisagé, ce n'est pas un nouvel équilibre, ce sont des extractions supplémentaires. Vous m'avez compris ? Vous ne l'ignorez pas, je l'espère ? l'avais-je questionné au téléphone.

Fuillard conclut ce premier point tactique au téléphone, exactement comme il le fit plus tard dans l'émission devant le journaliste et face aux téléspectateurs :

— Nom d'un chien ! Je ne crois pas à ce que je viens d'entendre. Vous venez de nous dire que personne n'a l'intention de réduire les extractions d'énergie fossile ! Pétrole ! Charbon ! insista Fuillard sur le plateau de télévision.

— Personne, croyez-moi, répondis-je devant le journaliste, secoué par les hurlements provenant de son oreillette. Son réalisateur vivait très mal ce qui se passait sur son plateau.

— François, reprends ça en main, nom de Dieu ! On ne sait plus qui est qui, clarifie avec Blondel, clarifie bordel, on ne comprend rien ! insista la voix dans l'oreillette.

C'est ce que le journaliste tenta de faire avant de laisser dérouler la réaction de Paul Conjoveni à mes derniers propos. Ce dernier vivait le pire moment de sa carrière d'influenceur scientifique. Se concentrant sur un quart seulement du problème évoqué, il nous asséna une rhétorique mathématique truffée d'hypothèses et de dates aléatoires, telles que la fin programmée du pétrole, et enfin le journaliste osa lui couper la parole.

— Attendez, attendez, monsieur Paul Conjoveni, s'il vous plaît, s'il vous plaît, j'aimerais que l'on revienne tout de même sur ce que nous dit monsieur Blondel. Peut-être faut-il quand même préciser que cela n'engage que lui ou la compagnie qu'il dirige. C'est clair que ce n'est pas du tout représentatif de l'ensemble de cette industrie qui globalement se tourne vers des énergies renouvelables et décarbonées. On est tous d'accord là-dessus. Je ne crois pas que cela soit une généralité, je pense même que c'est une minorité, n'est-ce pas Madame Bastian ? questionna le journaliste quelque peu désorienté.

Aurélien Bastian, qui n'avait pas le cerveau lobotomisé par des années de bourrage de crâne, prenait la mesure de mes aveux entendus en direct sur une chaîne publique de grande écoute. Elle ressentait le besoin de se pincer la cuisse, elle réagit donc très posément aux derniers mots du journaliste.

— Je veux bien venir faire de la pédagogie, mais si c'est pour entendre des bêtises pareilles, franchement, ce n'est pas sérieux !

— Voyez, il semblerait que Madame Bastian nuance aussi les propos de Monsieur Blondel, ajouta rassuré le journaliste !

— Je ne nuance rien du tout. C'est vous qui n'avez aucune idée de ce que représente l'aveu que l'on vient d'entendre « Je pense même que c'est une minorité » Non, mais vous n'entendez pas ce que Monsieur vient de vous dire, ce n'est pas assez clair ! Je ne sais pas quoi vous dire, bossez vos dossiers, monsieur !

Le journaliste, affublé de noms d'oiseaux par son réalisateur, tenta une réaction avant de perdre son premier tympan.

— Oui, rassurez-vous, madame, nous préparons nos émissions, bien entendu. Mais je tiens à souligner pour nos téléspectateurs que ce n'est qu'un point de vue qui n'engage que monsieur Blondel. La transition énergétique, c'est l'abandon des énergies fossiles, qui est à l'agenda du World Economic Forum, par exemple. Et, au-delà de l'urgence climatique, comme le souligne monsieur Paul Conjoveni, les ressources fossiles seront épuisées à l'horizon 2050, insista le journaliste.

— Épuisée... À l'agenda... », vous avez en face de vous Charles Blondel de la plus grande compagnie d'industrie d'extraction dans ce monde ! C'est tout de même incroyable que vous ne sachiez pas que lui et ses associés font la pluie et le beau temps sur les ressources énergétiques partout sur notre planète. Non, mais rassurez-moi, je ne suis pas la seule ici à le savoir ? Je m'adresse à vous, oui, vous, vous êtes avec nous ? Oh ! Oh ! Vous comprenez quand je vous parle, monsieur ? demanda Aurélie au journaliste sous les yeux de Fuillard, surpris, comme moi, par l'impitoyable efficacité du rôle que nous lui avons confié sans qu'elle le sache. Parce que s'il y avait bien une chose qui rendait folle cette femme intelligente, c'était le déni organisé des médias.

— Mais j'écoute, j'écoute attentivement, madame, répondit le journaliste avec un sursaut d'orgueil avant qu'Aurélie ne poursuive.

— Très bien, alors à la SustMining, nous essayons de faire prendre la mesure des volumes d'extractions de minerai nécessaires à une transition énergétique, ce qui est déjà très compliqué. Mais, il faut que les gens soient informés et sachent ce que cela représente pour la planète à très court terme ! En plus de cela, ce soir, nos auditeurs doivent entendre qu'il est donc tout à fait exclu de renoncer aux richesses des extractions de brut, de gaz, etc., jusqu'à épuisement. Personnellement, je ne tombe pas de ma chaise c'est inéluctable à l'industrie minière. Mais ce soir, nous avons entendu un véritable aveu de la bouche, non pas d'un porte-parole incompetent ou d'un illuminé qui vous parle en chinois, mais bel et bien d'un dirigeant du plus puissant groupe d'extractions et de négoce du globe.

Offrant une respiration au journaliste, Aurélie se tourna vers Paul Conjoveni.

— Et Paul, excuse-moi, mais ne raconte pas d'histoire. Tu sais comme moi que les modèles les plus pessimistes sur les capacités de ressources de brut, en excluant bien entendu tous les forages en eaux profondes, les fragmentations en Alaska et dans les pôles à l'étude, nous renvoient à 2050. Et, je te signale au passage que lorsqu'on parle de forages sous-marins pour les extractions de minerai, cela ne dérange personne.

Paul Conjoveni balbutia quelques chiffres pas très convaincants et Aurélie Bastian lui reprit la parole.

— Oui, donc tu n'en sais rien, et alors je vais te le dire : si les modèles pessimistes nous renvoient à 2050, laissez-moi vous dire que beaucoup d'extracteurs sont beaucoup moins pessimistes que Paul

Conjoveni, et ceux-ci nous renvoient à 2070-2080 et au delà. Et, d'ici là, Mesdames, Messieurs, on aura quand même extrait des millions de tonnes de terre et de roches supplémentaires pour les magiciens de la transition énergétique. Avec tout ce que cela représente de pollution des eaux, de problèmes majeurs pour l'alimentation, et d'assainissement inexistant pour des centaines et des centaines d'années.

L'Acte 2 de notre stratégie fut une prodigieuse réussite. En à peine plus de trois minutes, Aurélie foudroya et ébranla la foi du journaliste et de l'ensemble des convertis de la transition accrochés à leurs écrans. Nous avons capitalisé notre acte 3 de notre opération sur un autre sursaut d'humeur. Nous misions sur la probable réaction excessive de Paul Conjoveni et nous obtînmes beaucoup mieux.

Grâce au massage cardiaque de l'animateur-journaliste, Paul Conjoveni réussit à en revenir à ses fondamentaux. Il évoqua bien entendu l'urgence climatique et menaça tout contradicteur de remettre en question les rapports du GIEC. Je lui demandai donc de me citer les rédacteurs scientifiques des derniers résumés des rapports. Il fut évidemment incapable de me donner des noms et des références, et par conséquent, je repris la parole.

— Voyez-vous, cher Monsieur, ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a autant de certitudes sur la multiplication métaphorique des pains qu'il y en a dans les modèles de calcul des rapports du GIEC. Ce qui est certain, monsieur Paul Conjoveni, c'est que vous n'avez pas pris le temps de vérifier non plus l'origine des fonds qui conduisent votre propre parole.

— C'est parfaitement faux et le complot aussi bien entendu, nous sommes payés par le World Economic Forum, j'imagine ? s'exténua Paul Conjoveni.

— Non, si je vous en parle, c'est qu'il s'agit de nous.

— De vous ! s'exclama Paul Conjoveni.

— Vous êtes un prédicateur d'une religion volontairement falsifiée. Si vous ignorez qu'un scientifique est malléable et corruptible, je vous renvoie à la liste des vulgarisateurs qui ont écrit votre dogme. Si vous ne les connaissez pas, j'imagine que vous mourrez d'envie de les rencontrer, n'est-ce pas ? Notre bureau de conseil stratégique vous communiquera quelques numéros de téléphone.

— C'est du délire, cet homme est complètement fou ! s'exclama Paul Conjoveni.

— Je co-dirige un groupe de plus de centaines de milliers de personnes, représentant des actifs de plus de 55'000 milliards de dollars. Nous possédons plus d'or que la FED n'en a jamais eu. Pensez-vous vraiment que je sois fou, cher Monsieur ?

— Alors qu'est-ce que je vous disais, ça percute maintenant, dit Aurélie au journaliste qui tournait en orbite autour du plateau, réclamant à Houston un retour sur terre immédiat. !

— *Vérifiez son identité, qui a vérifié son identité, c'est qui ce mec ?* hurlait suffoqué le réalisateur-producteur dans l'oreillette de son satellite

— Monsieur est sans doute un imposteur, tout ça n'est pas très sérieux, je vous demanderais de quitter le plateau, dit le journaliste encore en orbite. Alors avant qu'Aurélie Bastian ne se jette sur le cou du journaliste, Fuillard scella l'Acte 3 de cette mise en scène.

— Arrêtez, vous êtes ridicules, il s’agit bien de monsieur Charles Blondel, je le connais, nous connaissons nos adversaires, figurez-vous. Aurélie, j’imagine que tu peux aussi rassurer ces messieurs et les téléspectateurs, lui demanda Fuillard.

— Si je peux quoi ? Certifier que c’est Blondel en face de moi ? Oui, oui, je peux, oui. J’ai témoigné à Londres dans un procès contre ce monsieur et sa compagnie. Nous dénonçons la pollution et la corruption de sa compagnie depuis plus de 15 ans. Alors oui, je reconnais bien monsieur, s’adressa Aurélie directement au journaliste très secoué.

— Un procès? Vous pouvez nous en dire plus ? demanda le journaliste a Aurélie avant que je ne quitte le plateau.

— Ah, parce que ça, non plus, vous... Je ne sais pas quoi vous dire, c’est effarant ! Une entreprise suisse gigantesque, dont visiblement, vous ignorez tout, a été condamnée à payer plus de 200 millions de dollars d’amende pour corruption, et vous n’êtes pas au courant. C’est bien ça ? s’insurgea la tornade.

Le producteur fit un malaise, et la suite fut sans aucun doute l’expérience de direct la plus chaotique de l’histoire de la Radio Télévision Suisse Romande.

Comme je l’avais imaginé, ma sortie prématurée du plateau passa presque inaperçue aux yeux du réalisateur. Je descendis rapidement les trois étages par les escaliers de secours et sortis du bâtiment directement dans le parking. Ma fille était là.

— Bonsoir ma chérie, alors, visiblement, elle a démarré cette vieille Black Pearl !

— Au quart de tour !

— Comment étais-je, lui demandais-je ?

— Percutant, je crains que tu te sois encore fait remarquer, papa.

— Et bien, allons mettre à l’ombre quelque temps ce prétentieux Charles Blondel.

Plus haut dans le bâtiment, dans l’un de ces salons réservés aux invités, Julia répondit à un appel.

— Madame Steiner ?

— Oui.

— Bonsoir, je suis Pascal, le chauffeur de Monsieur Blondel, il vous prie de le rejoindre directement sur le Tarmac de Jet Aviation. Souhaitez-vous que je vous y conduise.

— Jet Aviation ?

— Oui, l’avion de monsieur Blondel nous y attend.

— L’avion de monsieur Blondel! Comment, a-t-il prévu de partir ce soir ?

— Oui madame, c’est le plan, le plan de sortie.

— Le plan de sortie ?

À l'aéroport, le jet PC-24 sortit du hangar et stationna sur le tarmac. Derrière les vitres du cockpit, Malik, mon pilote perso, finalisait la préparation de son vol. Nous étions à peine descendus de la moto que les marches de l'avion se déposèrent à nos pieds. Le pilote y descendit rapidement.

— Malik, ravis de vous voir mon vieux, ça fait quelque temps, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, comment allez-vous ?

— Étrange situation, je ne vous le cache pas.

Claire n'avait pas enlevé son casque qu'elle se jeta au cou de cet homme en uniforme venu la chercher tant de fois à New York.

— Claire ! ça va ma grande, lui demanda-t-il affectueusement ?

— Oui bien, je vous remercie. Je n'arrive pas à croire qu'un mec aussi raisonnable que vous puissiez encore travailler pour ce cinglé et depuis si longtemps.

— Claire !

Malik m'assena une tape sur l'épaule.

— Vous voyez, qu'est-ce que je vous avais dit, votre père est sur pieds.

— Vous plaisantez, il ne touche plus la terre, je pense qu'il a vraiment pété les plombs, vous saviez, entre autres choses, que votre super patron n'est plus homo depuis son accident ?

— Claire !

— Haha, il paraît, répondit Malik

— Et avec le bordel qu'il a foutu ce soir, je crains que vous perdiez votre boulot, Commandant, dit-elle.

Malik laissa soudainement tomber son sourire, cet homme qui m'avait suivi plus de 15 ans sur cette planète. Oui, plus de 10 ans que j'étais son assermenté, mais pitoyable copilote durant des centaines de milliers de miles. Bien évidemment, nous partagions souvent un verre ou deux et une franche rigolade dans tous les cieux que nous traversions, mais jamais, au grand jamais, ce fier Kabyle ne s'était permis le moindre commentaire sur ce qui était exigé de lui. Pas un mot sur les milliers de bornes en vol à vue au-dessus des forêts tropicales. Pas une question sur les rase-mottes des montagnes des Andes avant de poser l'avion sur des pistes défoncées d'à peine plus de 800 mètres. Pourtant, ce soir-là, Malik se retourna vers moi, déterminé, il me regarda fixement de ses grands yeux marron-clair et il laissa passer quelques secondes...

— Vous permettez, monsieur ? me demanda-t-il en me prenant dans ses bras et me tapant violemment dans le dos. « Ce que j'ai entendu ce soir, c'était la grande classe, monsieur ! De la putain de grande classe, quel courage ! Je suis fier de mon copilote », me dit-il en me délivrant.

Ces mots venant de cet homme fier, loyal et qui n'avait peur de pas grand-chose, et surtout qui n'avait jamais été aussi grossier auparavant, furent l'un des premiers cadeaux de cette nouvelle vie. Une nouvelle vie qui s'annonçait aussi limpide que l'affection de cet homme.

— On va prendre un peu de recul, fini ces conneries, n'est-ce pas Charles ?

— Oui, en effet, on va se calmer un peu sur les révélations, merci, mon ami. Alors sommes-nous prêts ? lui répondis-je.

— Oui, monsieur, tout est prêt, deux plans de vols bidons pour brouiller les pistes, on pose aux Açores, on remplit tout ce qu'on peut. On devrait disparaître des radars en rase-motte à 300 miles du Cap-Vert, une bête panne de fioul, un classique dans la région. Ensuite, 1500 miles pour l'île de Fernando Noronha, on refait le plein et on réapparaît au Suriname... Normalement, on disparaît encore une fois dans les Caraïbes. On posera discrètement de nuit sur l'île. Ce qui laisse pas mal de temps à votre Matthew pour vider ce foutu hangar dans lequel nous cacherons l'avion quelque temps.

— Merci, c'est parfait, le remerciai-je !

— Vous êtes complètement cinglé, s'exclama ma fille !

— Claire !

— Mais enfin, comment on peut disparaître et réapparaître 3 000 bornes plus loin, demanda-t-elle ?

— Des bidouillages d'immatriculations, des hauteurs de vols, on a un peu d'expérience, ne t'inquiète pas, répondis-je à ma fille.

Malik hocha la tête, révélant son étonnement au sujet de quelques facilités dans l'élaboration de son plan.

— Je pense qu'on a eu beaucoup de chance sur ce coup-là, peut-être trop, dit-il d'un air interrogatif.

— Comment ça, demandais-je ?

— Pas une douane n'a demandé une liste de passagers, pas une question sur le vol suivant d'où l'avion avait décollé la première fois, etc. du jamais vu, c'est étonnant.

— Oui, en effet, dis-je

— Combien sommes-nous finalement, demanda Malik ?

— Dieu merci, ce sera sans moi, je prends un vol pour New York demain, répondit Claire avant que la limousine noire arrive sur le tarmac. Claire m'apostropha très franchement: « Papa, comment veux-tu qu'elle comprenne ça ? Tu es un grand malade! J'espère sincèrement qu'elle n'est pas assez cinglée pour te suivre ».

— Malik, vous avez quelque chose à boire dans l'avion, demandai-je ?

Le pilote, sans hésiter, poussa Claire sur l'escalier du portique. Julia sortit de cette voiture, sa silhouette élancée croisa les feux de la limousine et s'approcha de moi rapidement.

— Alors, tu t'en vas maintenant, demanda-t-elle ?

— Oui, ils vont se déchaîner, autant ne pas être là lorsque le camion me coupera la route, qu'en penses-tu ?

— Mon Dieu, oui.

— Je sais que tu as une vie bien remplie, mais je serai inquiet si tu décidais de ne pas m'accompagner dans cette fuite.

— Inquiet ? s'étonna Julia.

— Oui, ils vont s'en prendre à ceux que j'aime, c'est comme cela que ça se passe, je ne serais pas épargné.

— As-tu pensé à Claire ? s'insurgea Julia.

— Bien sûr, elle ne porte pas mon nom et personne n'a connu sa défunte mère. Elle s'en va demain, pour New York, elle y restera quelque temps encore.

— Et toi, où vas-tu ?

— Assez loin, en théorie, mon pilote a organisé notre disparition quelque part proche du Cap-Vert, une panne de fioul, vraisemblablement.

— Et bien! Tu fais bien de me le dire et ensuite ? demanda-t-elle.

— Si tu montes dans cet avion, je te le dirais, c'est un joli coin. Mais si tu ne souhaites pas nous accompagner. Petit a, tu ne connaîtras pas notre destination, petit b, tu te coltineras Pascal jour et nuit pendant quelques semaines.

— Je n'ai pas besoin d'un chauffeur, me dit-elle.

— Ce n'est pas un chauffeur, lui répondis-je

— Ah! oui, c'est évident, je suis idiote, ce gars te protège.

— Oui, à Tel-Aviv, je crois qu'on le surnomme encore le Léviathan, ça fait plus de 10 ans qu'il me pourrit la vie. En revanche, il me l'a sauvé plusieurs fois. Ce gars est la loyauté incarnée, je sais qu'il veillera sur toi. Mais, si tu veux prendre un peu de bon temps, il montra dans l'avion avec toi.

— En fin de compte, où que j'aille, je me le coltinerai, ton Pascal, me dit Julia, résignée.

— Oui, il ne te quittera jamais du regard, il saura où tu es, ce que tu fais, il verra qui tu vois, il sécurisera tout... Pourquoi ? Parce que le premier fils de pute qui te touche sera mort avant d'y penser.

Quelques larmes coulèrent sur ses pommettes et sa main se posa sur ma poitrine

— Tu es cinglé, Charles, tu le sais ça ?

— Oui, je plaide coupable, Julia, je t'en prie, offre des vacances à ce brave type, monte dans cet avion.

— Comme ça, mais je n'ai rien, dit Julia avant que Pascal ne déposât bruyamment trois ou quatre valises sur le tarmac. « Ce mec a fouillé dans mes affaires et comment est-il entré ? Ce n'est pas vrai ça ! Je la pris dans mes bras et elle cria : « PASCAL, MONTEZ CES VALISES DANS CE FOUTU AVION, S'IL VOUS PLAÎT ! VOUS ET MOI, NOUS PARTONS AU SOLEIL ! ».

— Avec joie, madame Steiner, répondit Pascal.

CHAPITRE VIII

Suisse, Zurich, juillet 2024

Jeffrey Perfidy, un agent de chez McRyan qui rejoignit l'organisation quelques années plus tard, témoigna que les jours qui suivirent mes interventions médiatiques, l'onde sismique fut telle que tous les mandataires de ce bureau de conseil stratégique se firent entendre. Ainsi la planète McRyan trembla une première fois.

Alors que dans la nuit du 29 juin, le Jet Global 6000 d'Andrew Barrin décollait sans préavis pour Genève, Robert Crawford priait. Quelque part entre Zurich et Genève. La tête posée sur le volant de sa voiture, Robert implora Dieu corps et âme pour que le jour se lève enfin sur son affreux cauchemar. Pris en étau entre deux voitures de police, Robert savait qu'il serait désavoué et que le glorieux destin qui lui avait été promis serait offert à un autre moins déterminé que lui.

Lorsque McRyan lui ouvrit ses portes, jamais, il n'aurait pu imaginer un tel échec. Lui Robert Crawford le meilleur de sa promotion de jeune officier d'une armée de clones à col blanc formée à Yale.

Robert Crawford était dans l'abîme, abandonné, bloqué de toutes parts et coupable. Ma compagnie l'avait désigné comme l'unique responsable de l'ampleur de ce désastre. Robert était à l'origine du spectaculaire record d'audience d'une émission qui n'aurait jamais dû avoir lieu. Il était donc à l'origine de la diffusion planétaire de mon repentir à plus de 270 millions d'internautes. Ces séquences traduites en plus de 35 langues en moins de trois jours firent progresser la notoriété de ma discrète compagnie à plus de 1700 % sur plus de cinq moteurs de recherche. Du jamais vu ! Robert avait été prévenu dès le début, en cas d'échec, personne n'abrègerait ses souffrances avant qu'il ne succombe.

Robert reçut un message très menaçant d'Andrew Barrin. Cet associé de McRyan US lui ordonna de rejoindre, sans délai, une task force organisée à la hâte dans leurs bureaux de Genève. Conscient que toutes les minutes comptaient pour son salut, il prit donc sa voiture et se précipita à toute allure afin d'être à Genève au lever du jour. Quelques kilomètres plus tard, Robert Crawford se retrouva coincé entre deux voitures de police sur le bord de l'autoroute.

Après de longues minutes, Robert vit enfin un agent, puis un second, sortir des voitures, armes aux poings et gilets pare-balles sur le dos. Ces policiers impressionnés lui ordonnèrent de sortir de sa voiture et de se coucher à terre. Se croyant en terrain conquis, Robert brandit son passeport US.

— Monsieur, sortez du véhicule et couchez-vous à terre, mettez vos mains derrière le dos !

— Oh ! Oh ! Que se passe-t-il, demanda Crawford ?

— Monsieur, vous avez enfreint gravement la Loi fédérale sur la circulation routière, cria une policière.

Dans sa fuite en avant, Robert s'était jeté à corps perdu à plus de 200 km/h devant des radars encore plus matinaux que lui. Après l'avoir poursuivi longuement à plus de 200 km/h, la police l'arrêta et sa course contre le temps se termina en prison.

Robert ne devait pas sombrer, il devait reprendre la parole le plus vite possible et exposer un plan à ses supérieurs. S'il ne ripostait pas, les victimes de la frappe de Charles Blondel le jetteraient sans hésiter à la rue et il serait dévoré sans pitié par les pauvres. Du fond de sa cellule, Robert se savait coupable, mais il requérait un appel, un plaidoyer que ses maîtres de Washington devaient entendre.

C'est donc après quatre jours qui furent dévastateurs pour l'image de ma compagnie que Robert put se présenter au rapport Quai du Rhône à Genève. Accompagné par une hôtesse bien trop jeune que l'on avait choisie pour stimuler les visiteurs, Robert entra dans le QG de la riposte McRyan. La lumière de l'est était si intense que tous avaient délibérément choisi de tourner le dos au jet d'eau. Robert fut accueilli frontalement comme le responsable du chaos. Il se trouva face à un conseil de guerre composé de mon associé Barry Beagle et de trois cadres de McRyan dont Robert ignorait encore l'existence. Andrew Barrin présidait cette task force. Et ce dernier ne tarda pas à interroger l'accusé.

— Robert, aviez-vous remarqué un changement notable dans le comportement de Charles Blondel ?

— Qu'est-ce que cela peut bien faire, dites-nous plutôt comment arrêter les diffusions de ces vidéos ? demanda Barry.

— Oui Barry, bien entendu, mais permettez... Robert, pensez-vous que Blondel agissait de concert avec Greenplanet ? Pensez-vous que cette opération était prévue de longue date ? demanda Andrew

— Je n'en sais rien, mais cela me semble peu probable, répondit Robert.

— Pourquoi cela, ajouta Andrew ?

— Et bien, à l'évidence, monsieur Blondel craignait Greenplanet, on peut parler d'une forme de paranoïa, il demandait à ses collaborateurs une extrême prudence à ce sujet. Il était persuadé que Greenplanet élabore des dossiers sur beaucoup de personnes sur la base de piratage d'information et d'une surveillance à l'aide d'une technologie de reconnaissance faciale très évoluée.

— Dans quel but, bon sang, demanda Andrew ?

— Afin d'identifier et de notifier des actes de corruption des cadres de la MS. Monsieur Blondel pensait que Greenplanet était justement à l'origine de la condamnation de la compagnie dans plusieurs procès, précisa Robert.

— Oui, c'est exact, Charles a souhaité à plusieurs reprises que l'on plaide coupable. Il était, en effet, persuadé que l'ONG avait encore des dossiers relativement importants à déposer au tribunal nous concernant. Je n'en sais pas plus et c'est invérifiable. Peut-être de la paranoïa, je l'ignore, confirma Barry Beagle.

Andrew Barrin qui n'avait jamais hésité de sa vie à tirer sur un cadavre, pria un collaborateur de son bureau d'exposer leur plan. Ce que ce dernier fit sans hésiter.

— Cher monsieur Beagle, nous avons monté un dossier, sur un angle d'attaque traditionnel, mais très efficace. Nous avons une piste de discrédit sur les orientations sexuelles, non conventionnelles, de feu monsieur Blondel. Nous avons établi une liste d'éventuels témoins que nous pourrions mettre en avant. Comme son ex-petit ami, par exemple, ceci afin de discréditer sa parole, exposa le jeune cadre.

Barry furieux se leva et s'adressa directement à la tête dirigeante du conseil:

— Andrew, encore un de vos jeunes connards qui va nous foutre dans la merde ? Vous n'en avez pas assez fait ?

— Calmez-vous, Barry, nous connaissons notre métier, répondit Andrew.

— Mon cul, je vous l'ai déjà dit, Blondel c'est la MS. Il est intouchable ! Si vous êtes assez con pour croire que de nos jours, il suffit de pisser sur un homo, lui flanquer un viol à la con ou encore faire dire des horreurs à je ne sais quel ex-conjoint frustré pour discréditer un gars comme Blondel. C'est lamentable ! Alors que vous devriez le savoir, la moitié des gouvernements de cette planète sont dirigés par des homos assumées ou des pédophiles patentés. Vous rêvez, c'est fini ça ! ajouta Barry avant de se retourner sur le malheureux venant de s'exprimer: « Vous êtes complètement con ou vous le faites exprès jeune homme ? De plus, je vous l'ai dit toutes les personnes informées autour du globe savent que notre compagnie ne serait jamais ce qu'elle est sans Charles Blondel ! Charles, c'était l'héritier de Jurgen Briger ! Attaquer sa dépouille, c'est le pire que l'on puisse faire, vous le comprenez où il faut que je vous le dise en mandarin ? »

— Monsieur, il y a une piste que nous pourrions...dit Robert avant de se faire couper la parole.

— Ah, vous fermez-la ! lui dit Barry fermement. Mais c'était le moment que Robert avait espéré, il prit ce qui lui restait de courage et de dignité pour s'adresser encore à Barry Beagle.

— Je sais, je sais, monsieur Blondel m'a eu. C'est certain, il n'y a pas un doute à ce sujet, dit Robert.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Vous êtes-vous demandé pourquoi bon sang ? lui demanda Barry.

— Mais vous venez de le dire, monsieur, Blondel n'était pas n'importe qui. Je me suis fait avoir par bien plus fort que moi, c'est évident. Mais j'en suis certain, lui aussi, s'est fait avoir par plus malin que lui, répondit Robert.

— Comment ça ? demanda Barry

— Et bien soit, nous savons que des membres de Greenplanet, à bien des occasions, ont dénoncé les coûts écologiques de la transition énergétique. Transition qui, nous le savons, est cependant très utile pour la décarbonation de la planète. Par conséquent, elle permet de retarder ou de diminuer tant que faire se peut le réchauffement qui menace concrètement notre planète.

— Ah, fermez-la avec vos foutaises, allez au fait, Nom d'un chien, dit Barry !

— Oui, excusez-moi, j’y viens. Bien, nous pouvons donc imaginer que les gouvernements et les industries, comme la vôtre, fortement engagés financièrement dans cette stratégie de reconversion énergétique, pourraient voir d’un très bon œil un détournement de notre riposte directement contre Greenplanet, précisa Robert.

— Et alors, vous pensez que s’en prendre à l’icône de l’écologie mondiale va nous aider ? Franchement ! dit Barry qui comprit l’odieuse stratégie de Robert Crawford.

— Non, en effet, mais nous commençons d’entendre çà et là que la disparition de Charles Blondel ne serait pas le fait du hasard. Des conspirationnistes dénoncent déjà un assassinat, vous êtes au courant, n’est-ce pas ?

— Oui, oui, évidemment, mais néanmoins, c’est un accident, insista fermement Barry avant de regarder tout autour de lui. Osant imaginer que je puisse avoir été abattu sur commande, Barry fixa Andrew Barrin et selon Jeffrey, mon associé devint très nerveux et questionna directement Andrew :

— Attendez, attendez ! Rassurez-moi, Andrew ! Vous n’y êtes pour rien, n’est-ce pas ?

— Nous devons parfois entraver la vie de nos adversaires. Mais, rassurez-vous, Barry, nous n’avons jamais fait tuer personne. Poursuivez Robert, s’il vous plaît, répondit Andrew sans regarder son interlocuteur.

— Oui, eh bien justement, si nous retournions cette accusation d’homicide contre Greenplanet ? proposa Robert.

— C’est grotesque ! Personne ne croira à ces conneries, commenta immédiatement Barry.

Quelques jours auparavant, Robert Crawford avait été jeté dans le vide. Et soudainement, lui, son contrat et ses 40 pages de clauses de confidentialité réapparurent par la fenêtre. Prêt à négocier son retour à n’importe quelles conditions, il ajouta :

— Absolument, Charles Blondel aurait été simplement manipulé. L’ONG le faisait chanter, menaçait sa famille, que sais-je. Blondel a parlé sous la contrainte et ensuite, il se serait suicidé. Il aurait contraint son équipage à périr avec lui.

— Exactement, messieurs, c’est très fréquent chez des personnes menacées, confirma Andrew Barrin ravi que l’on s’en prenne une bonne fois pour toutes à cette ONG de malheur ! Il fit signe à Robert de poursuivre son argumentation. Alors, ce dernier développa une stratégie qu’il avait imaginée dans sa cellule de dégrisement deux jours plus tôt.

— Mesdames, Messieurs, nous devons prendre la main, la transition énergétique doit être synonyme d’espérance dans les groupes d’influence écologiques. Greenplanet est réaliste et l’avenir qu’elle dépeint est sombre. Nous devons altérer l’image de Greenplanet dans l’esprit de la majorité des jeunes écologistes. Une accusation de chantage, de meurtre et une multitude d’autres dossiers que nous pourrions remettre au goût du jour pourraient nuire à l’image de Greenplanet. Ensuite, à nous, messieurs, de créer une nouvelle organisation écologique positive et lumineuse, toute destinée, et soumise à la transition énergétique. Rassemblons sous les mêmes couleurs l’ensemble de nos influenceurs convaincus

de l'urgence de la reconversion énergétique. Organisons un astroturfing de grande envergure pour s'assurer du soutien de la jeunesse occidentale.

Barry n'était pas ce qu'on peut appeler un sentimental. Il me raconta, un jour, avoir abattu son vieux chien lui-même au fond du jardin simplement parce que la vieille bête avait mordu le pied de sa jeune nièce obèse et maladroite. Mais, ce qu'il venait d'entendre, c'était trop. Certes, il savait mieux que personne, que notre compagnie était la lie de l'environnement, mais Barry avait toujours eu pour principe de faire face à ses ennemis.

— C'est lamentable, allez-y, venant de vous, ça n'étonnera personne. En revanche, écoutez-moi bien, si vous touchez un cheveu de la fille à Blondel ou quiconque se rapprochant de lui, vous aurez affaire à moi. Mettez au point cette stratégie contre Greenplanet, toutefois ne vous attendez pas à ce qu'ils vous fassent des cadeaux. Je crains que vous ayez choisi des adversaires bien plus forts que ceux que vous écrasez avec les roues avant de votre bagnole Andrew. Ces gens n'auront pas peur de vous et ils savent parfaitement qui vous êtes, insista Barry.

— N'ayez aucune crainte Barry. D'ailleurs, il n'est pas exclu que notre thèse soit inexacte finalement, ajouta Andrew.

— Et vous croyez déjà à vos salades, c'est pitoyable ! Je veux tout valider, vous m'entendez, vous n'êtes plus en roue libre Andrew, vous et votre bande de cinglés. Je valide tout ! Messieurs, est-ce que c'est clair ?

— Parfaitement clair, monsieur, répondit Robert.

— Ah, vous, fermez-la, bon sang ! conclut Barry.

Robert Crawford était l'un de ces individus déroulant leurs existences dans le seul but de séduire ses maîtres. Robert était un dangereux officier d'une armée, prêt à tout, souscrivant sans réserve à la planification d'un nouvel ordre imposant une autocratie financière. Son travail consistait à dessiner un avenir obscurci à une population déjà effrayée. Il était l'un de ces ponts sur lesquels devait passer la volonté des princes.

La pieuvre McRyan devait riposter très vite. Car dans le monde de ceux qui se couchaient le ventre plein, les médias, convertis à la fumisterie du tout électrique, ne purent pas ignorer l'affaire Blondel. Les journalistes, asservis à leurs riches propriétaires, furent obligés de traiter sur le fond ce séisme durant six jours. Six jours durant lesquels la prudence éditoriale ne put s'opposer à l'information du réel. Mais, au septième jour, la lumière s'obscurcit et il fallut faire mentir les succès d'audience de la vérité et diffuser les communiqués des copistes ; Associated Press, Reuters, Agence France-Presse et United Press International. Ces agences de presse imposèrent aux médias un spectaculaire retournement que nul ne vérifia. Ainsi ce qui avait été dans la lumière de la vérité quelques jours disparut dans la pénombre d'une nouvelle propagande coordonnée par McRyan.

Le 5 juillet 2024, le New York Times titrait à la une.

« Un infiltré du renseignement français dévoile la vérité sur l'affaire Blondel... Selon Edouard Bresson, infiltré du renseignement français au cœur de l'ONG, Charles Blondel, dirigeant du Groupe Minier MS, aurait été victime d'un odieux chantage. En effet, il est maintenant certain que Greenplanet menaçait Charles Blondel de révéler diverses plaintes que ce dernier souhaitait étouffer... »

Plus loin dans l'article, on pouvait lire:

« ... Oui, monsieur Blondel semblait craindre cette ONG écologiste... » Témoignent de nombreux collaborateurs de la MS. Ainsi, c'est donc sous la menace de Greenplanet que Charles Blondel dû prononcer toutes ces élucubrations sans aucun fondement scientifique ... »

À l'autre bout du monde, le 6 juillet 2024, The Australian interrogeait une collaboratrice d'un consortium de la MS en Australie.

*« — Quelle était à votre avis l'origine des craintes de Charles Blondel concernant Greenplanet ?
— À l'évidence, il craignait des révélations dont j'ignore l'origine, mais je ne peux pas exclure que cela soit de nature sexuelle.
— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?
— Et bien, je dois révéler que Monsieur Blondel a exercé un harcèlement sexuel à mon rencontre »*

Ne reculant jamais devant la quête de la vérité, une chaîne d'information française en continu, réunissait un plateau de diverses expertes.

Après la publication d'une quinzaine d'ouvrages, ces femmes, ravies que la parole leur soit enfin accordée, dénonçaient toutes forme de domination masculine. Acharnées à persécuter ceux qui avaient eu l'audace de les abandonner beaucoup trop tôt, ces dames aux cheveux courts et usés accusaient impulsivement l'évidente prédation sexuelle des hommes de pouvoir. Ceci sans jamais citer de nom, sauf celui de Charles Blondel que la journaliste répétait constamment.

Au fil des heures d'antenne, d'articles et autres interviews consacrés à mon sujet, les auditeurs et lecteurs de ces médias de propagande, ne savaient plus très bien ce que j'avais raconté dans un autre temps. Les téléspectateurs vissés à l'information ininterrompue furent aspirés dans un narratif qui leur était destiné et que l'on pouvait résumer ainsi : *« ..Greenplanet, à des fins de propagande mensongères, fit mentir, dans le cadre d'un odieux chantage, un brillant homme d'affaires aux mœurs particulières. Finalement, la victime, contrainte, décida de suicider... point.»*

CHAPITRE IX

Bahamas, Cat Island, juillet 2024

Il aura fallu plus de huit jours de cache-cache aéronautique pour enfin poser de nuit dans l'archipel des Bahamas. Avant que le jour se lève, nous poussions le jet Pilatus PC-24 au fond d'un vieil hangar de la Royal Navy.

Il y a plus de 15 ans, à la suite de la mort prématurée du fondateur de la MS, Jurgen Briger, un agent d'audit un peu pointilleux, me révéla quelques informations au sujet d'un mystérieux salarié à Nassau. Craignant une fouine, je demandai une enquête et je découvris que ce salarié n'avait rien d'un espion. Il s'agissait du gardien de la première maison autonome des Caraïbes. Une forme de survivalisme pour milliardaire un peu craintif que Jurgen Briger imagina dans le plus grand secret. Le gardien était aussi responsable d'entretenir la rumeur que la propriété faisait l'objet d'une dispute de succession au sein d'une riche famille du Delaware. Information que n'importe quel agent immobilier pouvait vérifier sur le cadastre foncier de l'île.

Voilà plus de vingt ans que Matthew recevait un chèque mensuel de 3'608 dollars bahamiens avec la mention "Back Office MS Corporate Financial Services", en d'autres termes, il était officiellement un opérateur d'une société financière au paradis des fiduciaires. Huit jours auparavant, je l'appelai et lui demandai sans autre explication si nous possédions une valeur OR de 28 millions de dollars pour une éventuelle transaction avec une Banque Helvético-Britannique de Nassau. J'entendis le souffle de panique d'un homme démasqué, je riais et le rassurais en me présentant comme l'héritier de Jurgen Briger. Je l'informais de notre arrivée autour du 4 juillet, il m'assura que tout serait prêt, que tout avait toujours été prêt.

Matthew se sentit enfin récompensé de toutes ces années d'efforts solitaires quand, face à la maison, nous ne pûmes cacher notre étonnement. Isolée au bout d'une piste de terre du sud de Cat Island, cette propriété composée de plusieurs toits coloniaux était dans un état proche du délabrement. Julia sourit et se contenta de la vue spectaculaire sur la French Bay encore sauvage.

— Rassurez-moi, Matthew, l'intérieur est dans un meilleur état ? lui demandai-je.

— Tout est en parfait état et j'ai pris la liberté d'installer un récepteur Starlink mais le téléphone satellitaire de monsieur Briger fonctionne encore très bien monsieur.

Les années s'écoulant sans la moindre nouvelle de son propriétaire, le concierge le mieux payé de l'archipel choisit de détourner les regards des curieux en concentrant ses efforts et l'argent à sa disposition sur l'entretien intérieur des quelques bâtisses.

Nous y trouvâmes, en effet, tout ce qu'un riche fugitif avait besoin pour subsister, communiquer et surtout échapper à la horde de barbares socialistes qui en voudrait à son argent.

Alors que mes amis se précipitèrent sur les salles d'eau en parfait état, Matthew me demanda mon passeport.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Je dois vérifier. Votre passeport s'il vous plaît, insista le gardien.

— Tenez, lui répondis-je en lui adressant mon passeport à croix blanche. Rassuré, il me pria de le suivre dans le jardin. Nous suivions les premières ombres portées des cocotiers et notre gardien prit le regard d'un fier pirate des Caraïbes pour m'indiquer du doigt une cabane de jardin accrochée aux rochers.

— C'est là ! dit-il.

— C'est là quoi ? demandai-je.

— Le trésor, monsieur.

— Qu'est-ce que vous racontez, matelot ? lui demandai-je avant qu'il ouvrît la porte de ce vieux cabanon. Nous descendîmes quelques marches dans l'obscurité et une première porte blindée arrêta notre descente.

— Monsieur, j'imagine que vous connaissez le premier code ? me demanda Matthew.

— Pourquoi voulez-vous que je connaisse ce code ?

— Je ne sais pas, vous êtes certain que Monsieur Briger ne vous l'a pas donné ? me demanda-t-il encore.

— Non, mais nom de Dieu, si vous le connaissez, faites-le Matthew !

— Oui, celui-là, je le connais, mais j'aurais préféré que vous le connaissiez aussi.

— Matthew, vous souhaitez conserver votre emploi, j'imagine ?

— Oui ! Bon, j'ouvre, mais tout de même, c'est bizarre que vous ne le connaissiez pas, me dit Matthew en tournant la première roue sur le chiffre 3.

— Oui, c'est le 300437, lui dis-je spontanément.

— Exact Monsieur !

— C'est sa date de naissance, rien de très compliqué, Briger était un mégalomane de classe mondiale.

S'ouvrit alors devant nous une première pièce humide taillée dans la roche. Au fond, je vis une porte blindée de plus de trois mètres de largeur ressemblant étrangement aux coffres de la banque nationale suisse des années soixante-dix.

— Qu'est-ce que c'est que ça Matthew ? demandai-je stupéfait.

— Le trésor ! Monsieur Briger disait, c'est tout l'or de la Suisse, répondit Matthew.

— Enfoiré de Briger !

— Monsieur, si vous avez le code, n'hésitez pas, me demanda Matthew.

— Et vous, vous l'avez ? lui répondis-je

— Monsieur, si j'avais eu le code, je ne serais pas avec vous.

— Oui, en effet.

— Monsieur Briger m'avait dit qu'un jour une personne viendrait de la Suisse avec le code et que j'aurais une récompense pour avoir gardé le coffre. Enfin, il avait plutôt parlé d'une femme.

— Navré de vous décevoir, je ne suis pas une femme et je n'ai pas le code.

— Ça fait combien de lingots l'or de la Suisse, monsieur ? me demanda-t-il.

— Je crois que cela dépend surtout de la profondeur de ce coffre.

— Les gars qui sont venus creuser il y a 25 ans parlaient de vingt mètres et trois mètres de haut

— Vous déconnez !

Avant 1991, dans les années d'apartheid, la MS avait été le principal bailleur de fonds de la Swiss-South African Association. Une Chambre du commerce, conçue principalement pour détourner l'embargo imposé au régime de Pretoria, avait organisé via la MS les paiements illégaux aux États qui avaient soutenu industriellement, technologiquement et militairement l'Afrique du Sud. La MS avait donc été priée, dans le cadre de nos contrats de concessions minières avec l'État propriétaire, de payer à la Confédération suisse et aux autres nations contournant l'embargo la part de minerai que nous devions initialement retourner à l'État sud-africain. Pendant plus de 10 ans, la MS avait transité des minerais vers nos usines helvétiques de raffinement. La compagnie avait constitué ainsi un trésor gigantesque qu'elle avait gardé pour notre gouvernement à l'abri des regards des Nations unies. Quand l'apartheid et les embargos avaient été enfin abolis, la moitié de l'or avait disparu.

La situation avait été bien trop embarrassante pour que des juges fédéraux s'en emparent, par conséquent, l'escroc Briger ne s'était pas fait que des amis. Comme ce dernier avait été un rapace volant sans limite de territoire, il fut enfin condamné en 1983 par une cour fédérale américaine à plus de 50 chefs d'accusation, dont extorsion de fonds et violation d'embargo. Briger risquait jusqu'à 365 années de prison. Constamment gardé par des chiens de garde débauchés au Mossad, il ne quitta plus la Suisse et fut finalement gracié par le couple le plus corruptible de la Maison-Blanche.

Dès notre arrivée sur l'île, notre commandant arrangea le ravitaillement de l'avion avec de sympathiques trafiquants locaux. Quant à Pascal, il fut rapidement sollicité par Matthew pour les nécessaires travaux d'envergure.

Julia et moi partîmes plonger à la poursuite des quelques requins tigres nageant dans les splendeurs de la barrière de corail. Nous montâmes en fin de journée sur le pont d'une épave flottante. Julia se délivra de tout, ne portant plus sur elle que l'enveloppe de son éternel printemps. Elle m'enlaça de tous ses membres pour m'aimer et m'aimer encore.

— Alors, que comptes-tu faire pour sauver ça ? me demanda-t-elle.

— Moi ?

— Oui, toi qui seras sans doute le pollueur repenté le plus célèbre de la planète. Tu va bien faire quelque chose, non ?

— Et bien, je pourrais m’acheter un bonnet rouge et nous pourrions créer une fondation, parcourir le monde sur ce vieux rafiot. On tiendrait dix ans, sans compter le mystérieux trésor de Briger bien entendu .

— Oui, cela me paraît être une excellente idée, me répondit ma belle sirène.

— Oui, mais, malheureusement, nous ne pourrions freiner les promoteurs de l’escroquerie en place sur le dos du climat. Crois-moi, ils sont bien trop puissants, trop nombreux. Au mieux, nous ne ferions qu’éclairer les quelques esprits encore capables de discernement. Je crains que l’inévitable désastre planétaire de cette foutue transition énergétique soit inéluctable et nous n’y changerions rien du tout, ma chère, lui dis-je avec fatalisme.

Julia se releva, nue devant moi me protégeant de la lumière du soleil couchant, elle me dévoila sa pensée.

— Je ne suis pas de ton avis, comme tu le sais, il n’y a pas de photosynthèse sans soleil. Alors, s’il faut aveugler les rétines du monde pour que pousse un peu de courage, nous pourrions le faire. Nous serions, en quelque sorte, la... me dit Julia avant que je ne termine spontanément sa phrase.

— La lumière du monde, oui, je sais ! Mon frère me l’a déjà dit.

— Tu as un frère ? réagit étonnée Julia.

— Non, répondis-je avant de me faire submerger par une mélancolie que cette île entourée d’un océan de paix ne put consoler.

Quelques jours passèrent hors du temps et personne dans le groupe ne se plaignit de cette douce autarcie. Nous évitions soigneusement les mots qui auraient glissé notre conversation vers la question du retour. Mais, un soir de Lune, alors que nous étions adossés sur le perron de la cabane de plage, des milliards d’étoiles dans les yeux et le ventre rempli des merveilles de l’océan, je brisai le tabou.

— Alors, qui m’accompagne à Paris ? demandai-je en plongeant ma main dans un seau de glace à la recherche d’une ultime bouteille de bière.

Quelques secondes passèrent et les réponses furent bien plus loyales qu’enthousiastes.

— Charles, vous êtes un pilote pitoyable et vous n’avez jamais renouvelé votre licence professionnelle IFR, si je ne m’abuse ! me dit Malik mécaniquement.

— Exact, répondis-je

— Alors, je crains d’être encore une fois de la partie.

— Quel est le but de ce retour en Europe, me demanda Julia.

Je me levai, les bras en croix et habillé de tout mon égo je leur dit sans la moindre hésitation.

— Je pense que je peux évoquer une forme de résurrection ! Qu'en pensez-vous ?

— Ta prétention est sans limites, Charles, je ne raterai pas ça pour un royaume. Et vous, Pascal, allons-nous réussir à vous déloger de cette charpente et des griffes de Matthew?

— Oui, oui, bien entendu madame Steiner, lui répondit Pascal en souriant avant de s'adresser à moi avec plus de gravité : « Monsieur, si vous avez réellement l'intention de sortir du tombeau et de faire ce que nous avons prévu, je souhaiterais que vous me laissiez quelques jours d'avance pour l'organiser et garantir votre sécurité sur place. Malik me posera à Nassau dès demain matin et je prendrai la ligne pour Paris. »

— Oui, excellente idée, je vous remercie, lui répondis-je.

— Moi, si cela ne vous fait rien, je reste ici, ajouta Matthew.

— Vous gardez le trésor, Matthew, demanda Julia ?

— Exactement, madame, revenez donc avec le code et je vous couvrirai d'or, miss Julia.

Le 12 juillet 2024, nous décollions pour une première escale nocturne à New York. Claire monta dans l'avion et nous nous envolâmes pour rattraper le temps à Paris. La révélation médiatique de ma résurrection ne pouvait être qu'une surprise, un revers inattendu et une vérité incontournable.

Au large de la Nouvelle-Angleterre, Claire revint du poste de pilotage qu'elle affectionnait bien plus que moi. Elle se vautra en face de nous dans l'un de ces fauteuils encore badgé du protège-tête de la MS.

— Papa, tu sais que tu as mis Greenplanet dans une merde noire ? Ils subissent une chute vertigineuse de leurs dons, c'est une catastrophe.

— Justement, j'interviendrai demain, répondis-je.

— Ils ont viré Fuillard ! me dit Claire avant que je ne lui propose de lire un article sur ma tablette.

— L'as-tu prévenu ? me demanda Julia.

— Non, bien sûr que non, il est, sans doute, écouté ! répondis-je avant que Claire commentât le communiqué de presse paru sur le site de Greenplanet France.

— Alors, visiblement, pour faire bonne figure devant les accusations de harcèlement à ton égard... Qui auraient provoqué ta disparition... Greenplanet a accepté de conduire une enquête interne et pour la bonne marche de cet audit, ils sortent provisoirement Fuillard de leur direction. Bla, bla, bla... Et donc, une conférence de presse est organisée au siège parisien demain dans l'après-midi, nous résuma Claire avant de me questionner : « Ouah ! Mais, comment vas-tu rentrer là-dedans, papa ? »

— Pascal s'en est occupé.

— Je vois, ton agent spécial a repris du service secret, il doit être ravi, me dit ma fille.

— Oui, en effet.

À l'approche de Paris, je rejoignis Malik dans le cockpit pour le seconder dans cet atterrissage. Je lus sur son visage la fierté d'un homme s'appêtant à être honoré par ses pères. Afin de justifier notre disparition des radars dans les eaux du Cap-Vert, Malik avait fait plonger les aiguilleurs des îles

portugaises à notre place. Leur incompétence aurait bien pu nous coûter la vie si le pilote du Pilatus PC24 immatriculé en Suisse n'avait pas été aussi expérimenté. Ce fut donc le narratif aéronautique que Malik choisit de communiquer pour justifier notre retour héroïque.

CHAPITRE X

France, Paris, juillet 2024

Les chaînes d'infos, qui ne purent jamais courtiser le héros déchu, jubilèrent des dégâts causés à l'intouchable ONG. Les réseaux de McRyan, dont ces journalistes courtisans ignoraient presque tout, avaient frappé fort. Contraints, les dirigeants de Greenplanet organisèrent une conférence de presse pour annoncer le départ de leur président. Visé par de graves accusations de harcèlement, Fuillard fut à l'origine de cette stratégie d'apaisement. Ce dernier empêtré dans une insoluble campagne d'entrave morale à son encontre et sans nouvelles de moi, s'était dangereusement rapproché de la capitulation.

La presse, annihilée par son vide de sens abyssal, avait pris pour argent comptant et trébuchant tout ce qui tombait des agences de presse au sujet de Fuillard, salissant d'un trait toute la sincérité de cet activiste des premières heures. Celui qui, au péril de sa vie, affrontait des monstres d'acier sur de minuscules zodiaques, était devenu un maître chanteur sans victime par la magie de la communication. Son martyr avait mystérieusement disparu dans les eaux du Cap-Vert.

Dans le 10^e arrondissement de Paris, l'entrée du siège français de Greenplanet était comble. Une sélection de cartes de presse avait été nécessaire pour que personne ne tombât des fenêtres de la salle de conférence du second étage, au 16, rue d'Enghien. Le porte-parole pria les journalistes de s'asseoir là où ils le purent. Ceci afin d'ouvrir le champ des caméras chargées de diffuser l'aveu de défaite des enfants d'Irving et Dorothy Stowe.

Avant que Fuillard n'intervienne, un insignifiant porte-parole plongea Greenplanet dans la complaisance. Il démentit les accusations de scepticisme portées à l'encontre de l'ONG au sujet de la nécessaire transition énergétique.

Le visage marqué par le manque de sommeil, Fuillard s'efforça, avec la pédagogie d'un enseignant de seconde, de démasquer la grossièreté des accusations portées contre lui. Mais quand un troupeau de vaches dépourvues d'esprit critique rumine de l'air, rien ne peut l'arrêter et Fuillard en fit les frais.

Avant même que le président démissionnaire ne pût terminer son intervention, un journaliste d'une chaîne d'infos se leva et exposa un réquisitoire que sa rédaction lui avait écrit avant même que ma disparition ait été officialisée.

— Monsieur Fuillard, comment pouvez-vous démentir ces accusations de chantage psychologique à l'encontre de Monsieur Blondel, alors que cette information nous a été confirmée par plusieurs de ses collaborateurs ? Selon eux, ce dernier était particulièrement affecté par le chantage que vous exercez à son encontre. N'est-ce pas votre idéologie de croissance zéro, que l'on peut qualifier d'extrême gauche, qui vous a conduit à exercer ce chantage odieux à l'encontre de l'industriel Charles Blondel, l'incitant

d'ailleurs à se suicider, lui et son équipage, en plein océan ? Que pouvez-vous répondre à cela, monsieur Fuillard ?

Je ne pus laisser une seconde de plus Fuillard sous cette litanie de mensonges. Je me levai, me décoiffai de ma casquette des Yankees et, en m'avançant vers le pupitre, je me séparai de la moustache de Tom Selleck. Si la grande majorité des pigistes présents furent surpris par ce happening, Fuillard ne mit pas moins de trois secondes à remercier le ciel en ouvrant ses bras dans ma direction.

Soudain, simultanément à l'onde de stupeur qui inonda la pièce, des dizaines de smartphones carillonnèrent de concert, et ça, je n'y étais pour rien. Les journalistes consultèrent une dépêche, oscillant entre leurs écrans et le pupitre. Pour une fois, elle se vérifia. « *L'avis de disparition du Pilatus PC24 communiqué par des aiguilleurs du ciel du Cap-Vert serait remis en doute suite à une enquête aéronautique portugaise... Cette dernière confirme que l'avion de monsieur Charles Blondel a bel et bien réapparu sur l'île brésilienne de Fernando de Noronha dès le lendemain...* » L'instinct de combat de Fuillard refit aussi surface. Il ne put s'empêcher de pousser les derniers journalistes encore vacillants devant le piège que nous leur avions tendu.

— Ah ! Mesdames, Messieurs, visiblement Charles Blondel, que vous avez enfoui trop vite au fond de l'eau, est de retour parmi nous ! dit-il à l'assemblée lorsque je me présentai devant eux.

— Vous avez l'air ravi de me revoir, mon vieux ? Ça me fait très plaisir François.

— Vous n'imaginez pas à quel point et il était temps, me répondit-il.

— Mille excuses pour ce retard. Souhaitez-vous que je prenne la parole ?

— Ils n'attendaient que vous, visiblement. Je vous en prie.

J'avais en face de moi un troupeau de ruminants soudainement effrayés par le fracas du passage inattendu du TGV à l'heure de la digestion. Beaucoup d'entre eux réalisèrent en moins d'une minute que les dépêches des agences les avaient bel et bien noyés avant moi. D'autres, pris de crises de déni de réalité dépassant l'entendement, m'interrogèrent encore :

— Monsieur Blondel, pouvez-vous nous certifier que vous n'avez pas été victime de chantage de la part de Greenplanet ?

— Non, en aucune façon. Si vous en avez encore la capacité intellectuelle, vous devriez vous interroger sur l'origine de cette information. Visiblement, on vous a roulés dans la farine, répondis-je à ce dernier.

Les quelques journalistes qui m'interpellaient encore, prêts à tout pour sauver un narratif qui prenait l'eau, furent soudainement submergés par une voix d'outre-tombe. Un accent puissant qui m'était familier et qui arrêta promptement ce concert de meuglements.

— Étonnant tout de même, cet avion qui disparaît et réapparaît comme par enchantement, n'est-ce pas mon Charles ?

Oh mon Dieu ! C'était lui, l' élu de sa race ! Il était là, au fond de cette salle devenue soudainement beaucoup trop longue. Je devinai une silhouette toute inspirée de ses gestes. C'était lui, ça ne pouvait être que Vlad. Mon corps se liquéfia, mes yeux se noyèrent. Je me jetai en avant, je courus par-dessus tous les salopards de ce monde qui m'avaient séparé de mon ami depuis 25 ans. Enfin, nous nous serrions l'un contre l'autre comme autant de corps séparés par une guerre sans fin.

— Bon sang ! Où étais-tu durant tout ce temps ? demandai-je.

— Pas loin, mon Charles, pas loin, me répondit Vlad, aussi ému que moi « On avait dit pour la vie, ma petite pédale, tu t'en souviens, non ? »

— Vlad, je te pensais mort, lui dis-je.

— C'est un peu ça. D'ailleurs, ne m'appelle plus Vlad.

— Pourquoi ça ?

— Je t'expliquerai.

— Alors, pendant qu'on est sur les petits noms, ne m'appelle plus ma petite pédale devant tout le monde, tu veux bien ? lui demandai-je, les yeux remplis de larmes de joie.

— Ah bon, pourquoi ça ? me demanda Vlad en feignant de l'ignorer.

— Je t'expliquerai.

Quelques minutes plus tard, Fuillard nous exfiltra par une porte de sortie sur le passage des Petites Écuries avant que nous rejoignîmes Claire et Pascal dans la limousine stationnée une dizaine de mètres plus loin.

— Bonjour Sergent ! dit Vlad mécaniquement en s'adressant à Pascal.

— Colonel, comment allez-vous ? lui répondit ce dernier.

— Mais qu'est-ce que... quoi ! Vous vous connaissez ? demandai-je, très surpris.

— Tel-Aviv n'est pas si grand que ça, répondit Vlad, occupé à transmettre un message sur un étrange smartphone que ma fille ne quittait pas des yeux.

— C'est incroyable, mais pourquoi es-tu aujourd'hui à Paris ? Es-tu encore dans l'armée ? Es-tu en mission ? lui demandai-je, très secoué.

— Papa, c'est qui ce mec ? demanda Claire, dépassée par les événements avant que Vlad m'attrape de son bras gauche et agrippait Claire de son bras droit.

— Oh papa ! Sans déconner, c'est qui ce mec ? demanda encore ma fille.

— Claire, je te présente Vlad, mon ami d'enfance. Je t'en ai souvent parlé.

— Si tu m'en as parlé ! Sérieusement, papa, c'est lui Vlad ?

— Oui, c'est moi, et si tu savais à quel point je suis content de vous voir enfin en chaire et en os, après toutes ces années ! dit Vlad en s'adressant à Claire, puis se retournant vers moi, il ajouta : « Tu es

toujours un sacré beau gosse ! Et ta fille ! Quelle merveille, que Dieu la bénisse, elle est belle comme le jour ! Et où est celle qui t'a fait plonger, mon Charles ? »

— Bon sang, Vlad, comment sais-tu pour Julia ? Et pourquoi n'as-tu pas donné signe de vie durant toutes ces années ? Pourquoi maintenant ? demandai-je encore suffoqué.

— Le sergent, à cause du sergent, me répondit Vlad.

— Pascal ! Je ne comprends pas. Qu'est-ce que cela veut dire ? lui demandai-je.

— Il était très inquiet. Nous savons, toi et moi, à qui nous avons affaire. En t'attirant la foudre de ceux qui ont fait ta fortune, nous pouvions nous attendre à tout. La Sentinelle a facilité ton plan de sortie. On a effacé quelques traces et nous nous sommes arrangés pour que l'avion soit le plus furtif possible. Ce qui n'enlève rien au mérite de ton pilote, bien entendu, me répondit Vlad.

— La Sentinelle ? Tu nous expliques ? demandai-je.

— Plus tard, j'ai une petite urgence à régler, si tu le permits. Sergent, quai du Point du Jour à Boulogne-Billancourt, ordonna Vlad.

— À vos ordres, mon colonel ! répondit Pascal avec enthousiasme.

Vlad était à peine réapparu dans ce qui restait de ma vie que les minutes, qui composaient les heures, les heures qui composaient cette première journée de retrouvailles, manquaient déjà. Il nous fit monter à pleine vitesse et sans préavis dans l'une de ses missions. Une contre-attaque qu'il avait sans doute déjà imaginée lorsque, à douze ans, debout, les deux pieds dans l'eau, il me clamait qu'il serait, lui aussi, un Jedi sauvant la république. Le petit garçon d'Epesses ne pouvait imaginer que ses ennemis ne viendraient pas d'une galaxie très lointaine.

— Accompagnez-moi, vous allez comprendre, nous dit Vlad.

— Je crains que l'on n'ait pas le choix, papa, dit Claire, aspirée par l'énergie de Vlad.

— Boulogne-Billancourt ! Pourquoi ? On vient d'échapper à une meute de journalistes, demandai-je.

— Charles, te souviens-tu lorsque nous nous sommes fait griller par le père Dubout ?

— Oui, les deux grands crus, oui, bien sûr !

— On avait à peine 13 ans et on tentait de convaincre ton père que Dubout nous avait escroqué pour les réfections de ses palissages dans les vignes. On souhaitait vendre ses deux bouteilles pour se payer. Tu t'en souviens, Charles ?

— Papa, tu piquais du vin à 13 ans ! s'exclama Claire.

— Exactement, et il y en avait pour au moins 500 balles ! lui répondis-je fièrement.

— Ton père, paix à son âme, tu sais comme je l'aimais celui-là ! Il nous tenait par les oreilles et il nous avait posé trois fois la question : « Vous les avez volées, oui ou non ? »

L'image était parfaitement visible au bout des lèvres de Vlad. Mon père, avec un sourire dans le coin de sa bouche, assez fier de nos âmes opiniâtres, faisait son devoir de pédagogue en nous parlant ainsi : « C'est oui ou c'est non, tout le reste vient du malin. Si c'est oui, on ramène ces bouteilles à ce vieil ivrogne et je vous mets mon coup de pied au cul pour la forme. Si c'est non, vous avez sans doute vos raisons, mais un jour ou l'autre, vous devrez assumer vos mensonges. À vous de voir, mes garçons... »

— Bon, eh bien, je dévoilerai bientôt en direct à des millions de personnes incrédules ce qu'un non peut cacher, nous dit Vlad avant que la limousine ne stationne devant la tour de verre d'un groupe de médias français à Boulogne-Billancourt.

— Comment ça ? demandai-je.

— Si je peux me permettre, vous n'allez pas être déçu, ajouta mon garde du corps.

— Évidemment, vous êtes au courant, vous !

Après une entrée sans encombre dans le hall principal du bâtiment, nous traversâmes l'un des plus beaux temples de la désinformation en Europe.

Un espace entièrement réaménagé depuis quelques années pour reconduire sur le bon chemin les brebis égarées du cheptel français.

Nous parcourûmes plusieurs couloirs et croisâmes enfin un autre soldat de cette curieuse armée sans uniforme dont j'ignorais encore tout.

— Qu'est-ce que Blondel fout ici, mon colonel ? demanda le jeune homme.

— Eh, bonjour ! On se connaît ? Je suis un ami d'enfance de Vlad, je vous présente ma fille, Claire, répondis-je spontanément.

— Taisez-vous ! me dit-il avec autorité.

— Très bien.

Contrarié par notre présence, le jeune infiltré prit la carte mémoire et disparut dans un couloir. Nous descendîmes par l'ascenseur et traversâmes le hall, comme de simples salariés.

— Un peu tendu, le jeune homme, demandai-je à Vlad.

— C'est un de nos infiltrés en stand-by. Le pauvre prend racine depuis trois semaines ici. On attendait la venue d'un politique français sur l'un de ces plateaux de direct pour agir. Et c'est aujourd'hui, mon Charles !

— Comment ça, agir ? Vlad, je ne comprends pas bien, demandai-je.

— Je t'expliquerai. Bon, on va faire décoller cet avion. Qu'en penses-tu ? me demanda l'écu, un sourire au coin de la bouche.

— Une destination te ferait particulièrement plaisir ?

— Cat Island me paraît très bien, répondit-il rapidement.

— Donc rien ne vous échappe, en fait ! lui souffla Claire, stupéfaite.

— Et la dépêche, tout à l'heure, j'imagine que c'était aussi La Sentinelle ? demandai-je à mon tour.

— Oui, le jeune homme que vous venez de voir s'en est occupé, me répondit mon ami.

Nous sortîmes de l'immeuble et disparûmes dans le chaos de la circulation parisienne. Vlad me demanda de connecter les écrans de la limousine et nous pûmes assister à la terrible efficacité d'une

frappe ciblée de cette armée de hackers.

Cette Sentinelle menait déjà une guerre vitale contre les pires escrocs que l'humanité cupide et violente ait engendrés depuis des siècles.

Ce jour-là, cette armée de l'ombre attaqua dans le cadre d'un énième débat de télévision.

Un plateau composé de chroniqueurs et de généraux à la retraite s'exprimait sans retenue sur l'intervention israélienne à Gaza. Des informations dramatiques, renforcées de propagande militaire, étaient échangées, justifiant des représailles aveugles contre toute une population.

Des femmes, des enfants et des vieillards devinrent les responsables, tout du moins, des malheureux dégâts collatéraux tolérés à la riposte d'un acte de terrorisme. Attentat d'une cruauté inouïe qui s'est révélé par la suite être bien trop hasardeux pour une action concertée de la résistance palestinienne.

Tout ou presque était dit pour justifier l'injustifiable réplique meurtrière de l'armée israélienne en octobre 2023. La vengeance de Yahvé masquait une fois de plus une conquête gazière. L'armée du peuple de David se cachait derrière des joysticks. Ces lâches déclenchaient des bombes guidées par des intelligences artificielles et quelques troupes au sol à qui l'on avait tranché l'âme à l'aide d'images de cadavres israéliens. Cette armée de jeunes gens avait exterminé à l'été 2024 déjà plus de 65 000 civils. Bien entendu, cette effroyable tuerie de masse n'avait été possible que par la duplicité de beaucoup de médias du monde occidental chargés d'en atténuer la réalité.

Quand j'entendis l'animateur déplorer la mort de 21 soldats de Tsahal pour lancer ce débat à charge contre les milliers de petites victimes Gazaouis que l'on suspectait de terrorisme avant qu'ils ne sachent marcher, je pensai que tout individu normalement constitué, craignant ou non le grand rabbin, aurait quitté le plateau en moins de 30 secondes, espérant ainsi ne pas être confondu dans cette infamie.

Eh bien non, en France, tout s'était effondré. La presse israélienne s'autorisait une critique de leur gouvernement, et même quelques grands médias d'outre-Atlantique diffusaient les images abominables des jeunes enfants carbonisés. Mais, les médias français, tous dévoués au lobby israélien, dissimulaient les cadavres et l'indignité de sa propre population. Ils floutèrent, avec une complaisance à vomir, toutes les larmes des survivants du ghetto de Gaza.

Ce jour-là, La Sentinelle fit trembler un grand média français. Sur le prompteur de l'animateur s'afficha une question dirigée vers un politique qui ne souffrit jusque-là d'aucune contradiction. L'animateur, en panne d'oreillette, lut le prompteur et s'exécuta très confiant.

— Monsieur le ministre, que pouvez-vous répondre aux interrogations de nombreux Français suite aux accusations calomnieuses de plusieurs médias alternatifs, souvent décrits comme des complotistes d'extrême gauche ? demanda le journaliste au ministre, médusé par ce qu'il venait d'entendre.

« Excusez-moi, monsieur le ministre, nous sommes dans une démocratie et tout le monde a droit à la parole, n'est-ce pas ? »

La connivence médiatique était telle que le politique ne put imaginer qu'une question embarrassante lui soit posée sur ce plateau. Alors, confiant et n'ayant pas la moindre idée de ce que pouvait bien évoquer l'animateur, le ministre répondit avec les éléments de langage usuels.

— Oui, en effet, tout le monde doit être entendu, c'est aussi l'engagement de notre gouvernement, en effet, insista le ministre, s'interrogeant toujours sur le fond de la question.

— Monsieur le ministre, souhaitez-vous profiter de l'antenne pour démentir ces accusations de connivence avec l'État israélien au sujet de l'expansion sud des champs gaziers dans la mer du Léviathan au large de Gaza, ajouta l'animateur, étonné lui-même de ce que le prompteur dévoilait.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, cher Monsieur, répondit le ministre déjà transpirant, avant que le journaliste, pris dans le rôle de cette comédie qu'il jouait tous les soirs devant des centaines de milliers de téléspectateurs, continue de lire le prompteur, simulant, comme à son habitude, une répartie proposée par la machine : « Malheureusement, monsieur le ministre, plusieurs médias internationaux ont déjà répandu cette information pour justifier l'inconditionnel soutien du gouvernement français à la riposte de l'État hébreu suite à l'attentat d'octobre dernier. Monsieur le ministre, votre ministère ou vous-même avez-vous participé à des rencontres avec l'encadrement de monsieur Lior Barak, CEO de la société israélienne Transmed Energy, et des dirigeants de Global Energy ? Ceci dans le cadre d'une future expansion de gisement gazier offshore au sud de la mer du Léviathan. J'imagine que vous le démentez fermement, monsieur le ministre ? » conclut le journaliste, aussi étonné que son interlocuteur.

Le ministre et celui qui venait de lire le prompteur avec autant de gravité qu'un bulletin météo, marquèrent un petit temps d'arrêt. Tous deux s'interrogèrent sur l'origine de la question. Alors que le ministre cherchait péniblement l'élément de langage qui convenait à cette impasse, les autres participants quittèrent le plateau. Devant cette scène de télévision surréaliste, le journaliste réalisa enfin ce qu'il venait de lire à haute voix devant plusieurs centaines de milliers de téléspectateurs. Après de longues secondes, le ministre reprit nerveusement la parole.

— C'est inadmissible ! Ni mon ministère ni moi-même n'avons eu de rencontres avec la société Transmed de monsieur Lior Barak. Ces insinuations sont parfaitement scandaleuses, s'insurgea faussement le politique avant que l'animateur du débat, en panique sans son réalisateur dans l'oreillette, ne vit encore une fois arriver sur le prompteur une nouvelle instruction de réalisation : « *Active ton oreillette, espèce d'andouille, et lance la séquence de Lior Barak, CEO Transmed Energy, de Tel-Aviv...* »

Triturant son oreillette, il s'adressa à son public et lança alors le magnéto. Alors les téléspectateurs de la chaîne et des dizaines de millions d'autres les jours suivants eurent l'occasion de voir et d'entendre Lior Barak. Ce dernier filmé à son insu par une caméra dissimulée, expliquait froidement au ministre français et à une délégation de Global Energy, les opportunités du projet d'épuration en cours.

En effet, pour que son gouvernement puisse revendiquer et attribuer l'exploitation à un consortium international de gisements gaziers au large de Gaza, le territoire palestinien devait être épuré de sa population et colonisé par l'État sioniste. Israël n'ayant toujours pas défini ses frontières, elle revendiquerait, quelques mois plus tard, l'origine juive de la bande de Gaza. Et, par conséquent, cette zone ZEE contenant environ un milliard de pieds cubes de gaz naturel et bien plus proche du rivage que tous les gisements du Léviathan devenait une manne financière majeure promise aux compagnies qui avaient tout à gagner dans cette guerre. Des femmes, des enfants, des hommes, des écoles, des hôpitaux et un pays furent anéantis pour cela et uniquement pour cela. Tout le reste était un storytelling de communicant pour des moutons effrayés.

Quand la séquence fut terminée, le plateau avait été déserté et le réalisateur qui put enfin reprendre le contrôle de son émission envoya la publicité. Comble de l'ironie, ce fut un spot de la compagnie pétrolière et gazière française de plus de 40 secondes qui ouvrit la page publicitaire. Ce film au budget stratosphérique, truffé de valeurs humanistes, vantait les énergies renouvelables de la compagnie comme la promesse d'un avenir paisible et radieux pour l'humanité.

— Mais comment as-tu obtenu ces images ? demandais-je à Vlad.

— Ces cons ne se doutent pas que l'œil de Bibi les regarde travailler toute la journée. Pour le gouvernement, ces mecs-là en savent trop, ils pourraient faire couler leur coalition.

— L'œil de Bibi ? demandai-je

— L'œil de Bibi, dans la photo officielle. Le portrait du premier ministre est toujours présent dans les bureaux qui ont des billes du gouvernement. La Sentinelle pompe régulièrement les serveurs et nous avons trouvé cette pépite.

— Tu veux dire que la caméra est dans l'œil de la photo ?

C'était en visualisant la photo du fier bourreau israélien, regardant fixement ceux qu'il surveillait que le souvenir d'une autre photo dans un autre bureau revint à mon esprit.

— Mais oui ! Sur la photo ! Oui, c'est ça, sur la photo, il y avait un numéro ! pensai-je à haute voix.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon Charles, à quoi penses-tu, me demanda Vlad ?

— Je t'expliquerai, répondis-je à Vlad avant de m'adresser à mon garde du corps : « Pascal, appelez Malik s'il vous plait, nous décollerons pour la Suisse. »

En 2015, peu avant les fêtes de fin d'année, Barry et moi, nous nous disputions au sujet de nos participations dans la saloperie de mine de Grasberg en Papouasie. Ma recommandation de vendre faisait justement suite à des enregistrements vidéo accablants pour l'un des membres du gouvernement indonésien. Une énième et sombre affaire de commissions occultes du consortium dont nous étions solidaires. Entre deux empoignades verbales, j'avais observé une photo qui ne collait pas une seconde avec le décor très moderne du bureau de Barry.

— Bon, tu veux un café ? Espèce de dictateur de mauvaise foi, m'avait demandé Barry.

— Oui, volontiers, dis-moi, qu'est-ce que c'est que cette photo ?

— Une vieillerie de Briger, m'avait-il répondu.

Je me levai pour regarder cette image de plus près. Il s'agissait d'une image de Jurgen Briger, fondateur de la MS, fixant sévèrement l'objectif et posant devant une maison de type colonial des Caraïbes. Cette maison était posée sur une plage déserte, qui était bien évidemment la French Bay que nous venions de quitter. À l'époque, je demandai encore à Barry :

— On sait où est cette baraque ? Qu'est-ce que c'est que ce numéro ? Pourquoi as-tu gardé cette photo ? l'avais-je questionné.

— Aucune idée, avant de me remettre son bureau, le vieux me fit jurer d'y laisser cette photo. Bureau que tu n'as jamais voulu, je te rappelle, m'avait-il répondu.

— Pourquoi ça ?

— Pour que son ex-femme puisse la voir en venant nous rendre visite, figure-toi.

— Tu déconnes, la diva l'avait déjà quitté et elle n'a jamais foutu les pieds dans ton bureau, lui avais-je rétorqué.

— Oui, c'est vrai, mais j'ignore pourquoi, je n'ai jamais osé mettre cette saloperie à la poubelle, m'avait répondu Barry..

— Je n'y avais jamais fait attention.

— Prends-la dans ton bureau, c'est toi l'héritier de cœur de ce vieux roublard, là où il est, il n'y verra rien, avait conclu Barry en 2015.

CHAPITRE XI

France, Paris, juillet 2024

« Nous n'attaquons jamais de front, La Sentinelle surprend ses ennemis à revers. Nos bataillons concentrent leurs actions sur les forces influentes en amont des fantassins qu'on envoie se faire tuer pour quelques billets verts de plus. »

Voici comment Vlad conclut son récit sur des années de guerre et son combat d'infiltration dans l'ombre des assassins en uniforme. Ensuite, il détourna son esprit de nous et plongea son regard par-delà ces nuages assombris par la fin du jour.

Alors que je tentais de compter sur ce visage les cadavres que ses yeux combatifs voulaient effacer, Malik, apathique, ne put plus serrer la main de Vlad durant des années. Le parcours de ce repentir hors du commun, le courage sur lequel nous allions bâtir toute notre organisation, Malik ce soir-là, aux commandes de son avion, s'en moquait. Il pleurait toutes les victimes du pardon que l'humanité devait aux juifs. Il y avait dans ce peuple génocidé, une violence en transit qui avait attendu son heure, pensa notre pilote.

Vlad nous épargna beaucoup d'épisodes terrifiants et nous décrivit son parcours comme ceci. Dès son arrivée en Israël, il fut contraint de travailler dans la principale agence d'écoute numérique de l'Aman dans l'unité 8200. Sa fonction le plongea dans une existence qui se devait de tout oublier de son passé. Sa légende fut écrite dans le seul but de l'introduire là où l'Israélien de souche ne pouvait pas se rendre. Après le 11 septembre, Vlad travailla en étroite collaboration avec la NSA, il dut se consacrer à la surveillance des combattants palestiniens susceptibles de rejoindre le jihad sous le feu des premiers bombardements de la coalition en Afghanistan. Ce qui fut rarement le cas. Mais, à cette occasion, le Mossad, déjà exempté des lois fondamentales de l'État israélien, tortura et terrifia sans plus se soucier des regards occidentaux. Le colonisateur israélien, comme son grand protecteur américain, avait jeté dans le camp du mal tous ceux qui s'opposaient à son expansion. La lutte contre l'axe du mal de l'empire américain réduisit à néant le regard, déjà insignifiant, des Occidentaux sur les opposants au sionisme. Ainsi, les nombreuses informations que Vlad obtenait dans le camp de l'ennemi désigné étaient autant de condamnations à mort.

Ensuite, ils lui demandèrent de diriger une agence du Shin Beth consacrée à pourrir la vie des Palestiniens en Cisjordanie. Il traqua et renvoya tous ceux que les faussaires de l'histoire considéraient comme des étrangers en Judée-Samarie.

« Je devais être la lumière du monde et j'ai plongé mes frères, nés de l'autre côté d'une ligne imaginaire, dans l'obscurité et la peur. À genoux, j'ai demandé pardon, Charles » me dit Vlad, les yeux plongés dans le crépuscule que nous survolions.

Un jour, tout s'effondra autour de lui, et il retourna ses armes contre son camp. Dans sa retraite, il trouva d'autres soldats en quête d'absolution, comme lui. Ils formèrent leur premier bataillon numérique. Alors, ils décidèrent ensuite que trois hommes formeraient un bataillon. Ainsi, ils imaginèrent une blockchain qui ne liait les bataillons entre eux que par la validation de sept autres bataillons, soit sept autres clés. Il se créa une véritable armée d'anonymes que nul ne pouvait déceler sans décoder des dizaines de clés connectées l'une aux autres. Vlad enchaîna donc des centaines de combattants à une sentinelle inviolable. Il en prit la tête et recruta ses meilleurs éclaireurs parmi ceux qu'il combattait. Si derrière chaque projet de surveillance numérique des gouvernements de ce monde, il restait quelques humains qui n'avaient pas capitulé, c'était grâce à la dignité d'être un agent dormant de La Sentinelle. Vlad expliqua que Snowden, avec qui il avait échangé à la NSA, l'avait convaincu de ne pas s'opposer frontalement.

— Édouard est un homme courageux, mais son erreur fut de croire que son exposé de la vérité le conduirait derrière les remparts des justes. Il avait imaginé que la presse serait la muraille qui le protégerait de son gouvernement. Mais tout était déjà joué ! Pas un titre de presse ne s'était battu pour lui ou pour Julian. Le quatrième pouvoir avait vendu ses armes depuis bien longtemps et il n'était plus qu'un outil de propagande pour l'axe du bien du grand Occident.

Quand l'avion se posa à Lausanne dans la nuit, nous y retrouvâmes Julia. Cette dernière avait choisi de se rendre en Suisse par le train dès le matin. Elle avait rassuré ses amis et s'était rendue à son appartement pour terminer la valise d'un exil plus long que prévu. Vlad, si impatient de rencontrer celle qui avait été selon lui à l'origine d'un inexplicable retournement, fut immédiatement séduit. À peine étions-nous descendus de l'avion que les gestes affectueux de Julia, désormais partagés avec chacun d'entre nous, l'enchantèrent.

— YALLAH ! Charles ! Ta race de goy, c'est un ange venu du ciel ! Où sont vos ailes, madame ? Ne les cachez plus, nous sommes entre nous, s'exalta mon ami sur les dernières marches de la passerelle.

— Julia, je te présente mon ami, mon frère Vlad, dis-je plus sobrement que ce dernier.

— David ! répondit Vlad avant de s'adresser à Julia : « Enchanté, pardonnez-moi, mais je peux vous embrasser ! dit-il encore en ouvrant ses bras si violemment que Malik, trop proche, esquiva son bras.

— Bien sûr, je vous en prie, mais j'ai mal compris, c'est Vlad ou David que j'embrasse ? demanda Julia.

— Oui, qu'est-ce que c'est que ces conneries ? David ! D'où tu sors ça ? lui demandai-je.

— C'est sérieux, me répondit-il : « je vous prie de m'excuser, j'ai dû changer mon identité, je vous expliquerai. » dit-il encore à Julia avant que Claire conclut les présentations.

— Voilà Julia, tu as tout compris, très gentil le monsieur, mais en revanche largement aussi cinglé que papa.

— Claire !

Mon énième tentative de cadrage familial fit éclater de rire Julia qui choisit de s'attacher au bras de Malik un instant. Comme si elle lui devait notre présence. Puis, elle revint à moi avec une discrétion et une douceur qui m'apaisa. Vlad, impatient de revoir le village de son enfance, nous fit monter dans la voiture, suggérant que nous allions tous vérifier si je cachais encore les bouteilles du père Dubout au fond de ma cave.

CHAPITRE XII

Suisse, Zurich, juillet 2024

L'excès de confiance de Robert Crawford assigna un échec cuisant à la stratégie de riposte de ma compagnie. La MS fut embourbée dans une crise de confiance sans précédent. Tous ces regards portés sur cette compagnie que la colombe Suisse masquait depuis des années, remuèrent beaucoup de cadavres, dont celui de son fondateur, Jurgen Briger.

Le plan déjoué de Robert Crawford qui devait ruiner l'image de Greenplanet eut un résultat radicalement opposé. L'ONG, victime des attaques fomentées par McRyan, eut droit à d'irréalistes et improbables excuses de plusieurs éditorialistes. Les mêmes, précisément, qui, sans la moindre réserve, avaient propagé la calomnie. Greenplanet eut aussi droit à de laborieuses explications de textes de la part de plusieurs ministres de l'Environnement en Europe. Et, ce fut bel et bien à ma discrète compagnie que l'on attribua la campagne de calomnie contre Greenplanet. Ainsi l'ONG riposta en ressortant beaucoup de dossiers incriminant la MS autour du globe. Et, l'habituelle complaisance des médias helvétiques ne put détourner les regards du monde. Des débats sur la passivité du Conseil fédéral eurent lieu et les campagnes pour des entreprises dites plus responsables furent relancées.

Quant à l'infortuné Robert Crawford, il développa à mon rencontre une rage qui le fit tenir debout dans sa nouvelle déconvenue de faiseurs d'opinion. Ce matin du 17 juillet 2024, c'est lui que je vis dos au mur, masquant ce que je venais voir dans le bureau de Barry Beagle à Zurich.

— Charles! Tu as bonne mine pour un mec qui était au fond de l'eau, il y a encore deux jours. J'espère que tu me crois sincère si je te dis que ton appel m'a rassuré.

— Je n'en doute pas une seconde, lui répondis-je.

— Personnellement, Monsieur Blondel, j'ai été véritablement soulagé de vous voir bien vivant à la télévision française, ajouta Robert Crawford.

— Dis-moi, Barry, tu ne veux pas virer cet abruti une bonne fois pour toutes ? demandai-je.

— Oui, oui, en effet, laissez-nous Robert, dit Barry sans même le regarder.

— Robert, c'est de vous la brillante idée du chantage ? l'apostrophaï-je avant qu'il ne pût entamer son premier pas de retrait.

— Quel chantage, monsieur ? Nous avons réellement pensé que...

— Fermez-la et foutez-le camp ! intervint Barry brutalement : « Oui, c'est lui et toute sa clique d'experts à la con », me confirma Barry, désolé.

En lisant l'expression détachée de Robert, si coutumière aux subordonnés de son espèce, je ne pus dissimuler ma rancœur.

— Robert, croyez-moi, nous nous reverrons.

— C'est une menace, monsieur ? me répondit le stratège.

— Juste un rendez-vous ! confirmai-je au clone à col blanc qui se retira et laissa enfin apparaître cette image des Caraïbes. Toujours là, définitivement dépareillée et à peine décolorée.

— Barry, dis-moi, il n'y a pas si longtemps, tu te vantais bien d'être mon ami, n'est-ce pas ? lui dis-je en m'approchant du cadre de la photo posée sur une étagère.

— Crois-moi, comme tu le vois, je tiens en laisse ces enragés qui veulent te faire la peau. Alors, le seul ami qui te reste ici, c'est moi... Ensuite, éventuellement ton assistant qui n'a pas cru une seule seconde que tu partirais sans lui dire au revoir. Comment s'appelle-t-il déjà?

— Henry, confirmai-je.

— Oui, c'est ça.

— Barry, je t'ai signé une procuration, ça calmera les fossiles du conseil et te donnera la majorité absolue du Groupe. Je te dirais ce que je compte faire de mes actions dans quelques mois, tu veux bien la signer et me faire une copie.

— Oh ! Qu'est-ce que ça veut dire ça? Tu n'es pas sérieux ? s'étonna Barry.

Ce général d'industrie, extracteur de richesse trois étoiles, n'en revenait pas. Il retourna lentement derrière son bureau et durant de longues minutes d'intense suspicion, il consulta ce document très inattendu. Finalement, il ne s'interrogea de rien et signa fermement, agrafant lui-même une quatrième étoile à son uniforme. Ensuite, il sollicita par interphone sa secrétaire pour en obtenir une copie. N'ayant aucune réponse, il se releva et comme il en avait l'habitude lors de nos échanges confidentiels, il me pria de le suivre sur la terrasse.

— Je dois te prévenir pour ton ami, me dit Barry.

— Kouabé ? demandais-je

— Oui, il va se faire piéger, d'ailleurs, si tu n'avais pas pétié un plomb et disparu, je ne sais où, tu l'aurais su, sans doute, bien avant moi.

— Il est menacé ? demandais-je.

— Non, je ne crois pas, c'est juste un pion dans l'affaire, rien ne changera dans son pays. Les Russes et les Chinois se sont entendus avec Atouarat pour acquérir quelques concessions à travers nos sociétés. Si Kouabé se retire maintenant, nous ne perdrons pas grand-chose. Les dés sont jetés. Si tu veux le prévenir, je comprendrai, me dit Barry plus amicalement.

— Je l'avais prévenu du risque. Autant qu'il ne le sache pas, il pourrait encore se mettre en danger, dis-je avec raison avant que Barry ne rentrât à l'intérieur et se dirigea vers la sortie de son bureau, m'interrogeant cette fois, de vive voix.

— Et toi Charles, maintenant que tu nous as bien pourri la vie, que comptes-tu faire ? Tu vas nous monter une secte et prêcher la décroissance ?

— Je prends ma retraite, lui dis-je sans chercher à le convaincre.

— Charles Blondel prend sa retraite ! Tu ne t'imagines quand même pas que je vais croire à ces conneries.

— Non, bien sûr, lui répondis-je en souriant.

Alors qu’il franchit enfin la porte, espérant attraper son assistante, j’en profitai pour relever le numéro sur de la photo de Briger. Il figurait bien en signature de ce tirage.

Ensuite, je quittai Barry et jamais, je n’eus l’occasion de lui exprimer ma gratitude. Je le sus tardivement, cet homme, qui avait réellement fait un trait sur une bonne partie de son humanité, avait menacé violemment toutes les ombres qui avaient manifesté le souhait de s’en prendre à Claire ou à moi. Il craignait avec raison les monstres qu’on ne pouvait quitter sans leurs consentements. En lui cédant mon autorité, je l’ai rendu plus vulnérable qu’influent. Il dut porter ma désertion comme un fardeau et seul face à des forces souterraines redoutables, Barry disparut.

CHAPITRE XIII

États-Unis, New York, juillet 2024

Pendant que mes amis comptabilisaient toute la fortune glanée par Briger sur notre île au trésor, je décidai de rester avec ma fille quelques jours à New York. Il n'était pas trop tard d'ouvrir les portes d'un autre trésor qu'une amie m'avait offert vingt ans auparavant.

Je n'avais pu laisser fuir de ma mémoire les courses insensées d'une fillette, se lançant à mon cou les deux bras ouverts. Ces instants précieux avaient tenté de rappeler à l'homme pressé ce que devait être l'existence. Et, comme un pardon dans ce qui restait de ma vie, la fillette devint une jeune femme, déposa sa tête contre mon épaule et nous décollâmes. Le taxi jaune, en partance pour Manhattan, prit une vitesse d'envol supersonique, semblant vouloir se défaire de tous ses poursuivants. Nous volâmes par-dessus ce fleuve, rasâmes les gratte-ciel et regardâmes de haut ce monde courir frénétiquement à sa perte. Cet instant en compagnie de ma fille confirma que les premiers jours du reste de ma vie avaient pris leur envol.

Puisque celui qui avait plaidé en ma faveur décida d'écrire un autre chapitre après ceux que je m'étais infligés, il fut temps que cette fille puisse se présenter à son père trop absent. Advienne que pourra, nous devons nous défaire ensemble de la Claire que j'avais dessinée avec mon propre crayon.

Il fut donc le moment de questionner cette jeune femme sur ce qu'était devenue cette petite fillette rigolote de huit ans. Pourquoi ces grands yeux clairs sautillants avaient-ils atterri, en à peine trois respirations, sur ce visage si déterminé ? Pourquoi avait-elle coupé ses beaux et longs cheveux noirs s'attachant aux origines de sa mère ? D'ailleurs, dans quel coin de son cœur avait-elle enterré celle-ci ?

« Maman, maman! Regarde, c'est l'avion de papa, regarde, c'est celui-là, j'en suis certaine! Dépêche-toi, maman ! Il va atterrir ! » criait la petite Claire 15 ans plus tôt, le regard vissé dans le ciel de Manhattan.

« Oui, oui, tienes razón, Clara mi amor, c'est son avion dans le ciel, ¡es la hora! ¡Vamos rápido al aeropuerto! Il sera muy contento de nous voir toutes les deux » lui répondait sa mère.

En octobre 2001, avant que cette fillette n'attribuât à son père tous les avions survolant Manhattan, je cherchais à m'y loger désespérément. Pour de sordides droits d'héritage, des banquiers vaudois avaient bloqué sans préavis tous les comptes de mon défunt père. Sur les murs de la Columbia, j'avais trouvé une annonce rigolote et dans mes modestes moyens disant : « *Mon salopard de mec s'est tiré sans payer les factures ! Recherche urgemment 3 ou 4 colocatrices pour partager un appartement de 220 m² au 22, Mercer Street à Soho...* » Je m'y étais rendu immédiatement.

— Salut!

— Je viens pour l'annonce

— Dans colocatrices, il y a « trices », Puta Madre, tu n'as même pas mis une perruque mierda, tu me prends pour une poire ?

— Je suis gay.

— Ah ! OK... Rentre, moi, c'est Marta.

— Charles, enchanté, répondis-je au baiser qu'elle déposa sur ma joue.

— C'est quoi ton accent de merde, tu es français ? me demanda-t-elle.

— On peut parler du tien, si tu veux, lui répondis-je.

— Eh ! Ici, l'accent hispanique, c'est local Guapo !

— Je suis Suisse !

— Eh ! Tu n'es pas un de ces connards de Wall Street ?

— Non, je suis en science de la terre à Columbia, précisais-je.

— Alors c'est ton salopard de père qui est banquier, c'est ça ?

— Non, mon père était vigneron.

— Était ? souligna-t-elle.

— Oui.

— Excuse-moi, Cariño, je suis vraiment désolé, tu veux une bière ? Tu es vraiment gay, franchement, ça ne se voit pas trop ! Tu le sais ça ?

— Oui, je suis gay ! Quel est ton problème avec les hétéros ?

— Je suis fatigué de ces types assoiffés de réussite, d'argent et de coke. C'est tout ce qu'il y a ici ! me dit-elle, en espagnol, espérant dissimuler sa peine.

— Ok, je comprends, tu es probablement un trophée de plus pour eux, lui répondis-je en espagnol.

— Putain Charles, c'est exactement ça ! Tu parles, ma langue !

— Oui, enfin, j'apprends...

— Ok, Cariño, si tu n'as pas l'intention de discuter le prix, je te montre ta chambre et je te fais visiter.

— Ok super.

— Tu veux une bière, oui ou non ? insista Marta.

Quelques mois plus tard, un soir d'une énième rupture avec l'un des multiples tradeurs qu'elle avait aimés malgré elle, elle vint encore une fois se coucher près de moi. Elle avait pour habitude, certaines nuits de chagrin, d'entrer presque nue dans ma chambre, de se servir d'un t-shirt dans mon placard et de se serrer contre moi. Il était rare que je la retrouve encore dans mon lit le matin. La règle était simple : on n'en parlait pas. Mais cette nuit de mars 2002, visiblement, elle ne trouva pas de t-shirt à sa taille, elle vint s'asseoir sur moi et envahit mon visage d'une grande masse de cheveux noirs qui masqua le reste.

— Hola Chiqua ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Cariño, je veux un enfant, m'avait répondu Marta.

— Le mieux, c'est que tu en parles à ton fiancé, Marta, lui avais-je répondu.

— On ne fait pas un enfant avec un salopard, on fait un enfant avec une personne comme toi, Charles.

— Ok, mais alors, arrange-toi pour que ce gamin n'ait pas ton accent.

— Elle rit et je fis l'amour à une femme pour la première fois.

Avant que l'on ne m'amputât la moitié de mon humanité dans une sordide école de management deux ans plus tard, je devais être un gentil gars à qui l'on pouvait parler et sur qui l'on pouvait compter. Alors, Claire vit le jour en décembre 2003 et une lueur dans mon cœur m'empêcha de sombrer au fond de ces satanées mines.

A peine plus de vingt ans plus tard, accrochés à la banquette du Taxi, nous redescendions enfin sur la 9^e lorsque Claire apostropha notre chauffeur.

— Vous sortez sur Clarkson Street et ensuite Varick Street à Soho, ne prenez pas les tunnels bon sang! On va y passer la journée ! Oh ! Vous ne comprenez pas ce que je vous dis ? cria Claire derrière le plexiglas nous séparant de notre chauffeur.

— Claire, calme-toi ! dis-je à ma fille.

— Non mais sérieusement, il est complètement con !

— Excusez là monsieur, c'est une enfant gâtée.

— Abandonnée, ce n'est pas pareil ! ajouta Claire à la vitesse de l'éclair.

— Oh Claire ! Tu exagères !

— Ne te casse pas, c'est une brêle, il comprend que dalle ! poursuivit ma fille en français : « Non, mais sérieusement, papa, tous ces chauffeurs pakistanais viennent du fin fond du New Jersey et ils ne connaissent rien à Manhattan, ça me rend dingue ! Si tu savais le nombre de fois que ces dangers publics m'ont coupé la route parce qu'ils ignorent où ils vont. »

— Ne me dis rien, je déteste t'imaginer en coursière ! Pourquoi fais-tu ce job ? Ça fait aussi des années que je te propose de payer les frais de ta fac de cinéma ! J'ai acheté le loft, il y a des années. Tu es chez toi ! Tu n'as pas besoin de gagner de l'argent en risquant un accident. Pratique le vélo comme tout le monde, bon sang, insistai-je.

— C'est pour l'adrénaline, papa, tu ne peux pas comprendre et franchement, c'est toi, papa, qui me dis ça. Tu as vu dans quel état tu t'es mis l'année dernière ?

Sur ces derniers mots de Claire, nous comprenions que le premier exil de notre chauffeur pakistanais fut vraisemblablement Montréal.

— Tsé grand malade de la grosse tête ben impolie, tsé maudite bande de bike messengers ! dit le chauffeur, pointant son bras en direction d'un coursier le doublant, ce qui fit éclater de rire ma fille.

— Eh bien, tiens! Tu entends ça, lui aussi, il est de mon avis et pour information, ma grande, j'ai fait 36^e sur le premier NYC Championship ici sur le pont Washington, en 2002, il y avait plus de 1000

participants au départ, 36^e ma chère ! Alors l'adrénaline dans les rues de New York, je connais. Et, bien avant toi, je traversais Manhattan à vélo pour me rendre à Columbia.

— C'est le meilleur, c'est vrai ! Il faut voir ce qu'il s'envoie à son âge, c'est incroyable ! ajouta Claire à l'intention de notre chauffeur.

— À son âge ! Comment ça ! Oh ! Ça va, je ne suis pas si vieux ! dis-je en riant.

— Tsé maudite bike messenger ben impolie avec son old man ! commenta notre chauffeur.

— Oh ! Ça va vous ! Papa, justement, comme tu es là quelques jours, tu pourrais prolonger et assister à l'Alleycat de cette année.

— La quoi ? demandai-je avant que cet étrange québécois épilé reprenne la parole.

— l'Alleycat, maudit gang de fous raides, y font ça en plein rush, tabarnak ! Ils sont complètement débarrés, Sir !

— Ce n'est pas vrai ! Mais, qu'est-ce qu'il raconte, mais pourquoi ne bloque-t-on pas la circulation pour ça ?

— Papa, même Spielberg ne peut pas fermer les rues de New York ! C'est une compétition en pleine circulation, justement, c'est l'enjeu. C'est une compétition de coursiers ! me dit Claire me fixant de ses grands yeux.

Lorsque le monte-charge industriel s'aligna enfin sur le vieux parquet du loft, je constatai que si Marta n'avait jamais été une psychorigide du ménage, Claire non plus. À dire vrai, c'est tout ce qui restait de Marta dans cet appartement ; un foutu bordel !

La bonne moitié de l'espace central, éclairé par des vitrages angulaires du plafond, était consacrée à entreposer des vélos. J'en comptai une dizaine. Les inusables fixies en acier des coursiers sans le moindre frein et quelques cadres de course de l'époque. Au fond de la pièce, quelques marches donnaient accès à une cuisine bien trop grande et ouverte sur une belle terrasse. Celle-ci avait été transformée par une jeune New-Yorkaise en un jardin suspendu sur le toit de ce vieil immeuble de briques rouges.

Claire sortit quelques bières et à sa demande, j'entrepris une sauce arrabbiata à l'aide d'une douzaine de tomates rescapées d'une permaculture aléatoire.

— Papa, tiens, prends encore celles-ci, on sera certainement une dizaine.

— Ah quand même ! Tu avais prévu un dîner avec des amis ce soir ?

— Non, ce sont les garçons avec leurs blondes, me répondit-elle naturellement.

— Ah ! Tu as des locataires ?

— Papa, tous ces vélos !

— Oui, évidemment, je suis ravi d'apprendre que nous, enfin, que tu as de nouveaux locataires.

— Oui, enfin, des locataires... il faut le dire vite, comme on dit chez toi, précisa ma fille.

— Donc ils ne paient pas, dis-je.

— Non, pas réellement

— Ah, je vois, très bien.

Je n'eus pas à attendre longtemps pour voir arriver six New-Yorkais atypiques, quatre garçons et deux filles, ayant pour seule matière grasse sur le corps les quelques traces de graisse noire sur le mollet droit. Ces jeunes gens étaient, avec si peu d'artifice, d'une beauté bouleversante. Les garçons portaient pour la plupart une casquette de cycliste vissée pour l'éternité entre deux oreilles. Les filles protégeaient leurs cheveux des aspérités de leurs casques en les enveloppant de foulards, tout sauf tirés au hasard. Des maillots aux courbes des sixties découpaient ces corps défiant les éléments.

Claire m'ayant introduit en glorifiant mes modestes exploits de cycliste ici à New York, je fus accueilli et entendu comme l'un de leurs anciens. Ces jeunes adultes étaient équipés d'une énergie sans roue libre, conçue pour avancer ou reculer ; soit ils progressaient, soit ils régressaient. Et, ce jour-là, on avait tenté de les faire reculer à leur insu, alors ils s'étaient battus. Ils nous racontèrent que beaucoup de leurs amis, garçons et filles confondus, soit une dizaine de coursiers masqués, avaient rejoint une manifestation et ils avaient résisté aux assauts de la police. L'un d'entre eux, Joshua, que j'aurais pu appeler Eddy tant sa ressemblance au même âge avec le leader charismatique de Pearl Jam était frappante, raconta que dans un réflexe inconsidéré, il avait violemment réglé son compte à un policier. Joshua ne put se contrôler quand il vit ce policier traîner et frapper durement l'une de ses professeurs de la Columbia qui était à terre.

— Penses-tu avoir été filmé ? Lui demandai-je avant qu'Andy, une jeune femme pétillante aux cheveux de feu me répondit en secouant son smartphone.

— Tout le monde filme dans ce genre de manifestations, Charles!

Joshua, laissant de côté les probables conséquences de son acte, me questionna à plusieurs reprises.

— Claire m'a dit que vous étiez aussi passé par Columbia, qu'avez-vous étudié ?

— Les sciences de la terre ici et le management dans mon pays.

— Et que faites-vous aujourd'hui ? demanda Andy.

— Aujourd'hui, je bois quelques bières avec une bande de terroristes et j'en suis ravi.

— Sérieusement ? insista-t-elle.

— Sérieusement, je crains que les industriels qui vous ont vendu cet appareil aient fait de moi l'un des plus grands extracteurs de richesse du globe

— Ouah ! Le cobalt, le coltan, dit Andy.

— Oui, entre autres choses, mais visiblement, il semblerait qu'on m'ait proposé une seconde vie, alors je... tentai-je de dire avant d'être âprement coupé par ma fille.

— Oui, mon père, sachez-le, est sorti vivant d'une confrontation directe avec une Tesla à plus de 60 km/h. Un choc frontal qui lui a cassé tous les os et l'a plongé dans le coma presque quatre jours. Le véritable drame, c'est qu'il en est revenu complètement barré, il est véritablement cinglé, croyez-moi!

— Claire !

— Et maintenant, monsieur s'est mis à dos une quantité de monde, ajouta Claire.

— C'est-à-dire ? demanda Joshua.

— Elle exagère, je vais simplement faire autre chose.

— Quoi exactement ? demanda Andy.

— Écoutez, je m'intéresse à une forme de réinformation.

— Du journalisme ?

— En quelque sorte, oui, répondis-je

— Mais pourquoi ? insista encore une fois la fille aux cheveux de feu.

— Voyez-vous, malheureusement, personne ne s'est inquiété de la mainmise des financiers et des industriels sur l'information. L'information papier, TV est devenue sans doute l'une des industries les moins rentables depuis l'avènement du numérique. Après les services de coursiers à vélo bien entendu, ajoutai-je avec un brin d'humour.

— Ah, c'est à ce point ! ajouta l'un d'entre eux avant que je ne poursuive.

— Oui, les publicités qui permettaient aux lecteurs des journaux de lire une dizaine de paragraphes informatifs sont partis s'installer entre les photos de la vie des gens sur des réseaux sociaux. Photos, d'ailleurs, qui n'ont souvent pas le moindre intérêt, mais que les gens préfèrent à l'information. La suite, vous la connaissez, leur dis-je.

— Oui, les médias suivent les intérêts de leurs propriétaires, ajouta Claire qui prit un air d'une assistante universitaire.

— Oui, Claire, exactement, et ce sont les articles d'information qui sont devenus des publicités à part entière. Ce qu'ils ont à vendre, malheureusement, ce ne sont pas seulement des voitures, de la bouffe ou encore ces satanés téléphones. Non, ce qu'ils ont à vendre, ce sont des stratégies internationalistes de marché. Ce qu'on appelle de nos jours de la propagande géopolitique.

— Ouah de la putain de géopolitique ! s'exclama Joshua.

— Oui, aujourd'hui, vous avez manifesté pour Gaza à Columbia, j'imagine sous les yeux éberlués des passants, n'est-ce pas ? leur demandai-je.

— Oui, les gens semblaient effrayés parce que nous protestions contre un génocide ! C'est absolument dingue ! précisa un jeune homme qui se faisait appeler Peter Pan pour son incontestée agilité. Que leur faut-il pour s'indigner ? demanda-t-il encore avant que je ne réponde à cette question dont ils connaissaient déjà une partie de la réponse.

— La vérité, simplement, la vérité, dis-je

— Sans déconner ! me répondit Andy.

— Oui, si ces gens vous ont regardé comme des enfants gâtés et capricieux, c'est qu'ils sont terrifiés. Effrayés par le probable attentat qu'ont insidieusement glissé les agences de presse dans leur propagande géopolitique destinée aux chaînes d'information. Pour la majorité des personnes vissés devant ces médias de l'instant, il ne peut pas faire l'ombre d'un doute que l'armée israélienne ne tue que des terroristes et accidentellement des civils. Non pas des femmes et des enfants innocents. Si tel était le cas, qui serait alors les gentils que les protégeraient des terroristes.

— Bon sang, comment faire pour que l'on arrête de raconter n'importe quoi à n'importe qui ? soupira désabusé Peter Pan.

— Oui, c'est ça, comment faire taire ces menteurs ? relança Joshua.

— Personnellement, je pense que les industries déversent leurs propagandes dans un vide idéologique qu'ils ont ardemment souhaité pour manipuler les consommateurs. Le bien contre le mal et toutes ces conneries sont des stratégies de marché, voilà ! C'est pourtant très simple à comprendre, conclut Aly déposant ainsi ces quelques mots à côté d'un plat de spaghetti qui perdit tout son piquant en quelques secondes.

Ces nombreuses conversations empreintes d'une légèreté d'âme réveillèrent en moi beaucoup de paroles extralucides de mon père. Des mots clairs, maintes fois soufflés dans mes oreilles et que le jeune Charles dut enterrer trop vite avec son père. Cela ne faisait donc plus aucun doute, le processus était en route. Mon esprit tentait de se défaire du fardeau de l'homme pressé et je sentais renaître en moi l'émergence d'une forme de liberté.

Et, ce fut donc ici à New York, en compagnie de la nouvelle petite reine de mon père et de ses amis, que je décidai de rejoindre le combat de Vlad. Je devais le convaincre de frapper encore plus en amont. Nous devons frapper les promoteurs de cette fumisterie de transition énergétique avant que cette jeunesse n'en paie les conséquences.

CHAPITRE XIV

Bahamas, CatIsland, juillet 2024

Le pakistanais à l'accent québécois disait vrai : s'il y a bien une chose que les chauffeurs de taxis New-Yorkais redoutaient davantage que la visite surprise de leur syndicat, c'étaient bien les 1500 coursiers à vélo sillonnant Manhattan. À plus de 50 km/h, s'accrochant à leurs portières, sans le moindre respect du code de la route, les « bike messengers » se frayaient un passage là où un chat effrayé capitulait et rebroussait chemin. Faisant de l'invincibilité une célébration, les coursiers de la grande pomme s'affrontaient annuellement dans une compétition à hauts risques.

Équipé de fixies — un vélo de piste mono pignon, sans roue libre et sans freins — seulement 150 coursiers, dont ma fille, osaient s'affronter en moins d'une heure sur le parcours de l'Alley Cat. Sans le moindre balisage, les concurrents évitaient les 600 taxis et les 200 bus collés aux 30'000 voitures traversant Manhattan durant la course. Les coursiers devaient se présenter à une dizaine de points de contrôle sans navigateur. Le premier à terminer vivant gagnait une bonne poignée de main et l'admiration de tous les coursiers encore valides, venus assister à son triomphe.

Claire doit gravir sur la pointe de ses pieds un peu plus de 160 cm. Sur son ravissant minois aux cheveux courts, elle portait un casque rose sur lequel une Barbie alcoolique vous lançait un délicat « FUCK YOU » en lettres capitales. Son short déchiré soutenu par deux bretelles accrochées à des épaules à peine recouvertes, ne pouvait dissimuler la grâce de sa nature féminine.

Claire avait attendu que nous soyons tous réunis devant un feu de camp sur le rivage de la French Bay pour enfin nous conter ce qui lui fit perdre cette course. Elle fit la démonstration sur le sable de ses esquives rapides entre des voitures et un camion avant de percuter la portière ouverte d'un taxi arrêté au milieu de la rue. Elle nous expliqua avoir été projetée dans une foule statique et compacte réunie au croisement de Lexington Avenue et de la 76e. Toutes les personnes sur lesquelles elle dut atterrir sur le dos se relevèrent les unes après les autres sans protester. Ces dernières semblèrent davantage préoccupées de perdre leurs places dans ce qui semblait être une file d'attente à grande échelle. Claire nous décrivit ces badauds comme envoûtés par un être qui se tenait sur le portique de l'église Saint-Jean-Baptiste.

Claire s'étant relevée à son tour, elle vit un homme barbu s'adressant aux passants et portant une tunique blanche. Costume certainement emprunté aux Dix Commandements joué plus loin sur Broadway, pensa-t-elle. Ce prêcheur qui n'avait sans doute pas choisi cette église par hasard s'exprimait avec ferveur devant une bonne centaine de personnes fascinées par son charisme. Tout comme le prophète deux mille ans plus tôt, il décrivait les circonstances eschatologiques de notre empire en déclin. Annonçant une probable fin du monde et la venue du Christ sauveur.

Cet homme qui ne manquait pas d'aplomb proposait le plus sérieusement du monde de coller sur le smartphone qui dirigeait nos vies une illustration représentant le retour du Christ sur Terre. Ce sticker devait rappeler à chacun d'entre nous d'envoyer quotidiennement un message à nos proches. Diffusant ainsi la bonne nouvelle du retour du Christ.

Bien entendu, ce modeste goodies était vendu pour un dollar. Cependant, l'homme en tunique précisait à son audience que les fonds obtenus seraient entièrement réinvestis dans l'impression d'autres stickers.

Claire nous confessa ensuite que le charme de cet homme la contraignit à abandonner sa course. Elle reconnut sans peine qu'elle fut, elle aussi, envahie par la résonance de cette voix. Elle prit place dans cette foule et paya pour obtenir l'objet. Elle nous le montra fièrement collé sur la coque de son grand et rigide smartphone de l'époque.

— Tu n'es pas sérieuse, tu as payé pour ça ! Claire, tu sais bien que ce gars est un escroc ? Pourquoi affiches-tu ça sur ton smartphone, ma belle ? demanda Vlad surpris par ce témoignage ahurissant de ma fille.

— Parce que croire en Dieu est une utopie revendiquée, voilà pourquoi et cela la regarde ! s'empressa de répondre Julia, protégeant des jugements celle qu'elle ne s'était pas contentée d'adopter.

— Oh ! Oh ! Utopie, pas tant que cela ma chère, ajoutai-je.

— Ah ! Voilà que le grand marchand du temple est aussi croyant, décidément ! me dit Julia.

— Oui, le grand-père de Claire m'a éduqué dans sa foi, c'est vrai.

— Yehi zichro baruch, il n'y avait pas plus bel esprit que son père, croyez-moi, Julia, ajouta Vlad.

— Oui, Vlad a raison, mon père était très spirituel, il croyait au Christ, mais uniquement Le Christ. Pas celui qui pend bêtement sur un crucifix au fond de l'église, l'air mort et renvoyant la cause de son calvaire à ses croyants. Non, c'était tout autre chose pour lui. Dès mes 10 ans, il déposa sur ma table de nuit une Bible, enfin, ce qui restait d'une Bible. Il y enleva le premier testament et y conserva le second auquel il avait encore enlevé quelques actes. « ... Tiens fils, je t'ai laissé l'essentiel, il n'y a plus grand-chose à lire. J'ai enlevé des trucs moins importants, ce sont souvent des interprétations de fossoyeurs qui t'empêcheront de penser par toi-même... » m'avait-il dit.

— Ouah ! « fossoyeurs » tu ne m'avais jamais raconté ça, papa!

— Oui, je t'assure, c'était exactement son propos « des fossoyeurs » qui auraient donc perverti l'essentiel du message des évangiles en ajoutant des menaces et des condamnations que le Christ n'aurait jamais énoncées, selon lui, ajoutai-je avant que Malik fatigué par nos échanges se retourna vers Claire.

— Bref, donc Claire, tu aurais payé un petit dollar pour afficher une croyance ?

— Oui, c'est un peu ça, et je trouve le sticker très cool, regardez, le Christ se tient comme un super héros d'un comics des sixties, répondit ma fille enthousiaste.

Nous nous pressâmes d'observer de près cette iconographie christique popularisée. Julia la prit dans ses mains, se leva et l'observa à la lumière des flammes. À plusieurs reprises, elle fit glisser son index sur ses contours. Puis, elle effectua ces petits pas de parade de l'homme en noir de Cupertino et ce que nous

entendîmes, ce soir-là, fut bien plus étourdissant que la bullshit d'un vendeur d'addiction. Julia nous révéla les contours de l'escroquerie qui changea le cours de notre histoire.

— On est tous d'accord, Claire, a payé un dollar pour afficher une forme d'appartenance ? nous demanda Julia.

— Oui, oui, oui, rien de fou, répondit ma fille.

— Ok, et c'est aussi une forme de provocation ou d'affirmation identitaire, ajouta Julia.

— Exactement oui, on peut le voir comme ça, dis-je.

— Donc, foi, religion, espoir, utopie, smartphone, réseaux sociaux... Vous ne voyez toujours pas où je veux en venir ? nous dit Julia, regardant ses pieds, secouant les quelques grains de sable qui s'y étaient accrochés. Puis, sous nos regards perplexes, elle s'accroupit devant Vlad et lui demanda : « Dites-moi, monsieur le super codeur, est-ce possible de créer un avatar numérique, une forme de badge qui revendiquerait une appartenance à une foi quelconque autour d'une photo de profil pour les réseaux sociaux ? »

— Oui, bien entendu, on pourrait imaginer une forme d'animation créée par une application, répondit Vlad mécaniquement sans comprendre le cheminement de Julia.

— Oui, mais est-il possible de la certifier d'un label par un système de blockchain ? demanda encore Julia avant que Vlad ne se décide à décoller ses coudes du sable.

— Oui, oui, très bonne idée, absolument ! Mais pourquoi ? demanda-t-il plus enthousiaste, suspectant Julia d'avoir trouvé une nouvelle étoile.

— Dans quel but, lui demandai-je à mon tour.

— Pourquoi ? Vous me demandez pourquoi ? Non, mais réveillez-vous, messieurs, si vous croyez que nous allons déplacer des montagnes avec la fortune de Charles et les quelques lingots dans ce coffre, vous rêvez !

— Quand même, plus de 1800 lingots, 1,5 milliard de dollars, ajouta Matthew, d'ailleurs, si on pouvait parler cinq minutes de ma toute petite commission.

— Ah ferme-la-toi ! Bon sang, où veux-tu en venir, Julia ? demanda Claire agitée.

Julia marcha encore quelques pas, sa main devant sa bouche, elle me regarda, effrayée à l'idée de révéler de sa pensée.

— Tu l'as dit toi-même, Charles, l'escroquerie de transition énergétique est bien vendue comme une désespérante religion devant sauver l'humanité de l'apocalypse climatique ?

— Oui, à l'évidence, oui, répondis-je.

— Cela fonctionne parce que les individus ont fondamentalement besoin de croire, n'est-ce pas Malik, lui dit-elle en soutenant à peine son regard.

— Oui, désespérément, c'est bien vrai, répondit notre pilote.

— Alors, dites-moi si je me trompe ? Mais, en affirmant sa croyance, en révélant au monde sa propre conversion à la religion de la transition énergétique, le consommateur pourrait se prévaloir d'être un bon

croyant aux yeux de ses proches. Et, surtout, se dédouaner de tous ses efforts de consommation contraignants, développa encore Julia avant que mes trois neurones ne se décident à se connecter.

— NOM DE DIEU ! criai-je en me levant.

— Oh papa ! Y se passe quoi ? me demanda Claire.

— OK, OK ! Mais comment on vend ça ? demandai-je à Julia avant qu'elle ne se remette à marcher plus calmement dans le sable.

— Non, non, non... Qui parle de vendre, nous allons louer de la déculpabilisation ! Nous allons abonner les gens à un programme bidon pour la transition énergétique.

— Mais qui les gens ? demanda Claire tandis qu'encore étourdi par ce que je venais d'entendre, je me retournai vers ma fille.

— Claire, bon sang. C'est illimité, cela représenterait des millions, des centaines de millions d'abonnés tous convertis à cette escroquerie. Qui, sans le savoir, financeraient toutes nos actions pour préserver l'environnement, précisai-je avant que Vlad se leva, secoué de part en part.

—YALLAH! C'est absolument génial, hurla Vlad ! s'adressant au ciel qui sembla nous avoir entendus.

— Donc, si je comprends bien, en gros, pour faire simple, on va escroquer le monde entier pour le réinformer en douce, conclut Malik.

— Nom d'un chien, je le crains, oui, répondit Pascal, très enthousiaste.

— Réinformer, freiner, entraver, bloquer, influencer, contraindre, ajoutais-je, ne trouvant plus les mots à toutes mes ambitions.

— C'est quand même incroyable, on peut vraiment faire ça ? demanda Matthew.

— Oui, non seulement on peut, mais on va le faire, affirma Vlad. Et, si Dieu le veut, nous nous battons très vite à armes égales ! conclut Vlad.

En quelques semaines, des experts en développement de blockchains de La Sentinelle développèrent un projet de badge avatar que nous baptisâmes : « Pay for the Planet ». Il s'agissait d'une forme de monnaie numérique celée à l'identité de son propriétaire. Le contractant de l'abonnement « Pay for the Planet » pouvait ensuite, à l'aide de son label numérique, s'identifier sur ses réseaux sociaux en lieu et place de son image de profil. Ainsi, les abonnés à « Pay for the Planet » affichaient leurs engagements pour la protection du climat à l'ensemble de leurs communautés. Voilà ce que nous allions proposer aux cinq milliards de personnes s'identifiant sur les réseaux sociaux numériques de la planète, soit plus de 65 % de l'humanité à cette époque. Cela fut aussi la première fois que l'on pouvait garantir aux utilisateurs que derrière un avatar il y avait un véritable humain qui se dévoilait. Une issue pour beaucoup d'utilisateurs trompés par des homonymes virtuels nuisant à leur réputation.

Ensuite, tout alla trop vite. Les experts des campagnes numériques que La Sentinelle comptait dans ses rangs répandirent des centaines de millions de trolls promoteurs d'opinion à travers le globe. Ce bruit médiatique convainquit des milliers de réels influenceurs d'opinion de répondre favorablement à nos

sollicitations financières pour la promotion de notre label. En quelques mois seulement, nous disposâmes d'une force de frappe considérable de nouveaux prescripteurs sur plusieurs continents. Tous furent convaincus que les actions de « Pay For The Planet » n'étaient ni plus ni moins que l'espoir de faire entendre les voix de plus en plus brûlantes des prédicateurs de l'apocalypse climatique.

Dès le premier abonnement mensuel proposé à 9,99 \$, n'importe quel individu dans le monde pouvait revendiquer sa participation à l'édification du mur virtuel que notre ONG prétendait bâtir contre le réchauffement climatique. Ceci sur les réseaux de l'époque comme : Gmail, Facebook, YouTube, WhatsApp, Instagram, TikTok, WeChat, X, LinkedIn, Snapchat, Pinterest, Reddit, Telegram, Signal, Twitch, Discord et d'autres encore.

Toutes nos projections furent en deçà de la réalité. Les personnes connectées à la planète numérique se jetèrent comme des affamés dans la déculpabilisation qui leur était offerte. Des milliers, puis des millions, se mirent à se payer le droit de ne rien changer dans leurs vies. Nos abonnés nous donnèrent procuration d'agir à leur place afin de contenir le thermomètre planétaire. Autrement dit, nous créâmes la plus grande arnaque du 21^e siècle, solidement bâtie sur la véritable escroquerie financière du millénaire ; ladite transition énergétique allant achever l'environnement et le vivant.

De mon côté, j'intégrai structurellement ce label d'identification numérique dans une organisation non gouvernementale new-yorkaise. Mes relations et l'intervention de La Sentinelle auprès des administrations concernées me permirent d'obtenir en quelques semaines un statut 501(c)(3) auprès de l'IRS. Ainsi, nous obtînmes l'autorisation de recevoir, en toute transparence et sans aucune limite, les dons considérables de nos nouveaux abonnés.

Nous revendiquions notre organisation comme un catalyseur transatlantique dans la promotion de la transition énergétique. Nous établissions des statuts et des buts principalement axés sur l'éducation, la recherche et le déploiement de technologies énergétiques durables. En vertu de ses statuts spécifiques, l'organisation devait jouir d'exemptions fiscales considérables, renforçant à terme son attrait auprès des donateurs institutionnels. Notre premier objectif était de positionner notre trompe-l'œil comme le médiateur intergouvernemental sur les questions climatiques. L'ONG fut donc fondée à New York en janvier 2025.

Nous réaménageâmes le loft new-yorkais et très rapidement, nous acquîmes l'immeuble. Une trentaine de jeunes communicants de Steinhardt, New School et Weissman School se partageaient les deux premiers étages. À chacun d'entre eux, nous confiâmes la tâche de créer des programmes d'information pro-climat à promouvoir dans les entreprises, les administrations et sur les réseaux sociaux. Ces personnes réellement intelligentes partageaient les étages de l'immeuble avec de jeunes pantins choisis dans de hautes écoles de commerce new-yorkaises et suisses. Une espèce en voie d'expansion destinée aux lobbyistes. Des individus moralement hybrides capables d'une totale polyvalence éthique pour

vendre notre label climatique à des producteurs d'énergie fossile en quête d'une bonne réputation décarbonée.

Afin de faire face à nos besoins de recrutement toujours plus grands, nous avons expérimenté très vite quelques nouveaux modèles recruteurs. Nous les avons installés dans des espaces blancs et lumineux qui n'étaient assombrés que par la projection d'eux-mêmes. Ken 1, Ken 2 et Ken 3 n'étaient que des intelligences artificielles brillamment pilotées par deux gamins d'Epesses, les pieds dans l'eau, quelque part dans les Caraïbes. Tous, y compris les IA, étaient réellement convaincus de travailler pour une ONG de la défense du climat de premier ordre. L'illusion de notre organisation transatlantique Pay For the Planet touchait à son paroxysme, si bien qu'un jour, la taupe sortit de son trou.

— Je vous en prie, Robert, asseyez-vous.

— Merci de me recevoir, madame ou monsieur ? demanda Robert.

— Ni l'un ni l'autre, appelez-moi Ken, cela conviendra parfaitement.

— Alors, si c'est Ken, c'est monsieur ! insista Robert.

— Non, absolument pas, répondit abruptement la machine.

— Ah! Très bien.

— Pourquoi postuler dans notre organisation non gouvernementale, Robert.

— Qui n'a pas envie de participer à l'aventure PFP ! répondit Robert, surjouant un enthousiasme d'étudiant.

— Ce n'est pas la réponse que je souhaitais entendre. Pourquoi quitter votre place de directeur stratégique chez McRyan, Robert ? Pourquoi abandonner les projets qui vous sont confiés ? questionna abruptement la machine.

— Je désire donner un sens à ma carrière.

— On dit ordinairement « sens à ma vie », non pas « sens à ma carrière », Robert. Parce que donner un sens à sa vie implique une recherche globale de signification, incluant les valeurs, les relations, les passions et le rôle dans le monde. Cela concerne des questions existentielles et l'accomplissement personnel. Donner un sens à sa carrière se concentre sur le domaine professionnel, visant à trouver satisfaction et valeur dans le travail à travers les objectifs, l'impact social et le développement personnel dans un contexte professionnel. Robert, ceci me fait comprendre que l'évolution de votre carrière prévaut sur votre équilibre psychologique et ce n'est pas ce que nous recherchons dans notre organisation, Robert. Merci de sortir de cette pièce, Robert. Je vous souhaite une agréable journée, Robert.

Cette infructueuse tentative ne découragea pas sa hiérarchie. Robert Crawford fut encore prié d'entreprendre tout ce qui était nécessaire pour sceller des liens d'influence avec les mystérieux dirigeants de cette nouvelle et riche organisation non gouvernementale : Pay For the Planet.

CHAPITRE XV

États-Unis, New York, juin 2025

Claire et ses cinq colocataires initiés aux langages des startupeurs de la bulle économique pro-climat formèrent la parfaite illusion à la tête de notre ONG new-yorkaise. Notre succès planétaire nous imposa une soirée événement qui fut organisée à New York. Ainsi, Peter, Claire, Andy, Joshua et Aly se plièrent à un premier exercice de présentation de l'organisation "Pay For The Planet" aux médias.

Plus de mille cinq cents jeunes prescripteurs éco-anxieux, ainsi que des journalistes de la tech du monde entier, avaient été invités à boire les paroles d'espérance de notre ONG. Peu d'entre eux furent déçus par leur voyage.

Pensant que les extravagances de Joshua se seraient effacées devant ses lourdes responsabilités, je lui confiais la réalisation des premières images événementielles de notre organisation. Ceci afin de tisser notre propre couverture médiatique sur le monde.

Ce show new-yorkais fut donc retransmis en direct sur toutes les plateformes sociales de l'époque. Cette opération fit connaître les grandes vertus pédagogiques de notre ONG aux convertis de la transition énergétique.

La salle de l'événement ne pouvait recevoir que mille cinq cents personnes. Volontairement, Joshua en laissa entrer plus de deux mille. Dans les loges, sur les balcons et du sol au plafond, tous serrés comme des sardines, les invités patientaient dans le noir du Webster Hall de New York. C'est lorsque beaucoup doutèrent du bon déroulement de la soirée que des sons de plaintes animales de toutes natures glacèrent le sang des nombreux spectateurs. Puis, des centaines d'images holographiques de têtes d'animaux morts particulièrement réalistes volèrent au-dessus du public. Ensuite, avant que des photos épouvantables de cadavres d'enfants morts de soif ou de faim soient projetées sur la scène, de grands ventilateurs diffusèrent de l'air chaud, rendant l'atmosphère irrespirable. Ce furent encore des cris de terreur d'enfants qui envahirent violemment la salle. Des centaines d'invités en panique se dirigèrent vers les portes de sortie qui restèrent fermées. Alors, du fond de la scène, un mur de lumière blanche foudroya cette foule en panique. Se dessinant en contre-jour, une silhouette se présenta sur scène. Il s'agissait de Joshua qui était, ni plus ni moins, que la réincarnation d'Eddie Vedder. Accompagné d'un long larsen de guitare, d'autres silhouettes montèrent sur scène et Joshua prit le micro et cria comme un enragé d'un autre temps.

— Tu aimerais sortir de là! Mais, tu ne peux pas, tu as violé ton monde et tu espères t'enfuir, mais tu ne peux pas ! Et, moi, *je préférerais être avec un ANIMAL* qu'avec toi.

Il n'avait pas fini de prononcer ces premiers mots que des milliers de mètres cubes d'eau rouge furent déversés sur une foule déjà terrifiée. Et ce fut dans un fracas inouï que le groupe lança les premiers

accords d'"Animal" de Pearl Jam. Joshua et ses amis percèrent nos tympans à jamais des chants terrifiants d'un homme traqué qu'Eddie Vedder avait déjà imaginés en 1993.

« Un, deux, trois, quatre, cinq contre un
Cinq, cinq, cinq contre un
Dit un, deux, trois, quatre, cinq contre un
Cinq, cinq, cinq, cinq, cinq contre un
Tu me tortures moi, ouais
Je me suis réfugié dans la nature
Je préférerais être
Je préférerais être avec
Je préférerais être avec un animal
Pourquoi voudrais-tu me tuer ? Oh
Si effrayé par ta douleur
... »

Brutalement libérées de leurs peurs, toutes les personnes présentes se mirent à hurler ce premier refrain en se jetant les unes sur ou contre les autres. Certains enlevèrent leurs vêtements maculés de rouge et presque nus comme des animaux en cages, ils dansèrent sur la dizaine de reprises de Pearl Jam, Soundgarden et Alice in Chain. Des revenants d'une ère de contestation que nous pensions révolue.

Sur Cat Island, nous restions tous sans voix à la vue de ce spectacle plutôt effrayant à l'écran. Face au regard accusateur de Julia, Vlad et moi avons tenté de nous dissimuler sous le sable. Nous capitulions, impuissants devant ce qui nous avait semblé être un très mauvais départ. Puis la foule saignant de toutes parts s'exalta et hurla à chaque relance du maître de cérémonie : Pay for the Planet, Pay for the Planet... Nous comprîmes alors que la clé de notre succès était là sous nos yeux. La peur engendrait une folie collective que notre petit prodige sut émanciper. Les images de ce dérapage contrôlé furent un véritable succès sur les réseaux du globe.

C'est bien ce soir-là, les pieds dans le sable, un verre de whisky à la main, en compagnie de Vlad que je réalisais l'ampleur de notre arnaque.

— Comment va-t-on gérer tous ces cinglés, Charles ?

— Ils ne sont que cinq, Dieu merci, lui répondis-je.

— Je ne te parle pas de nos jeunes New-Yorkais, je te parle des abonnés ! Plus d'un million de connectés ce soir et probablement plus de la moitié s'abonneront prochainement. A ce rythme, tu es conscient que cela va faire beaucoup, dit Vlad.

— Oui, oui ! Tu as peur pour les serveurs ? Où sont-ils d'ailleurs ?

— Un ou deux sont dans les bunkers de la NSA et le principal dans les souterrains de l'Unité 8200 à Tel-Aviv.

— T'es dingue !

— Ecoute, si tu ne souhaites pas être scanné nuit et jour par leurs robots de surveillance, installe-toi chez eux. Ils n'ont jamais pensé à cette éventualité.

— Nous n'avons rien à cacher à ce stade ? demandais-je

— Il ne s'agit pas de cacher mais de se protéger contre des détournements et j'en passe. Mais dans l'immédiat, c'est l'argent le problème, Charles ! Nos projections étaient bien en dessous de la réalité. Les Chinois nous ont ouvert leurs réseaux sociaux. Charles, pour ce que nous envisageons, tu le sais, nous paierons en liquide. Il nous faudra donc disposer de liquidités importantes sur des comptes dissimulés et intraquables.

— Je sais, je sais, il nous faut une peinture de classe mondiale, dis-je

— A qui penses-tu ? me demanda Vlad.

— Je connais une bonne machine à laver, répondis-je.

CHAPITRE XVI

Côte d'Ivoire, Abidjan, octobre 2025

Beaucoup de financiers, inspirés par les projections stratosphériques des besoins en métaux de ladite transition énergétique, se lancèrent à la conquête des jeunes et riches démocraties d'Afrique de l'Ouest. Cela n'avait pas échappé à mon ami Koffy, alors, il s'imagina un retour politique triomphant sur ses terres. Ses compétences financières et son bref passage dans l'histoire politique locale surent convaincre un consortium d'investisseurs de le propulser dans une course présidentielle.

Comme il me l'avait exposé quelques mois auparavant, le deal était des plus simples. Une fois installé à la présidence, Koffy devait dénoncer les contrats miniers en cours et les redistribuer à des consortiums multipolaires que la MS représenterait.

Dans cette perspective, la compagnie avait donc déjà confié des fonds importants à McRyan afin de financer la campagne d'influence du candidat Koffy Kouabé.

Koffy Kouabé obtint rapidement l'investiture de son parti. Il était prêt à en découdre dans ce qu'il pensait être un combat presque loyal. Sa notoriété grandissante annonçait sa probable victoire. Mais, comme me l'avait confirmé Barry, les sponsors russes et chinois de la candidature Koffy Kouabé temporisèrent et n'avaient jamais eu réellement l'intention de se froisser avec le camp d'en face.

Ces derniers souhaitaient que la campagne fasse la lumière sur les pratiques de corruption entre les entreprises minières en place et les administrations régionales du pays. En exigeant une nouvelle transparence, la campagne de Koffy voulait imposer au président réélu une nouvelle méthode de distribution des concessions minières. Bien entendu, pas un traître mot ne devait être entendu sur les conséquences écologiques de ces nouvelles extractions.

Au soir du premier tour de l'élection, Koffy ne fut qu'en troisième position. Toutefois, les objectifs stratégiques des soutiens de Koffy étaient atteints. Atouarat fit savoir au camp Koffy Kouabé qu'en cas de soutien au second tour, il s'engageait à plus de transparence dans l'attribution des concessions minières de son pays. Atouarat n'était pas certain d'être réélu sans le report des voix des électeurs de Koffy Kouabé. Ainsi, comme il était d'usage dans ma profession, le consortium minier russo-chinois promit des participations financières à la direction du parti politique de Koffy en échange d'une consigne de vote en faveur du président sortant. Si le parti accepta, Koffy, lui, refusa catégoriquement de se prononcer pour Atouarat. Il comprit alors qu'il n'avait été que le pion d'une stratégie de répartition à l'amiable des ressources minières. Se moquant des risques, Koffy négocia auprès de l'autre candidat d'opposition encore en lice. Il obtint un poste de ministre de l'Économie en cas de victoire commune.

Cette nouvelle posture de faiseur de roi lui imposa un revirement politique à 180 degrés. Il dut convaincre son million d'électeurs du premier tour que l'industrie minière était une menace écologique pour l'agriculture du pays. L'agriculture étant la principale ressource endogène de ses compatriotes et

l'axe de bataille de sa nouvelle équipe de campagne. Lui qui avait lavé mieux que blanc les revenus insensés des compagnies minières du monde entier, devint promoteur de la préservation de l'environnement. Ce retournement contraria fortement ses premiers soutiens.

À ma demande, Vlad avait sollicité des agents de La Sentinelle afin d'obtenir des renseignements spécifiques sur la Côte d'Ivoire. C'est lorsque les sondages d'entre-deux-tours révélèrent la victoire probable de l'opposition, rejointe au second tour par Koffy Kouabé, que Vlad me fit part d'une information inquiétante. Le centre d'écoute de la NSA à Baltimore lui avait transmis une note mentionnant des mouvements de mercenaires du Mali vers la Côte d'Ivoire.

Ces mercenaires maliens avaient déjà recruté des islamistes fondamentalistes à Abidjan pour l'exécution d'un attentat contre l'opposition. Nous n'en savions guère plus. Il s'agissait soit d'une mauvaise réaction de financiers contrariés, soit le projet d'un attentat sous faux drapeau favorisant le maintien au pouvoir d'Atouarat. Vlad fut très clair, à ce stade, La Sentinelle ne pouvait plus agir.

— Si on ne peut pas le convaincre de foutre le camp, nous devons l'exfiltrer de force ! me dirent Pascal et Vlad. Ce que nous fîmes sans délai.

Les terroristes étaient en place et bien décidés à exécuter leur plan. Le drame semblait inéluctable. Pascal réveilla rapidement quelques contacts et put débaucher à grands frais deux mercenaires anglais employés sur une plateforme offshore au large d'Abidjan.

Nous décollâmes rapidement des Caraïbes et, à l'approche d'Abidjan, je connectai nos écrans au réseau local. Sur une chaîne d'information, nous pûmes voir Koffy installé dans un fauteuil bien trop petit pour lui dans une suite luxueuse d'un hôtel d'Abidjan. Il répondait aux questions d'une journaliste qui peinait à soutenir le regard de son interlocuteur.

— Monsieur Kouabé, lors du premier tour, vous avez fait campagne pour un développement économique plus agressif et peu soucieux de l'environnement. Aujourd'hui, c'est la protection de l'agriculture ivoirienne qui est au cœur de vos préoccupations. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi vous avez souhaité rejoindre la campagne du candidat Bogbadoué pour le second tour de cette élection présidentielle ? questionna la journaliste avant que Koffy ne s'avança si près de cette dernière que son visage se figea un instant à l'écran.

— Chère Madame, oui, en effet, merci pour cette question. Madame, j'ai compris cela en écoutant les Ivoiriens. Il est impératif de réévaluer nos priorités. L'agriculture n'est pas qu'une activité économique. Elle est surtout une question de survie nationale, répondit Koffy devant la journaliste, peu encline à la répartie et perturbée par des cris venant du couloir. Sans interrompre le direct, elle interrogea du regard son assistant, ce qui interpela Koffy qui questionna lui aussi les techniciens.

— Nous avons un problème technique ? Souhaitez-vous que je reprenne ? Quelles sont ces agitations que nous entendons ? demanda Koffy.

— Aucun problème, des bruits de couloir, les aléas du direct. Je vous en prie, monsieur Kouabé, poursuivez, nous vous écoutons, lui répondit la jeune journaliste.

— Très bien, merci, nous ne pouvons permettre que notre avenir agricole soit compromis pour des profits miniers qui, en réalité, bénéficient principalement aux exploitants étrangers. Voilà ce que mes compatriotes m'ont fait savoir durant cette longue campagne de proximité, chère madame, ajouta Koffy dans cette chambre d'hôtel. Alors que dans l'avion, Vlad me fit part de son sentiment.

— Comment va-t-il expliquer ceci à ses sponsors ? Et, si le divin avait choisi de libérer le monde de ce connard ? Franchement ! Charles, ce mec est à vomir, me dit Vlad stupéfié par l'opportunisme d'un tel retournement politique.

— C'est notre futur banquier, dis-je juste avant que Vlad ne manqua de s'étrangler.

— PARDON ? OH ! OH ! Ce n'est pas sérieux ! me répondit-il très choqué.

— Oui, navré, mais je n'en connais pas d'aussi doué. C'est le pire de tous, par conséquent le meilleur ! affirmais-je sans la moindre hésitation.

— Qu'est-ce que tu racontes, Charles ? Ce mec est un voyou, tu le sais parfaitement. Regarde-le, c'est un Oscar qu'il faut lui donner, pas les clés d'un trésor !

— Justement, c'est ce genre de talent dont nous avons besoin et crois-moi ou pas, ce mec est loyal, ajoutai-je.

— Pardon ! Non, mais tu es sourd ou quoi, on vient d'entendre le contraire, me rétorqua Vlad.

— Oui, mais ils l'ont trahi et au lieu de partir vaincu, il contre-attaque par principe. Il sait qu'en vérité, il ne gagnera rien à retourner sa veste. Il le fait pour les emmerder. Je le connais, crois-moi, que tu le veuilles ou non, Koffy a des couilles ! insistai-je.

Koffy, toujours en direct à l'écran, continua son plaidoyer pour l'environnement.

— L'expansion minière, surtout non régulée, entraîne une destruction massive de nos forêts. Depuis l'indépendance, nous avons perdu 80 % de nos forêts. Ces forêts sont cruciales à la fois pour notre agriculture et pour notre climat. L'exploitation du lithium et du nickel entraîne des pollutions chimiques de mercure qui nuisent gravement à la biodiversité et à la santé de notre population, développa encore Koffy alors que les cris dans le couloir de l'hôtel devenaient perceptibles à l'antenne.

Dans l'avion, Pascal se leva et s'approcha de l'écran suspendu au plafonnier de l'appareil.

— Qu'avez-vous vu ? lui demanda Vlad

— Il se passe quelque chose de pas normal, colonel, dit Pascal, interpellé par le comportement de la jeune journaliste à l'écran. Elle semblait craindre autre chose et regardait nerveusement à gauche de la caméra qui lui était dédiée, répondit Pascal en fixant l'écran, cherchant à comprendre ce qui se passait

dans cette chambre hors du cadre caméra. Pascal prit le combiné et interrogea Malik au poste de commande de l'appareil : « A quelle heure est prévu l'atterrissage, commandant ? »

— Dans à peine 15 minutes, répondit Malik.

— Oh Pascal ! Que se passe-t-il, demanda Vlad

— Il se passe quelque chose de pas normal dans cette chambre, la fille a peur et ce n'est pas normal, répondit le Pascal.

— Pascal, c'est Koffy qui lui fait peur. C'est un grand malade, il peut effrayer n'importe qui ! dis-je sans trop de conviction.

— Non Charles, il a raison, il y a un bruit de fond, une agitation à l'extérieur, ajouta Vald.

— Je crois que les troubles viennent du couloir, précisa Pascal avant d'ajouter : « Elle ne regarde pas les fenêtres, mais derrière Kouabé sur la gauche. Regardez votre ami, monsieur, lui aussi semble s'interroger. Il regarde sur sa droite, en direction de la porte. C'est dans le couloir ! Il se passe quelque chose dans le couloir. »

— Nom de Dieu, c'est exact, dit Vlad.

— Dans quel hôtel sont-ils, à votre avis, monsieur ? me demanda Pascal.

— C'est le Sofitel ça ne fait aucun doute, on a vu à l'image le toit du Palais des Congrès. Je pense que c'est au dernier étage, certainement au niveau des suites présidentielles, répondis-je sans l'ombre d'un doute.

Pascal repris le téléphone et ordonna aux deux mercenaires stationnés à l'aéroport de se rendre immédiatement sur les lieux. Dans la suite du Sofitel, la journaliste consultait nerveusement ces notes et bredouilla quelques mots.

— Excusez-moi, malheureusement, j'ignore ce qu'il se passe. Nous avons des problèmes de bruit de couloirs dans nos micros. Nous allons régler ça, dit la journaliste encore à l'antenne.

— Oui, encore des agitations organisées par le pouvoir pour nous empêcher de parler au peuple souverain, ajouta Koffy.

— Monsieur, reprenons s'il vous plait, demanda la jeune femme avant de consulter ces notes nerveusement et de le questionner : « Monsieur Kouabé, comment ces signaux contradictoires sont-ils perçus par vos électeurs du premier tour, plutôt conservateurs ? »

— Madame, les Ivoiriens qui m'ont offert 17 % du suffrage du premier tour savent que j'ai toujours souligné l'importance du respect de l'environnement. Madame, les yeux dans les yeux, je vous le dis, la croissance économique ne doit pas nous coûter ce que nous avons de plus précieux : notre environnement et notre autosuffisance alimentaire. Je le dis, en toute vérité, à tous les Ivoiriens qui nous regardent et nous écoutent, répondit Koffy avant que la retransmission de l'interview fut coupée.

Quelques secondes plus tard, un journaliste en plateau reprit l'antenne et annonça une fusillade et une prise d'otages dans le hall de l'hôtel Sofitel d'Abidjan.

— Merde ! Là, ça craint ! où est passé ton banquier ? Pascal, des nouvelles de vos hommes ? demanda Vlad.

— Non, répondit-il

L'avion se posa et nous sautâmes dans une voiture. Enfin, le téléphone de Pascal sonna et nous comprîmes que nos agents avaient pu entrer quelques minutes avant que les assaillants ne bloquent tous les accès. Les deux hommes se trouvaient déjà à l'étage où Koffy avait été localisé. Quand ces derniers arrivèrent à la hauteur de la suite, trois assaillants en armes peu expérimentés rassemblaient leurs otages dans le large couloir. En seulement quelques secondes, nos mercenaires ouvrirent le feu sur ces hommes cagoulés et leur déchirèrent les bras et les jambes. Malgré les directives de ces professionnels, les otages du couloir affolés se disputèrent l'ascenseur et l'escalier pour se jeter dans la gueule du loup.

Dans la chambre, l'un des deux techniciens qui avait tenté une escalade sur le toit de l'hôtel avait chuté lourdement sur la terrasse, alors que l'autre se cachait dans les toilettes. Lorsque nos deux agents entrèrent dans la suite, la femme se réfugia dans les bras de Koffy.

— Pitié, pitié, je ne veux pas mourir, pensez à mon enfant ! hurla-t-elle dans les bras de Koffy. Ce dernier, qui comprit parfaitement la situation, lui asséna une violente claque pour la calmer et la jeta sans ménagement sur le lit.

— Bon sang, fermez-la ! dit-il à la journaliste avant de s'adresser avec virulence aux deux hommes en kaki et armés : « Qui êtes-vous ? Avez-vous abattu ces cinglés ? Y a-t-il des blessés dans le couloir ? »

— Nous sommes là pour vous exfiltrer, monsieur, répondit l'un des mercenaires.

— Qui vous paie ? Qui sont ces malades ? Les avez-vous identifiés ?

— Des terroristes, monsieur.

— Des terroristes, mon cul ! Oh ! Doucement, vous voyez bien que ce gars a une jambe cassée, dit Koffy alors que les mercenaires les rassemblaient au centre de la pièce et sécurisaient les accès.

Koffy n'obtint aucune autre réponse de nos hommes. L'un des deux sortit, traversa le couloir et constata que les voies de secours extérieures étaient encore libres d'accès. Quand nous passâmes enfin devant l'hôtel, les assaillants semblaient reclus à l'intérieur du bâtiment. En le contournant, nous vîmes du personnel de l'hôtel et quelques clients sortant par l'arrière et les flancs du bâtiment.

À son retour dans la suite, l'un des agents contacta Pascal et ils convinrent rapidement d'un plan d'évacuation. Selon leurs directives, nous plaçâmes notre véhicule derrière le bâtiment principal, à proximité des cuisines de l'hôtel. C'est sur le toit prolongé des cuisines que nos mercenaires décidèrent de faire sauter nos exfiltrés. Avant cela, ils avaient dû traverser le couloir du huitième étage et se rendre à l'opposé du bâtiment. Ensuite, ils durent prendre un escalier de secours extérieur à découvert situé sur le flanc gauche du bâtiment.

Quelques jours plus tard, les mercenaires témoignèrent que dès le début du drame, Koffy fit preuve d'un sang-froid hors du commun. L'adrénaline et le stress déclenchèrent une réaction physiologique peu courante. Il fit preuve, selon ces militaires professionnels, d'un courage insolent.

Nos soldats de métier, plus haut, fermaient la voie tandis que Koffy arriva à proximité du toit des cuisines, portant sur son dos le caméraman blessé. À bout de bras, il précipita le jeune homme dans le vide, le retenant par l'une de ses mains. Sans la moindre forme de reconnaissance, il s'adressa alors aux inconnus cagoulés venus le délivrer de cet enfer :

— Oh ! Bande de connards ! Vous vous croyez au carnaval ? Allez-vous rester là sans rien faire ? Attrapez ce gars ! Faites gaffe à sa jambe, vous êtes complètement cons bon sang ! Ce n'est pas vrai ça ! Je vous envoie la fille.

Effrayé par les rafales de kalachnikov claquant à l'intérieur du bâtiment, l'autre technicien ne se fit pas prier pour sauter. La jeune femme en crise de panique fut projetée la tête la première dans le vide sans ménagement. Retenue par les chevilles, cette femme à bout de souffle vit sa robe passer devant ses yeux et ses cris redoublèrent d'intensité. Alertés, deux assaillants arrivèrent sur le lieu de notre évacuation. Le spectacle de cette femme pendue par les pieds, dévoilant l'arrogance de ses sous-vêtements, leur fut fatal. Pascal leur explosa les genoux et je réalisai l'extrême violence de notre situation.

— Oh ! Allez-vous l'attraper, cette hystérique, oui ?

— As-tu bientôt fini de nous engueuler ? répondis-je en remontant ma cagoule sous les yeux de Koffy qui me reconnut immédiatement. En levant les bras au ciel, il lâcha la fille avant que Vlad et l'un des rescapés, encore valides, amortissent de justesse la chute de la jeune femme.

— Ce n'est pas vrai ? C'est toi, Charles ? Mais qu'est-ce que tu fous ici ? Qui sont ces gens ?

— À ton avis ? Saute, il faut qu'on se tire d'ici, lui dis-je.

Lorsque nous fûmes proches du véhicule, l'un de nos mercenaires lança une arme de poing à Vlad et le poussa violemment sur le siège avant du passager. Ce premier mercenaire démarra le van alors que le second brisa la vitre arrière du véhicule avec son casque. Ensuite, à l'aide de son arme, le militaire libéra les milliers de débris de verre accrochés à la carrosserie. Tandis que le véhicule démarrait sans crier gare, il se positionna avec son arme à proximité de la fenêtre en nous ordonnant de nous coucher sur le sol maculé de verre.

Nous n'étions pas sortis d'affaire, ça tirait dans tous les coins. Quand je crus vraiment que mon cœur m'échappait, le colosse couché à côté de moi me prit dans ses bras et le retint.

— Merci d'être venu, mon ami, me dit Koffy.

— Je t'en devais une, non ? lui répondis-je en me demandant ce que j'étais venu faire dans cette galère.

— C'est vrai ! mais comment as-tu su pour ces cinglés ?

— Je t'expliquerai justement, il faut que je te... lui répondis-je avant qu'un bruit terrible n'envahisse l'univers et que notre véhicule ne fût soufflé comme une feuille. Quelques secondes durant lesquelles tout sembla figé, nos corps et les milliers de bris de verre s'élevèrent pour plonger dans une eau tiède. Le premier miracle fut notre atterrissage dans les profonds bassins juxtaposant le complexe hôtelier. Le second fut notre immersion presque immédiate avant qu'un autre souffle accompagné de flammes ne rasât le jardin. Notre cage d'acier protégea nos vies de la déflagration et nous imposa une longue apnée.

Tous les occupants du véhicule sortirent calmement par la fenêtre arrière brisée. C'est lorsque nous sortîmes du bassin que nous vîmes une partie du bâtiment s'effondrer sur le toit du Palais des Congrès voisin.

— Il y avait des gens là-dedans ? cria Vlad encore assourdi par l'explosion.

— Bande de salopards ! hurla Koffy.

— Nom de Dieu, il y avait un meeting de prévu dans le Palais ? lui demandai-je.

— Oui, me répondit Koffy à genoux.

— Ok les gars, on évacue la zone, on sort tout le monde de là ! hurla Pascal à ses hommes à peine remis sur leurs pieds. Les mercenaires s'exécutèrent et prirent sous le bras le blessé et nous nous retrouvâmes rapidement à errer sur le boulevard de France, à quelques centaines de mètres du vacarme de ce drame. Une camionnette klaxonna et s'arrêta, Malik en sortit.

— Oh les gars ! Il y a des blessés ? Tout le monde va bien ? demanda le pilote.

— Oui ça va, dépêchons-nous, l'aéroport sera fermé dans moins d'une heure. Je crois qu'il faut se tirer d'ici très vite, répondit Koffy avant que la camionnette ne reparte en trombe.

Nous croisâmes sur le pont Henri Konan Bédié tout ce qu'Abidjan avait de voitures de police et d'ambulances. Quelques minutes plus tard, nous nous arrêtrâmes sur les trottoirs à proximité de l'hôpital Koumassi et nous déposâmes l'équipe de télévision encore en état de choc. La peur se lisait encore dans les yeux du jeune homme que Koffy prit d'abord dans ses bras et ensuite fermement dans ses mains.

— Jeune homme ! ça va ?

— Oui, monsieur Kouabé.

— Écoute-moi bien, voilà ce qui s'est passé : les terroristes sont entrés dans la suite et m'ont abattu.

— Quoi ! Mais ce n'est pas vrai !

— Oui, mon garçon, ils m'ont abattu et c'est toi qui as sauvé tes camarades. C'est toi qui les as conduits dans l'escalier d'incendie avant que tout s'écroule. C'est clair, c'est toi qui as décidé de faire ça pour sauver la peau de tes collègues, tu m'as bien compris ? Il n'y avait pas de militaires, vous étiez seuls et moi, je suis mort, tu m'entends ? Et tu expliqueras bien ça à ton camarade et à la femme quand elle pourra t'écouter. Si vous dites que je suis vivant, ils reviendront vous questionner et ils vous feront du mal. C'est toi le héros, tu m'as bien compris ? C'est clair ? insista Koffy.

— Oui, oui, c'est clair, mais pourquoi ? Vous n'y êtes pour rien, répondit le jeune homme.

— Pour rien, exactement, mais ce qui s'est passé est très bizarre et je veux connaître la vérité, alors je suis mort, ok ?

— Oui, c'est clair, répondit le jeune homme.

— T'es un garçon courageux, comment t'appelles-tu ?

— Lounès Karaboue.

— En arabe, Lounès c'est un compagnon, tu le sais ça ?

— Oui.

— Tu es un sacré compagnon de galère, Lounès, je suis fier de toi, tu dois te remettre de cette merde, ok ? Et prends soin de tes amis et je te donnerai de mes nouvelles bientôt.

— Ok monsieur Kouabé.

— Appelle-moi Koffy mon garçon, et n'oublie pas.

— Oui, vous êtes mort, j'ai compris, répondit Lounès.

Si le jeune homme accepta de mentir sans saisir le véritable enjeu de son témoignage, pour ma part, je compris que ceux qui avaient tenté de faire taire Koffy n'en resteraient pas là, s'ils savaient ce dernier encore vivant.

À notre arrivée sur le tarmac de l'aéroport, un agent de piste vint informer notre pilote qu'aucun décollage n'était autorisé en raison de la menace d'attentat. Celui-ci demanda que l'on déplace l'avion sur les aires de stationnement de l'aviation privée. Nous montâmes tous à bord discrètement et Koffy insista pour que nous décollions immédiatement.

— Messieurs, il faut se tirer très vite d'ici ! Quelque chose a foiré dans cette attaque ! Pourquoi cette explosion ? Ce n'est pas logique, vos gars l'ont vu, ces mecs n'étaient pas des militaires islamistes entraînés, argumenta Koffy.

— Oui, absolument, juste des malfrats du coin. Ils se sont fait tirer comme des lapins, confirma l'un des deux militaires.

— Et ils sont certainement tous morts dans l'explosion, ce n'est pas clair et cela n'a aucun sens ! ajouta Vlad au fait de ce genre d'action.

— Ce qui est clair, mon colonel, c'est que s'ils s'aperçoivent que monsieur Kouabé est encore en vie, les salopards qui ont fait cela viendront nous trouver la peau pour effacer les traces de leur fiasco, ajouta Pascal avec l'assentiment de ses soldats de métiers.

— Foutons le camp Malik ! ordonnais-je

Ignorant les mises en garde des aiguilleurs criant dans la radio, notre pilote positionna le jet Pilatus à l'extrémité de la courte piste de l'école d'aviation. Il accéléra brusquement et le jet ne tarda pas à décoller avec un angle d'envol bien trop abrupt. Presque immédiatement, le sillage d'un Airbus A320 en approche d'atterrissage nous secoua violemment, nous rapprochant dangereusement du sol. Malik effectua un

virage serré vers l'océan. L'aile sembla frôler de justesse les quelques hangars en bout de piste, mais, Dieu merci, le Pilatus se redressa et stabilisa son ascension.

Si les militaires semblaient moins secoués par les événements, en revanche Koffy et moi avions encaissé un violent choc psychologique. Il fut difficile de nous distancer de ce que nous avions vécu si vite. Nous nous regardâmes et, sans que cela ne soit concerté, nous choisîmes le rire comme mécanisme de résilience.

— On crève de soif ici, bon sang, où est ton hôtesse Charles ?

— Dans ton cul, enfoiré de banquier corrompu ! lui répondis-je très sérieusement.

Ce qui provoqua tout d'abord un petit rire nerveux de Vlad et vint ensuite le rire puissant de Koffy qui lança un fou rire collectif interminable. Jusqu'à ce que la voix de Malik s'adressa à nous en ces termes.

— Ici le capitaine Malik Mioubi qui vous parle, voilà, nous entrons actuellement dans l'espace aérien du Mali en direction de Bamako. Nous volons à une altitude de 41'000 pieds sur un ciel dégagé. Mais, mais en revanche, j'avoue que je ne sais pas quoi dire au pilote du Rafale qui nous escorte depuis 10 minutes. Je vous invite à le saluer sur tribord. Dans l'immédiat, je crains que nous n'ayons pas le choix, nous allons donc suivre les recommandations de ce pilote de l'armée française qui me semble un peu nerveux. Ainsi, nous nous poserons à Bamako pour sans doute un petit séjour en prison de quelques années, tout au plus ! À moins bien entendu que nous puissions nous expliquer sur l'absence de plan de vol et notre décollage, qui, selon les dires du capitaine de ce Rafale, n'a pas été très apprécié à Abidjan. Si une personne, parmi vous, a une petite idée pour que je puisse conserver ma licence, je lui en serais reconnaissant, dit calmement Malik avant de couper son micro.

La dérision de notre commandant provoqua un nouveau déluge de rires. Ceci ne manqua pas d'étonner le pilote du Rafale, descendu de quelques pieds pour observer des passagers hilares le saluer depuis les hublots. Si Malik n'avait pas la moindre solution pour nous sortir de ce guêpier français, ce n'était pas le cas de Vlad qui possédait des plans de vol secrets de la CIA. Il rejoignit Malik dans la cabine de pilotage en pratiquant de longues respirations afin de se défaire de son fou rire nerveux.

— Alors, il est tendu, le pilote français ? Quelques années tout au plus... Ah, celle-là, elle était bonne, dit Vlad avant que son rire contagieux ne reprenne et ne terrasse aussi Malik. Pris de spasmes de rire, ce dernier put à peine lui passer le casque de la radio. Ils décidèrent de respirer conjointement et calmement afin d'évacuer ce fou rire devenant très handicapant. Malik supplia Vlad de se taire, s'il ne voulait pas se prendre un missile du Rafale. Ce qui ne fit que convaincre Vlad d'attraper le micro de cabine et de s'adresser aux passagers.

— Où il est le missile du Rafale ? scanda Vlad au micro

— Dans ton cul ! répondirent en chœur les passagers. Ce qui relança un éclat de rire collectif avant que Pascal ne rejoignît son colonel dans le cockpit.

— Colonel, s'il vous plaît, il faut vraiment faire quelque-chose, il sera difficile de se sortir des griffes des Français une fois à terre, insista Pascal.

— Oui absolument... ffffffffffffff ! ça y est ! Passez-moi la radio... ffffffffffffff , tout va bien, on se calme, on se calme. Connecte-moi, Malik, s'il te plaît.

— C'est le bouton ici, lui montra Malik

— Ffffffffffffff, il n'y a rien de drôle, j'ignore pourquoi je ris bêtement, Pascal, vous avez raison, nous sommes dans une situation assez compliquée, nous devons réagir, allons-y, allons-y ! dit Vlad en respirant profondément.

— Colonel, quel est votre plan ? demanda Pascal, très inquiet par l'état d'ébriété de son supérieur.

— Ah oui, c'est très simple : regardez, vous demandez à ce pilote de transmettre à son commandement cette référence chiffrée ici, vous voyez ? répondit Vlad à Pascal lui montrant une série de codes chiffrés affichés sur son smartphone. Il ajouta : « Et voilà, dans quelques minutes, nous serons des agents de la CIA transportant des pauvres diables de terroristes à l'avenir très incertain. »

— Et c'est tout ? demanda Malik, très étonné.

— Oui, absolument, c'est tout ! confirma Vlad.

— Colonel, combien de verres avez-vous bus ? demanda Pascal.

— Ha oui, alors maintenant ce sont des coups bas, on ne respecte plus aucune hiérarchie et bientôt, c'est la mutinerie ! réagit Vlad avant que Malik ne s'empare du smartphone de ce dernier. Il retint le code et contacta le pilote du Rafale s'octroyant un accent texan très marqué.

— Faucon 2, vous m'entendez ?

— Ici Faucon 2, à l'écoute, 5 sur 5.

— Ici l'agent Edward Snowden, de la Central Intelligence Agency, veuillez immédiatement...

— Edward Snowden ? reprit le capitaine français.

— Oui parfaitement ! confirma Malik.

— Vous êtes Edward Snowden ? Et, vous êtes de la CIA, c'est bien cela ? demanda encore le pilote français.

— Parfaitement ? répondit encore une fois Malik.

— Ok, et moi, je suis la reine d'Angleterre. Qu'est-ce que vous en dites, Edward ? ajouta le pilote du Rafale.

— Faucon 2 ! Veuillez transmettre immédiatement à votre base de commandement le code que je vous envoie sur la ligne 16, dit fermement Malik au pilote de l'armée française. Ce dernier, dans le doute, contacta sa base sans couper la radio VHF connectée à notre jet.

— Faucon 2 à Base Contrôle 101 Bamako, vous m'entendez ?

— 5 sur 5, mon capitaine, répondit la base.

— Écoutez, j'ignore si je me fais bananer, mais il y a du nouveau avec notre PC-24 immatriculé en Suisse. Un agent de la CIA serait à bord et il s'est identifié sous le nom d'Edward Snowden. Il a transmis

cette identification sur la ligne 16, vous pouvez vérifier s'il vous plaît ? demanda sans conviction le pilote du Rafale, tandis que dans notre avion Malik suffoquait de rire, Vlad ajoutât.

— Edward Snowden ! Mais, pourquoi pas Julian Assange ?

— Edward Snowden, quand même ! dit Pascal, à son tour, ne pouvant retenir ses larmes de rire.

— Oh, ça va ! Ça m'est venu comme ça ! Vous n'aviez qu'à le faire ! répondit Malik entre deux spasmes.

Vlad s'empressa de venir nous raconter cet échange surréaliste entre Edward Snowden et un pilote de chasse français. Alors Koffy qui avait englouti ce qui restait d'une bouteille de whisky, descendit son pantalon et colla ses fesses contre le hublot du Pilatus. Vlad et moi suivirent son exemple, ce qui relança une belle hilarité collective.

Quelques minutes plus tard, le pilote reçut une réponse de sa base le priant de s'éloigner du jet sans délai. Ensuite, nous fûmes contactés par Bamako et nous pûmes obtenir de leur part un plan de vol pour une escale salutaire à Marrakech.

L'aile de l'avion avait bel et bien touché le toit d'un hangar à Abidjan et nos radars avaient été endommagés. L'avion nous imposa donc une trêve de quelques jours dans la ville rouge. J'y avais mes habitudes au Namaskar. Nous y logeâmes quelques jours.

À notre arrivée dans le hall, j'interpellai Pascal.

— Vous allez bien Pascal ? lui demandai-je.

— Oui, étonnamment, je me sens bien. Je ne vous cache pas que je suis fatigué, mais ça va. Sans doute cela vous paraîtra-t-il bizarre, mais je crois que j'apprécie la tournure de mon travail dans vos nouvelles activités, monsieur.

— Oui, en effet, c'est très bizarre, répondis-je en souriant.

— Ça me rappelle mes premières missions au Mossad. Et vous, monsieur, comment allez-vous ? Vous avez assuré, bravo.

— Merci, en ce qui vous concerne... Enfin, visiblement, Vlad est particulièrement fier de vous. Je tenais à vous le dire moi-même, car à l'évidence, ce n'est pas très coutumier de se féliciter dans l'armée, lui dis-je.

— Dans l'armée israélienne, particulièrement, monsieur, précisa Pascal.

— Oui, en effet, c'est frappant. Enfin, personnellement, je tiens à vous remercier et je souhaiterais... Voilà, si cela ne vous dérange pas... lui dis-je embarrassé avant de le prendre dans mes bras. Une fois de plus, je devais la vie à cet homme et presque à bout de nerfs j'ajoutai : « Merci mon ami. »

— C'est normal monsieur. Tout ira bien, monsieur, nous formons une bonne équipe, je crois, me répondit le militaire en me tapotant gentiment dans le dos.

— Eh oui, et cela fait, plus dix ans, n'est-ce pas ? lui dis-je

— Douze ans, monsieur ! répondit Pascal en me replaçant devant lui.

— Alors, dites-moi, si on se tutoyait ? Bien entendu, tu peux continuer à vouvoyer ton alcoolique de colonel ! Ça ne me dérangerait absolument pas, lui dis-je en souriant avant qu'il n'éclate de rire sachant que Vlad nous écoutait depuis quelques minutes.

— Pascal, si tu tutoies cette vieille pédale avant moi, je te vire, dit Vlad.

— Donc, c'est toi qui vires les gens maintenant, demandai-je.

— Oui, exactement, c'est le bordel dans cette organisation. On a failli y passer quatre ou cinq fois aujourd'hui ! Il faut incontestablement une personne compétente aux commandes, dit-il très sérieusement avant que Pascal nous prît les deux dans ses bras. Il nous parla avec un ton qui perdit de sa courtoisie pour gagner nos cœurs de longues années.

— On forme une putain d'équipe, les gars! nous dit-il, tandis que nous restions enlacés comme des joueurs en mêlée au centre de ce grand hall 5 étoiles.

— Dis-moi, Pascal, que penses-tu de ces bouchers sanguinaires au service de Sa Majesté ? Nous pourrions les garder avec nous ? demandai-je.

— Nous avons encore des missions de ce genre ? demanda-t-il.

— Oui, je le crains, lui répondis-je.

— Dans ce cas, nous pourrions leur proposer un CDI, répondit Pascal très sérieusement avant que notre mêlée ne se disloquât brusquement.

— Un quoi ? demandai-je.

— Un CDI, un contrat à durée indéterminé, précisa Pascal.

— Ah, je vois, c'est aussi simple que ça ? Des tueurs en CDI quoi ?

— Oui, comme une secrétaire, quelque chose de ce genre, dit Pascal.

— Très bien, tu savais ça toi ? demandai-je à Vlad.

— Oui, oui, bien sûr, répondit Vlad.

— Mais il faudrait les loger, ce n'est pas compris dans le CDI, c'est en plus. Ces gars-là n'ont pas de maison, ajouta Pascal.

— Merde, mais où on va les mettre ? demanda Vlad

À ces mots, je sentis le fou rire remonter sur mon visage. J'essayai de me crispier mais les premières larmes de rires jaillirent de mes yeux. Vlad fut immédiatement contaminé et ses yeux rirent bien avant lui.

— Charles, non, non, je t'en prie, arrête avec ça ! me dit Vlad.

— On va les loger où, ffffffff dans ton..., essayai-je de dire avant d'être rejoint dans cette hilarité collective par celui qui devait être mort depuis maintenant plus de six heures.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce qu'il a dit ? Non ! Il l'a redit, il l'a fait exprès ? dit Koffy avant que nous repartions tous ensemble dans l'apesanteur d'un rire résilient.

Ce qui était à l'évidence, aux yeux de nos deux soldats de métier, un sérieux trouble psychologique consécutif aux événements de la journée.

Puis les rires firent place à la douloureuse réalité des événements. Selon les médias ivoiriens, des centaines de personnes périrent sous les balles et sous l'effondrement des bâtiments. Pourtant, pour ma part, c'étaient les images de ces hommes à terre, sous mes yeux, les jambes explosées par les balles de Pascal, se tordant de douleur, qui me torturaient l'esprit. Nous les avions laissés à terre. Sans doute, nous aurait-ils abattus sans l'intervention rapide de Pascal. Avaient-ils été brûlés vifs par l'explosion du premier étage de l'hôtel ? Il m'était impossible de trouver le sommeil. Je descendis dans le hall de notre palace marocain déserté de sa riche clientèle française. Passant devant le patio, je croisai Malik qui revenait épuisé de l'aérodrome.

— Charles, il faut baisser le rythme, me dit-il contrarié.

— Oui, en effet, tu prends un verre ? lui demandai-je

— Non, je vais me coucher et tu devrais en faire autant, bonne nuit, Charles.

Pour me rendre dans le jardin éclairé par des éclats d'étoiles, je traversais des rideaux blancs accrochés à ces grandes arcades berbères. Derrière, je vis deux hommes, les pieds dans un bassin de pierres de lune. Ils semblaient se connaître depuis peu. Ils s'observaient respectueusement comme si une amitié arrangée les unissait pour l'éternité. Les deux se questionnaient sur ce que présageait cette union.

J'attrapai une bouteille de whisky sur une table et quelques verres abandonnés sur une autre. Je m'approchai de mes amis et levant les bras au ciel, je descendis les marches du bassin. Je me glissais habillé dans cette eau qui ne rafraîchissait plus personne dans cette nuit marocaine. Je n'eus pas le temps de remplir les verres que Koffy et Vlad s'immergèrent aussi dans le bassin. Nous bûmes quelques verres, la tête dans les étoiles et le corps au trois quarts immergé.

— Vlad, tu lui as parlé ? lui demandai-je

— Non, je préfère que tu le fasses, j'ai toujours détesté ces enfoirés de banquiers prétentieux. Et, tout noir en plus, c'est trop pour moi, navré, répondit Vald arborant le troisième degré de son ivresse.

— J'entends que nous sommes dans les amabilités d'usage, répondit Koffy avant que la main d'un géant de la NBA descendu du ciel enveloppa la tête de Vlad et l'immergea quelques secondes. Je protestai violemment auprès de l'arbitre pour un geste flagrant d'antijeu et Vlad put sortir la tête de l'eau. Devant la menace d'une récurrence, Vlad pensa devoir préciser ses intentions.

— Oh, je rigolais !

— Moi aussi, mais regarde quand même au fond si tu n'as pas laissé tomber un truc, dit le colosse avant de faire replonger la tête de Vlad dans le bassin.

— Bon, ça suffit, dis-je et Vlad réapparut.

— Eh, le gros ! Je fais 5 minutes en apnée. peux-tu en dire autant ?

— Bien sûr, Jacques Mayol, après, tu t'es sûrement réveillé dans les bras d'un dauphin, lui répondit Koffy

— Bon, ça suffit, Koffy, il faut qu'on te parle, dis-je avec plus de sérieux.

— Non, ce n'est pas vrai, ne me dites pas que vous allez déjà me larguer ? Je suis seul ici et à l'heure qu'il est, ils m'ont sûrement tous enterré.

— Écoute, voilà, comme tu le sais certainement, PFP fonctionne fort, lui disais-je.

— C'est quoi, PFP, me demanda Koffy.

— Comment ça, c'est quoi PFP ? ajouta Vlad. Tu ne connais pas PFP, l'ONG planétaire, Pay for the Planet ? s'étonna Vlad.

— Non, navré, je ne connais pas votre PFP machin, j'en suis désolé, répondit Koffy agacé.

— Enfin, Koffy, le monde entier en parle ! ajoutai-je.

— Le monde entier peut-être, mais pas en Côte d'Ivoire le mois dernier. C'est quoi ce truc ? demanda-t-il.

— Oh putain ! Charles, on va se coucher, on en a pour des heures d'ici à ce qu'il comprenne tout ça.

— Sans déconner Charles, il est quand même tout petit ton ami pour m'insulter ! me dit Koffy.

— Ok, ok, pour faire simple, on a inventé une identité numérique pour les réseaux sociaux, une sorte de label écolo contre le réchauffement. Un truc animé qui montre à tes amis que tu cotises mensuellement pour le refroidissement de la planète.

— Quoi, mais qu'est-ce que c'est que cette débilité ? Et, ça marche ?

— Oui.

— Combien ça coute ? demanda Koffy.

— Moins de 10 dollars par mois, répondit Vlad.

— Quoi ! Et, il y a des cons qui se sont abonnés à cette merde ? s'étonna Koffy.

— Oui, à ce jour, environ 66 millions de personnes, lui répondis-je en deux gorgées de whisky.

— Quoi ! Mais qu'est-ce... QUOI ! COMBIEN ? s'étouffa Koffy.

— C'est très provisoire, nos prévisions sont bien plus importantes. Nous n'avons pas les derniers chiffres. As-tu appelé les gars ? demandai-je à Vlad

— Non ! mais ça a certainement bien bougé depuis hier, répondit Vlad.

— Oui, sans doute 1 ou 2 millions de plus, dis-je.

— Oh ! Oh ! Vous me faites marcher ! Vous êtes bourrés et vous n'avez rien trouvé de mieux que de vous moquer d'un pauvre gars qu'on a voulu assassiner froidement. Oui, c'est ça, vous êtes des cyniques en fait ! nous dit Koffy subjugué.

Nous laissâmes quelques secondes se dérouler, Koffy au centre nous regarda l'un après l'autre. Il constata que malgré notre ivresse, nous étions sérieux. Vlad et moi esquivions ce corps immense et nous nous regardâmes, surpris que l'on puisse douter de nos aveux d'escrocs. Nous le lui affirmions encore d'un hochement de tête et nous scellions irrévocablement nos vies à un blanchisseur de renom.

— Donc ! Vous êtes en train de me dire que votre ONG, à la con, encaisse 660 millions de dollars tous les mois ? demanda Koffy.

— Tous les mois, oui, Koffy, comme je te l'ai dit, c'est très provisoire, ça va augmenter, lui répondis-je

— Augmenter, c'est ça, oui ! dit Koffy, ébahi

— Oui, mais on a des frais quand même, quelques bureaux, déjà beaucoup de personnel, ajouta Vlad.

— Des frais, bien sûr, répéta Koffy semblant se souder aux pierres du bassin. Il nous regarda fixement l'un après l'autre quelques secondes.

— Charles, j'ai l'impression qu'on l'a perdu. Je vous laisse un instant, je vais nous dégoter une autre bouteille dans cette misérable auberge, dit Vlad en sortant du bassin avant que Koffy ne retrouva la parole.

— Nom d'un chien ! Mais, qu'est-ce que vous allez faire de tout cet argent ? Acheter des frigos ? me demanda Koffy.

— C'est là que c'est compliqué, en vérité, c'est une escroquerie. Nous n'avons pas l'intention de lutter contre le réchauffement climatique, précisai-je.

— Sans déconner, me répondit Koffy pas très étonné.

— Nous souhaitons consacrer ces fonds à la préservation de l'environnement et du vivant.

— Tu te rachètes une conscience, Charles ?

— Oui, ce n'est pas faux et comme tu le sais, je suis bien placé pour évaluer les dégâts environnementaux concédés par cette saloperie de transition énergétique, lui précisai-je. Sans chercher à le convaincre, je lui avouai ma reconversion d'escroc climatique pour ce qu'il me paraissait prioritaire : « Koffy, je suis le plus grand escroc du siècle, j'en suis navré mais j'ai besoin de toi. »

— Du millénaire, oui ! Ouah, Charles, je savais que tu étais le meilleur, mais là, tu renvoies Zuckerberg aux études ! me dit Koffy, bluffé.

— Bon, Koffy, tu ne te vexeras pas si je te dis qu'à l'évidence, tu as perdu ton emploi aujourd'hui.

— Oui, c'est vrai, me répondit Koffy, touché dans son honneur.

— Et d'ailleurs, je te rappelle que tu es mort à l'heure qu'il est. J'espère que tu as appelé tes parents et ta sœur ? lui demandai-je.

— Ah non, merde ! Mais je compte bien ressusciter de toute façon.

— Bref, tu m'autoriseras le compliment, je crois que beaucoup de personnes le pensent sincèrement... C'est vrai, tu es le banquier le plus... comment dirais-je... Le plus retors de la place.

— Alors maintenant, je t'arrête, cela dépend de quelle place tu parles, mais entre New York, Londres et le Luxembourg, je te l'accorde, on peut le dire. Toutefois, les Asiatiques me connaissent moins bien. Cependant, je commençais à être vraiment apprécié à Hong Kong avant de me lancer dans cette campagne politique moisie.

— Les Africains, on peut le dire, factuellement, ils ne t'aiment pas tant que ça, ajoutai-je.

— Ça, c'est un coup bas, Charles, me répondit Koffy.

— Oui, c'était pour déconner. Bon, tout d'abord, je dois te dire que Vlad est encore un haut gradé de Tsahal. C'est une couverture militaire qu'il conserve, car en vérité, il dirige une organisation assez... Comment te dire... Tentaculaire.

— Une organisation, quel genre d'organisation ? me questionna Koffy, s'attendant encore à une révélation.

— Oui, une organisation de résistance pour la transmission d'informations. Ses agents agissent pour empêcher des meurtres commandités par les gouvernements. Ils pourrissent des actions de propagande, etc.

— Comment ont-ils les infos ?

— Alors c'est là que c'est fort. La Sentinelle a des agents dormants partout.

— La Sentinelle ?

— Oui, La Sentinelle, j'imagine qu'Anonymous était pris. Bref, ils ne se connaissent pas entre eux, ils sont juste validés les uns aux autres par une blockchain.

— Mais personne ne les a jamais identifiés ? me demanda Koffy.

— Non, pour faire simple, personne ne connaît leur existence, il n'y a pas de revendication, pas d'identification, les enquêteurs constatent parfois que des millions de personnes sur la planète possédaient déjà cette information piratée sur leurs ordinateurs. Poursuivre des fuites d'une telle ampleur n'est pas envisageable pour les gouvernements ou les privés qui se sont fait hacker.

— Nom d'un chien ! s'étonna Koffy.

— Oui, d'ailleurs, autant que je te le dise, tu dois la vie à ces gens-là.

— Quoi ! es-tu sérieux ?

— Oui, oui, c'est un membre à Baltimore qui a alerté Vlad.

— Je veux le remercier ! me dit Koffy.

— Ha, mais on ignore qui c'est ! C'est une personne parmi les 30'000 qui travaillent dans un bunker près de Baltimore. Bref, on a appris que les services de la NSA et de la DGSE fermaient les yeux sur des mouvements de mercenaires du Mali vers Abidjan.

— Ce n'est pas vrai !

— Oui, exactement, un attentat sous faux drapeau islamique, mais commandité par je ne sais qui. Et j'ignore si l'industrie minière a quelque chose à voir avec ça finalement.

Vlad réapparut et descendit les marches de ce bassin avec une autre bouteille à la main. Koffy le regarda fixement avant de me questionner encore.

— Charles, tu veux dire que ce poivrot peut inquiéter n'importe quel gouvernement ou une multinationale, me demanda Koffy interloqué.

— Oui, c'est ça, lui répondis-je.

— Nom d'un chien, mais j'y pense, c'est pour ça alors que tu as joué le repentis à la télévision? Ce mec t'a fait peur, c'est ça non ?

— Non, du tout, je voulais juste me sortir de tout ça et j'ai retrouvé Vlad ensuite. On a grandi ensemble, lui précisai-je

— Koffy se retourna vers Vlad tentant vainement de verser du whisky dans trois verres alignés sur la margelle de petites pierres bleues.

— Alors, tu es un officier du Mossad ? lui demanda Koffy souhaitant l'entendre de la bouche de l'homme immergé à ses côtés.

— Oui, colonel, dans le renseignement numérique, répondit Vlad.

— Tu as tué des gens ? demanda Koffy.

— Assez peu de mes mains, mais beaucoup avec mon clavier, malheureusement, répondit Vlad.

— Et tu es encore aujourd'hui en fonction ? demanda Koffy.

— Oui et non, officiellement, je suis en préretraite, j'ai subi une blessure importante.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, mon vieux ? demanda Koffy empathique.

— C'est bidon, j'ai falsifié mes rapports médicaux, répondit Vlad avant que Koffy ne sortît de l'eau.

Ce dernier enleva sa chemise trempée et la jeta à terre comme il aurait pu le faire de ses chaînes avant de hurler : « NOM DE DIEU DE MERDE ! JE DEVRAIS ÊTRE MORT MAIS BORDEL DE MERDE JE SUIS BIEN VIVANT ! »

Sa voix fut si forte que les concierges nocturnes à l'autre bout de l'hôtel sursautèrent et vinrent, persuadés de trouver un noyé dans le bassin. Koffy comprit que sa présence ici oscillait entre fatalité et providence. Était-il là parce qu'il fallait accompagner deux cinglés déterminés à faire trembler un bout du monde ? Avant de plonger, il devait savoir, alors il me questionna.

— Charles, dis-moi que tu m'aurais appelé.

— Je t'ai appelé Koffy ! C'était impossible de te joindre, on a immédiatement décollé, lui répondis-je.

— Ok, mais dis-moi que tu serais venu même si tu n'avais pas eu besoin de moi pour encadrer ton escroquerie ? me demanda encore Koffy avant que je ne sorte de l'eau pour m'approcher de lui, alors Vlad, plus affecté, me suivit et lui répondit avant moi.

— J'ignore pourquoi Charles te respecte autant, il doit avoir ses raisons et elles doivent être bonnes. Alors, je vais te le dire et écoute-moi bien, parce que je ne vais pas te le répéter ! Il SERAIT VENU ! Et, si tu ouvres encore une fois ta grande gueule pour insulter mon ami, je ferais creuser un trou à ta taille dans le désert du Néguev. Tu m'as compris le grand ? lui répondit violemment Vlad.

Le colosse hocha de la tête, la tourna de gauche à droite, nous regarda très ému, il se retourna, tenta de dissimuler l'une de ses larmes que la vérité et l'alcool nous arrachent. Il refit face à nous et, écartant ses bras immenses de part et d'autre, il posa ses mains sur nos épaules réunies autour de lui.

— Merci, merci beaucoup, les gars, bon sang, je le réalise maintenant, j'y serais passé. Et, l'équipe de télévision aussi d'ailleurs ! Bon et bien, je gérerai vos milliards et j'en diluerai quelques-uns pour ta Sentinelle, c'est bien ça ?

— Exactement Koffy, en autre chose dont nous parlerons plus tard, lui répondit Vlad, alors que nous retournions dans nos chambres avant le lever du jour.

— Bien entendu, tu seras grassement payé, ajoutais-je.

— Sans déconner, depuis quand je travaille gratuitement, Charles ?

— Koffy, tu comprends bien que quand il dit grassement, c'est une image, ajouta Vlad.

— Charles, fait le taire, il m'énerve déjà.

Quelques jours plus tard, le gouvernement ivoirien déclara qu'un groupuscule islamique avait été à l'origine de l'assassinat de plus de 180 victimes. Le président candidat ajouta qu'il regrettait la disparition dans cet attentat d'un grand homme de la finance internationale qui avait fait la fierté de la Côte d'Ivoire. Mais pas un mot sur la providentielle extinction d'un candidat qui aurait mieux fait de la fermer au second tour.

CHAPITRE XVII

Bahamas, Cat Island, octobre 2025

Dès ses premiers jours sur les rives de la French Bay, Koffy fut submergé par les vagues d'enthousiasme de nos jeunes initiés présents autour de lui. Tout était au-delà de ce qu'il avait imaginé à l'écoute de nos aveux à Marrakech.

Koffy devait rapidement ressusciter. Contraint de collaborer avec un individu dont le parcours professionnel le repoussait, Joshua tourna quelques images du banquier tout à son avantage. Un premier plan grotesque de ce qu'on pouvait apparenter à un éléphant de mer se jetant à la mer fut monté avec un plan séquence de ce même animal ressortant enfin de l'eau. À la fin du mouvement de caméra, Koffy s'accommoda d'un transat gigantesque afin que le cadre puisse se figer sur la date du journal lu par le colosse rescapé quelque part sur une plage sans décors.

Ces images du candidat disparu, dans son plus simple appareil, envoyées à Abidjan, surent convaincre le rédacteur en chef de Lounès de le programmer le soir même dans son journal. À 20 heures 15, Koffy apparut bien vivant devant plusieurs millions de téléspectateurs ivoiriens subjugués. Il déclara en direct que l'on avait attenté à sa vie et assassiné 186 personnes afin de propager la peur et diviser le pays. Ceci dans le seul but de reconduire la présidence autoritaire d'Atarouat. Il témoigna avoir vu les assaillants et qu'il ne s'agissait que de misérables brigands sans foi ni loi payés pour tuer. Alors, il réitéra sa recommandation de voter pour le candidat de l'opposition démocrate, plus précautionneuse de l'environnement. Koffy rappela à ses concitoyens que les entreprises minières corruptrices du gouvernement étaient non seulement un danger pour l'environnement et la santé, mais qu'elles représentaient une menace réelle pour la démocratie. Et, il conclut comme suit :

— Ce fut une expérience douloureuse et violente et je dois la vie à des amis venus me sauver au péril de leur existence. Nous n'avons pu épargner de ce massacre que quelques personnes que je libère aujourd'hui du secret de ma disparition. Je vous embrasse, mes jeunes amis d'infortune, et j'espère vous revoir bientôt. Chères concitoyennes, chers concitoyens, je me retire de la vie politique. Mais sachez que quoi que je fasse et où que je sois, j'œuvrerai pour notre pays, à bientôt ! termina Koffy.

Le jeune Lounès en régie, figé devant son écran, essuya une larme à la lecture du message de son nouvel ami « Merci compagnon et à bientôt, Koffy ».

Alors, notre colosse fut patient et durant un mois, il réfléchit à son nouveau défi. Il traversa vaillamment toutes les lumières de notre lagon. Il passa à maintes reprises sur la barrière de corail. Sans crainte, il fit face aux squales de cinq mètres, semblant l'ignorer avant de disparaître. Il comprit que désormais la Sentinelle masquerait ses traces et saurait l'éclairer là où ses rivaux nageraient encore en eaux troubles. « Qui pourra encore rivaliser avec moi ? » se demanda-t-il.

Enfin, une vague plus longue que la précédente nous le ramena sur la plage. Je le regardai portant ce masque de plongée bien trop petit sur ce front perché à près de deux mètres. Je le vis remonter son short de bain qui le recouvrait du ventre aux genoux. Il fit encore face à l'océan un instant et se retourna. Il me regarda déterminé et je compris qu'il ne se contenterait pas de participer.

Son smartphone s'agita sur sa serviette, je le lui lançai. Koffy l'attrapa de sa main gauche sans même le regarder. Il regarda son écran, prit acte de la réélection d'Atouarat et instinctivement le renvoya derrière lui dans l'océan. Sous le regard sévère de Julia, le colosse s'empressa de le récupérer avant qu'une vraie vague d'indignation ne le fasse réellement disparaître.

— L'enfoiré ! marmonna Koffy.

— Il avait tout de même déploré votre disparition et il a été très élogieux : « La fierté de la Côte d'Ivoire » tout de même ! lui dit Julia avant d'ajouter : « Je ne veux pas être méprisante, mais lorsque Charles a disparu, personne ne l'a vraiment pleuré »

— Merci, ma chérie, c'est très aimable, dis-je en me lavant et me dirigeant vers la glacière disposée à l'ombre d'un bancal cabanon de plage.

— Alors ça, ça me fait plaisir, nous dit Koffy tout sourire.

— Que personne ne m'ait pleuré ? lui demandai-je la main dans les glaçons, attrapant deux bières dont une que j'adressai au colosse qu'il rattrapa, encore une fois, sans même la regarder.

— Non ! Ça, tu ne peux t'en prendre qu'à toi, tu as toujours été une personne trop discrète, non, ce qui me fait plaisir, c'est ce « ma chérie », révéla Koffy sous le regard amusé de Julia.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si bouleversant, lui dis-je.

— Sérieusement, qui aurait pu imaginer ça ? C'est fou quand même ! Charles, avec une femme et quelle femme, Allah est grand je te le dis !

— Ouais, bon, ferme-là et suis-moi, il faut que je te montre quelque chose, lui dis-je en tournant les talons.

Quelques minutes plus tard, nous nous retrouvâmes dans l'obscurité humide d'une caverne taillée dans la roche et scellée de béton de part et d'autre.

— Oh ! Tu allumes Charles, on est où là ? demanda Koffy.

— Attends, je ne trouve plus le... Matthew! Pouvez-vous allumer, s'il vous plait ? demandai-je avant que la lumière ne revienne. Alors, Koffy se retrouva nez à nez devant une porte de coffre-fort.

— Ouah, vous cachez du cash ici ? demanda Koffy.

— Non du tout, Matthew, vous voulez bien vous retourner, dis-je en tournant les vieux disques de combinaison du coffre.

— Merci ! Je vois que la confiance règne, ronchonna Matthew.

— Oh ! Oh ! C'est quoi ça ? demanda Koffy éberlué, lorsque la porte s'ouvrit.

— Tu vois bien ! lui dis-je.

— Je vois bien, mais comment ces lingots sont arrivés ici ? Tu as jeté par-dessus bord les pirates qui les ont déposés ici, j'espère ? Charles ! À qui est tout cet or ? insista Koffy.

— Au fondateur de la MS. Durant l'apartheid, Briger gardait au chaud l'or que la Confédération Suisse ne pouvait toucher directement de l'Afrique du Sud. Comme tu le vois, il n'a pas tout rendu.

— Connaissant le personnage, c'était une naïveté coupable ! s'étonna Koffy.

Koffy regarda en profondeur et de gauche à droite comptant le nombre de palettes disposées dans le coffre. Puis, de bas en haut, il compta le nombre de lingots sur une palette.

— Mille huit cent trente-quatre, non, trente-six, mille huit cent trente-six lingots, au cours actuel, je dirais un milliard six cent cinquante millions de dollars !

— Ouah, tu as mangé une Texas Instrument tout petit ?

— Oui, une ou deux, tu sais bien qu'à Abidjan, on en avait beaucoup trop, alors on les bouffait, normal ! me répondit Koffy en se rapprochant encore de l'une des palettes. Il se baissa et ajouta : « Ton affaire d'Afrique du Sud, ça ne colle pas pour ceux-ci, Charles »

— Pardon ?

— Regarde ce lot, sans doute les 300 premiers, regarde bien, ils ont le marquage d'un fondeur brésilien, les numéros de série ont été retrempés. Tous les autres au fond ont le label du fondeur Valcambi. Pour l'Afrique du Sud, c'est cohérent. Mais, tu le vois bien Charles, ceux-ci n'ont rien, précisa encore Koffy.

— Nom de Dieu, cela veut dire que quelqu'un est venu ici déposer d'autres lingots après la mort de Briger

— Non pas forcément, je te dis juste que ceux-ci viennent d'ailleurs. Briger a dû les acheter, ou bien plus probablement se faire payer avec des lingots dégriffés.

— Mais par qui ? demandais-je.

Vlad put répondre à cette question quelques jours plus tard au même endroit.

— Des commissions occultes sur des grandes opérations financières sont payées sans trace avec des lingots comme ceux-ci.

— Tu es sûr de ça ? lui demandai-je.

— J'ai vu exactement les mêmes à Anvers dans une fonderie de recyclage. Des politiciens israéliens commissionnés en lingots dégriffés par des banques dont ils n'osaient même pas prononcer le nom y convertissaient leur or en dollars. Ceci en toute discrétion et sans laisser la moindre trace, mon Charles, me répondit encore Vlad.

— Cela voudrait dire que Briger s'est fait payer de cette manière pour quelque chose de bien particulier, voilà, mais quoi ? ajouta Koffy.

— Briger était poursuivi aux États-Unis pour plus de soixante chefs d'inculpation comme des détournements d'embargos et j'en passe. S'il s'est entendu avec le haut du panier de la finance sur des

projets d'extraction de matière première. La présence de ces lingots dégriffés n'est pas vraiment étonnante finalement, dis-je.

— Il doit y avoir quand même des documents d'accords, des traces de ça quelque part, vous avez tout fouillé ? demanda Koffy.

— Oui, je pense que oui, n'est-ce pas Matthew ? demandai-je à notre gardien des lieux qui parut soudainement embarrassé, se rappelant d'un fait curieux.

— Il a creusé dans la chambre ! dit-il.

— Quoi, mais comment cela « creuser » ? demandai-je.

— Oui, une nuit, en passant devant la fenêtre de sa chambre, j'ai vu Briger creuser et ensuite déposer un truc comme un ordinateur portable dans le trou.

— Et pourquoi dans sa chambre ? demanda Vlad.

— Je n'en sais rien, oh ! Ce gars me faisait peur, je ne lui ai pas demandé. Mais, il a creusé, sous votre lit, sous le plancher, dans les cailloux et le sable.

— Sous mon lit, vous dites ?

— Oui, c'était sa chambre, me répondit abruptement Matthew.

Alors, très vite, nous nous retrouvâmes devant un ange endormi sur un drap de soie blanc.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? murmurai-je.

— Oui, c'est complètement dingue, elle est sublime. Comment une vieille pédale dans ton genre a-t-elle fait pour la séduire, bon sang ? me demanda Koffy subjugué avant que Julia ne se réveille.

Si son premier œil me fut consacré, le second fut surpris d'entrevoir Vlad et Matthew dissimulés derrière un colosse tout sourire. Elle releva doucement sa nuque et constata que son corps nu était encore recouvert de son drap blanc.

— Charles, rassure-moi, tu as fait payer l'entrée, j'espère ? me dit Julia à voix basse.

— Non ma chérie, bien sûr que non, pardonne-moi, mais nous avons une urgence, aurais-tu la gentillesse de te lever. Briger a vraisemblablement caché quelque chose sous le plancher. C'est important, il faut absolument que nous regardions sous le lit.

— Très bien, oui, pourquoi pas, je vais me lever, je vais vous laisser regarder sous le lit, mais avant une petite chose... FOUTEZ LE CAMP D'ICI ! BANDE DE VIEUX VICIEUX !

— Bien entendu, on s'en va, habille-toi tranquillement, répondis-je avec le plus de dignité possible.

— MATTHEW VOUS ME DÉCEVEZ BEAUCOUP !

— Madame, ce sont eux qui m'ont forcé, je vous le jure, répondit Matthew avant que son manque de solidarité masculine lui vaille une claque violente dans le dos.

— Écoutez-le fayotercelui-là, lui dit Koffy.

De l'autre côté de la porte, nous entendîmes des glissements de meubles accompagnés du bruit de quelques planches frappant le sol. Ces bruits sourds précédèrent un cri de frayeur perçant les oreilles. De retour dans la chambre, nous découvrîmes le lit debout sur son flanc, quelques planches de

parquet sur le sol et le buste de Julia émergeant du plancher. Les mains sur son visage, ses yeux effrayés regardaient ses pieds.

— Chuuuuuuut, Charles, enlève-moi cette chose de mes pieds, me chuchota Julia terrifiée avant que nous nous approchions du trou et aperçûmes une couleuvre jaune sillonnant les pieds de Julia avant de se sauver en glissant rapidement sur le plastique brisé d'un ordinateur portable. Cette pièce de collection, signée d'une pomme croquée dans les années 2000, reposait sur le ventre d'un squelette humain allongé sur le dos. Avant que Julia pût me tendre une main, Koffy la sortit à bout de bras de cette tombe.

— Nom de Dieu, il a buté la diva ! dis-je.

— Qui ça ? Quelle Diva ? Pourquoi serait-ce une femme ? demanda Vlad

— Les bijoux sont un indice et la largeur du bassin est celle d'une femme, répondit méthodiquement Julia avant de m'asséner un violent coup de pied dans le tibia et quelques coups de poing sur la poitrine.

— Quand je pense que depuis des mois, je dors sur le cadavre d'une pauvre femme, j'ai envie de te tuer, Charles !

— Oh ! Mais, comment veux-tu que je...

— C'est qui cette diva et qu'est-ce qu'elle fout là ? me coupa Koffy.

— C'est sans doute la femme de Briger, l'enquête d'un crash aérien pas loin d'ici avait annoncé sa disparition .

— On ne peut tout de même pas exclure que ce soit une autre femme, ajouta Vlad.

— Non, c'est sûrement elle, regardez les poches de plastique sur les côtes, nous dit Matthew.

— Ha oui ! Regardez ! Les faux nibards ne sont pas biodégradables, dit Koffy en éclatant de rire.

— Vu la taille, c'est certain, c'est elle. Merde, alors Briger avait buté sa femme, dis-je abasourdi.

— Matthew, vous voulez bien prendre ce qui reste de cet ordinateur, demanda Vlad.

— Pourquoi moi ? répondit Matthew, cherchant désespérément du soutien autour de lui avant de s'exécuter prudemment. Il secoua l'ordinateur, laissant glisser les quelques phalanges de la Diva qui semblaient s'accrocher encore à son bien.

— Tenez, colonel, vous croyez qu'il va démarrer ? demanda Matthew en lui tendant l'appareil brisé.

— Matthew, bon sang, rassurez-moi, vous n'êtes quand même pas aussi con ? lui rétorqua Vlad.

— Hé ! Je ne sais pas, je demande.

— Et le disque dur ? ajoutai-je.

— C'est du sable assez sec, on peut toujours rêver, me répondit Vlad.

— Pourquoi l'a-t-il enterré ici avec ce portable ? demanda Julia.

— Eh bien, ce n'est pas complètement idiot. Si c'est un meurtre, personne ne viendra chercher le corps sous son lit. Ou alors, c'était peut-être passionnel, une manière de la garder près de lui, ajouta Koffy

— C'est sordide, quel pauvre type ! s'indigna Julia.

— Ok, mais pourquoi l'enterrer avec ce laptop ? C'est comme s'il s'agissait d'une valeur pour le passeur des enfers. Ou comme si elle devait passer dans l'au-delà avec ses richesses, ajoutai-je sans conviction.

— Bla bla bla... Que comptez-vous trouver là-dedans ? nous questionna Julia.

— Si on peut extraire quelque chose de ce disque, je pense qu'on ne sera pas déçus mes amis, conclut Vlad.

CHAPITRE XVIII

Suisse, Clarens, novembre 2025

Dix jours plus tard, nous nous retrouvions devant une majestueuse demeure au 18, rue du Lac à Clarens, proche de Montreux en Suisse. Dès notre arrivée sous le portique, le bruit sourd devenu rare d'une belle Italienne chatouillant le gravier de la cour attira l'attention des étudiants. Tous campés, fumant sans discrétion sur le grand balcon à balustrade longeant la façade de cette institution. Une femme nous attendait dessous, au sommet d'un grand escalier de pierre érigé sous cinq grandes arcades. La directrice d'une cinquantaine d'années nous ouvrit l'une de ces hautes portes-fenêtres en arc de cercle signant le style romantique de cette architecture du XIXe siècle.

Simulant pour l'occasion des parents souhaitant confier un grand adolescent encombrant, Koffy et moi, entrâmes dans ce prestigieux hôtel particulier reconverti en faculté pour futur jeune dirigeant.

— Malheureusement, comme je vous l'ai précisé par courrier, lorsque nous sommes sollicités pour accueillir de nouveaux étudiants en cours de semestre, une multitude de frais de mise à niveau sont à prévoir.

— Oui, j'entends bien, madame. Sachez que ceci n'est pas un problème, notre petit, enfin notre grand Amoré, comme son père, doit absolument rentrer à la Business School de Saint-Galls. Et, comment vous le dire sans froisser mon conjoint, je dirai qu'il n'a pas hérité de mon brillant cerveau, dis-je à cette femme.

— Ha, je vois, c'est votre fils, demanda-t-elle à Koffy

— Notre fils, oui, en effet, répondis-je plus rapidement.

— À vous deux, si je comprends bien ? insista la femme.

— Oui, absolument, nous tenions à ce qu'il y ait quelque chose de nous deux, lui dis-je en souriant.

— Ah ! J'ignorais que cela soit possible aujourd'hui. C'est prodigieux.

Koffy posa sa main sur mon épaule avec l'intention évidente de la broyer. N'appréciant que moyennement mon improvisation très gay friendly, il ajouta.

— Madame, ça n'a rien de prodigieux, monsieur et moi avons aimé la même femme longtemps. Et, j'ignore pourquoi nous sommes devenus des amis, des AMIS ! précisa Koffy en appuyant ce dernier mot avant s'en prendre à ma nuque qu'il manqua de rompre.

— Oui, absolument, je comprends parfaitement, répondit la femme sans toutefois savoir si elle était oui ou non en face d'un couple gay.

— À la bonne heure, s'exclama Koffy. Dites-moi, nous avons promis à Amoré de faire quelques photos des chambres de votre internat que nous n'avons pas trouvé sur votre site Internet, chère madame.

— Est-ce possible ? demandai-je à mon tour.

— Ah, mais ça ne cause aucun problème, messieurs, je vous en prie, suivez-moi, nous répondit notre hôtesse.

Nous traversions le hall et les longs couloirs distribuant les salons reconvertis en salle de classe avant d'accéder à un escalier en colimaçon menant à l'internat. Sous le toit de l'établissement, quelques chambres très bien aménagées accueillait la dizaine d'élèves internationaux de l'établissement. Sollicitée par un élève ne pouvant déverrouiller sa porte, la directrice nous laissa poursuivre notre visite. Nous nous arrê tâmes devant une porte ouverte qui retint notre attention.

Nous le savions, c'était ici, quelque part. Dans l'une de ces pièces cachaient des documents et des bandes pouvant bouleverser une histoire écrite bien trop vite. Oui, L'ordinateur enterré dans les bras de la diva de Briger avait parlé. Il dévoila la piste d'un mystère que nous comptions bien découvrir. Le contenu gravé sur ce disque dur mécanique des années 2000 submergé de sable des Caraïbes, heureusement pauvre en quartz, avait pu être partiellement récupéré par des experts. Nous pûmes y lire plusieurs riches correspondances qu'entretenait la femme de Briger avec un avocat de renom de Genève. Ceci avait abouti à l'envoi d'une requête en divorce assignée à son époux Briger. Et, si nous étions dans ces murs qui avaient appartenu au couple Briger vingt-cinq ans auparavant, c'est que nous souhaitions élucider une énigme. Dès octobre 2000, les messages de la Diva avaient perdu beaucoup de la poésie d'une femme amoureuse des richesses de son époux. Furieuse de ne pas être rémunérée à la hauteur du sacrifice de sa seconde jeunesse, la Diva se plongea dans une écriture plus sombre d'un chantage qui n'avait plus rien d'affectif.

Elle menaçait Briger de révéler aux principaux intéressés l'existence d'enregistrements vidéo d'une réunion secrète du « LLJ Council » ici à Clarens. Vlad comprit que ces trois lettres, souvent présentes dans les documents numériques reconstitués, étaient à l'évidence l'acronyme de trois noms propres des puissantes dynasties de la finance internationale. À l'aube des nombreux duels que nous nous préparions à mener indirectement contre beaucoup d'entre eux, nous ne pouvions nous priver d'entendre ce que ces trois familles avaient confié à Jurgen Briger. Sa femme l'avait spécifiquement écrit à son avocat, son assurance tous risques était cachée ici à Clarens. Des bandes vidéo étaient encore dans cette maison, quelque part dans l'une de ces pièces aménagées sous la charpente.

— C'est pas vrai ! ici, ils ont tout rénové, dit Koffy

— Le parquet est d'origine, cela doit être là-dessous quelque part. Elle a parlé d'un œil-de-bœuf sur la façade, il n'y en a que celui-ci qui est face au lac, c'est ici ! dis-je à Koffy alors que je me couchais sur le sol, espérant voir un relief sur le sol caché par le lit placé devant cette lucarne.

— Vous avez perdu quelque chose, monsieur ? me demanda notre hôtesse en nous rejoignant dans cette chambre.

— Oui, j'ai bêtement laissé tomber mon stylo, cet imbécile a dû rouler sous le lit, vous permettez que je jette un coup d'œil, j'espère ne pas y trouver la fiancée de votre interne, lui dis-je.

— Non, cette chambre n'est pas occupée, attendez, nous allons bouger ce lit, me dit-elle avant que nous déplaçons le cadre de lit et que nous découvrîmes une trappe se dessinant distinctement sur le plancher.

— Putain c'est là ! dit Koffy extatique.

— Pardon ? s'étonna la directrice, avant que Koffy, d'un geste, replaça le lit à son endroit, s'approcha de la directrice et ajouta : « Pas de stylo ! pas de stylo, c'est ballot. »

Koffy plongea son regard de mâle noir dominant dans celui de cette femme désertée. Elle resta immobile. Ses grands yeux bleus attirés par l'animal lui firent relever le visage vers des vertiges incertains. Ses lèvres fines frémissaient à l'idée de ce qu'allait lui révéler le colosse. Mais Koffy se contenta de lui indiquer de sa main le sol, le toit et les murs de cette chambre avant d'ajouter d'une voix plus basse de trois octaves:

— Chère madame, combien pour tout ceci ?

Quelques secondes furent nécessaires pour que cette femme se défasse de son émoi. Koffy en profita pour tenter de cligner son œil droit en quête de mon approbation.

— Je vous l'ai dit, monsieur, considérant les quelques cours de rattrapage. Nous sommes sur un montant de 45'000 francs suisses pour les deux semestres restants et une pension complète mensuelle de 2'500 francs suisses dans une chambre comme celle-ci, par exemple, répondit la directrice.

— Je me suis mal fait comprendre, madame. Je vous demandais combien pour le bâtiment, le parc et le reste ? précisa Koffy.

— Pardon ! Mais, vous voyez bien que ce n'est pas à vendre, monsieur. C'est parfaitement ridicule, enfin ! répondit la directrice interloquée.

— Vingt millions, c'est notre offre, ajoutai-je.

— Pardon ! dit-elle, éberluée.

— Écoutez, chère madame, je crains que vous ne soyez pas au courant. Cependant, votre employeur est en grande difficulté. Il serait bon pour votre établissement de se séparer de ce lourd tribut, ajoutais-je encore à sa grande surprise.

— Mais vous dites n'importe quoi ! Nous sommes en plein semestre, c'est ridicule, et où iraient nos élèves et le personnel ?

— Barcelone, Berlin, Genève, il est temps de faire voyager vos petits prodiges dans vos autres institutions ! Mais, en ce qui vous concerne, madame, c'est, en effet, très incertain. Comment le savoir, ajouta Koffy hochant la tête comme un pasteur faussement navré.

— Madame, voulez-vous communiquer notre offre à votre direction ? Nous vous rejoindrons dans un instant, si vous le voulez bien, lui demandai-je à mon tour.

Cette dernière, au bord des larmes, nous regarda l'un après l'autre. Je pris un air désolé, mais Koffy lui fit un sourire qui fut aussi la démonstration du soin particulier que ce dernier apportait à chacune de ses dents. Elle sortit et nous repoussions immédiatement le lit au milieu de la pièce.

— Bon sang, c'est une plaque de fonte vissée au sol ! affirmai-je.

— Vingt millions pour un morceau de parquet, ça fait cher, Charles.

— Si la Diva dit vrai, c'est donné ! Et c'est un bel endroit pour ton équipe de gestion de fonds, lui dis-je.

— Gestion de fonds, de quoi tu parles, dit Koffy à voix basse.

— Oui, la gestion des fonds, comment tu appelles ça ? demandai-je.

— Charles, la machine à disséminer dans le monde le fruit de ton odieuse escroquerie va s'appeler une fondation. Ne parle plus de gestion de fonds, tu veux bien, me dit Koffy en murmurant.

— Ok très bien, excuse-moi.

— Mais tu as raison, cela aurait beaucoup d'allure ici. Comment as-tu su pour leurs difficultés financières ? me demanda Koffy.

— J'ai dit n'importe quoi, je n'en savais rien.

— Charles, tu es un salopard ! Tu as vu dans quel état tu as mis cette femme. Si son patron vend et il vendra, ça vaut à peine quinze millions, tu sais parfaitement qu'elle perdra son emploi. Tu es un cynique, Charles.

— Du tout ! T'es-tu entendu, toi ? « Mais vous, en ce qui vous concerne... Comment le savoir, etc. ».

— Ouais, tu peux dire ce que tu veux, tu es un cynique, mon Charles. Tu fais genre, j'ai beaucoup changé, mais dans les faits, absolument pas ! Tu es resté un effroyable cynique.

— Mais arrête avec ça, pas du tout, d'ailleurs, voilà, je te le dis, elle restera ici, puisque tu es si bon, tu lui trouveras un emploi !

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cette tige ? me répondit Koffy

— Ah ! Tu vois ! La différence, c'est que moi, je n'attaque pas sur le physique, toi, c'est systématique, la grosse, la tige, miss monde des Carpates et j'en passe...

— Ah ! Mais, excuse-moi ! Personnellement je ne m'en cache pas, je suis un misogyne, par contre, toi, tu joues le gars touché par la grâce. Genre : « Je veux sauver la planète, les étoiles et les martiens. » Mais, en réalité, tu es resté un putain de cynique, me dit Koffy.

— Ah ! Ferme-la, sortons d'ici et allons acheter cette baraque.

— Tu vois, quand tu n'as plus d'arguments, tu vas acheter des trucs, genre, fermez-la, MOI CHARLES BLONDEL, j'ai du pognon !

— Ah, mais tu vas arrêter, oui ?

— N'empêche que j'ai raison, tu es un cynique, c'est tout, insista Koffy.

— Ok ok, très bien, tu as raison, je suis cynique ! Vas-tu me lâcher maintenant ?

— Voilà ! C'est quand même bien que tu l'avoues et je pense, malgré tout, que tu devrais en parler à Julia. Qu'elle sache vraiment à qui elle a affaire.

— Je vais te taper, Koffy.

— Avec tes petits poings de cycliste affamé, t'es sérieux Charles ?

Nous sortions de la pièce pour rejoindre notre hôtesse dans les bureaux de la direction quelques étages plus bas. Et contrairement à sa directrice, le gérant de cette école internationale passa sans doute le plus beau jour de sa vie. Le bienheureux retraité évacua ses élèves dans la semaine.

CHAPITRE XIX

Suisse, Clarens, janvier 2026

Dès janvier 2026, notre écosystème philanthropique « Pay For The Planet » émergeait avec au sommet une ONG riche de plus de 100 millions de contributeurs privés. Les abonnés de notre organisation s'identifiant de leur badge sur les réseaux sociaux et professionnels en étaient les meilleurs prescripteurs. Basée à New York, l'ONG se concentrait principalement sur l'amélioration de son image en dénonçant avec force, lors de symposiums coûteux, la corrélation entre les émissions de CO2 d'origine humaine et l'augmentation des températures. Les prophètes de l'apocalypse que nous déplaçons et nourrissions à grands frais se disputaient nos tribunes. Nous les équipions des meilleurs porte-voix et tous pouvaient clamer sans relâche leur anxiété climatique. Nous organisons des joutes oratoires pour le climat dans lesquels des concurrents venus du monde entier s'arrachaient les premiers rôles de cette fantastique escroquerie. Cette peur de l'apocalypse climatique très communicative se propageait aussi vite que les images que nous diffusons partout où nous le pouvions, illustrant une plainte universelle destinée à apaiser l'inexorable réchauffement climatique. Si nous n'apportions concrètement aucune solution pour ralentir le réchauffement anthropique de la planète, nous étions devenus tout de même en moins d'un an l'auteur, l'éditeur et l'imprimeur de la nouvelle bible du Dieu Climat. Plus nos prophéties se montraient menaçantes, plus nous obtenions d'adhésion. Une formidable machine à cash. Les plus curieux investigateurs, et ils n'étaient pas nombreux, étaient renvoyés dans les méandres de nos initiatives pour le climat que la Core-fondation de Clarens finançait sans la moindre transparence.

Koffy imagina une structure de fondation financière complexe inspirée de l'Open Society, des héritiers Soros et de la fondation Bill & Melinda Gates. De nombreuses branches et sous-fondations furent créées, ce qui compliqua considérablement la traçabilité des fonds et des réelles initiatives. Une complexité structurelle et des multitudes d'actions stratégiques, de communication et de politiques aveuglantes déjouèrent toutes les tentatives de compréhension des observateurs. Personne ne put pleinement savoir où, comment et pour qui, les fonds de l'organisation non gouvernementale "Pay for the Planet" furent dépensés.

Nous recrutâmes les meilleurs gestionnaires de fonds que des récentes faillites bancaires helvétiques lâchèrent sans laisse dans la nature, si bien, qu'il n'était pas rare d'entendre le suisse-allemand avant l'anglais ou le français dans les bureaux de la puissante Core-fondation installée dans une luxueuse propriété du XIXe siècle, 18 rue du Lac à Clarens au bord du lac Léman.

Quant à moi, c'est en faisant toujours vœu de silence que je pratiquai encore mon métier d'acquéreur de concessions minières. Sachez-le, cette industrie n'a jamais possédé les hectares qu'elle exploitait. L'usage est d'obtenir une concession de 15 à 20 ans. Les terres polluées pour des siècles sont ensuite, dans 99 % des cas, remises à son propriétaire entièrement dévastées. Les collectivités qui avaient souvent exproprié des propriétaires étaient priées de les assainir à leurs frais. Et, jamais cela ne se réalisait.

Alors, se cachait derrière des portes dissimulées de notre institution financière de Clarens, une société d'acquisitions des plus ambiguës. Je fis créer une entité particulière de notre fondation destinée à l'acquisition et à l'assainissement des sites miniers. Ne pouvant apparaître personnellement dans ces murs, je débauchai un homme de confiance pour exécuter discrètement nos stratégies. Henry, mon assistant perso durant de longues années, ne se fit pas prier longtemps pour quitter la MS en proie à de graves luttes internes. Henry qui m'avait rendu invisible aux politiques et à la presse durant des années en agitant ses doigts dans tous les sens masquait à nouveau ma présence à la tête de la Green Core Sanitation & Operation.

Afin de choisir parmi les dizaines de milliers de sites miniers abandonnés dans le monde qui pouvaient être en partie assainis, mais prioritairement étanchéifiés, Henry débaucha des géologues miniers de la MS. Il entreprit aussi à ma demande une collaboration avec une terrible tornade d'à peine 150 cm de haut. Une géologue minière ayant entrepris d'informer, bien avant tout le monde, les dégâts irréparables de l'industrie minière. L'ONG d'Aurélie Bastian fut conviée à collaborer avec Green Core Sanitation & Operation pour les études de cas d'assainissement et de sécurisation des sites miniers abandonnés.

Cette logistique et l'achat de milliers d'hectares de terres polluées pour des bouchées de pain n'était pas la plus grande ligne de notre budget. Durant les années qui suivirent, les frais d'assainissement ne représentèrent pas non plus une part importante de notre budget d'exploitation. Car, sauf à de rares exceptions, les décontaminations furent financées par les collectivités qui s'étaient empressées de nous vendre leurs terres polluées pour quelques sous. Notre principale ligne de dépense aura toujours été l'entretien de plusieurs bataillons de juristes et d'avocats consacrés à poursuivre en justice nos vendeurs d'hectares pollués. Ceci partout où le droit était encore applicable.

Notre stratégie était parfois risquée, mais curieusement simple. Les collectivités n'avaient pas la moindre idée de la gravité des contaminations. Nous définissions un cahier des charges de nos interventions dans nos contrats d'achat sur la base des études d'impact laissées par les entreprises minières. Par conséquent, un tissu de mensonges. Toutes nos transactions commerciales étaient explicitement prévues pour être soumises à une juridiction suisse ou américaine. Quelques mois plus tard, via les tribunaux, nous réclamions des sommes considérables pour fraude et tromperie intentionnelle. Les pratiques de corruption pratiquées par toutes les entreprises minières laissaient des traces indélébiles. Des us et coutumes qui ne m'étaient pas inconnus.

Dans tous les cas, nos avocats et nos lobbyistes avaient carte blanche et des fonds presque illimités pour enquêter, influencer, entraver et terroriser. Il s'agissait ni plus ni moins que d'une première riposte juridique de la nature contre son agresseur. Le butin de toutes nos batailles était ensuite consacré par ordre de prévalence à des objectifs concrets et atteignables d'assainissement. Et ceci n'était que la partie

visible d'un iceberg gigantesque. Des milliers de sites miniers avaient déjà meurtri irrévocablement notre planète et ce n'était qu'un effroyable commencement.

Pour la population, le choix des partenaires minières était souvent présenté comme un long processus de négociation entre les gouvernements, les collectivités locales et les candidats. En vérité, il n'en était rien. Une exploitation minière de grande envergure et dévastatrice de l'environnement prenait plus d'une dizaine d'années pour voir le jour. Dans la grande majorité des cas, il s'agissait d'études géologiques extrêmement coûteuses, financées par l'industrie et ne souffrant d'aucune contradiction. Les dossiers d'exploitation prévoyant de grandes richesses présentés aux collectivités étaient particulièrement mensongers concernant les impacts sur l'environnement et sur la santé des populations. À ce stade, il y avait principalement deux cas de figure.

Le premier était une négociation avec un État démocratique, dit renouvelable et structuré sur un pseudo-État de droit. Pour beaucoup de raisons structurelles, un projet minier d'envergure n'était exploitable qu'au-delà du mandat du politique décisionnaire. Évidemment, si ce dernier n'était pas personnellement intéressé financièrement à l'entreprise, il ne prenait pas la responsabilité d'en être à l'origine. Engager son État ou sa région financièrement dans un accord cachant sciemment un lourd revers environnemental était juridiquement un gros risque pour sa carrière.

Le second cas de figure était une négociation ouverte avec un pouvoir dictatorial et mafieux. Le facteur temps dans cette situation était moins problématique. Les intéressés étaient immédiatement rémunérés en primes de contrat et en parts sociales des entités d'exploitation créées pour l'occasion. La corruption assurait la pérennité du projet. Dans ce type d'accord, les conséquences environnementales, la santé ou l'âge des travailleurs étaient parfaitement ignorés. Ce qui, par conséquent, faisait des entreprises d'extraction de ressources les meilleurs bailleurs de fonds des dictatures mafieuses du monde. Durant des années, la MS consacra des millions de dollars en pots-de-vin pour accéder à des ressources et générer des profits illicites. Des millions avaient été distribués aux fonctionnaires nigériens, ivoiriens et camerounais pour garantir des contrats exclusifs. Les ramifications de cette corruption se sont étendues bien au-delà de l'Afrique de l'Ouest, avec des condamnations aux États-Unis, au Brésil et au Royaume-Uni. La République démocratique du Congo avait vu la MS verser 120 millions de dollars pour solder les litiges couvrant des accusations de corruption. Malgré une amende record de 200 millions d'euros pour ses opérations en Afrique, prononcée à la Southwark Crown Court, la MS affichait régulièrement des bénéfiques records de plusieurs dizaines de milliards de dollars. Ces bénéfiques dépassaient largement les montants dépensés pour ses amendes. Lors de mes dernières années à la tête de cette compagnie, nous provisionnions un à deux milliards de dollars annuellement pour faire face à des actions en justice prévisibles.

Les programmes de ladite transition énergétique du grand Occident imposaient mathématiquement une expansion des champs miniers. Une progression irréaliste qui avait l'avantage d'enrichir des

dictatures et de corrompre des démocraties. Les acteurs intéressés par les extractions des métaux et des terres rares, du tout électrique, n'avaient aucunement l'intention d'épargner l'environnement. Il s'agissait d'une source de profit qui n'en remplaçait aucune autre. L'évidence industrielle de l'extraction minière démontrait à qui souhaitait réellement le savoir qu'elle ne pouvait être envisagée sans l'énergie dite carbonée. L'humanité terrorisée par les équations climatiques se condamnait à périr de ses déchets. La jeune génération occidentale menacée par le Dieu climat payait sa dîme en s'encombrant jour après jour de nouvelles batteries électriques nécessaires à sa nouvelle vie de converti. Ce cycle infernal ne diminuait en rien la quantité de CO₂ de l'industrie humaine dans l'atmosphère. En revanche, il promettait des lendemains aux conséquences environnementales, cette fois bel et bien, cataclysmiques.

CHAPITRE XX

Suisse, Clarens, janvier 1999

Sur le bord droit de l'image vidéo, nous pouvions distinguer Lise Briger, la diva ouvrant discrètement le rideau. Je reconnus derrière elle, Esther Goldish une grande femme au corps fin et à la tête habillée de longs cheveux noirs. Toutes les deux, éblouies par une lumière trop basse, observaient l'arrivée des trois princes, exceptionnellement reçus à Clarens chez Jurgen et Lise Briger.

L'occasion unique de recevoir cette coalition bancaire leur fut offerte en conséquence d'une malheureuse agression contre l'un de ses membres.

Esther Goldish conseillant beaucoup d'entre eux, changea le lieu de cette discrète réunion annuelle prévue initialement à Londres. Jurgen Briger devant y être entendu, s'empressa de proposer une alternative plus sécurisée au sein de sa propre demeure helvétique. Ceci quelques jours avant que cette coalition ne communiqua ses directives annuelles au cœur des Alpes.

— Voilà le dernier de tes clients, Esther, dit Lise, regardant, elle aussi, par la fenêtre derrière l'épaule de son amie.

— C'est Henry, regarde cet animal, il a encore pris 10 kilos, c'est inouï, lui répondit Esther.

— Il est de plus en plus effrayant, pas étonnant qu'on ait voulu le saigner comme un porc, ajouta Lise.

— Le couteau l'a manqué de peu, dit Esther en s'approchant davantage des vitres de la fenêtre pour observer le vieil homme, gravir les dernières marches le menant à l'entrée de cet hôtel particulier.

— C'est dommage, je pense que le monde aurait eu un sursis, ajouta Lise non sans cynisme.

— Mon Dieu, non, ma chère ! La relève serait encore plus sinistre, son fils aîné est un psychopathe. Crois-moi, c'est lui qu'il faudrait abattre avant qu'Henry ne succombe d'une autre agression, glissa Esther dans l'oreille discrète de son amie.

— Je suis persuadée que c'est sa femme Sarah qui a commandité cette attaque au couteau, affirma Lise.

— Henry est certain que ce sont les Lockereelf qui se cachent derrière cette tentative de meurtre. Tu as sans doute raison, c'est probablement Sarah, mais on ne le saura jamais, ma chère, conclut Esther avant qu'on ne frappât et que les deux femmes se retournèrent vers la porte. Andrew Barrin, qui n'avait qu'à peine trente ans à l'époque, entra dans ce vaste salon néoclassique.

— Lise, je ne crois pas t'avoir présenté, monsieur Andrew Barrin. Andrew est notre nouvel expert dans la gouvernance énergétique. Andrew, nos amis sont tous arrivés, n'est-ce pas ?

— Oui, ces messieurs sont en compagnie du mari de madame, répondit le jeune soldat encore au garde à vous.

Lise traversa la pièce et sortit et nous ne la revîmes plus à l'image. Quelques minutes plus tard, nous comprîmes que les 500'000 millions de dollars, que la diva avait tenté d'obtenir pour ne rien dévoiler du contenu de cette vidéo, n'étaient pas prohibitifs.

Londres, juillet 2026

Certains lieux de ce monde n'ont pas d'autre perspective que de baigner une infime partie de privilégiés dans l'illusion de leur exception. Ces espaces longtemps réservés à une vieille noblesse s'offrirent au cours des siècles derniers à une nouvelle élite toute dévouée à faire prospérer ses premiers occupants. Esther était de ceux-là. Elle fut une servante dévouée qui épousa toutes les causes des nantis pour qu'on lui ouvrît à son tour les portes de ces palais.

À Londres, Esther Goldish nageait dans une eau claire et bénite des lumières artificielles du temple de Merlin. Un sanctuaire dédié à la magie de la vieillesse éternelle sur Whitehall, au Raffles de Londres. Un bâtiment qui fut le ministère de la Guerre érigé par Édouard VII dans les premières années du XXe siècle. Avant de se glisser doucement dans un bassin de jouvence, un magicien avait pris soin de rendre à sa peau de quatre-vingt-quatre ans un peu de sa sensibilité perdue. Cette matière inerte s'acharnait à recouvrir des muscles et des os sans doute déjà morts. Si l'esprit sans scrupules d'Esther s'accrochait à la vie, son corps pourvu de plus de morales souhaitait disparaître.

Alors, des efforts furent encore nécessaires pour atteindre l'autre rive. Lorsque enfin, Esther revint sur ses premières brasses, sa peau réanimée fut délibérément caressée par une main pénétrant l'eau sans en perturber son courant. De ses yeux encore embrumés, elle perçut les courbes d'une femme qu'elle avait été 50 ans plus tôt. Esther tendit frénétiquement sa main, tentant de la retenir sans y parvenir.

Esther sortit du bassin et l'on s'empressa de la couvrir. Elle disséqua les allonges gracieuses de cette femme, pénétrant encore et encore l'eau du bassin. Elle attendit le temps qu'il fallut, mais elle devait savoir. Cette femme si belle pouvait-elle rivaliser avec son esprit supérieur ? Cela ne pouvait pas être le cas. Trop jeune, justement bien trop splendide, que faisait-elle ce matin de semaine dans ce SPA hors de prix ? Certainement une héritière ennuyeuse. Quelle voix avait-elle ? Ridiculement haute et peut-être parle-t-elle même anglais. La nageuse s'arrêta enfin, elle reprit son souffle et Esther lui adressa la parole.

— Madame, excusez cette familiarité, mais je n'ai pu m'empêcher d'admirer votre crawl encore un instant, vous êtes si athlétique et si belle, très chère. Cet endroit manquait cruellement d'élégance avant votre venue, lui adressa Esther avec l'assurance d'une vieille aristocrate.

— Ne s'est-il pas déjà fait remarquer depuis de longues années grâce à vos charmes, madame ? répondit la nageuse en sortant de l'eau.

C'en était trop, un esprit vif avait trouvé refuge dans cet être parfait. D'où venait-elle ? Que faisait-elle ici ? Ses anciens amants devaient être à la recherche de leur raison de vivre. Sous les yeux ébahis de l'intendant, elle retira son maillot de bain cousu d'une pièce. Nue, elle accepta la serviette ouverte qui lui fut tendue.

— Vous venez d’offrir un merveilleux souvenir à ce jeune garçon et à moi, l’évocation d’une beauté révolue, madame, ajouta Esther, avant que la nageuse souriante ne rejoigne son vestiaire.

— Restez, je vous en prie, madame, peut-être pourrions-nous échanger un petit instant ? lui demanda Esther.

— Oui, avec joie, mais que diriez-vous de prendre un thé dans le salon bleu de l’hôtel, répondit la jeune femme.

— Excellente idée, mais je vous en prie, ne vous contentez plus de cette serviette, j’ai peur de vous dévorer.

J’étais de l’autre côté de la rue sur Horse-Guards, à l’angle de cette imposante façade édouardienne. En dessous du bureau de celui qui renvoya les Nazis à Berlin, je devinais la nuque de Julia dans le reflet de l’une des hautes fenêtres disposées dans cet arc de cercle. Mon ange s’était installé au centre de la pièce de sorte que le vieux démon en entrant puisse la voir du premier regard.

— Dites-moi, ma chère, résidez-vous à Londres ? Je ne crois pas vous avoir croisé ici ou dans un autre lieu exigeant de cette ville. Qui êtes-vous donc, madame ? Demanda Esther tout en s’asseyant sur un fauteuil qu’un serveur glissa sous ses fesses.

— Si vous ignorez qui je suis, j’ai la chance de savoir qui vous êtes, madame Goldish, lui dit Julia.

— Avez-vous lu l’un de mes ouvrages ? demanda Esther.

— Pas un seul, madame, mais j’ai la chance d’avoir des amis informés qui m’ont sans doute tout appris de vous, ajouta Julia.

— Vraiment, alors, qu’avez-vous appris de vos amis ? demanda Esther.

— Je sais que vous avez un peu plus de quatre-vingt-quatre ans, vous êtes née à Tel-Aviv. Vous êtes aussi la fille d’un colonel et vous avez étudié à Jérusalem et à Harvard.

— Quoi d’autre, ma chère ? Tout ceci est dans ma page Wikipédia, répondit Esther.

— Et bien, je crois que ceci, par exemple, n’est pas sur Wikipédia : vous aviez un fils, Jacques, qui aurait aujourd’hui 56 ans. Celui-ci vous a donné une ravissante petite fille âgée aujourd’hui de 31 ans, énonça Julia en déposant sur la table une photo illustrant le bonheur privilégié de la jeune Dahlia portant la vie dans les bras de son ex-mari, Daniel Rosenberg. Puis, sur un ton plus sévère, Julia poursuivit : « Avez-vous parlé de certains détails de vos activités de conseils à votre petite fille ? Elle qui se consacre corps et âme à la préservation de l’environnement, cela devrait la passionner, n’est-ce pas ? Regardez cette photo, c’est ravissant, Dahlia portait les mêmes longs cheveux noirs que vous à son âge, n’est-ce pas ?

— Que voulez-vous ? Enfin, qui êtes-vous, madame ? demanda Esther.

— Qui je suis n’a aucune importance, mais ce que je propose devrait en revanche vous intéresser, répondit calmement Julia.

— Que proposez-vous ? demanda Esther, plus agressive.

—Que votre petite fille apprenne de votre propre bouche les conséquences environnementales de vos véritables activités de conseils. Je crains que vous ne puissiez vivre les derniers mois promis par vos oncologues en sa compagnie si nous diffusions certaines images vidéo tournées à votre insu.

— De quoi parlez-vous, enfin ?

— Du LLJ Conseil réunit à Clarens en janvier 1999.

— Qu'est-ce que vous me racontez, vous êtes complètement folle ! ajouta Esther déconcertée.

— Souvenez-vous, vous étiez en compagnie du défunt monsieur Jurgen Briger, un baron des matières premières et un escroc notoire. Ce dernier, à votre demande, exposait aux banquiers Lockereelf, Jongromp et De Lordtish les juteuses projections financières de ladite transition énergétique. Cela fait déjà vingt-sept ans, mais vous y aviez imaginé tant de choses qui se sont miraculeusement réalisées : manipulation des modèles du GIEC, propagande d'Alan Georges, manipulations des médias et tellement d'autres choses sorties de votre brillant cerveau de stratège.

— Vous n'avez rien, vous bluffez, dit Esther terrorisée.

— Croyez-moi, les héritiers de ces discrètes familles seront ravis de revoir leurs aïeux dévoiler au monde l'origine de leurs intérêts pour le réchauffement climatique. Alors avant que vous ne visionniez la vidéo transmise à l'instant sur votre smartphone. Prenez ceci, madame, ajouta Julia avant qu'Esther ne prenne violemment les papiers qu'on lui tendit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Votre mea-culpa madame. Un très beau discours d'ouverture pour votre Sommet sur les investissements climatiques à la bourse de Londres.

— Mais pour qui vous prenez-vous ? Jamais, je ne prononcerais un mot de votre torchon de mensonges, ajouta Esther, furieuse.

— Je vous prie de le croire, madame que vous lirez ce discours mot pour mot, ajouta froidement Julia.

— Mais de quel droit ? Qui êtes-vous pour oser ? cria Esther, rageuse, avant que le démon ne se lance dans la lecture des premières lignes de ce document. Dès les premières lignes, Esther en déduit que la vidéo devait être implacable. Les mains tremblantes, la vieille femme sortit son smartphone de son sac et essaya vainement de lancer les premières images de la vidéo enregistrée en 1999.

— Sachez, madame, que si vous refusez de dévoiler vous-même votre escroquerie intellectuelle, nous diffuserons cette vidéo et vous savez à quel point vos clients détestent être pris au dépourvu. Ces derniers vous feront disparaître et ils détruiront votre réputation. Afin de s'assurer que plus personne ne cherche à vous réhabiliter, ils s'en prendront aussi à vos proches. Vous n'ignorez rien de leurs méthodes, n'est-ce pas ? ajouta un ange contraint de brandir les armes de ses adversaires.

— Parce que vous pensez qu'avec ça ils resteront de marbre ? dit Esther en secouant les quelques feuilles de ce discours, soutirant ses aveux.

— Madame, votre mea-culpa n'engagera que vous et il a l'avantage d'informer les gens sur vos méthodes de propagande. Nous nous en contenterons pour le moment.

— Qui êtes-vous ? cria Esther.

— Le pire cauchemar des monstres de votre espèce. Madame, personne ne vous l'a jamais dit en face, alors veuillez l'entendre. Vous êtes la lie de l'humanité et il ne fait aucun doute que si l'enfer existe, vous y brûlerez pour l'éternité. Alors, sachez profiter des quelques mois qui vous sont offerts parmi vos proches, lui répondit Julia avant de conclure et de la quitter : « Lise n'est pas responsable de cet enregistrement, c'était une initiative de son mari. »

À ces mots, Esther eut une arythmie cardiaque qui perturba profondément sa respiration. Oui, Jurgen Briger avait osé. Trahissant, comme à son habitude, tous ses interlocuteurs et partenaires. Le fondateur de la MS avait effectivement enregistré, à leur insu, une réunion de la discrète coalition bancaire dirigeant les affaires monde.

Esther Goldish attrapa son smartphone et de son doigt tremblant, elle se lança dans une lecture de son passé. Elle y reconnut Briger, ce jour de janvier 1999, s'empressant d'éloigner la chaise d'une table afin que le défunt Henry De Lordtish pût s'asseoir à ses côtés. En face de cette créature qui avait tout d'un porc essoufflé, elle reconnut aussi Roger Lockereelf qu'elle avait aimé. Un homme fin de 50 ans recouvert d'une peau d'écaille de serpent. Et, à ses côtés, un autre vieillard décédé, lui aussi, au nom de Joan Jangromp. Durant des décennies, tous trois avaient confié à Esther Goldish le soin de falsifier la réalité d'un monde devant rester inconnu.

Elle glissa encore un peu sur le temps et se vit enfin à l'image, dans l'élégance de ses cinquante ans. Elle était la reine incontestée du conseil stratégique mondial, épousant tous les rois du monde pour informer et conduire les puissances financières des élus. À l'image, Esther se revoyait, invitant une vulgaire mangouste à prendre la parole devant trois puissants cobras. Elle l'ignorait alors, mais Jurgen Briger était immunisé contre tous les venins des faiseurs de richesse. Ce jour-là, ce dernier était bien décidé à les faire danser à leur insu devant sa caméra.

Figée devant son petit écran, Esther se rappela que pour prétendre poser une pierre à l'édifice du LLJ Council, il fallait en avoir sous le pied. Et, elle se souvint qu'en cette année 1999, l'esprit sombre et la vision claire du profit de Jurgen Briger avaient projeté l'économie mondiale dans l'obscurité de la mine.

Jurgen Briger, qui n'avait pas tremblé devant les gardiens de la révolution iranienne ou les machettes de Mobutu, ne s'était pas laissé impressionner. Il s'était imposé sans incliner la tête. Il leur avait proposé un état des lieux construit sur trois constats auxquels il fallait consentir ou sortir de chez lui.

Le premier était le suivant. Depuis la fin des accords de Bretton Woods, c'est-à-dire de la rupture de la convertibilité du dollar en or décidée par Nixon en 1970, le billet vert, qui s'imprimait déjà plus vite que la lumière, devait conserver son statut de réserve monétaire mondiale ou périr. Briger avait, en face de lui, les principaux initiateurs de la dette américaine qui s'élevait déjà en 1999 à près de 5,6 trillions de dollars. Briger ne l'ignorait pas, ces banquiers étaient bien déterminés à conserver les rendements de

toutes les dettes des nations. Des sources de profit qu'ils louaient déjà à tous les gestionnaires de fortune de la planète. Si Briger, en janvier 1999, avait été le seul à douter que cela puisse durer des décennies, c'est qu'il ignorait ce que réserverait son auditoire et leurs partenaires à tous les pays qui envisageraient d'accepter une autre monnaie de réserve mondiale.

On lui avait accordé son inquiétude légitime et il avait pu passer au deuxième principe. Il s'agissait de convenir que les réserves des gisements pétrolifères normalement accessibles seraient épuisées d'ici à deux ou trois ans. Que les futures marges du pétrole dit « cher » seraient rapidement divisées par deux ! En cause, la technologie d'extraction nécessaire en eaux profondes ou les traitements réservés aux sables bitumineux du Canada, par exemple. Il avait ajouté qu'il ne croyait pas à l'extraction du pétrole de schiste américain qu'il jugeait bien trop néfaste pour l'environnement pour être tolérée par la population. Son public lui avait alors demandé d'aller à l'essentiel. Briger avait encore rappelé à ceux qui l'ignoraient que son groupe n'extrayait pas que du pétrole. L'extraction minière de métaux et des terres rares, que le développement numérique de la planète faisait déjà grimper de plus de 300 % par an, occupait maintenant une part importante de son activité.

— Mais, cela n'est rien, rien, absolument rien par rapport à ceci, avait ajouté Briger avant qu'il ne projetât un graphique invisible dans notre écran, mais qui avait fait disparaître l'air suffisant de son auditoire.

Si la progression de ce marché ne leur était pas inconnue, ces financiers ignoraient la courbe des futurs besoins que Briger leur avait présenté ce jour-là. Cette projection spectaculaire des extractions de minerais et de terres rares que Briger avait nommée « le futur marché de la transition énergétique », lui avait fait dire sobrement.

— Madame, messieurs, voici ce qui sauvera le monde du réchauffement climatique !

Les banquiers s'étaient regardés tous trois, se suspectant l'un et l'autre d'être à l'origine de ce canular. Alors, Esther se vit à l'image se lever et s'empresser de rassurer ses mandants en ajoutant ces quelques mots :

— Oui, cela est surprenant, je vous l'accorde, mais fort heureusement, les projections de monsieur Briger sont parfaitement réalistes et documentées.

— Pourquoi voulez-vous donc sauver le monde du réchauffement climatique, monsieur Briger ? avait demandé le plus ancien du concile avant qu'Henry De Lordtish n'intervienne à son tour

— Oui, Joan a raison, éventuellement la planète ! L'écologie, la pollution sont, je vous l'accorde, des préoccupations réalistes ! Mais, le climat, ça ne tient pas debout. Vous imaginez les Chinois et les Indiens diminuant leurs consommations d'énergie fossile pour votre transition énergétique ? Même s'ils ont signé cette absurdité de protocole. Ils n'en feront rien, nous le savons tous ici. Personne, en réalité, ne cessera

de rejeter un gramme de CO₂. Enfin ! Soyons sérieux, messieurs ! Je ne voudrais pas que nous perdions du temps dans les éventuelles conséquences financières d'un hypothétique réchauffement dû à l'activité humaine.

— Oui, certainement, mon cher Henry, mais en regardant le graphique de notre hôte, la question n'est pas de concéder ou ne pas concéder au réchauffement planétaire, mais de se demander pourquoi ces courbes sont exponentielles de 2010 à 2020 ? Par exemple. Monsieur Briger pouvez-vous nous éclairer ? demanda Roger Lockereelf, plus curieux avant que Briger ne lui réponde directement.

— Le GIEC que mon ami et confrère Maurice Strong a imaginé continuera de souffler sur ces courbes, monsieur Lockereelf. Messieurs, l'unique alternative énergétique proposée au consommateur occidental fortement culpabilisé par le réchauffement climatique anthropique sera l'énergie renouvelable, autrement dit le tout électrique.

— Expliquez-vous, nom d'un chien ! dit Henry De Lordtish plus nerveux.

— Cher monsieur, comprenez que le GIEC ne pourra se contenter de rapports alarmants sans promouvoir le développement de son alternative. Et, comme nous ne l'ignorons pas, la décroissance économique n'est pas uniquement une utopie pour le continent asiatique. Madame, Messieurs, nous le savons, vous et moi, l'endettement ne permettra aucun répit aux nations. Menace climatique ou pas, l'économie devra croître par tous les moyens disponibles, termina Briger avant qu'Esther ne se revît intervenir dans ce moment historique.

— Messieurs, l'inéluctable transition énergétique préfigure des besoins considérables en métaux et en terres rares pour transmettre et stocker l'énergie dite renouvelable ! avait-elle ajouté avant que Briger n'intervienne encore.

— Nous savons depuis 1954 que le silicium en contact avec le soleil produit de l'électricité. Les satellites sont équipés de panneaux solaires depuis 1958. Imaginez-vous qu'il est très sérieusement envisagé par les détracteurs des énergies fossiles de recouvrir, d'ici à 10 à 20 ans, tous les toits des habitations de la planète de panneaux solaires. Vous comprenez maintenant que ces courbes exponentielles ne sont pas uniquement liées aux développements électroniques de notre monde, mais principalement au développement des énergies électriques, avait encore ajouté Briger déterminé.

Ce dernier s'était encore retourné et commentait des chiffres qu'il avait fait apparaître sur l'écran devant lui.

— Regardez, l'année prochaine, nous comptabiliserons des revenus d'affaires hors trading de nos extractions de métaux et terre rares à 1,5 milliard de dollars. Et, si nous nous projetons sur le cobalt et le nickel en 2010, nous comptabiliserons plus de 80 milliards de dollars et enfin en 2020 avec plus de 200 milliards de dollars. Il ne s'agit que des projections de ma compagnie ! Les Chinois, les Australiens, les Canadiens à eux trois en feront sans le moindre doute, tout autant, précisa Briger avant qu'Esther intervienne encore.

— Oui, ladite transition énergétique, telle qu'elle est imaginée par ses concepteurs, sera un gouffre en ressources minières. Cette perspective exigerait de tels besoins en minerais que d'ici à 2030, nous en

serons à gratter le fond des océans pour en extraire des tonnes de minuscules nodules métalliques. Matière brute qui devrait être remontée et traitée à grands frais sur la terre ferme, précisa encore Esther avant que Briger ne lui reprenne la parole.

— Si certains douteront du réchauffement anthropique, on ne peut douter qu'il sera une opportunité de rendement considérable. Le silicium, le tellure et le sélénium pour les panneaux solaires. Le néodyme et le dysprosium pour les futures éoliennes. Les besoins considérables en nickel et en lithium ajoutés au cobalt pour la fabrication de batteries vont littéralement exploser dans cette perspective de mobilité individuelle décarbonée, commentait Briger.

En signe de gratitude, Esther se revit encore, posant sa main sur l'épaule de celui qui fit plonger ses trois banquiers dans ladite transition énergétique de notre monde. Alors, décidée à les faire capituler en ce jour de janvier 1999, Esther s'entendit les libérer d'un terrible doute.

— Sachez-le, Messieurs, ces perspectives de nouveaux rendements n'altéreront en rien les besoins croissants d'énergie fossile actuels et futurs. Parce que le transport et le traitement des métaux et des terres rares nécessiteront des quantités extraordinaires d'énergie fossile supplémentaire ! avait ajouté Esther avant de solliciter Jurgen Briger d'un regard pour que son expertise développe encore cette sainte parole.

— Oui, en effet, messieurs, la séparation et le raffinement des métaux exigent des énergies fossiles considérables en plus d'une quantité d'eau stratosphérique pour les procédés chimiques d'extraction, avait alors encore précisé Briger avant d'ajouter : « L'ensemble du processus de l'industrie minière repose complètement sur les énergies fossiles. C'est un fait, une réalité mécanique que, par cohérence idéologique, les promoteurs du tout électrique renouvelable excluent de leurs équations.

— Très bien, cher monsieur Briger que proposez-vous pour accélérer le développement de votre industrie minière ? Souhaitez-vous acquérir vos concurrents, maîtriser les valeurs marchandes ? avait demandé Henry de Lordtish juste avant que Lockereelf intervienne sur ce qui lui avait paru prioritaire à l'époque.

— Henry, si vous le permettez, il faut, tout d'abord, nous assurer que l'opinion des consommateurs de ce monde ait une foi pour cette transition énergétique aussi pure que celle de monsieur Briger, avait-il ajouté avant que Briger ne lui réponde.

— La dramaturgie du réchauffement climatique convertira nécessairement beaucoup de nouveaux adeptes. Messieurs, vous comprenez bien qu'il y a une convergence d'intérêt entre le développement d'un état d'urgence climatique et cette perspective économique ! avait répondu, sans ambages, le prophète Jurgen Briger.

Vingt-sept ans plus tard, figée devant les images de son passé, elle se rappela qu'elle avait bel et bien déjà compris à l'époque que son expertise de la science cognitive serait un atout pour terrifier l'opinion publique. Elle avait su 27 ans plus tôt que les futurs profits de cette transition énergétique ne pourraient pas se passer de ses compétences.

En visionnant la suite de ces images enregistrées par Briger vingt-sept ans plus tôt, Esther se remémora les premières lignes de son poison intellectuel qu'elle déversa à la plèbe durant de longues années. Une argumentation et des éléments de langage qu'elle avait déjà énoncés comme ceci devant ses mandants en janvier 1999 : « Nous soutiendrons et infiltrerons les groupes d'experts qui relaient la menace du réchauffement. Nous y placerons des économistes affiliés pour affirmer un consensus plus clair sur les chiffres annoncés. Nous assignerons les médias occidentaux à une dramaturgie constante et récurrente. La transition énergétique devra absolument être prioritaire dans l'ordre des préoccupations des jeunes générations. Je propose, messieurs, que vous rediriez tous les moyens de vos fondations d'influence vers des programmes concrets de lutte contre le réchauffement climatique. Les capitaines d'industrie, les politiques et les journalistes n'auront plus que deux mots au choix pour terminer chacune de leurs phrases : « climat et transition », avait déclaré Esther très formellement à ses mandants.

À l'écoute de ce chant qui jettera des populations entières dans l'abîme des mines et la terreur des dictateurs et condamnant inéluctablement la planète à suffoquer dans sa mare de déchets, le vieillard Joan Jangromp n'avait eu à l'époque qu'un mot à la bouche :

— ESPOIR ! nous devons être les prometteurs d'un nouvel espoir économique et climatique, oui, l'espoir, c'est absolument formidable comme devise ! » avait clamé sans réserve le banquier.

— Oui, Joan, tu as raison, l'espoir, c'est formidable, mais je pense qu'il serait nécessaire dans un premier temps de mettre dans la bouche de nos jeunes leaders une vision plus préoccupante. Esther a dit juste, il s'agit avant tout de répandre une dramaturgie, avait ajouté Roger Lockereelf plus pragmatique.

— Oui, exactement Roger, il serait idéal qu'une menace crédible soit portée, diffusée par les plus écoutés de ce monde. Il faut le certifier par de grandes voix avant que des parasites idéalistes de gauche ne s'approprient cette peur pour se faire élire, avait encore ajouté Henry de Lordtish.

Esther se revit à l'écran, leur suggérant à l'époque d'influer sur l'actuel candidat démocrate, Alan Georges. Elle leur avait certifié que cette thématique climatique pouvait s'opposer aux républicains dans la future campagne présidentielle américaine en leur disant encore :

— Proposons ceci à l'équipe de campagne d'Alan, après l'élection, il sera au bénéfice d'une notoriété considérable « avait-elle affirmé à l'époque.

— Absolument Esther, Alan pourrait se consacrer à une pédagogie dramatique du climat. Il pourrait s'exprimer dans ce sens à travers le monde et donner plus de corps à cette crainte climatique, avait ajouté Roger de Lockereelf convaincu.

— Oui, pourquoi pas, avait à son tour, soutenu Roger Henry de Lordtish avant de s'adresser à son aîné, Joan Jangromp : « Penses-tu que votre futur perdant pourrait être le porte-étendard de cette cause climatique ? »

— Perdant ! Je n'irais pas trop vite en besogne, avait répondu Joan Jangromp à l'époque, provoquant la colère d'Henry de Lordtish.

— Joan ! Tu sais pertinemment que c'est le fils de William qui l'emportera et pour toutes les raisons que tu connais parfaitement !

Londres, juillet 2026

Vingt-sept ans plus tard, la vidéo se termina sur ces derniers mots. Esther, terrifiée, posa l'une de ses mains sur son front, tandis que l'autre s'efforçait de retenir ses cris de colère. Elle reprit alors la lecture du texte qui lui offrait une expiation. La chair de sa chair comprendrait peut-être ce mea-culpa public ? se demanda Esther avant que le démon qui la rongait eût un sursaut : « Qui sont ces fils de putain pour se permettre de me contraindre ? » hurlait-il en elle. Elle qui sut astreindre toute l'humanité à ces mots empoisonnés « Qui osait lui faire plier l'échine ? » se questionna encore Esther : « Je les tuerai tous ces enfants de putains ! » hurlait encore son démon. Esther s'effondra sur la table de ce salon de thé londonien. Quelques minutes plus tard, son pragmatisme la rattrapa, elle se leva et alla s'exécuter.

Lorsque Julia sortit enfin de l'établissement, ma main attrapa la sienne. L'exercice avait été de taille, et nous savions tous que Julia s'y appliquerait avec une droiture impitoyable. Nous marchâmes silencieusement quelques pas, puis elle s'arrêta et se blottit contre moi.

— Le temps ne nous aura pas à revers, jamais, Charles, tu m'entends, jamais ! me dit-elle, en frappant ma poitrine.

— Allons-nous-en d'ici, ma belle amie. Je crains que Malik ne nous attende plus longtemps.

— Pourquoi est-il si pressé ?

— Tu sais bien qu'il est au service d'un effroyable banquier. Celui-ci exige d'être à Lausanne dans l'après-midi, lui répondis-je avant de l'entendre rire et qu'un taxi d'un autre temps ne s'arrêta à nos pieds. La porte latérale s'ouvrit et une voix familière s'adressa directement à Julia.

— Julia, je vous en prie, pour l'amour du ciel, quittez ce cinglé sur le champ, il finira par vous mettre réellement en danger. Montez, s'il vous plait, nous filons à l'aéroport, nous dit Koffy tenant encore une fois à rester au centre de la banquette. Si ce fut l'unique moyen de déplier ses jambes, il tenait surtout à imposer ses bras sur nos épaules avant de questionner Julia : « Comment s'est-passé votre entretien avec cette vieille sorcière, ma chère ? » et sans attendre la réponse de Julia, il demanda encore « Dites-le-moi maintenant, je vous en prie, quels effroyables mensonges ce pilleur de tombe a-t-il dû inventer pour vous séduire, Julia ? »

— Koffy, soit confiant, un homme, un vrai, t'attend quelque part, j'en suis persuadé, lui répondis-je imprudent sous le poids de son bras.

— Charles, je vais te...

— Non, mais vous n'êtes pas croyables ! Vous voulez bien arrêter cinq minutes, vous allez finir par vous faire mal, cria Julia me sauvant de l'étouffement

— Oui, tu as raison, ma chérie, on se calme, dis-je

— Écoute-le, celui-là, il veut faire mettre à genoux la moitié du monde civilisé et il se couche devant sa « chérie » me dit Koffy avant que je puisse me lancer dans une vaine tentative de riposte. Si bien que quelques instants plus tard, nous nous retrouvions à marcher le long de Woolwich Road, à trois kilomètres de l'aéroport de London City.

— Quel con ce taxi, ce n'est pas croyable... Raciste ! cria Koffy.

— Je ne te le fais pas dire, il t'a méprisé du regard. je l'ai bien vu, ajoutai-je.

— Haaaaa ! Fermez-la, vous deux ! cria Julia avant que Koffy ne nous fasse part du fond de sa pensée.

— Ok, mais si on ne peut plus déconner, on va vraiment se faire chier, je vous le dis, à la longue, on va vraiment se faire chier !

— Koffy ! Je vous en prie, taisez-vous ! insista Julia.

À l'autre bout de la ville, Esther, seule à l'arrière de sa limousine, se rendait au Sommet sur les Investissements Climatiques. Ce réseau d'affaires créé de toutes pièces par son bureau de conseil stratégique rassemblait des investisseurs institutionnels, des gouvernements et d'autres parties prenantes du financement climatique. Cette réunion annuelle attirait des fonds financiers de toutes natures pour le développement de ladite transition énergétique. Esther avait remis la direction de McRyan depuis quelques années, mais sa notoriété et ses nombreuses prédictions, avérées par ses soins, lui permettaient encore de monter au pupitre pour y répandre son poison intellectuel. Cet après-midi-là, Sky News Business retransmit en direct le discours d'ouverture que nous lui avons écrit.

Esther gravit les quelques marches qui lui permirent d'être vue par une meute de loups assoiffés de nouvelles richesses décarbonées. Si tous étaient suspendus aux lèvres de celle qui soufflait aux oreilles des grandes fortunes de ce monde, pas un d'entre eux ne purent imaginer ce qu'il allait entendre à la bourse de Londres.

— Je vous ai menti et dissimulé la vérité au profit de mes commanditaires, et je tiens à demander pardon à mes enfants et à toute une génération. Mon cabinet de conseil a manipulé de puissantes figures invisibles, créant de toutes pièces une grande partie de vos préoccupations pour le climat. Nous avons orchestré la carrière de plusieurs défenseurs du climat, en nous appuyant sur une crainte légitime, diffusée depuis le protocole de Kyoto en 1997, ceci afin de promouvoir une transition énergétique mondiale. Cependant, notre véritable objectif était de favoriser l'exploitation des minerais et des terres rares, indispensables à l'énergie dite renouvelable. Ces extractions, malgré leurs ravages environnementaux, n'ont jamais remplacé les énergies fossiles ou réduit les émissions de gaz à effet de serre. Nous avons simplement enrichi des entreprises soi-disant reconverties aux énergies propres.

Je ne nie pas que le réchauffement climatique ait des causes humaines, mais nous avons manipulé l'opinion publique pour servir les intérêts des plus riches. Le GIEC, à l'origine conçu pour contrôler les rapports climatiques, est devenu une organisation de propagande gangrénée par des lobbyistes. Seuls 20 % de ses membres sont de véritables experts sur l'évolution du climat, les autres sont pour la plupart des

vulgarisateurs au service du profit de la transition énergétique. Les financiers que je conseille depuis des années ont sciemment orienté cette situation.

Jeunes gens, il est temps de réaliser que la "carbo-phobie" détourne de véritables problèmes écologiques : pollution des sols et des eaux par les industries minières, agrochimie, déforestation et diminution de la biodiversité. Derrière la peur du carbone se cache une industrie bien plus polluante. La transition énergétique, vantée comme solution, polluera notre environnement à des niveaux sans précédent.

Il est temps de reconsidérer les informations du GIEC et de chercher des solutions honnêtes aux problèmes écologiques actuels. Ne vous laissez plus manipuler par des discours alarmistes et des figures publiques aux motivations cachées. Prenez en main votre avenir, et lutez contre les véritables menaces environnementales.

Merci de m'avoir écouté... et pensant enfin conclure, elle se pencha sur une dernière ligne que le démon lu d'une voix inaudible : « Merci de votre attention et que Dieu vous bénisse ».

CHAPITRES XXI

États-Unis, New York, Queens, août 2026

Après avoir fait face à la rigueur morale de sa petite-fille Dahlia, Esther Goldish succomba dans un étrange accident de voiture. Dès le lendemain de son décès, son propre bureau de conseil stratégique diffusa un communiqué de presse qui falsifia à dessein les derniers mois de son histoire comme suit :

« Esther Goldish souffrait de démence cérébrale qu'elle tentait de dissimuler à son entourage depuis de nombreuses années. Cette condition l'avait conduite, entre autres, à lire dernièrement un texte dont elle n'avait pas véritablement compris le sens. Les médicaments pour soigner son cancer en étaient en partie responsables. À la suite d'une attaque cérébrale, Esther Goldish perdit la maîtrise de son véhicule avant de percuter violemment un camion. »

Dans les jours qui suivirent, Esther fut accompagnée à sa dernière demeure par une communauté qui lui devait l'expansion de sa richesse. Afin que ces discrètes familles de la finance new-yorkaise s'autorisent des accolades au grand jour, les cent hectares du cimetière de Mont Hébron dans le Queens furent entièrement privatisés.

Nous y assistâmes pour lire l'esquisse d'une crainte dans les yeux de ces dépositaires du pouvoir. Car ce jour-là, ils s'étaient tous interrogés : qui avaient pu faire capituler la reine Esther ? Pourquoi et pour qui ?

Koffy et moi avions imaginé quelques changements dans notre apparence et nous présentâmes des cartes de police aux agents du Shabak. Ces derniers assuraient la sécurité de ce morceau de terre promise à New York. Nous avons acheté une société de pompes funèbres de renom afin que nos jeunes dirigeants de la PFP endossassent le costume sombre et la kippa pour orchestrer cet enterrement. Vlad porta le talith et dirigea la cérémonie pendant que le véritable rabbin s'entretenait avec la division des narcotiques de la police départementale de New York pour une dizaine de grammes de cocaïne glissés malencontreusement dans sa sacoche.

Au cœur de ces milliers de stèles blanches protégées d'un Dieu en colère par des arbres centenaires, beaucoup pensaient être là pour rendre hommage à une mère de la nation ayant reçu le Prix Israël. Peu savaient qu'en réalité, ils jetteraient un peu de terre de leur exil sur celle qui n'avait été qu'une architecte du mensonge au service des grandes fortunes.

À seize heures, le ciel se voila et les premières gouttes d'une pluie d'été coulèrent sur les vestes noires des premiers rangs. Alors notre rabbin de substitution ordonna que l'on renvoie ce démon sur les premières marches de l'enfer. Ensuite, Vlad s'adressa aux endeuillés avec ces quelques mots.

— Mes chers frères et sœurs d’Israël, chers proches et amis de la defunte, aujourd’hui, nous nous réunissons pour rendre hommage et prier pour la rédemption d’Esther Goldish. Rappelons-nous les leçons de nos Écritures. Citons la Torah lorsque Moïse descendit du Mont Sinaï (Exode 32:8) : « Ils se sont vite écartés de la voie que je leur avais prescrite ; ils se sont fait un veau en métal fondu, ils se sont prosternés devant lui, ils lui ont offert des sacrifices. Ils ont dit : Israël ! Voici ton Dieu, qui t’a fait sortir du pays d’Égypte ». Alors, je vous le demande, qui êtes-vous, vous qui avez demandé à Esther de se prosterner devant vos richesses ? Qui êtes-vous, vous qui avez détourné tant d’enfant d’Israël vers vos idoles païennes ? Deutéronome 6:15 nous avertit : « Car le Seigneur, ton Dieu, est un Dieu jaloux ; la colère du Seigneur, ton Dieu, s’enflammera contre toi, et il te détruira de dessus la terre. » Ce passage, mes amis, nous rappelle que Dieu connaît les cœurs des hommes et des femmes présents.

La pluie s'intensifia et le ciel s'assombrit. Vlad redressa la tête et fit face à son auditoire débarrassé de ses lunettes noires. Vlad arrêta son regard sur une jeune femme, serrant fermement contre elle un petit garçon. Elle semblait le protéger de la compassion feinte des hommes et des femmes qui l'entouraient. Ses yeux suppliaient une protection. Vlad soutint son regard, sans un mot et sans calcul, il la lui promit.

Avant d'inviter l'assistance à rendre un dernier hommage à Esther, notre imposteur continua ses propres interprétations de la Torah.

— Aujourd’hui, alors que nous accompagnons Esther Goldish dans sa dernière demeure, rappelons-nous que Dieu ne restera pas indifférent aux actes des enfants d’Israël. Comme il a envoyé des prophètes et des juges pour guider Israël, il enverra une force punir, un par un, tous les adorateurs des Veaux d’Or. Les Proverbes 15.3 nous enseignent : les yeux de l’Éternel sont en tout lieu, observant les méchants et les bons. Ainsi, en ce jour de deuil, rappelons-nous que la justice divine n'épargnera personne. La colère de Dieu s'abattra sur ceux qui ont abusé de leur pouvoir et ont menti pour leur profit. Que le Seigneur nous guide et nous protège, et qu'il accorde à chacun de nous la force d'affronter sa colère, amen.

— Putain, il est crédible ! Il va finir par me faire flipper, m’avoua discrètement Koffy.

— C’est à eux qu’il doit faire peur, lui dis-je.

— En même temps, si quelqu'un avait eu l’intention de tous les descendre, c’est une occasion qui ne sera pas renouvelée de si tôt. J’ai croisé deux ou trois barbus dans ma vie qui ne se seraient pas fait prier.

— Ils vont se flinguer tout seuls. L’idéal serait de les dresser les uns contre les autres.

— Attention Adolf, ta moustache se décolle.

— T’es con, la moustache à la Magnum, Peter Selleck, ça n’a rien à voir !

— Ah regarde, on dirait que ça prend, Lockereelf s’approche du rabbin, me fit remarquer Koffy.

Déjouant sa propre sécurité rapprochée, Roger Lokereelf interpella celui qu’il pensait être un rabbin New-Yorkais.

— Rabbi, veuillez m'excuser, avez-vous un instant à m'accorder?

— Oui, bien entendu, à qui ai-je l'honneur, cher monsieur ? répondit Vlad, sachant parfaitement qui était en face de lui.

— Ha, je vois, c'est bien ce qui me semblait, vous n'êtes pas de notre communauté New-Yorkaise visiblement ? lui demanda Roger Lockereelf.

— Non cher monsieur, mais nous sommes ici sur le mont Hébron, n'est-ce pas ?

— Oui, très juste, d'où venez-vous cher Rabbi ?

— Je suis d'Hébron justement. En Cisjordanie ou en Judée-Samarie, cela dépend d'où l'on se trouve. Que puis-je pour vous ? Êtes-vous un proche d'Esther Goldish ?

— Oui, oui, en effet. Dites-moi, vous avez évoqué une force, qu'est-ce que cela veut dire ? Vous pensiez à la colère de Dieu, n'est-ce pas ?

— Une force ?

— Oui, vous avez mentionné une force qui châtierait un par un les adorateurs des Veaux d'Or.

— Ha, bien sûr, en effet, répondit Vlad en se donnant un air spirituel que je ne lui connaissais pas.

— Que cela veut dire ? Je ne connais pas ce passage. Est-ce une image de la colère de Dieu ? Ou faites-vous référence à un texte en particulier ? Je ne comprends pas, demanda le vieil homme inquiet.

— Oui, c'est une pensée sur notre temps qui nous vient d'une interprétation qui est très partagée en Israël. Comment expliquer cela ? Voyez-vous, beaucoup de grands rabbins de la Yeshiva de Mir ont constaté l'émergence d'un décret céleste.

— Un décret céleste ! Qu'est-ce donc ? s'étonna Lockereelf.

— Le Talmud parle de divers décrets célestes qui peuvent être vus comme des manifestations de la colère de Dieu. Ces décrets peuvent inclure des punitions sur des communautés ou des individus en raison de leurs actions. Oui, c'est très sérieux, en effet, ajouta le rabbin soudainement très inspiré.

— Mais enfin ! quel rapport avec Esther Goldish ?

— Eh bien, Esther nous a quittés à un âge avancé, certes, et sa maladie la rongea de toutes parts. Mais voyez-vous, j'ai ressenti la colère de Dieu.

— Ce décret céleste ? demanda inquiet Lockereelf.

— Oui, je le pense sincèrement, conclut notre talentueux mimétiste.

Nous nous rapprochions de celui dont nous ne connaissions qu'une image tournée 27 ans plus tôt. Mais lorsque nous l'interpellions et quand il se retourna, son regard perçant nous fut très familier.

— Bonjour, monsieur, agent spécial Murtaugh et voici...

— Agent Riggs, bonjour monsieur, avez-vous une petite minute à nous accorder, ajoutai-je.

— Les agents Murtaugh et Riggs, vous vous foutez de moi ? demanda Roger Lokerreelf sans plaisanter.

— Oui, c'est curieux, mais ce n'est pas l'amour du cinéma que nous souhaitons partager avec vous aujourd'hui, dit Koffy avec un ton clairement emprunté à Danny Glover.

— Que puis-je faire pour vous, messieurs, répondit Roger Lokerreelf sans la moindre crainte.

— Voilà, nous avons de bonnes raisons de penser que l'accident de madame Goldish n'est pas due à une attaque cérébrale, dis-je au vieil homme.

— Ah ! voyez-vous cela, comment puis-je vous aider, nous répondit-il sans sourciller.

— Voyez-vous, près de l'arbre, sur votre droite, la petite fille de madame Goldish ? C'est Dahlia Rosenberg que vous connaissez sans doute, n'est-ce pas ? lui demanda encore Koffy.

— Bien entendu que je connais Dahlia, répondit Roger Lockereelf.

— Et bien madame Rosenberg prétend avoir reçu un coup de fil de sa grand-mère juste avant l'accident. Ce qui nous laisse penser que madame Goldish était bel et bien saine d'esprit avant que le camion ne percute sa voiture.

— Voyez-vous ça ! répondit le vieux Lockereelf devant Koffy appuyant ses propos en hochant exagérément la tête.

— Mais, il est vrai aussi que toute sorte de choses peuvent provoquer un accident, ajouta Koffy.

— Eh bien, menez votre enquête, messieurs, répondit confiant le vieil homme avant d'ajouter : « Pour ma part, si vous me le permettez, je vais présenter mes condoléances à Dahlia. »

— Je vous en prie, lui dis-je, avant que le vieux prince de la finance ne nous quitte, s'enfonçant plus nerveusement parmi les personnes venues rendre hommage à Esther Goldish.

Comme nous l'avions imaginé, il s'empressa d'aller questionner Dahlia au sujet de ce coup de fil d'Esther reçu avant l'accident. Elle lui répondit avec beaucoup de spontanéités qu'Esther ne l'avait pas appelée. Roger Lockereelf se demanda qui pouvaient être ces étranges agents. Étaient-ce ces gars-là qui étaient à l'origine du mea-culpa d'Esther ? Qui avait pu faire capituler la reine Esther, bon sang ? Qui en avait eu les armes ? Alors, peut-être pour la première fois, Roger Lockereelf sentit l'ombre d'une menace planer au-dessus de sa tête. Il se retourna vers les deux agents, mais Murtaugh et Riggs avaient déjà disparu dans les allées du cimetière du mont Hébron.

— Charles, tu n'es pas très bon en Martin Riggs, je ne sais pas, il y a un truc qui ne colle pas, me dit Koffy le plus sérieusement du monde.

— Excuse-moi, Danny Glover, je n'ai pas ton génie d'interprétation.

— Ouais, ça c'est bien que tu le reconnais, me dit Koffy.

— T'as plein de talents, Charles, mais comme acteur, t'es mauvais. Il a raison, le gros, dit Vlad qui nous rejoignit.

— Et ma main dans ta gueule, elle est grosse ? lui répondit Koffy.

— OK, OK, on se calme ! Et si on allait se descendre une ou deux bières ? C'est bien de cette façon que finissent les Armes Fatales, non ?

— Exactement, allons descendre quelques bières, mais je ne vois pas ce qu'un curé vient foutre à la fin du film, ajouta Koffy.

— Je suis un rabbin, pas un curé ! cria Vlad

— Oui, oui, calme-toi Rabbi Jacob, c'est presque pareil de toute façon, vous avez juste loupé le Messie ! lui dit Koffy en le prenant lui aussi par le cou.

Le lendemain, Dahlia sortit du métro au 59th Street de Columbus Circle. Elle arrangea ses longs cheveux noirs et s'enfonça dans le parc jusqu'au manège situé sur la 65^e. Elle prit quelques tickets et confia son garçon à un cheval taillé dans la pierre et transpercé d'une longue barre de fer. Dahlia embrassa son fils et lui indiqua le banc sur lequel elle avait bien l'intention de le voir dompter cet étalon. Le petit, déterminé, tendit le premier ticket au forain et le monde se mit à tourner dans le sens inverse du temps.

Lorsque Dahlia le rejoignit, Vlad se leva et lui tendit sa main. Elle ne fut pas surprise de voir le rabbin de la veille. Ce regard avisé se dessinait des mêmes caractères que les mots de ce message glissé dans sa poche la veille au cimetière d'Hébron : « *Dahlia, Vous êtes en danger, nous devons vous protéger, je vous attendrai demain à 9 heures au carrousel de Central Parc sur la 65^e.* »

— Bonjour Rabbi,

— Je ne suis pas rabbin, si vous êtes pratiquante, je vous prie de pardonner cette imposture.

— Alors qui êtes-vous ? Pourquoi ce message ? Pourquoi pensez-vous que je sois en danger ? le fustigea Dahlia.

— Ils craignent qu'Esther, votre défunte grand-mère, se soit confiée à vous avant de mourir.

— Qui ils ? insista Dahlia.

— Les clients de votre grand-mère. Beaucoup d'entre eux ou peut-être tous étaient présents autour de vous à l'enterrement, hier après-midi, répondit calmement Vlad.

— Mon Dieu, mais qui êtes-vous et pourquoi les confidences de ma grand-mère seraient un danger pour moi ?

— Écoutez Dahlia, mon organisation lutte, entre autres choses, pour préserver ce qui peut l'être des graves conséquences environnementales de ladite transition énergétique promue par votre grand-mère depuis plus de 25 ans. Nous sommes à l'origine de son médiatique mea-culpa à la bourse de Londres. Si nous avons pu la convaincre de lire le discours que nous lui avons écrit, c'est que nous possédons un enregistrement vidéo d'une réunion que votre défunt grand-mère ne souhaitait pas que nous rendions publique.

— Si vous faites référence à un enregistrement vidéo d'une réunion du LLJ Council en 1999, en effet, elle m'en a parlé. Ainsi que de la manipulation des médias, du GIEC et de toute cette prétendue propagande évoquée dans cette vidéo, répondit Dahlia avant d'ajouter : « Elle avait complètement perdu la tête, elle tremblait comme une feuille et souhaitait me convaincre de fuir, de me cacher, je-ne-sais-où, avec mon fils. Elle prétendait que si cet enregistrement devait être connu du public, nous serions tous éliminés. »

— Dahlia, Esther avait encore toute sa tête. Ce qu'elle vous a raconté au sujet du LLJ Council est parfaitement exact. Alors si, pour le moment, les principaux intéressés ignorent tout de cet enregistrement vidéo, nous avons malheureusement bien l'intention de le diffuser au moment opportun. Mais, dans l'immédiat, ce n'est pas un danger pour vous et votre famille. Par contre, si ces puissances financières

pensent que vous pourriez simplement témoigner de la véracité des aveux de votre grand-mère à Londres, ils n'auront aucun scrupule à vous éliminer, vous aussi.

— Ce n'était pas un accident pour Esther ?

— Non.

— Et pourquoi moi, je n'y suis pour rien ? Vous saviez que vous mettriez des personnes en danger en la faisant lire votre foutu papier à Londres ! Avez-vous pensé à mon fils, mon ex-mari, ma famille ? lui dit Dahlia, affolée.

— Écoutez, malheureusement, notre combat ne nous permet pas d'éviter des victimes collatérales. Par filiation et d'une manière ou d'une autre, vous étiez d'ores et déjà en danger.

— Mais, pourquoi travaillait-elle pour ces banquiers ? demanda Dahlia, désespérée.

— Pour une place auprès d'eux et l'argent, bien entendu, j'en suis désolé pour vous ! Dahlia, nous pouvons vous protéger, mais il faut agir vite, très vite, lui confirma Vlad.

Dahlia regarda son fils tourner en rond dans ce monde qui semblait encore l'ignorer. Comment épargner cela à Thomas ? Peut-être que si tout cela restait inconnu, serait-elle épargnée ? Et, il lui suffirait de prétendre qu'elle ne sait rien. Puis Dahlia réalisa avec frayeur qu'une personne informée des réels objectifs d'une telle propagande n'avait aucune chance de survie. De courageux militants écologistes avaient disparu pour beaucoup moins que ça. Dahlia se sentit, elle aussi, condamnée à disparaître, car elle savait bien qu'un démon ne pouvait engendrer que des victimes. Elle ne perdit pas plus de temps dans son désarroi et interrogea Vlad.

— Si vous prétendez me protéger, j'imagine que cela a un prix ? lui demanda Dahlia, feignant de comprendre.

— Dahlia, Roger Lockereelf vous contactera, c'est certain. Demandez-lui de l'aide, un travail, dit Vlad en ignorant que le vieux banquier avait déjà tenté de la joindre à trois reprises depuis l'enterrement.

— Pardon, un travail ? J'en ai déjà un ! s'étonna, Dahlia.

— Oui, faites-lui savoir que vous êtes très intéressée par les objectifs de la fondation « One, No More », précisa Vlad avant d'ajouter : « Ceci vous disculpera d'éventuels aveux de votre grand-mère. De plus, je pense que votre CV et votre figure médiatique pour l'environnement ne peuvent être qu'un atout pour cette coquille vide. »

— Ce sont eux, derrière cette fondation ? demanda-t-elle sans vraiment s'en étonner.

— Oui, Lockereelf et quelques héritiers du LLJ Council ont confié ce projet au bureau de conseils stratégiques créé par votre grand-mère. Ce n'est que du vent, il n'y a pas d'activisme politique à proprement parler, que des potentiels militants très influençables. Si vous en avez entendu parler, c'est qu'il s'agit d'un grotesque plan de communication dont est coutumier McRyan. Une vulgaire manipulation médiatique créant l'illusion d'une adhésion populaire. Tout est bidon, répondit Vlad avant d'ajouter « Écoutez Dahlia, rassurez-le, dites-lui qu'Esther ne vous a rien confié et à l'instant, où il vous demande s'il peut faire quelque chose pour vous. Partagez votre inquiétude pour le climat ».

— Et ensuite, je vous envoie des rapports toutes les semaines, c'est bien ça, en conclut Dahlia, fataliste.

— Non, du tout, nous savons tout ou presque ce qui s'y passe. Dans l'immédiat, il s'agit de vous protéger des autres membres du concile. Et, si vous souhaitez vraiment nous aider, arrangez-vous pour devenir une personne influente dans « One, No More », lui dit Vlad avec affection avant d'ajouter : « Autre chose, comme McRyan souhaite intégrer la PFP à sa nouvelle propagande, je vous propose de revendiquer votre amitié avec les intouchables qui dirigent l'ONG ici à New York ».

— Pardon, mais je ne les connais pas! lui dit-elle.

— Oui, vous les connaissez, même s'ils ne sont pas exactement ceux que vous croyez. Ils ont quasiment votre âge et ils sont très sympathiques. D'ailleurs, ils vous attendent dès demain sur Mercer street pour prendre un verre dans le cadre d'un petit événement discrètement médiatisé à votre intention.

— Médiatisé ! À mon attention ! s'étonna Dahlia.

— Oui, absolument, l'occasion de faire encore quelques images que je vous prierais de partager sur vos réseaux sociaux. Pardon pour cette intrusion, mais nous avons déjà ajouté quelques photomontages sur vos réseaux sociaux. J'en suis vraiment navré, mais ils vous surveillent déjà et cela crédibilisera vos prochaines allégations.

Dahlia comprit que l'organisation de ce rabbin, qui n'en était pas un, avait déjà écrit un scénario, persuadée qu'elle ne pourrait le refuser. L'intrusion de cet homme si bienveillant dans ce cauchemar, la perfection de cette falsification photographique qui la dévoilait entourée de personnes paraissant déjà veiller sur elle, l'apaisa.

— Vous étiez donc déjà persuadé que je collaborerais ? demanda Dahlia, surprise.

— En vous regardant hier au cimetière, j'ai réalisé le danger que représentait cette situation pour vous et votre fils. À l'évidence, vous n'êtes pas un monstre froid comme votre grand-mère. Dahlia, notre combat pour l'environnement, c'est le vôtre. Soyez-en certaine, si tout se déroule bien, je vous expliquerai tout en détail et vous comprendrez notre détermination. Mais dans l'immédiat, vous n'avez pas le choix, il faut que le vieux Lockereelf vous protège de ces partenaires du LLJ Council. Nous n'avons pas beaucoup de temps, je vous en prie, prenez la bonne décision, lui répondit Vlad alors que Dahlia, plus calme, consulta les quelques images de ses réseaux sociaux.

— Comment s'appelle-t-il ? N'est-ce pas lui qui chantait Pearl Jam à cette soirée très bizarre au Webster Hall ? demanda Dahlia, souriante.

— Oui en effet, C'est bien Joshua, il s'est choisi pour cette photo, faites-en un de vos amis, vous ne perdrez pas votre temps. Ce garçon est complètement cinglé, mais très attachant, répondit Vlad.

— J'y penserai, mais vous, vous ne me l'avez toujours pas dit, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle David Gronsky et quoi que vous décidiez, dès aujourd'hui, mon organisation s'efforcera de veiller sur vous, votre ex-mari à Haïfa et le petit garçon sur le manège. Que Dieu vous bénisse, Dahlia, lui dit Vlad en hébreu avant de la quitter.

Vlad n'avait pas encore disparu de l'horizon du parc que Lockereelf appela. Cette fois, Dahlia répondit, écouta longuement et finalement s'exprima : « Oui monsieur, en effet, je crois qu'elle avait perdu la tête, c'est évident... Oui, elle était gravement malade... sans doute ses médicaments... Elle n'aurait jamais du prendre le volant, c'était une folie... Oui avec joie, je vous remercie... »

Le petit bonhomme sur le manège en eut assez. Il descendit de ce cheval qui ne donnait décidément aucun signe de vie. Il rejoignit sa mère pensive et absente. Il s'assit à ses côtés et imita la posture étrange de sa mère. Il se pencha en avant et il posa sa main sur son front. C'est quand il tenta de mimer le regard intense qui se dessinait sur le visage de Dahlia qu'elle se retourna enfin sur lui. Plus souriante, elle lui dit.

— Mon chéri, que dirais-tu d'aller rendre visite à un vieil ami de ton arrière-grand-mère qui nous attend avec une énorme glace ?

Ils marchèrent sous les grands arbres du parc le long de la 66^e et ils débouchèrent sur la 5^e avenue. En quelques secondes, une pluie d'orage estival inonda le trottoir. Elle prit son garçon dans ses bras et traversa l'avenue. Elle courut et remonta l'une des rues de l'Upper East Side et s'abrita sous le portique d'un hôtel particulier.

— C'est ici, au numéro trois, mon bonhomme, dit la mère à son fils, avant de le déposer à l'abri, proche d'une colonne corinthienne dans l'axe d'une caméra de surveillance. Dahlia sonna et recula de quelques mètres sous la pluie battante. Elle leva les yeux et vit au premier étage un vieil homme debout derrière les carreaux colorés de l'une des grandes fenêtres empruntées aux beaux-arts parisiens. La prétention de cette façade expliquait à elle seule tout le désarroi des architectes des grandes fortunes New-Yorkaises du début du XX siècle.

Alors que le vent et la pluie redoublaient d'intensité, un homme en costume noir, ouvrit et sourit au petit garçon avant de s'adresser à la mère.

— Bonjour Madame Rosenberg, Je vous en prie, entrez, entrez donc. Mon Dieu, que se passe-t-il dans cette ville. Comment allez-vous ? Vous êtes trempés, regardez-moi ce désastre ! dit-il à Dahlia en s'adressant à elle avec une voix si familière que beaucoup de ses appréhensions restèrent sur le trottoir.

— Merci, pour votre accueil, monsieur. C'est très aimable à vous.

— Je vous en prie, prenez ça, dit-il en lui proposant une serviette de bain. Puis cet homme s'accroupit devant le garçon de six ans. Il lui sécha si rudement les cheveux que le petit s'accrocha à son épaule. Thomas se fit ensuite recoiffer et le quinquagénaire se releva satisfait.

— Madame, peut-être est-ce indélicat, je vous prie de m'en excuser ? Mais, ce petit est le portrait de son grand-père, dit-il à Dahlia discrètement.

— Pardon ! Avez-vous connu son grand-père ? demanda Dahlia très surprise avant que le majordome sans hésitation lui signifia un oui du regard.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur Lockereelf vous attend au premier, lui assigna le majordome avant que Dahlia ne laissa filer son fils dans l'escalier de pierre.

— Monsieur, sans vouloir vous commander, j'ai promis à Thomas une glace, sans quoi, il ne serait jamais sorti de ce parc, lui demanda Dahlia.

— Chocolat pour Thomas, j'imagine et pour vous, c'est Pistache, n'est-ce pas ? répondit le majordome avec une courtoisie qui ne s'invente pas.

— Oui, oui, merci, c'est exact... Comment le saviez-vous ?

— Disons que je l'ai deviné.

— Avez-vous un prénom, Monsieur ? demanda Dahlia, souriante.

— Paul,

— Merci Paul

— Je vous en prie, lui répondit le majordome avant que Roger Lockereelf ne se fasse entendre à son tour du premier étage.

— Montez, montez, c'est par ici ! ordonna Roger Lockereelf.

Cette voix glaciale fit redescendre aussitôt le petit garçon. Il sauta dans les bras de sa mère qui l'attrapa en vol de justesse. Thomas remonta les dernières marches dans les bras de Dahlia. Elle s'approcha et entra dans un salon d'une hauteur insolente. Les murs étaient habillés du sol au plafond d'une bibliothèque que Thomas attribua immédiatement aux géants que découvrit Gulliver après son naufrage.

— Bonjour Dahlia ! Comment allez-vous ? Est-ce bien là le petit Thomas ? demanda Lockereelf plus familier qu'à son habitude.

— Oui, c'est Thomas, répondit Dahlia avant de prier son fils de saluer leur hôte.

— Où sont les glaces, maman ? répondit le petit garçon accroché au cou de sa mère.

Le vieux banquier, cherchant frénétiquement l'attention du petit Thomas, se lança dans une laborieuse description de son arbre généalogique, s'accrochant au morceau de mur dépourvu livre.

C'est lorsque Lockereelf s'apprêta à déposer un album de photos sous les yeux un peu craintifs de Thomas et de sa mère que Paul entra dans la pièce. Le majordome s'empressa de déposer un plateau garni de glace en lieu et place de l'ouvrage. « *La gloire des ancêtres Lockereelf pouvait attendre* », pensa le majordome.

— J'imagine que vous ne m'avez pas fait venir pour voir vos photos de famille, demanda Dahlia.

— Non, en effet. Voilà Dahlia, je souhaitais que vous le sachiez, j'ai aimé votre grand-mère de tout mon cœur.

—Hé bien, votre épouse serait certainement ravie de vous entendre évoquer votre flamme pour l'une de vos maitresses, lui rétorqua Dahlia.

— Je n'ai jamais eu d'épouse, Dahlia, répondit calmement le vieil homme avant de s'asseoir et d'ajouter d'un regard pétrifié, simulant une souffrance : « Esther ne voulait ni mariage ni vie de famille. Je ne m'y suis jamais résigné, alors, j'ai attendu toute ma vie en vain. Et sachez-le, Esther m'avait interdit d'avoir une quelconque relation avec Jacques, mon fils, votre père.

— Jacques ! Votre fils ? dit Dahlia, subjuguée par ce qu'elle venait d'entendre.

— Oui, Jacques qui nous a quitté bien trop vite, était mon fils.

— Qu'est-ce que vous racontez, mon père, votre fils ! Mais vous êtes complètement fou. Mon grand-père était un capitaine de l'armée israélienne mort en mission !

— Dahlia, je suis ton grand-père, tout le reste sont des mensonges de ta grand-mère pour dissimuler à son fils la véritable identité de son père.

— Vous mentez bien sûr ! réagit Dahlia, bouleversée.

— Non, c'est la vérité. Thomas est mon arrière-petit-fils et je compte bien m'occuper de vous deux, répondit le vieux Lockereelf, déterminé.

Du haut de ses six ans, Thomas comprit vite que celui qui était le père de son grand-père disparu était devant lui. Thomas souhaitait juste un papa, il se moquait bien des grand-papas et davantage des arrières grand-pères, tous atteints par une maladie étrange les transformant en vieille citrouille moisie.

— Dahlia, ici à New York et dans le monde, personne ne devait savoir que la reine de l'influence avait eu une relation d'une autre nature que professionnelle avec moi, Roger Lockereelf. Tu es bien ma petite-fille. Je suis navré de te le dire dans ces circonstances, mais de son vivant ta grand-mère m'interdisait de voir mon fils. Ton père et toi deviez ignorer mon existence pour préserver l'image de McRyan et de sa fondatrice.

Dahlia, désarçonnée, se retourna vers Paul encore présent, celui-ci hocha la tête, certifiant la parole de son maître. Car Jacques se rendait ici discrètement sans que sa mère le sache. Alors Paul, le fils des domestiques, et Jacques, le fils d'un amour secret, tissèrent sur ces murs une amitié unique.

— Bien entendu, j'aimais Esther, je l'ai toujours aimée. Nous sommes restés des amants cachés de tous durant de longues années. Dahlia, comprends-moi, je ne pouvais pas tolérer qu'elle s'éloigne de moi, alors, j'ai abdiqué presque tout lâchement. Après le suicide de ton père, tout a changé. Elle me reprocha sa mort et nous nous sommes éloignés l'un de l'autre. C'est terrible, mais aujourd'hui, sa disparition nous libère enfin de son emprise. Elle devait mourir, comprends-tu, Dahlia ? ajouta plus nerveusement le vieux Lockereelf.

Tandis que Thomas ressortait la tête de son pot de glace au chocolat, Dahlia plongeait la sienne dans ses mains et, prise de vertige, elle dut s'allonger très vite. Elle se laissa tomber dans le dossier de son fauteuil

et mille questions vinrent troubler son esprit : « *Pourquoi Esther s'était-elle opposée à ce point à ce que cet homme voit son enfant ? Était-ce réellement sa crainte de perdre le crédit des autres clans ? Mais quel diable était cet homme pour qu'elle ne s'accommode pas d'un secret de famille ordinaire ? Et, qu'avait dit exactement cette femme à son propre fils au sujet de son père ? Bon sang, mais de ces deux monstres, qui mentait le plus ? Mais alors, qu'est-ce qui a poussé papa au suicide ?* » s'interrogea encore Dahlia.

Plus tard, quelques témoignages lui confirmèrent que c'était bel et bien pour des raisons de réseaux d'affaires que Jacques eut une enfance et une vie sans le droit de revendiquer un père bien vivant. Mais quand Dahlia vint au monde et qu'il se vit contraint de lui cacher l'existence de son grand-père, Jacques défia sa mère et dans ce combat inégal, il ne fut qu'un fragile obstacle à la grandeur de la reine Esther. Ainsi, elle lui ouvrit une fenêtre par laquelle il sauta.

Le majordome revint précipitamment dans la pièce, apportant un verre d'eau à celle qu'il n'avait jamais quittée des yeux. Puis contraint par les événements, Paul annonça à son maître la présence de Monsieur Robert Crawford sous le préau.

— Dites-lui d'attendre, lui répondit sèchement Lockereelf avant de s'adresser à Dahlia : « Dahlia, j'aurais souhaité qu'il nous rejoigne plus tard, mais je tenais à ce que monsieur Crawford soit parmi nous aujourd'hui. Nous désirons t'exposer un projet qui me tient particulièrement à cœur et qui, je crois, rejoint parfaitement tes préoccupations pour l'environnement. Je sais à quel point tu travailles dur pour préserver notre planète et nous t'en sommes tous reconnaissants ».

Ce fou furieux n'avait consacré que trois minutes, pas une de plus, à la révélation de son existence parentale. Trois minutes pour révéler l'amour d'une vie et son lot de souffrance. Et, la minute qui suivit la tempête ravageant la vie de Dahlia, l'existence de Roger Lockereelf reprit sa route vers le profit. Alors, ce vieux milliardaire de 77 ans fit entrer Robert Crawford dans la bibliothèque.

Dahlia reprit un peu de ses esprits et munie du courage d'une lionne, elle s'apprêta à tendre sa main à celui qu'elle me décrit plus tard comme une tête d'acharné sur un corps absent.

Les années avaient passé et Robert Crawford réalisa l'imposture qu'il proposa à Genève deux ans plus tôt dans une cellule de crise consacrée à mes révélations gênantes sur l'industrie minière. Malgré ses échecs, Robert sut convaincre sa hiérarchie de s'en prendre à Greenplanet. Et, il avait mis sur pied une alternative de propagande moins sensible aux malheureux revers environnementaux de ladite transition énergétique. Robert Crawford nomma cette organisation « One, No More » autrement dit : pas un degré de plus pour la planète. Cette nouvelle stratégie de communication des masses sut séduire les promoteurs et financiers de l'eldorado du tout électrique. L'un d'eux était impatient de lui présenter sa petite-fille écologiste.

— C'est un honneur, votre grand-mère restera un modèle pour nous tous, madame, dit Robert à Dahlia, n'ignorant pas que cette femme qui lui tendit la main était aussi une héritière de McRyan.

— Je n'en doute pas, c'est un plaisir de faire votre connaissance, monsieur Crawford, lui répondit la jeune femme, lâchant rapidement la main du fidèle lieutenant de sa grand-mère.

Robert exposa son projet et le maître Sith révélé à Dahlia acquiesça la parole de son apprenti. Pendant que Dahlia écoutait l'imposture de la nouvelle terreur intellectuelle de McRyan, Thomas attendait patiemment qu'un géant entre dans la pièce et fasse taire cet homme. Si Dahlia était amère et craignait de disparaître comme Esther si les affaires du vieux fou l'exigeaient, Robert, lui était radieux et accédait enfin au dernier camp de base de l'Upper East Side. Sa dernière initiative « One No More » devait directement l'envoyer au sommet.

La jeune femme serra son fils contre elle et repensa aux mises en garde de ce David Gronsky. Dahlia décida de s'en tenir aux instructions de ce dernier. Elle adopta une tout autre posture et elle témoigna à son désormais grand-père de son grand enthousiasme pour l'initiative « One, No More » de Crawford. Elle se surprit elle-même en stratège et ils tombèrent tous deux très rapidement sous le charme de l'héritière.

— C'est très intéressant, mais voyez-vous, la PFP, pour ne citer qu'elle, sait réunir les gens, créer de l'enthousiasme, rétorqua Dahlia avant d'ajouter « Combien d'événements festifs, de conférences médiatisées dans le monde ont-ils été les promoteurs ? Les meilleurs speakers de la défense du climat les mentionnent dans leurs CV. Les actions concrètes de communication de mes amis de la PFP sont bien réelles ».

— J'ai vu, en effet, qu'ils se comptaient parmi vos amis, dit Robert, très intéressé.

— Oui, c'est vrai, ces jeunes startuppeurs que l'on caricature trop souvent comme des marginaux, sont des leaders particulièrement sympathiques. Robert, accompagnez-moi, je les rejoins pour une petite fête. Seriez-vous disponible demain en début de soirée ? Je pense que cela serait une opportunité de tisser des liens importants pour notre « One, No More », ajouta Dahlia, plus familière.

— Oui, en effet, c'est une très bonne idée, avec joie, je serais ravi de vous accompagner, répondit Crawford, sans chercher l'approbation de son mandant.

Le piège tendu à Lockereelf fonctionna bien mieux que Vlad ne l'avait espéré. Dahlia avait été très convaincante. Avant de faire valoir le bien hérité de sa grand-mère, Dahlia revendiqua sa filiation avec le clan Lockereelf et le vieux se mit à genoux. Pris de court, Robert dut concéder à Dahlia son leadership sur la nouvelle propagande climatique de McRyan. Ce qui fut crucial pour nos projets quelques mois plus tard. Dahlia rentra et fit savoir à David Gronsky que dorénavant, nous ne possédions bien plus qu'une vulgaire influenceuse dans l'organisation « One, No More ».

Dès le lendemain dissimulé derrière quelques lamelles de store, j'aperçus Dahlia venue parcourir les étages de 22, Mercer street accompagnée de son désormais proche collaborateur Robert Crawford. Un coup de maître qui n'avait rien à envier à la ruse de son aïeule.

Aly et Joshua accueillirent notre nouvelle recrue et l'accompagnèrent, elle et son collaborateur, sur le roof top de l'immeuble. Alors Robert Crawford, les mains nues et l'esprit habillé de ses convictions, exposa son projet de promouvoir et de financer un événement musical planétaire sans précédent ; l'Earth Live Aid. Ce concert planétaire devait se révéler être une opération de communication mondiale visant à mobiliser la jeunesse déçue par la faiblesse des engagements gouvernementaux. Robert rêvait à une prise de conscience jeune et populaire en faveur des mesures à prendre pour le climat. En s'inspirant des événements de l'Observatoire des droits de l'homme de la fondation Soros, Robert plaça son organisation « One, No More » dans le projet de l'Earth Live Aid comme un riche mentor lanceur d'alerte pour le climat. Ce cadre festif devait promouvoir les directions de pensée et d'action pour celles et ceux qui s'engageraient à faire barrage aux degrés supplémentaires annoncés par le GIEC. L'outil de propagande de Crawford visait à convertir tous les militants écologiques devenus sceptiques concernant les bienfaits environnementaux de ladite transition énergétique.

Crawford fut ravi d'obtenir si rapidement de nos jeunes dirigeants un accord sur le fond. Ces derniers le félicitèrent pour son enthousiasmante initiative et lui assurèrent toutes leurs collaborations. À ce stade, nous relevions la nécessité de fragiliser de l'intérieur cette nouvelle propagande des promoteurs de ladite transition énergétique et, ainsi, en atténuer son très probable succès planétaire.

CHAPITRE XXII

Bahamas, Cat Island, septembre 2026

La villa d'Ormond de Clarens dut faire face à une tornade imprévue venue de France. Pourtant, Henry n'avait pas été inquiété par les prévisions météorologiques du jour. Ces dernières annonçaient un temps clair et une légère bise sur le lac Léman, promettant tout au plus de belles sorties à la voile en fin d'après-midi. Mais soudain, la tornade tourbillonna, les fenêtres s'ébranlèrent et les portes de la véranda claquèrent à son passage. Celles et ceux qui tentaient de s'accrocher à leurs bureaux s'envolèrent les uns après les autres. La tornade balaya les étages et les hauts plafonds de la villa semblèrent s'affaisser à son passage. Elle s'infiltra entre les portes restées entrouvertes, brisa les serrures fermées et apparut devant Henry, terrifié.

— Madame Bastian, comment allez-vous ? Que puis-je faire pour vous ? demanda Henry, tremblotant de tout son corps.

— Qui se moque de moi ici ? Où sont ces gestionnaires qui se cachent derrière vos murs de votre Core Foundation ?

— Je ne comprends pas, excusez-moi, répondit Henry.

— C'est impossible et vous le savez ! C'est la dixième étude d'assainissement de terrains miniers que vous nous demandez et c'est la dixième fois que je vous dis que c'est impossible ! Personne ne peut faire ça et vous le savez !

— Excusez-moi, je comprends parfaitement votre désarroi, mais nous vous payons pour ça, n'est-ce pas ? répondit Henry avec convivialité.

— Ah ça, oui, vous nous payez, ah, ça vous savez faire, payer, mais APRÈS ? QUE FAIT-ON ? dit encore Aurélie en élevant la voix devant Henry désarmé. OH ! Vous m'entendez quand je vous parle ? lui dit-elle, encore plus fort.

Puis sa voix s'apaisa et elle plongea son visage dans ses mains. Aurélie s'efforça de retenir ce qui la submergeait depuis trop longtemps. Henry m'avoua que, dans les premiers instants de cette irruption, il avait vraiment pensé sauter par la fenêtre. Une petite minute de courage et un peu d'aplomb lui avaient offert de voir l'une des plus belles choses de sa vie : le désarroi d'une héroïne.

Henry, n'osant pas demander de l'aide, sonna discrètement Julia et déposa le combiné sur son bureau. Il espéra qu'un soutien pourrait entendre la confusion qui se répandait trop vite dans son bureau.

— Monsieur, excusez-moi, mais qui gère tout cet argent dans cette fondation ? Je veux leur parler, nous avons beaucoup mieux à faire que ces études, vraiment !

— Oui, je comprends, mais c'est impossible, répondit Henry en avançant prudemment vers son bureau, armé d'un mouchoir.

N'osant pas la prendre dans ses bras, Henry ne lui proposa que ses mains qu'elle regarda sans le moindre intérêt.

— Qu'est-ce qu'on peut faire de ces études ? Je peux vous le dire, moi : rien du tout. Il faudrait être un géant et déplacer des montagnes. S'il y a autant d'argent à disposition, ne le jetons pas par la fenêtre ! Informons les gens, bon sang ! Il faut que ça s'arrête, on va vers la pire catastrophe environnementale que l'homme n'ait jamais connue, il faut le dire aux gens, mais qui peut comprendre ça ? dit-elle encore. Et, comme si son interlocuteur avait disparu de son spectre de vision, Aurélie se leva et quitta le bureau sous le regard médusé d'Henry. Elle marcha dans ce couloir qu'elle n'avait pas vu en entrant. Aurélie se dirigea vers ce qui lui sembla être une lumière dessinant une sortie. Elle fit quelques pas de plus et une voix venue d'une lointaine cour de création l'appela dans son dos.

— Aurélie, je crois que tu as encore fait peur à un gentil garçon, lança amicalement Julia du fond de ce même couloir avant qu'Aurélie ne se retourne.

— Julia ! Qu'est-ce que tu fais ici, la PFP investit dans la protection des océans ? demanda Aurélie, si heureuse de voir un visage familier.

— Oui, en quelque sorte. Je suis contente de te voir, comment vas-tu ? Tu as l'air crevée, lui dit Julia sans ménagement.

— Oui... oui, tu as raison, je suis crevée, je bosse comme une folle et j'ai l'impression de brasser du vent.

Elles se serrèrent l'une contre l'autre. Puis Julia s'écarta un peu, gardant ses mains sur les épaules de son amie. Elle décida qu'il était temps de lui révéler les conséquences du séisme qu'elle avait provoqué un jour de septembre 2024.

— Tu as quelques jours devant toi ? Quelques jours à la plage, ça te tente ? Regarde-toi, crois-moi, ça te ferait du bien. Qu'en penses-tu ? dit Julia, déjà enjouée par ce projet.

— Julia, on se voit tous les mille ans et tu me proposes un week-end en amoureux ?

— Non, pas du tout ! Même si je l'avoue, tu as toujours été mon genre. Tu as sans doute quelques affaires, un maillot de bain ?

— Tu es sérieuse ? demanda Aurélie. J'ai bien quelques affaires, mais rien pour la plage.

— C'est parfait, je te prêterai un maillot, dit Julia.

— N'importe quoi, tu es bien trop plate, ajouta Aurélie en riant aux éclats sous les yeux rassurés d'Henry qui les vit enfin sortir du bâtiment.

— Allons nous changer les idées, ma chère ! Tu as une voiture ? demanda Julia.

— Non, bien sûr que non ! Je suis venue en train.

— Très bien, on va bien en trouver une ! Laquelle te ferait plaisir, là dans la cour ?

— Tu es sérieuse ? À qui sont ces voitures ? répondit Aurélie.

— À ces gestionnaires que tu adores justement ! Prenons-en une, c'est comme si on leur volait leurs zizis quelques jours, c'est très marrant ! Tiens, prenons celle-ci, je connais bien le propriétaire, et crois-moi, ça va le contrarier. On va bien rigoler toi et moi, dit Julia, très enthousiaste.

Une rescapée d'une époque vertigineuse de promesses se mit à rugir et à tourner sur elle-même. Le bolide fit virevolter le gravier et les souvenirs de deux jeunes femmes. Julia, ne conduisant que d'une main le V8 italien, prit son téléphone et, avec l'élégance et la voix de Grace Kelly, elle appela Malik à l'aérodrome.

— Bonjour Maverick, comment allez-vous ? demanda Julia avec une voix empruntée à cette aristocrate monégasque.

— Julia ? Maverick ! Moi, c'est Malik. À quoi tu joues là ? C'est quoi cet accent snob ? Qu'est-ce qui se passe ? répondit Malik, surpris.

— Merci, moi aussi, je vais magnifiquement bien. Dites-moi, mon cher ami, j'ai le projet d'emmenner une amie à la French Bay, pourriez-vous nous proposer un jet, s'il vous plaît ?

— Oui, c'est ce qui est prévu, on décolle à 16 heures. Tu as pété un plomb, il y a un problème ? demanda très sérieusement Malik. Avons-nous une passagère supplémentaire ? Qui est-ce ? Est-ce validé par la sécurité ?

— Fantastique, nous arrivons, merci Maverick, répondit promptement Grace Kelly avant de raccrocher et de rire comme une folle enfin libérée de son asile.

— Je fais bien la snob, non ? demanda Julia à son amie.

— Tu voles une vieille Ferrari devant tout le monde, tu commandes un jet à Tom Cruise, tu es vraiment cinglée ou tu cherches à me faire peur ? demanda à son tour Aurélie.

— Je suis complètement folle depuis bientôt quatre ans, oui, je crois bien, répondit sobrement Julia en souriant.

— Ok, et la French Bay, c'est où exactement ? demanda Aurélie, craignant d'exciter la folle qui semblait s'être calmée.

— Pas si loin, ma chérie, pas si loin...

Dans les Caraïbes, il était plus de 19 heures ce 28 août 2026 quand Malik m'annonça depuis son cockpit le passage prévu sur l'île d'une tornade. Elle semblait dissipée mais tout de même encore imprévisible selon ce qu'il pouvait encore entendre dans l'habitacle de l'avion.

Nous étions tous là à découvert, il était bien trop tard ! Nous décidâmes de ne mettre à l'abri que les bouteilles rescapées d'une longue soirée ainsi que quelques meubles. Afin d'anticiper la force de cette nature, nous adoptâmes simplement une posture de survie qui nous accrocherait à la terre si le vent devait encore être soutenu. Il s'agissait d'une flexion sur le genou droit, nos deux mains devaient s'y poser tandis que l'autre genou restait à terre. Ainsi, nos têtes pourraient se baisser devant cette tornade que nous espérions apaisée.

La vieille Land Rover de Matthew déposa les deux femmes devant l'entrée discrète de cette vaste maison de plage. Aurélie fut immédiatement séduite par l'isolement et l'authenticité du lieu. Le peu

d'entretien extérieur des façades et des bungalows ainsi que la végétation se faufile sur les toits signaient le charme de ce lieu préservé. Julia et Aurélie traversèrent la villa principale, déposèrent leurs affaires et parcoururent la véranda coloniale protégée d'un long avant-toit. C'est au bout de ce plancher déposé sur le sable qu'Aurélie découvrit la French Bay. Elle regarda l'océan et vit à vingt mètres une dizaine de personnes en maillot de bain dans une étrange contorsion. Surprise, elle se retourna vers son amie.

— Julia, qui sont ces gens là-bas ? Qu'est-ce qu'ils foutent à genoux ? Julia, c'est très bizarre, pourquoi ne relèvent-ils pas la tête ? Julia, je pense que c'est une secte ! Foutons le camp d'ici, dit Aurélie très sérieusement.

— Aurélie, PFP « Pay for the Planet » que tu détestes à juste titre est une vaste escroquerie au service de la protection de l'environnement.

— QUOI ! Que me racontes-tu là ? Quel est le rapport ?

— PFP ne dépense pas un sous pour la transition. Tous ces milliards sont en vérité consacrés à freiner l'industrie minière, partout où nous le pouvons.

— Ce n'est pas vrai ! Tu me racontes des histoires, Julia et que qu'est-ce qu'on fait ici ?

— C'est absolument exact, ma chère.

— Mais enfin ! Pourquoi me dis-tu ça ici ? Qui sont ces gens ?

— Parce que, ici, c'est chez toi Aurélie ! Pour eux, tu es comme une reine, alors ils font les cons à genoux.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de dingue ? Tu racontes n'importe quoi ma pauvre fille ! répondit la tornade très secouée.

— Non du tout, tout ça est vrai, mais méfie-toi quand même, ce sont de vrais cinglés et... j'ai dormi sur un... Bref, vas-y je t'en prie, ils t'attendent, la pria Julia, particulièrement émue.

Aurélie mit ses mains sur son visage. Elle n'attendit pas une seconde de plus pour essayer de comprendre. Elle descendit les quelques marches, se sépara de ses chaussures et se mit à flotter sur un sable d'une finesse infinie. Alors qu'elle s'approchait, nous nous relevâmes et l'applaudîmes. Joshua et Peter montèrent subitement une banderole avec ces mots : "Bienvenue à la plus grande d'entre nous".

Lisant ces quelques mots, la petite brune passa du rire à quelques larmes confuses. Elle regarda tous ces visages. Elle tendit sa main, embrassa ci et là ceux qui approchèrent leurs joues. Je me trouvais à une dizaine de mètres plus loin, mais j'entendis distinctement ses questions : « *Qui sont tous ces gens ? Ils sont si jeunes ! Qui a pu dissimuler une arnaque pareille ? Qui peut être assez tordu pour escroquer des centaines de millions d'hommes et de femmes effrayés ? Julia ? Mais Julia est un ange, ça n'a aucun sens ! Mais pourquoi est-elle au courant de tout ça ? Et pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé avant ? Mais oui ! Oui bien sûr ! Folle depuis quatre ans ? Mais de qui ? Oui, elle est bien évidemment toujours folle de Blondel ! quatre ans, ça colle ! Bon sang, et si c'était lui ? Et si c'était son Charles ? Ce repentir surréaliste ? C'est évident, Julia ne connaissait pas l'extracteur, je l'ai vu de mes yeux, elle n'en savait*

rien et elle l'a suivi, cette folle ! Oui ! J'en suis certaine, il n'y a qu'un type comme lui pour oser un truc pareil ».

Elle traversa les premiers rangs et plus loin, elle reconnut une attitude, une silhouette, qui ne lui était pas étrangère. Elle vit l'extracteur amendé et les questions fusèrent encore; « *Bon sang, mais que s'est-il passé dans la tête de cet homme ? Pourquoi un tel retournement ? Qui a plaidé pour son âme ? Pourquoi a-t-il aussi les genoux trempés cet imbécile ? Et Pourquoi regarde-t-il à terre ? Il tapote ses pieds dans l'eau comme un gamin intimidé !* » pensa-t-elle encore.

Tout le parterre présent redoutait l'aboutissement de cette scène très imprévisible qui aurait du être jouée dès le premier acte. Aurélie posa doucement sa main en visière sur son front, se protégeant ainsi de celui qui pourtant, comme moi, se couchait devant elle depuis longtemps. Et, je lisais encore sur ces lèvres ; « *Regarde-moi ! À quoi tu joues Blondel ? Depuis combien d'années au juste, tu te fous du monde ? Tout cet argent consacré à freiner l'industrie minière, mais oui, c'est évident, il n'y a que toi qui saches où frapper* » Aurélie avança encore de quelques pas. Et, sa dernière pensée, je l'avais seulement rêvée. « *Mon salopard d'extracteur préféré, combien de montagnes as-tu déjà déplacées sans moi ?* » Elle pointa son index accusateur vers moi jusqu'à ce qu'il atteigne ma poitrine et elle y déposa la moitié de son visage. Je l'entourais timidement de mes bras et elle me parla, certaine d'être enfin entendue, car je savais, mieux que quiconque, qu'elle n'avait jamais menti à qui que ce soit.

— Vous, bon sang, vous n'êtes pas croyable ! me dit-elle.

— Content de vous voir, Aurélie. Avez-vous fait bon voyage ?

— Autant que vous le sachiez dès maintenant, je déteste votre avion, dit-elle en riant dans mes bras. Vous prépariez votre coup depuis longtemps, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle encore. C'était ça votre plan, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas me l'avoir dit dès le début ?

— M'auriez-vous cru ? lui demandai-je.

— Jamais, c'est vrai. Vous n'êtes quand même qu'un salopard d'extracteur.

— Et pour être franc, je n'en savais encore rien, lui avouai-je.

Alors que je tentais de masquer une profonde émotion qui s'obstinait à noyer mes yeux, Aurélie se replaça droite devant moi.

— C'est vrai ça ? me demanda-t-elle.

— Absolument ! lui répondis-je.

Notre géante d'un mètre cinquante se retourna et m'indiqua la banderole et, se mettant à rire, elle ajouta :

— Ça, Charles, ce n'est pas drôle du tout, mais c'est vraiment gentil, vraiment gentil, merci.

Vlad, très impatient de lui parler, nous rejoignit discrètement et lui tendit une bière et une main. Aurélie s'approcha de lui, posa les siennes sur ses avant-bras et le questionna avec un brin de dérision.

— Vous, monsieur, vous semblez sérieux ! Dites-moi la vérité, qui sont tous ces cinglés ? Ce costaud là-bas, ce n'est pas l'ancien banquier qui dirige la fondation à Clarens ? Encore un repentant ? Quelqu'un lui a dit que son chapeau était trop petit ? Par contre, ne lui dites pas que Julia et moi avons piqué sa bagnole, ça va le tuer ! dit-elle, faisant éclater de rire tous ceux qui l'entendirent.

— Venez, madame, je vais vous les présenter, lui répondit Vlad.

— Dites-moi encore une fois "madame", je vous en colle une et je remonte dans ce foutu avion.

Elle était là, désormais, avec nous à Cat Island. Nous lui donnions ce refuge, car elle nous avait déjà offert son bon sens que nous jetions régulièrement à la figure des faiseurs d'opinion ? Ici, Aurélie reconsidéra le temps qui lui était imparti pour convaincre. Elle redonna une force à la résistance. La tornade prit ce soir-là sa place au conseil de la riposte. Elle opposerait à présent une ingénierie de combat aux monstres de métal qui rongeaient la planète. Aurélie comprit qu'elle se battrait dorénavant à armes égales.

Plus tard, Matthew et Pascal jetèrent dans le feu tout ce que la tornade avait arraché des toits. Couché sur le sable, les flammes me semblaient tutoyer les étoiles.

— Ai-je droit à une place sous les étoiles, Charles ?

— Oui, oui, justement, je vous cherchais, Aurélie.

— Couché sur le sable ?

— Oui, là-haut, je me demandais où vous étiez.

— Évidemment, vous êtes bourré, me dit-elle, abruptement.

— Non du tout, répondis-je, mais je l'étais.

— Ok, alors regardez bien, mais fermez un œil.

— Ha ouiiiiii, en effet, il y en a beaucoup moins finalement.

— Choisissez la vôtre, Charles.

— Ok, j'en ai une, lui dis-je l'œil droit caché d'une main, tentant péniblement avec l'autre de lui indiquer celle que je m'étais choisie.

— Parfait Charles, je la vois, regardez celle qui est juste à côté, à droite, mais un peu plus haut, là.

— Oui, oui, je la vois.

— Et bien, je prends celle-là ! Et, je crois qu'elle vous a à l'œil, Charles.

Je l'entendis sourire et elle ajouta

— Charles, la terre se réchauffe, vous ne l'ignorez pas ?

— Non bien entendu, mais les excès de culpabilité humaine risquent de tout faire disparaître, vous le savez mieux que personne. Alors, je vous pose la question, Que faisons-nous ?

— Ce qu'on pourra Charles, mais je vous avoue que des obstinés dans votre genre me foutent la trouille, me dit-elle.

— Et c'est vous qui dites ça ! Dans le genre obstinée, vous êtes hors concours ma chère. Dites-moi Aurélie, si je vous organisais un petit pitch de cinq à dix minutes devant près d'un milliard de personnes, vous auriez, sans doute, deux ou trois trucs à raconter, n'est-ce pas ?

— C'est bien, ce que je vous disais, vous êtes complètement bourré Charles.

Alors, traversant les flammes, des notes de guitare volèrent dans le ciel. Un accord de SOL majeur très solide fit place à un accord de LA majeur et vainqueur qui céda lui aussi sa place à la joie habitée d'un DO septième.

*« I'm going higher, higher, higher
Higher, higher, higher love
Higher, higher, higher love
I'm gonna be there
When that light's gonna shine
I'm gonna be there
When her heart kindles next to mine
I'm gonna be
Here she comes
Yeah here she comes
Hallelujah, here she comes... »*

CHAPITRE XXIII

États-Unis, New York, octobre 2026

Je roulais bien trop vite, je m'essoufflais. Les mots de Soundgarden transperçaient mes oreilles : « Follow me into the desert... » La voix de Chris Cornell m'envahissait plus que de raison. Qui étais-je pour résister ? « I shot my love today, would you cry for me? I lost my head again, would you lie for me? » Qui étais-je pour ne pas échouer ? Je manquais d'oxygène, je m'étouffais, je devais ralentir mon rythme cardiaque, reprendre mon souffle. « *Comment faire taire ce doute ?* » me demandais-je. Les mots de mon père revinrent à mon esprit : « *Mets un putain de braquet, fils, et arrange-toi pour qu'ils ferment bien leurs gueules.* » Je me levai et pédalai encore de plus belle et voilà qu'il arriva, il me dépassa furtivement de l'intérieur. Je relevai la tête et il était là sous mes yeux, une évidence. Tenir quelques kilomètres de plus et attendre un relais, c'est tout ce qui m'avait été demandé. Alors, je mis ma roue dans la sienne et j'expirai enfin. Je le regardai. Il avait vingt ans et l'esquisse d'une contre-attaque visuelle imprimée sur le dos de son jersey.

Dans le combat que nous menions, nous agissions cachés. Nos adversaires ignoraient l'origine de leurs défaites. Nous n'étions que des contraintes ponctuelles de l'expansion tragique de l'industrie minière. La défense de la terre devait se faire connaître, elle devait maintenant se signer aux yeux du monde et vite. Ce jour-là, alors que tout semblait me quitter, je vis les premiers contours du symbole d'une riposte. Des milliers de fois, des centaines de milliers de fois, même des millions de fois, nous tracerions cette signature partout où cela sera possible.

La force d'un homme éveillé hurlait dans mes oreilles « LAND OF THE LIVING, THE LIVING, THE LIVING » Cette riposte devait être le cri de la terre des vivants.

Alors, je quittai la course sur Highland Park, mes jambes me portaient à plus de 40 km/h sur Clinton Hill, je traversai la piste cyclable du pont de Brooklyn à toute allure, je remontai sur Center Street. Au bout de Howard Street, mon compteur indiquait 256 km. Arrivé au 22, Mercer Street, le cadre de mon vélo sur mon épaule, je gravis les quatre étages par les escaliers en sautant les marches. J'entrai dans les bureaux de la direction de la PFP et je déposai mon vélo sur le bureau de Joshua.

— Charles ! Ne me dites rien, avez-vous gagné dans la catégorie seniors ? Vous avez une tête de vainqueur, c'est évident, vous avez gagné ! me dit Joshua avec cet enthousiasme pour les efforts des aînés qui avait le don de m'agacer.

— Tu sais dessiner ? lui demandai-je.

— Non, pourquoi ?

— Où est Aly ? Elle est graphiste, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma Joshua.

— Prends tes marqueurs et viens avec moi, s'il te plaît ! Claire, Peter, Andy, venez, s'il vous plaît et trouvez Aly, bon sang ! demandai-je avant de croiser ma fille dans l'escalier.

— Papa, si tu as gagné la course, c'est cool. Mais, là, nous sommes bien occupés, alors on te rejoint au pub dans une petite demi-heure, ça te dit ?

— Claire, je suis sorti de cette putain de course avant la fin. Il faut que je vous parle. Trouve-moi Aly, s'il te plaît !

Je pris un paper board à un autre étage et nous nous rendîmes sur la terrasse abritée de l'immeuble. Il était 18 heures 30, Aly sur son vélo deux rues plus loin, fit demi-tour et nous rejoignit une dizaine de minutes plus tard.

— Aly, formidable, tu es là !

— Que se passe-t-il ?

— Tout va très bien, tiens, prends ce marqueur et si tu veux bien nous dessiner un doigt d'honneur sur ce paper board, je t'en serai très reconnaissant.

— Charles, c'est le quart d'heure de rigolade ?

— Je t'en prie, dessine-nous un doigt d'honneur genre pictogramme. Assez grand, s'il te plaît, précisais-je avant qu'Aly ne remplisse le centre de la feuille.

— Voilà, mais ça n'a rien de drôle, dit-elle

— Parfait ! Maintenant, trace un cadre autour qui ressemblerait à une batterie, genre un pictogramme de recharge, lui demandai-je encore.

— Exact ! Bravo, alors ? Que cela vous inspire-t-il ? demandai-je avant que mes jeunes amis, embarrassés, dirigent leurs regards vers ma fille. Claire m'informa gentiment que ce pictogramme était imprimé sur des milliers de T-shirts à Manhattan.



— C'EST D'ACCORD ! Je le sais bien ! mentis-je sans hésiter. Aly, si tu veux bien, reprends juste le dessin de la batterie sur une autre page, lui demandai-je encore.

— Très bien, maintenant, à l'intérieur du cadre, trace les contours de ce qui pourrait être un liquide, précisai-je et Joshua lui tendit le marqueur rouge. « Oui, en rouge, excellente idée » confirmai-je.

Aly dessina ce liquide simplement d'un contour en ligne claire, posé sur le bas de la batterie. Le trait supérieur illustre une légère ondulation montante dans une petite diagonale à mi-hauteur du cadre. Ainsi, le liquide rouge semblait mouvant dans la batterie.

— Aly merci, c'est parfait ! S'il te plaît maintenant, dessine-nous un crâne humain très stylisé. Il serait émergé dans ce liquide.

Encore une fois, Aly sut, sans grande difficulté, exaucer mes souhaits. C'était exactement ce que j'avais à l'esprit depuis Brooklyn.

— Ouah, c'est top ! dit Andy, la plus radicale d'entre nous.

— Pas très drôle, mais très efficace, ajouta Peter.

— J'ai déjà vu ça quelque part... dit Joshua.

— Ok, sans doute, il faut donc le contextualiser. Imaginez-vous un t-shirt, un jersey, ou que sais-je encore, ajoutai-je.

— Ok, mais où veux-tu en venir papa ? me demanda ma fille.

— Joshua se leva, prit le marqueur noir et écrivit « Deadly Battery » sous ce qui s'apparentait maintenant à un signe pictographique.



DEADLY BATTERY

— EXACTEMENT à ça précisément ! dis-je, c'est exactement là où je veux en venir ! BRAVO !

Sous leurs regards perplexes, je pris les feuilles, les pliai en quatre et les glissai sous mon jersey.

— Bon, eh bien, ne le prenez pas mal, mais j'ai un avion à prendre, je vous laisse, dis-je en remontant la fermeture éclair de mon maillot.

Je pris mon vélo sous le bras et je sortis de l'immeuble en un instant. L'avion était dans le New Jersey, il devait décoller avant 20 heures. Il était déjà 19 heures. Je pédalai fort pour remonter sur les berges de l'Hudson jusqu'au pont George Washington, je traversai le fleuve à plus de 35 km/h, j'arrivai à l'aéroport de Teterboro en moins de 30 minutes. Jamais un taxi à cette heure-ci n'aurait fait mieux.

Nous décollâmes et traversâmes l'océan dans la nuit. Ainsi, nous arrivâmes avant neuf heures à Clarens. Malik n'avait pas encore payé le taxi que je criais trop fort dans le couloir du premier étage de la villa d'Ormond.

— Koffy, tu es là ? criai-je dans le couloir avant qu'une tête flottante n'apparaisse doucement du cadre de sa porte, dissimulant son corps dans la pièce.

— Salut, vieille pédale, je vais bien, je te remercie, me répondit ce visage perché.

— Oui, salut, excuse-moi, tu vas bien ? Il faut que je te parle, que je vous parle à tous les deux, à tous d'ailleurs. Où est Vlad ? Je n'arrive pas à le joindre, lui demandai-je.

— Qu'est-ce qu'il y a de si urgent ? me demanda Koffy.

— Je crois que j'ai trouvé, c'était tellement évident.

— Oh ! De quoi tu parles, Charles ? Qu'est-ce que cette tenue ? Et, ne le prends pas mal, mais tu fouettes franchement.

— J'étais sur une course à Brooklyn hier après-midi. Où est Vlad ?

— Je n'en sais rien ! Nom d'un chien, et tu ne t'es pas changé depuis hier après-midi ?

— Écoute, il m'est arrivé un truc de dingue pendant la course. Je suis passé à Manhattan pour en parler aux jeunes, ils m'ont dit : « ouais, super, mais on l'a déjà vu... ».

— Quoi ! Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Alors, la petite Aly, tu la connais ! Elle est douée ! Elle m'a dessiné quelque chose de fou et j'ai filé à Teterboro pour prendre l'avion avant que Malik ne décolle. Il fallait absolument que je vous voie physiquement pour vous montrer ça. Évidemment, je n'avais rien pour me changer, voilà. J'espérais que Vlad soit ici. Où est-il bon sang ?

— Par contre, Julia est dans la maison, si elle te renifle, il y a de fortes chances qu'elle réalise enfin que ton hygiène est pitoyable. Je veux être là pour voir ça, me dit Koffy qui n'en perdait jamais une à ce sujet.

Julia précédait Aurélie Bastian dans l'escalier central. Les deux femmes virent Malik monter du rez-de-chaussée. Il marchait à vive allure vers les bureaux du premier. Et, sans ralentir, il s'adressa aux filles.

— OK, tout va bien ! Il arrive, il était à Epesses.

— De qui parles-tu ? lui demanda Julia.

— Eh bien, Vlad ! répondit Malik, essoufflé.

— Malik, qu'est-ce qui se passe dans cette maison ? demanda Julia, inquiète.

— Je ne sais pas ! Hier soir, Charles a traversé Manhattan à vélo pour monter dans l'avion juste avant que je ne décolle. Il s'est endormi. Et, ce matin, il a refusé de me dire quoi que ce soit avant que l'on soit tous ici, lui répondit Malik avant que je n'arrive sur le palier. Je vis Julia et je m'empressai de l'embrasser.

— Charles ! Mais qu'est-ce que... tu sens fort !

— Oui, navré, il fallait que je vous voie tous. Bonjour Aurélie, comment allez-vous ? Avez-vous cinq minutes ? Je ne vous embrasse pas, je ne sens pas la rose. Venez, tous, s'il vous plaît. Malik, Pascal est-il ici ? lui demandai-je.

Dans la salle de meeting room A de la fondation. Je me plaçai exactement à l'endroit où Briger sut convaincre ces partenaires de plonger irrévocablement l'humanité dans l'obscurité de la mine. Vingt-sept ans plus tôt, ils avaient été tous là. Dans cette salle que l'institut avait, avant nous, libérée de ses pendus. Tous ces inconnus que Briger avait suspendus aux murs, espérant convaincre ses visiteurs qu'il était la suite de quelque chose. De tout cela, il n'y avait plus rien, tout était blanc. Koffy avait équipé ce grand salon du 19^e siècle de ce qui se faisait de mieux en 2026. Nous luttions contre la prolifération des métaux rares, Koffy au grand dam d'Aurélie, avait décidé de tous les réunir dans cette salle. Il y en avait dans l'IA qui pilotait cette salle et derrière les écrans, dans les commandes numériques ainsi que les micros et les haut-parleurs ultra-puissants dissimulés dans le plafond.

J'avais besoin de la bande-son de l'événement pour tenter d'extirper ce qui me brûlait la cervelle. Je me connectai à la salle et sous les notes dramatiques de « Burden In My Hand » de Soundgarden, je leur racontai la fin de mon critérium à Brooklyn.

— Imaginez, dis-je, Chris hurlait dans mes oreilles : « *Follow me into the desert... I shot my love today... Would you lie for me... I lost my head again... Would you cry for me...* ». Je pensais au vide, au doute, qu'allions-nous faire ensuite ? Comment les mettre à terre ? Je rêvais d'avoir l'allure messianique de Chris Cornell pour hurler avec lui : « *...A desperate are you are* », leur criai-je à la figure.

Puis je montai sur une chaise et ensuite sur la table pour illustrer ce qu'est un relais de l'intérieur par un coéquipier.

— Si on te dépasse de l'intérieur, c'est un relais, un putain de relais, tu le sais, ma chérie, non ? dis-je trop exalté avant d'ajouter : « Un relais, c'est une délivrance de l'intérieur ! Quand tout s'écroule sous vos pieds, il y a un PUTAIN DE RELAIS ! ».

— Charles, tu ne veux pas aller te reposer, tu n'as pas l'air bien, on reprend ça demain, me dit Julia, tandis que Vlad, le sourire jusqu'aux oreilles, me revit jeune homme, exalté sous l'emprise de stupéfiant.

Debout sur la table, je brandis, de gauche à droite, le fuck-you encapsulé dans un pictogramme de batterie.

— Charmant, Charles, de mieux en mieux ! Tu n'es pas bien, me dit Julia, plus sévèrement.

— Il a encore bu ? Qu'est-ce qu'il fout dans cette tenue de cycliste ? demanda discrètement Pascal en arrivant dans la salle.

— Il va bien, il est dans une course de vélo là, et un mec le dépasse de l'intérieur. Il parle de relais de l'intérieur, je pense que c'est une métaphore. Voilà, en gros, on en est là, répondit Malik, passionné.

J'expliquai ma sortie de course dans Brooklyn et mon arrivée au siège de PFP. Je continuai de me contorsionner comme un dingue sur les notes de Soundgarden. Julia se couvrit le visage de ses mains et se leva. Il n'était pas question de me laisser me ridiculiser à ce point. Elle me tendit sa main, désirant me sortir de là au plus vite. Et c'est Aurélie qui s'y opposa sèchement.

— Attends, attends, Julia. OK, il est cinglé, j'en suis navrée, mais comme tout le monde le sait déjà, je pense que l'on peut le laisser terminer, insista Aurélie.

— Il est crevé, il dit n'importe quoi. Je ne l'ai jamais vu dans cet état, lui répondit Julia.

À leur stupéfaction, je piétinai violemment le premier dessin. Ce qui fit reculer mon auditoire, inquiété par la résistance de la table. Alors, mon smartphone m'échappa des mains et je sautai au bout de la table, le rattrapant de justesse. Avant de me relever, je fis jouer dans la pièce « Land of the Living ». J'attendis que tout l'espace fût submergé des premiers accords du titre de Bush et je sortis de ma poitrine notre nouvelle arme de retournement d'opinion sur laquelle j'avais ajouté une question sous la forme d'un slogan.



— Regardez la signature de la riposte, la seule récurrence de communication capable de faire reculer les industries minières. La future terreur des vendeurs d'illusion, le blasphème des croyants de la transition énergétique ! Voilà ce que nous allons imprimer partout où cela sera possible, sous toutes ses formes. Nous allons créer un monstre de communication sans précédent qui questionnera le monde : « Hi Guy! Hi Gal ! How Many Deaths On You Today ? » Oui, juste aujourd'hui ! Mais nous tous ! Combien en souhaitons-nous encore ? m'indignai-je.

Tout le monde resta figé, craignant que quelque chose n'explose encore de ma bouche, mais ce fut Vlad, mon ami, mon frère qui osa me suivre le premier.

— OUI ! Charles a raison ! Nous devons nous battre à armes égales sur le terrain de cette putain de guerre d'opinion ! Nous devons renverser la menace au grand jour ! Il faut le dire ! Cette soi-disante transition, c'est un poison qui aura votre peau et la planète bien avant que le climat ne se réchauffe d'un, de deux ou de trois degrés ! dit Vlad plus déterminé que jamais avant qu'Aurélie ne réagisse bien plus sobrement.

— OK, OK, OK, on se calme, messieurs ! Ils ont mis près de 30 ans à imposer l'idée qu'une énergie dite renouvelable peut être propre. Cela va prendre un peu de temps pour renverser l'opinion et je crains que nous ne l'ayons pas.

— Aurélie, Charles nous l'a dit ! Il faut un monstre, un monstre qui crache son venin partout, lui répondit Vlad convaincu.

— Un monstre qui finira par imposer un débat et vite, très vite, ajoutai-je, exalté avant que Julia ne replonge son visage dans ses mains.

— Je crains le pire, expliquez-moi ça en détail, demanda Julia.

— Oui, le monstre, c'est un média, c'est encore une image mystique à la con de Charles. Je crains qu'il faille s'emparer d'un groupe de communication mondial, répondit Koffy, résigné.

— Combien à ton avis ? lui demandai-je à genoux sur la table.

— Une dizaine de milliards, répondit Koffy sans réfléchir longuement.

— Beaucoup moins si on fait chuter le monstre, ajouta Vlad, trop sûr de lui pour que cela soit une parole en l'air.

— Koffy, je t'en prie ? le suppliai-je, à genoux sur la table.

Koffy me regarda un instant au fond des yeux, comme l'on regarde un ami que l'on souhaite apaiser. Ce rempart comprit qu'il ne m'apaiserait jamais. Il sut immédiatement que nous allions encore une fois tout remettre en jeu. Que jamais rien ne serait suffisant ! Alors, encore une fois, le courage traversa ses grands yeux noirs. Il hocha la tête. Il sourit à peine et comme avant que la bombe n'explose à Abidjan, il joua le tout pour le tout et pour tous.

— Oui, Rabbi a raison, me dit-il avant d'ajouter : « D'ailleurs, tu le sais bien, Charles, combien de fois l'avons-nous fait pour la MS ? Sauf que faire chuter considérablement l'action d'un groupe de communication, c'est plus risqué parce qu'il n'y a pas de matière première au capital. La vérité, c'est que les clients se tirent quand ils veulent. Les contrats sont moisissés, ils ne vous protègent de rien. Et le gros risque, à mon avis, c'est que la seule vraie valeur, son personnel, foute le camp. Leurs participations en dur sur des médias, des chaînes, des sites, ça ne pèse pas lourd dans le bilan », me répondit Koffy avant de se lever et de s'assurer que son audience prenne conscience de l'enjeu en ajoutant : « Alors, il faudra choisir une agence mondiale abordable. Lancer une info de merde sur la boîte et la direction, et attendre. Ensuite, il faut que les actions soient vite disponibles et que l'on rassure tout le monde. Si tu lances les hostilités et que le cours change, on se retrouve avec la moitié d'un groupe pour une dizaine de milliards. Et on ne maîtrisera que dalle sur l'opérationnel. Bien entendu, on sera à sec pendant quelques mois. Avec

tous les dossiers en transaction de la Green Core, c'est risqué, mais on peut le jouer », conclut le plus grand d'entre nous.

— Mais, combien gagnez-vous exactement avec votre escroquerie ? demanda Aurélie.

— Ce que les gens sont prêts à payer pour se rassurer, répondit Julia, résignée.

Ensuite, il y eut un bref instant de silence et Vlad ajouta quelques mots qui semblèrent hors sujet pour tout le monde à l'exception de Koffy.

— Je peux faire tomber Andreas Becker, dit Vlad.

— Houlà ! Houlà ! Vous avez pris la même chose vous deux, ce n'est pas possible ça ! réagit Koffy. Sérieusement Vlad, je ne vois pas comment ! Advertis est un groupe gigantesque, c'est extrêmement complexe, ça vaut certainement plus de 20 milliards de dollars. C'est du lourd, ils sont partout en même temps. Des sous-groupes et des conglomérats de médias, ils ont deux pieds dans l'influence politique, tout le monde a affaire à eux, laisse tomber, Non, Vlad, tu n'es pas sérieux !

— Il a travaillé avec mon gouvernement, c'est une merde. Pour quelques petits millions, ce fumier a falsifié l'histoire de milliers de victimes, autrement dit, il a pissé sur des cadavres de femmes et d'enfants.

— Vlad, tu as des preuves de ça ? demandai-je.

— Plus qu'il n'en faut, la Sentinelle a pompé des documents très accablants qui pourraient être dévoilés, me répondit Vlad.

Nous nous regardâmes sans un mot quelques secondes puis Koffy tapota sur la table avant d'ajouter.

— OK, très bien, fait tomber ce fils de pute avec son groupe et nous verrons ce que cette opération nous coûtera.

— Donc vous ne faites pas semblant, vous êtes réellement fous à lier ! Qui va vous arrêter ? demanda Aurélie, effrayée.

— J'ignore qui pourra vraiment les arrêter, répondit Julia, plus fataliste.

Déterminé, je relançai à plus de 120 décibels la bande-son de la riposte que je m'étais choisie et la bête se mit enfin à trembler. Son orgueil l'aveuglera et nous lui couperons les pieds et les mains. Nous allions frapper, elle hurlera et elle se déchaînera encore. La voix de Gavin Rossdale nous transperça l'âme de part en part et ses notes puissantes dévastèrent tout sur leurs passages. Il était trop tard pour nos adversaires, nous allions les atteindre là, sur leur terrain, en duel avec leurs propres armes. Sous le rythme constant de ces accords, nous repoussions la raison. Nos esprits n'étaient plus clairs, mais volontaires, liquides, puissants. Le combat commençait maintenant et l'indulgence n'était plus. Nos veines n'avaient plus d'années, mais un fluide éternel, c'était l'essence de la riposte. Entendez ce cri de la terre !

« *I FOUND MYSELF IN ANOTHER WORLD*
I FOUND MYSELF ALIVE AND WELL
I AM THE VAPOR, I AM THE GAS

YOU BE THE ANGEL OF EVERYTHING

THIS IS THE LAND OF THE LIVING

THIS IS THE LAND OF REPRISAL

THIS IS THE LAND OF THE LIVING

THE LIVING, THE LIVING »

Vlad et Koffy, envahis de fureur, cassèrent tout de cet endroit maudit. La table s'effondra sous nos poids, les chaises volèrent brisant écrans et fenêtres. Nos amis se réfugièrent et nous enfermèrent dans notre folie. La fureur était en nous. Le combat allait être violent. Alors les murs de cette maison que je maudissais se mirent à trembler, les miroirs se brisèrent à l'écoute de l'hymne de notre riposte. Cette voix qui hurlait dans nos oreilles...

« THIS IS THE LAND OF THE LIVING »

CHAPITRE XXIV

Suisse, Clarens, octobre 2026

Une limousine noire entra sans discrétion dans le parc de la villa d'Ormond. Elle s'arrêta brusquement devant l'escalier de pierre, laissant ses traces dans le gravier. Poussée par des talons noirs, la lourde portière arrière gauche s'ouvrit. Une longue jambe précéda une femme dessinée par les formes de son tailleur noir. Elle détacha ses cheveux et, en secouant la tête, évita de justesse un morceau de chaise lancé d'une fenêtre du premier étage. L'objet volant rebondit bruyamment sur le toit lustré de la voiture. Sortant du côté droit de la voiture, Robert Crawford prit sur le front le dossier capitonné de ce qui restait de cette chaise de bureau.

— Vous avez vu ça ! dit Robert à la jeune femme.

— Oui, j'ai bien vu ! Vous allez bien ? Vous saignez sur le front, Robert, demanda-t-elle.

— Ça va ! Ce n'est rien, vous entendez cette musique ? Ce bruit, devrais-je dire, on est chez les dingues.

Pascal sortit rapidement et pria nos visiteurs d'entrer. Robert lui fit remarquer que des chaises volaient dans la cour.

— Ah vraiment ! répondit Pascal. Veuillez nous en excuser. Vous saignez, souhaitez-vous que je fasse venir un médecin ?

— Non, ça ira, ce n'est rien, répondit Robert, nettoyant son front à l'aide d'un mouchoir brodé de ses initiales avant d'ajouter : « Est-ce un pot de départ ? Fêtez-vous quelque chose de particulier ? » demanda encore Robert.

Robert eut pour seule réponse, une main lui désignant le salon du rez-de-chaussée. Pascal les fit entrer, ferma la porte derrière lui et nous rejoignit à l'étage. Il coupa la musique et nous fûmes stoppés net dans notre entreprise de démolition. Nous nous regardâmes groggy de longues secondes. Nous reprîmes nos esprits et nous constatâmes, étonnés, qu'un ouragan avait pénétré dans cette pièce.

— Oh ! Vous êtes devenus fous, les gars, elle a failli prendre une chaise sur la figure ? demanda le soldat désarmé.

— Qui ça ? demandâmes-nous en chœur.

— Dahlia Rosenberg ! Mon colonel ! On atterrit là, c'était à l'agenda, dit Pascal en s'adressant au premier d'entre nous revenu à lui.

— Elle est déjà là ? dit Vlad.

— On ne va pas pouvoir la recevoir ici, ajouta Koffy.

— Sans déconner, ajouta Vlad.

- On va la recevoir dans mon bureau, dit Koffy.
- Pourquoi ton bureau ? demanda Vlad.
- Parce que tu en as un de bureau, Rabbi ? répondit le colosse en sueur.
- Non.
- Alors gros malin !
- OK, on se calme, on se calme, on prend 30 secondes pour se rafraîchir un peu les idées, dis-je.
- Elle est accompagnée par Crawford, ajouta Pascal.
- Charles, va te planquer dans ton bureau, il ne faut pas que ce mec te voie ici, m'ordonna Vlad.

Nous sortîmes de la pièce. Dans le couloir, Julia et Aurélie restèrent médusées par nos excès de violence. Nous décidâmes sans nous concerter d'adopter l'attitude déterminée des rugbymen, certes marqués par un match difficile, mais satisfaits de leur victoire.

Quelques minutes avant que ces invités n'entrent dans son bureau, Koffy changea de chemise. Vlad entra dans la pièce sans frapper et il comprit pourquoi curieusement le colosse ne se baignait jamais sans son t-shirt sur le dos.

- Nom de Dieu ! Qui t'a fait ça ? demanda Vlad.
- Un enfoiré qui sautait ma mère. Dis-moi, en terre sainte, on ne t'a jamais appris à frapper avant d'entrer ?
- Je suis né ici, Koffy ! Méfie-toi de ce Crawford, ajouta Vlad. Adresse-toi principalement à Dahlia Rosenberg.
- Laisse-moi gérer, tu veux bien, Rabbi ?
- Arrête de m'appeler Rabbi bon sang !
- Attends, c'était bluffant ! Tout le monde y a cru à New York ! tu es un grand Rabbin, je te le dis.
- T'es chiant, dit Vlad en claquant la porte.

Quelques minutes plus tard, Koffy s'excusa pour les chaises volantes et assura que les dégâts de la limousine seraient pris en charge. Robert Crawford questionna adroitement Koffy sur les objectifs de la fondation de Clarens. Koffy lui demanda s'il envisageait de poser les mêmes questions aux fils de Soros ou à la généreuse Melinda Gates avant que Dahlia ne s'impose dans la conversation. Elle fit preuve d'autorité envers Crawford et Koffy fut impressionné par la pugnacité de notre infiltrée. Elle en vint au projet d'événement planétaire que la propagande « One, No More » envisageait de financer. Dahlia déposa un épais dossier d'étude sous les yeux de notre directeur financier.

- Une agence travaille sur le sujet depuis quelques semaines. Voici la première étude de faisabilité inspirée du Live Aid. Vous vous souvenez sans doute de cet événement des années 80 ? Cela a dû marquer votre jeunesse, j'imagine ? demanda Dahlia, ignorant tout de la susceptibilité d'un colosse ivoirien. « Cela serait une forme 40^e anniversaire. Les producteurs qui en sont à l'origine ont appelé

l'événement Earth Live Aid. De New York à Séoul en passant par Londres, les stars planétaires du moment seront toutes présentes » ajouta encore Dahlia.

Koffy admira encore une fois la dextérité de cette jeune femme dans l'exercice de son double jeu. Il prit le dossier dans les mains et ne put s'empêcher de lui adresser discrètement un clin d'œil. Koffy consulta la couverture et releva déjà son regard sur ses visiteurs.

— Pourquoi Advertis ? demanda Koffy enfoncé dans son fauteuil de ministre.

— Des rapports privilégiés avec nos mécènes et McRyan, est-ce que cela pose un problème ? demanda Crawford.

— Absolument pas, très bon choix, répondit Koffy souriant.

Koffy parcouru le dossier pendant que Robert soulignait à maintes reprises l'importance de réunir l'ensemble des acteurs de la lutte contre le réchauffement.

— Greenplanet participera ? demanda Koffy par ruse.

— Non, nous ne souhaitons pas nous associer à Greenplanet, ils n'ont pas une position assez claire sur l'urgence de la transition énergétique. L'ONG est gangrenée par des idéalistes gauchistes prônant la décroissance, répondit Robert.

En plus d'un ami, nous ramenâmes d'Abidjan un manager hors pair ne s'embarrassant pas de concertation. Il décidait avec son intuition. Ce qui est une forme d'intelligence de l'instant. Koffy eut le réflexe de rebondir sur l'information de Vlad au sujet de Advertis. Rabbi avait un coup d'avance, alors, l'acquisition du groupe Advertis changerait la donne, pensa-t-il. Il opta pour ne pas associer PFP à une entreprise de propagande que nous souhaitions voir échouer. Il pensa qu'avec la main sur Advertis et Dahlia chez McRyan, nous aurions les leviers pour saboter l'entreprise de McRyan de l'intérieur. Koffy regarda silencieusement la jeune femme, lui sourit et se retourna sur Robert Crawford en disant.

— Très bien, nous ne participerons pas.

— Pardon ! suffoqua Robert. Mais nous avons l'accord de vos dirigeants de New York, ajouta Dahlia.

— Ce sont des jeunes un peu marginaux et assez prétentieux finalement. En vérité, vous vous en doutez bien, nos engagements se décident ici. Mais, je tiens à vous rassurer, nous valoriserons votre événement dans nos réseaux et auprès de nos abonnés. Mais, comprenez bien qu'à aucun moment la PFP ne devra apparaître comme associée à cette initiative.

— Mais c'est incompréhensible, s'indigna Robert avant que Koffy ne poursuive.

— Monsieur, je vais vous expliquer mon point de vue. Sachez que si PFP affiche un partenariat avec votre organisation, vous serez perdant.

— Pourquoi cela ? questionna Dahlia.

— Et bien, c'est très simple. Notre notoriété est très importante et nous vous écraserons dans la presse. Les médias ne s'intéresseront qu'à la PFP, promotrice de l'Earth Live Aid au détriment de votre organisation « One, No More ». D'ailleurs, bravo ! Excellente stratégie de marque, c'est parfait, je vous en félicite. C'est une proposition d'Advertis, j'imagine ?

— Non, c'est de moi, répondit sans modestie Robert Crawford.

Plus modestes que Robert, Bob Geldof et Midge Ure proposèrent au monde, le 13 juillet 1985, le premier méga-concert caritatif de l'histoire. Cet événement, qui n'avait pour objectif que la collecte de fonds contre la famine en Éthiopie, proposa des performances mémorables de Queen, U2, David Bowie à Londres et de Led Zeppelin, Bob Dylan à Philadelphie, pour ne citer qu'eux. Les artistes se produisirent simultanément des deux côtés de l'océan Atlantique. Ce show planétaire fut diffusé dans plus de 150 pays, atteignant 1,5 milliard de personnes. Le concert permit de récolter environ 127 millions de dollars et sensibilisa le monde aux problèmes de la famine. Le Live Aid resta donc historiquement un symbole puissant capable de mobiliser pour des causes humanitaires.

Pour célébrer le 20^e anniversaire du Live Aid et attirer l'attention sur la pauvreté en Afrique, Bob Geldof organisa encore le Live 8 en juillet 2005. Cet événement comprenait cette fois dix concerts simultanés dans des villes comme Londres, Paris, Berlin, Rome, Philadelphie et Moscou. L'objectif, cette fois, fut de faire pression sur les dirigeants occidentaux pour qu'ils augmentent l'aide aux pays africains, en leur suggérant naïvement d'annuler le péril de la dette et en proposant des politiques commerciales plus équitables. Parmi les artistes pensant que l'oligarchie financière pouvait encore s'émouvoir des destins des Africains figuraient U2. Dont le leader de ces derniers alla serrer toutes les mains ensanglantées du monde pour s'octroyer l'illusion d'influer sur les puissants. Sur scène, Coldplay, Madonna, Paul McCartney ou encore Pink Floyd avec Roger Waters contribuèrent largement au succès de l'événement Live 8.

Ce concept planétaire n'échappa pas aux premiers prophètes climatiques. En 2007, sous les conseils avisés des faiseurs d'opinion, on imagina un ultime hommage au Live Aid. Associé à un producteur de concerts, un homme politique de premier plan reconverti en entrepreneur pour le climat organisa la première messe géante consacrée au Dieu climat. Madonna, Red Hot Chili Peppers, Metallica et Shakira furent au rendez-vous quand le metteur en scène distribua les premiers rôles de cette mauvaise comédie.

Quand un producteur londonien envisagea de célébrer les 40 ans du Live Aid en réitérant ces concerts géants autour du globe, Robert usa de tous les réseaux de McRyan pour influencer sur la thématique de l'événement. Des groupes de médias se montrèrent soudainement très intéressés par la promotion de cet événement planétaire, désormais défenseurs du climat. L'anxiété climatique des estomacs bien remplis sut s'imposer face à la misère africaine. Elle devait aussi tout ignorer des victimes collatérales de l'extraction minière de ladite transition énergétique. Après l'épisode des Jeux olympiques de Paris,

effaçant de tous les écrans les dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants massacrés à Gaza, l'Earth Live Aid allait signer la faillite morale de nos valeurs.

En pointant l'assèchement des terres, en attribuant le moindre trouble climatique et autres perturbations planétaires au réchauffement, en mesurant au nanomètre les montées des mers et des océans, la propagande accompagnant l'Earth Live Aid avait bien l'intention de plonger le monde dans les addictions métalliques de l'énergie dite décarbonée. Les peuples du Soudan au Sahel, du Burkina Faso au Mali en passant par le Niger, du Tchad à la République démocratique du Congo, de la Syrie au Yémen, de la Palestine à Haïti, ou encore de l'Afghanistan à l'Irak, tous n'allaient plus périr sous les bombes de l'industrie militaire protectrice de l'hégémonie du dollar, mais sous la menace savamment orchestrée du réchauffement anthropique de la planète. Les stratèges de McRyan engagés auprès des organisateurs de l'Earth Live Aid devaient orienter des centaines de millions de petites pousses éco-anxieuses à promouvoir les prédictions apocalyptiques de la propagande « One, No More ». Une machine de redoutable usant de toutes les formes de terreurs intellectuelles contre ses opposants.

La folie métallique du tout électrique promue pour sauver l'humanité du réchauffement climatique annonçait en réalité un effondrement sans précédent de la biodiversité et de l'environnement. Ceci n'avait en réalité qu'un seul but : la croissance d'une société consumériste esclave de sa dette.

CHAPITRE XXV

États-Unis, New York, novembre 2026

En observant les méthodes des communicants travaillant pour l'industrie minière, j'appris que si un trouble émotionnel ne peut s'effacer de la mémoire cognitive, il peut, en revanche, être adouci via la projection mentale d'autres images. Ces images, cadrées dans le même décor, prendraient soin de dédramatiser les premières. Notre mémoire cognitive étant fluctuante et sélective, une fillette morte dans les ruines d'un bombardement pouvait être substituée par un souvenir plus rassurant de deux enfants qui jouent dans ces mêmes décombres transformés en terrain de jeu. Après une vaste opération de communication, la première image, stimulant notre indignation, serait remplacée dans notre mémoire cognitive par la répétition d'une image plus optimiste dans ce qui semblerait être le même contexte. Une opération de falsification de la réalité qui avait toute la gratitude de notre instinct de survie.

En écoutant ces stratèges, je compris aussi qu'une peur chronique pouvait être apaisée par l'illusion vaine d'une promesse de protection, et qu'un fort sentiment d'impuissance pouvait être soulagé par la délégation de son pouvoir.

Si Andreas Becker, CEO du groupe Advertis, n'ignorait rien de l'application de ces sciences cognitives, en revanche, il ne savait pas que certains ministres qui le consultaient pour adoucir l'image guerrière de leur gouvernement étaient surveillés par leur propre service de renseignement. Ces derniers s'assuraient ainsi de la loyauté de leur exécutif. Par conséquent, certaines de ces vidéos de surveillance ne passèrent pas inaperçues des radars de La Sentinelle. Elles furent souvent une démonstration manifeste du mépris des démocraties en guerre pour les victimes civiles de leurs conflits. Une sordide réalité politique que Vlad sut mettre en exergue pour nos affaires.

Alors, son armée silencieuse diffusa un montage d'un enregistrement vidéo à huit millions de smartphones connectés à la terre promise. Ainsi, les petits-enfants des rescapés des camps de la mort découvrirent comment des stratèges renommés pour promouvoir des marques et des services s'adonnaient aussi à la réécriture de l'histoire récente de leur gouvernement.

Beaucoup de celles et ceux qui visionnèrent ces conversations secrètes les partagèrent dans la seconde sur les réseaux. Les principaux canaux s'empressèrent de les censurer, mais il était trop tard, bien trop tard. En moins d'une heure, des milliards de Terriens encore endormis découvrirent l'effroyable cynisme de la communication au service de gouvernements meurtriers. Ce document audio-visuel, qui fut démentie rapidement par tous les médias sous perfusion, fut paradoxalement certifiée authentique par l'intelligence artificielle. Cette dernière n'avait pas encore appris à faire mentir des images réelles.

Dans cet enregistrement, la voix, l'image et la pensée d'Andreas Becker, déconnectée de la souffrance des victimes, dépassait l'entendement de tout un chacun.

Il avait dévoilé au monde ingénu ses facultés de laver de la mémoire collective les crimes de guerre des gouvernements. Assis derrière son bureau, Andreas entendit sa voix de grand vizir vanter son influence auprès des politiques. Il vit son visage, affirmant son autorité auprès des animateurs de l'information occidentale. Andreas prit conscience que la providence l'avait choisi pour dévoiler enfin aux crédules les coulisses de la falsification de l'information.

Andreas savait qu'il serait seul pour faire front à l'indignation. Alors, du haut de son plancher de verre suspendu au dernier étage d'un building New-Yorkais, il regarda sous ses pieds et y aperçut la vie lointaine des gens d'en bas. Andreas ressentit enfin la densité du vide qui le séparait du monde réel. Il était 14 heures en cet après-midi de novembre 2026 quand Andreas sauta au comble de son insoutenable réussite.

A Berlin, il était 21 heures 45, Monika prenait l'antenne pour exceller une fois de plus dans son numéro de prestidigitatrice. Ce spectacle embelli par son merveilleux visage était attendu par de nombreux boomers avides de réconfort. Monika, anciennement journaliste, avait précautionneusement dissimulé à ses millions d'auditeurs qu'elle partageait sa vie avec le patron de la plus grande manufacture d'opinion de la planète.

Bien entendu, elle le savait, son mari n'était qu'un producteur, voire le metteur en scène de scénarios écrits par de vrais stratèges. Mais Monika n'aurait pu imaginer que ces derniers iraient jusqu'à réécrire la mort de l'amour de sa vie. Il était 20 heures 18 et la dépêche tomba. Le producteur de l'édition s'empressa sans précaution de l'insérer au prompteur de l'animatrice du journal. Et, ce fut elle qui annonça le décès de son mari à l'Allemagne venue envier sa beauté et sa réussite. Ce fut elle qui dut prononcer pour la première fois le mot mort après le nom de son mari.

« Nous apprenons à l'instant le décès d'un grand manager allemand. Le président-directeur général du groupe international de communication Advertis, Andreas... Bec...ker... a chuté accidentellement... de... »

Monika, qui avait pris tant de soin à dissimuler l'indignation de son visage devant les caméras qui se disputaient sa présence. Monika, qui ne s'était autorisée que très rarement un bref regard suspicieux. Elle qui s'était asservie aux mensonges défilant sous ses yeux. Elle qui lut sans rechigner toutes les lignes blanches d'un prompteur, lavées des noirceurs du monde. Eh bien, la machine de l'information qu'elle servait à la perfection n'hésita pas à lui faire prononcer un dernier mensonge. Andreas, victime de terribles révélations sur les méthodes de son groupe, ne s'était pas suicidé, mais avait bêtement chuté. Devant des millions de personnes, Monika s'effondra et ainsi, ce soir-là, elle put témoigner à l'antenne que de vrais sentiments l'animaient.

De New York à Berlin, des orages de protestation grondèrent au pied des temples du groupe Advertis. De trop nombreuses marques résilièrent leurs contrats. L'action du groupe dévissa et nous entrâmes dans

la partie. Koffy avait évalué la valeur réelle de Advertis, hors bilan, à moins de 12 milliards de dollars, bien en deçà de leur valorisation boursière de 21 milliards. Après une baisse de 80 % de l'action, réduisant la capitalisation à environ 4,2 milliards de dollars, nous lançâmes une OPA hostile. Le fonds de Private Equity de la Core Foundation prit le contrôle du groupe pour moins de 2,4 milliards de dollars.

Koffy prit la tête du conseil d'administration et, en moins de deux mois, nos auditeurs mirent au point un plan de redressement. Ces derniers recommandèrent le licenciement de centaines de cadres supérieurs touchant des commissions irrégulières, réduisant ainsi significativement les coûts opérationnels du groupe. Koffy constitua une nouvelle direction exécutive composée de redoutables experts financiers, des généraux sans scrupules grassement rémunérés pour garantir la stabilité financière du groupe sur une courte période. La fondation n'ayant pas emprunté un dollar pour l'OPA, les banques ouvrirent des lignes de crédit couvrant les frais de fonctionnement du groupe, soit environ 70 % du chiffre d'affaires mensuel moyen de 1,25 milliard de dollars.

Le groupe Advertis restait pleinement opérationnel, avec tous les créatifs à leurs postes. Alors, sans tarder, nous nous adressâmes au meilleur d'entre eux.

CHAPITRE XXVI

Suisse, Genève, décembre 2026

Ce matin de décembre, comme beaucoup d'autres avant celui-ci, Thierry se demandait ce que le visage de son père foutait encore dans son miroir. Il aspergea son visage et revit la moitié du sien. Le téléphone vibra quelque part dans la chambre. Son réveil tardif lui imposait de répondre rapidement. Il trouva son appareil sous le drap, proche d'une jambe noir ébène, sans fin, inerte et sans nom.

« Salut, urgent, rends-toi à 11 heures aux Nations unies, budget très important pour l'agence de Paris, demande monsieur André Trotard à l'accueil. »

Il était 10 heures 50 ! Il s'habilla, claqua la porte et la panthère noire se retourna dans son lit.

Thierry était un littéraire qui se cachait derrière un très bel imposteur. Il incarnait à merveille une forme d'insolence créative le rendant nécessaire à la bonne conduite des troupeaux. À Paris, Thierry était devenu une véritable icône vivante pour tous les promoteurs du nihilisme consumériste de l'époque. Il avait vendu son intelligence aux annonceurs et il envisageait la vie cupide des autres comme nécessaire à la sienne. Son cynisme n'avait pas d'égal, il en devenait une souffrance morale. La poudre colombienne exacerbait son extra-lucidité quotidienne et vers 4 ou 5 heures du matin, la benzodiazépine le précipitait dans le vide pour quelques heures de mort cérébrale. Son jour sans fin lui rendait son existence vers 10 heures. Son discernement, que certains appelaient son talent, lui imposait une distance de sécurité entre lui et le monde. Distance que d'autres qualifiaient d'arrogance. Déposé dès son très jeune âge devant une télévision sans son, Thierry avait été à la merci de milliers d'images sans mots et sans histoire. Alors, il en créa pour la faiblesse d'esprit des uns et pour le profit des autres. Thierry était de la race des mortels qui ne tremblaient pas devant un semblable, il n'était terrifié que par lui-même. Et ça, il était le seul à le savoir. Ainsi, il entra aux Nations unies comme certains entrent dans une station-service, il s'adressa au gardien sans plus de respect qu'il n'en aurait eu pour un pompiste et il poursuivit son chemin. Vlad le reconnut et lui fit un signe. Thierry s'approcha.

Les petites taches roses sur le col blanc de sa chemise et son visage déconfit devaient informer Vlad sur le nombre de neurones dont ils disposeraient pour cet entretien. Sa chemise taillée au millimètre sur cette maigreur suspecte attrista mon ami, car instantanément Vlad s'attachait à cette âme résiliente. Thierry, lui vit au premier regard, un homme à vif. Si le ridicule du nom d'emprunt de Vlad ne lui avait pas échappé, il pensa que curieusement cet homme n'en cachait pas un autre. Et ça, ici, Thierry ne le concevait pas. Ils se rendirent dans un bureau loué par les lobbyistes dans ce temple des Nations.

— Peut-on avoir un café ? demanda Thierry presque poliment.

— Bien entendu, pas de croissant, vous avez déjà mangé une horloge ce matin, n'est-ce pas ?

— Navré pour le retard. Double, mon expresso, s'il vous plaît.

Vlad sonna et demanda deux cafés. Thierry parla et questionna vite, très vite, en formulant lui-même des réponses par déductions. Thierry vivait dans l'urgence, en permanence, comme un homme pressé d'en finir.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Je n'ai pas très bien compris, vous travaillez pour les Nations unies, c'est bien cela ? demanda-t-il avant que Vlad ne le lui confirmât par un simple hochement de tête. « Je ne suis pas un spécialiste de l'universalisme ou de la manipulation des foules. Paris aurait dû vous envoyer une personne de la cognitive, il y en a plein qui s'emmerdent dans les couloirs en ce moment. Personnellement, je fais plutôt dans la ménagère qui remplit son caddie. Vous comprenez ce que je veux dire ? Au mieux, je peux vendre aussi des machines à laver comme celles qui sont en promotion à la rue du Rhône, ici à Genève, vous les connaissez, j'imagine ».

Thierry monopolisa la parole, comme s'il souhaitait donner du temps à l'autre. Le temps nécessaire pour que son interlocuteur reconsidérât à la hausse l'intelligence de celui qui lui parlait. Quelques minutes habituellement nécessaires pour que son mandant supprimât les mots inutiles de sa requête.

— Ils m'ont envoyé tout seul ici, dans cette ville d'un ennui absolu. Mon directeur de clientèle s'est fait virer pour une histoire de rétrocommission. D'ailleurs, sachez-le, les grands comptes, on fuit Advertis depuis la chute libre d'Andreas Becker, une belle bande de faux culs. Le groupe a été racheté par des investisseurs masqués, une sorte de fonds très obscur. Alors, pour être très franc avec vous, si vous avez quelque chose d'universel, de presque honnête à communiquer, adressez-vous à une autre agence. Vraiment, Advertis, c'est sale, c'est terminé, c'est mort.

— Vous n'êtes pas un excellent vendeur, lui dit Vlad.

— Mais je ne suis pas un vendeur, je suis un menteur. C'est un procédé qui me rend honnête à vos oreilles et par conséquent, dans ce métier, presque indispensable. Alors que puis-je faire pour vous ? demanda Thierry, rassuré de voir les cafés passer la porte.

Vlad le regardait sucrer son café, ses mains ne tremblaient pas, il relevait de temps à autre son visage, se sentant regardé. Malgré le saccage de la nuit et d'une partie de sa vie, Thierry restait magnifique. Magnifique comme quelque chose d'inédit, de rare, de précieux, le fruit d'une rencontre entre deux êtres qui n'auraient pas pris le temps de se reconnaître avant de s'unir.

— Ils se sont trompés, dit Vlad avec un air énigmatique qui laissa Thierry parfaitement indifférent.

— Excusez-moi, essayez d'être clair, j'ai passé une nuit épouvantable, je vous en prie, dites-m'en plus.

— Le GIEC, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, ils se sont trompés.

— Ah ! Nous y voilà ! Mais ça, cher monsieur, même ma petite nièce est au courant, ajouta Thierry immédiatement.

— L'impact écologique de la transition énergétique est une bombe à retardement, précisa Vlad.

— Sans déconner, vous l'apprenez aujourd'hui ? Bravo, vous êtes nombreux chez vous à avoir remis la main sur l'interrupteur ? Ça me fait un bien fou de vous entendre, dit-il avec une ironie sans égale.

— Vous, vous le saviez ? demanda Vlad

— Il faut être con comme une brêle pour penser qu'un panneau solaire sort du cul d'une vache.

— Vous êtes toujours aussi vulgaire ? lui dit Vlad.

— Qui est vulgaire ici, vous ou moi ? Vous vous foutez de la gueule du monde depuis 25 ans avec votre transition de mes couilles et c'est moi qui suis vulgaire ?

Vlad comprit ce jour-là ce qui différenciait un journaliste d'un communicant. Si l'animateur de l'information souhaitait croire les mots que lui extorquait le communicant, ce dernier, en revanche, avait le courage de s'en extraire.

— Très bien, écoutez-moi, Thierry. Nous ne pouvons pas fragiliser les objectifs du GIEC. Par conséquent, les Nations Unies ont envisagé un groupe de travail, pour l'instant très confidentiel, afin de temporiser, je dirais, de rediriger les méthodes de lutte contre les émissions de gaz à effet de serre.

— Bonne nouvelle ! Mais, avec des dettes dépassant en vérité deux fois le PIB des nations, je ne vois pas comment vous pourriez imposer une réduction des rejets de CO2 aux nations occidentales et encore moins aux Africains et aux Asiatiques. On n'a jamais autant brûlé de charbon et consommé de pétrole depuis qu'on nous emmerde avec les gaz à effet de serre. Si vous croyez vous-même au réchauffement anthropique, sachez que même ma petite nièce sait que le seul moyen de renverser la vapeur, c'est ? C'est ? Je vous le donne ou vous l'avez ? Eh oui ! La décroissance ! Bravo, monsieur, vous reviendrez en deuxième semaine ! Car comme tout le monde le sait, l'eau, ça mouille et la solution pour diminuer les émissions de gaz à effet de serre, c'est la décroissance, mais de la bonne décroissance, énorme la décroissance et pour tout le monde ! dit-il avec une évidence qui aurait tué Machiavel avant de poursuivre :

— Alors, je crains que l'escroquerie continue, monsieur Trotard. Mais, je vous l'ai dit, personnellement, je favorise la vente des yaourts à des ménagères, ou tout au plus des sous-vêtements, les jours de fêtes. Je ne fais pas dans le stratège cognitif, si vous cherchez ce genre de psychopathe, je peux vous en présenter autant que vous le souhaitez. »

— C'est avec vous que nous souhaitons travailler.

— Monsieur, je crois que vous n'avez pas très bien compris. Vous devez vous adresser à un directeur de clientèle, le bureau de Paris n'a certainement pas compris votre demande initiale, dit Thierry en se levant et il tendit sa main à mon ami. Vlad l'ignora et lui fit signe de se rasseoir.

— Je vous en prie, je vous demande encore un instant, regardez ceci, nous avons travaillé sur quelques points et c'est de vos compétences dont nous avons besoin.

Thierry se rassit et par politesse, il ouvrit le dossier. Il lut en diagonal les fiches traitant de l'industrie minière que nous avions préparé à son intention. Il sembla ne pas être surpris par le contenu de ses premières pages. Et, comme nous l'avions espéré, il s'arrêta sur la page quatre et releva rapidement son visage sur celui de mon ami.

— Qui a fait ça ? demanda Thierry sèchement.

— Pardon ?

— Ce visuel, Deadly Battery et cette accroche : « How Many Death on You » qui a fait ça ? Comptez-vous communiquer sous cet angle ?

— Oui, c'est l'idée générale, répondit Vlad

— C'est brutal, ils vont vous descendre les uns après les autres, vous en êtes conscient, j'espère ? dit Thierry fermement sans un soupçon d'ironie.

— De qui parlez-vous ? lui demanda Vlad

— Ne me prenez pas pour un abruti. Qui êtes-vous exactement ? demanda Thierry plus froidement.

Le jeune homme en face de Vlad vivait bel et bien dans un monde réel. Bien plus réel que la grande majorité des consommateurs qu'il visait nuit et jour à bout portant. Vlad choisit de respecter son intelligence et de lui dévoiler la vraie nature de cet entretien.

— Votre client, votre patron comme vous le souhaitez, répondit Vlad

— Vous prenez quoi au petit déjeuner ? Il faut peut-être penser à diminuer la dose. Qui êtes-vous ? Pourquoi parle-t-on anglais ? Demanda Thierry, plus stressé qu'auparavant.

— On peut parler français si vous le souhaitez, répondit Vlad en français.

— Nom de Dieu, qui êtes-vous ?

— Les investisseurs masqués de Advertis, répondit immédiatement Vlad.

— N'importe quoi, qu'est-ce qu'on fout ici alors ?

— Je voulais connaître votre point de vue personnel sur le sujet.

— Vous avez vraiment péché une durite ! Pourquoi ne pas m'avoir convoqué au siège ?

— Une diversion pour votre direction.

— Mais ça n'a aucun sens, s'étonna Thierry

— Si, au contraire, et nous la garderons, lui répondit Vlad qui, en effet, eut le temps de raccourcir ses phrases afin que ses mots devinssent des ordres mécaniques directement adressés à l'esprit vif de son interlocuteur. « Thierry, officiellement, votre client sera un groupe de travail de l'ONU. Nous allons mettre à votre disposition tous les moyens du groupe Advertis. Vous allez orchestrer la campagne de votre vie. Thierry, vous rentrez à Paris aujourd'hui, vous montez une équipe polyglotte, les meilleurs parmi les meilleurs. S'ils ne sont pas dans le groupe, vous les engagez, vous leur promettez la lune, nous l'avons. Nous nous occuperons du reste. Est-ce clair pour vous ? »

— Vous êtes complètement cinglé ! Vous ignorez de quoi vous parlez, communiquer contre les intérêts de l'industrie de la transition énergétique, c'est extrêmement dangereux.

— Nous vous protégerons, répondit sèchement Vlad.

— Nom de Dieu, mais qui êtes-vous et pourquoi je ferais ça ?

— Par ce que vous êtes l'un des meilleurs et si vous refusez, vous finirez dans un trou.

— Charmant, c'est une menace ? demanda Thierry, vif comme l'éclair.

— Non, le trou, c'est le tien, jeune homme.

— On se tutoie finalement ?

— Je te tutoie, écoute-moi bien. Je m'appelle David Gronsky, je dirige avec quelques amis une organisation dont tu n'imagines même pas la taille. Je sais exactement qui tu es et surtout, je sais de quoi je parle. Nous avons besoin de toi, non pas parce que tu es particulièrement sympathique, mais parce que tu es l'un des rescapés d'une race de communicants exterminée par les bureaux de conseils. Et, si tu reviens vers moi avec une trace blanche sous le nez, je te casse une dent. Tu n'en as que 28, je veux que tu y penses très sérieusement. Vas-tu le faire pour ta nièce ?

Il soupira plusieurs fois. En vérité, Thierry avait capitulé depuis quelques minutes. Il se battait, comme nous, avec sa raison. Il se leva et se dirigea vers la fenêtre afin de pouvoir prendre la lumière des circonstances. Puis, il s'interpella comme il en avait l'habitude. « *Tu rêvais d'un enjeu, de sens, de résultats, n'est-ce pas ? Espèce de salope mégalo ! Alors, montre-leur que tu n'es pas qu'une pute !* »

— Sans déconner, vous avez la lune ?

— Et les étoiles, lui répondit Vlad.

— Dans ce cas, je ne vais pas tarder. J'ai un peu de travail. Puisque c'est vous le patron, vous appellerez les vendeurs de machine à laver.

— C'est déjà fait.

— Donc vous pensiez que je...

— Oui

— Ok.

— Nous allons leur faire peur, Thierry, n'est ce pas ?

— Je le crains, vous avez l'air bien barré, monsieur Gronsky

CHAPITRE XXVII

Suisse, Clarens, janvier 2027

Thierry grimpa deux par deux les escaliers, dépassant notre intendant moins pressé. Thierry le remercia et ouvrit la première porte de l'étage signalée « Meeting Room A ».

— Non ! Navré, celle-ci est en rénovation, lui signala l'intendant.

— Ouah ! Qu'est-ce qui s'est passé ici, vous avez enfermé des bêtes sauvages dans cette pièce ? demanda Thierry.

— En quelque sorte, oui, c'est l'autre salle sur votre gauche, je vous en prie, ces messieurs vous attendent, lui répondit l'intendant en ouvrant la porte.

Thierry entra et revint sur ses pas.

— Excusez-moi, mais il n'y a personne ici !

— Ah ! Alors, ils vont arriver, veuillez prendre place.

Thierry posa son sac sur la table, il retira sa veste et la déposa sur une chaise. Puis il ouvrit la fenêtre, il regarda le parc légèrement saupoudré de neige et admira les splendides reflets de lumière sur le lac. Il revint vers son sac, en sortit un paquet de cigarettes, et une voix de synthèse le fit bondir.

— Il est interdit de fumer dans le bâtiment.

— PUTAIN D'IA ! Ferme ta gueule et dis-moi où je peux trouver du feu, lui demanda Thierry.

— Katy cache des allumettes dans le buffet, le second tiroir, répondit Ken 2.

— Bingo ! Je les ai trouvées, dis-moi, qu'est-ce qui s'est passé dans la salle d'à côté ?

— Une forme de danse tribale sur de la musique que l'histoire récente de la pop culture qualifierait de grunge, répondit Ken 2.

— Pardon ! De la musique grunge ?

— Le grunge dans les années 90 s'inspira d'une forme de punk hardcore, du rock indépendant et du Heavy Metal. Il se caractérise par des guitares fortement saturées et des paroles apathiques, répondit la machine avant que Thierry l'interrompe.

— Ça va, ça va... Que s'est-il passé exactement ?

— C'est particulier, répondit la machine.

— Tu accouches, oui ?

— Messieurs Koffy Kouabé, Charles Blondel et monsieur David Gronsky ont exécuté une chorégraphie tribale sur une musique que je qualifierai de puissante et de dramatique. Ce qui les a plongés dans un état de transe inspirée des guerriers Sioux se préparant au combat, ajouta Ken 2.

— Quoi ! Des Sioux ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Les Sioux, peuple des Grandes Plaines d'Amérique du Nord, étaient réputés pour leur bravoure au combat et leur profonde spiritualité, combinant rituels sacrés et stratégies guerrières pour protéger leur mode de...

— Oh ! Oh ! C'est bon les Indiens, et donc ?

— Ils ont alors procédé à la destruction des parois, des meubles et d'un certain nombre d'autres objets, comme mon écran et finalement ma caméra présente dans la salle de meeting A, répondit l'IA sans affect.

— Tu as des images ? lui demanda Thierry.

— Voulez-vous voir quelques images ?

— Oui absolument, si je te le demande !

— J'ai conservé quelques images avant que la caméra ne soit brisée par ce que j'ai identifié être le dossier brisé d'une chaise.

— Oh ! Tu accouches, oui ?

Thierry vit à l'image un homme en tenue de cycliste qui semblait complètement fou. Il monta sur la table, faisant fuir deux femmes et un homme vers la sortie de la pièce. Au son d'une musique que Thierry reconnut immédiatement, cet homme s'acharnait à donner des coups de pied sur une console placée au centre de la table et le son se coupa. Il vit ensuite un homme gigantesque venir frapper deux chaises à la fois sur la table, comme il aurait pu le faire sur une batterie. La table finit par céder, emportant avec elle le malheureux cycliste. Ce dernier se releva et, simulant un geste barbare, il prit un objet lourd qu'il lança sur ce qui devait être l'écran placé en dessous de la caméra. Un autre homme, qu'il reconnut immédiatement, brandit comme un trophée devant la caméra une grande feuille représentant la première esquisse de la marque Deadly Battery qui lui était familière depuis maintenant deux mois. Puis Thierry vit encore ce même homme prendre une chaise et la briser en deux. Il en fit traverser une partie par la fenêtre avant d'envoyer le reste sur la caméra, ce qui interrompit l'enregistrement.

— Ouah ! Des grands malades.

— J'ai procédé à quelques coupes de montage afin de vous épargner certains mouvements corporels que l'on pourrait interpréter comme obscènes, ajouta Ken 2 avant que des bruits de pas se fassent entendre dans le couloir de l'étage.

— Merde ! Ils arrivent, enlève-moi ça, ordonna Thierry

— Que désirez-vous, j'ai une boucle de feu de cheminée ou une simulation d'aquarium particulièrement réaliste.

— Ta gueule, coupe tout ! lui dit Thierry avant que la porte ne s'ouvre et qu'il jette sa cigarette par la fenêtre.

— Désolé pour le retard, comment vas-tu Thierry ? demanda Vlad.

— Je crois que je ne vais pas si mal finalement, répondit Thierry.

— Ah, et pourquoi finalement ? demanda Vald.

— Hé bien, parce que vous avez aussi mangé une horloge ce matin, monsieur Gronsky, alors tout va bien, dit-il en nous tendant sa main.

Vlad nous l'avait décrit comme un être froid et contrarié, nous fûmes donc surpris par la chaleur de son accueil et cette main tendue qui ne manquait pas de franchise. Des années plus tard, notre précieux Thierry nous confia que ces quelques images avaient été une réponse claire à une question inquiétante qu'il s'était imposée depuis cette rencontre aux Nations unies. Nous concernant, il avait imaginé deux hypothèses plausibles. Soit, nous étions des roublards masqués préparant un coup tordu. Par conséquent, nous le tuerions un jour ou l'autre. Ou nous étions juste des cinglés repentis touchés par la grâce ou la beuh. Mais, surtout, bien plus malins que les psychopathes du camp d'en face. Il opta dès ce jour-là, définitivement, pour sa seconde hypothèse, ce qui le rendit aimable et presque enthousiaste.

Il nous présenta l'équipe que Vlad lui avait prié de monter deux mois auparavant. Le panneau de verre vertical, disposé ainsi à la gloire du buste synthétique de Ken 2, diffusa une dizaine de vignettes de portraits nous venant de partout sur le globe.

— Voilà, notre équipe ! commença Thierry. J'ai choisi les meilleurs dans chaque région. Je ne les connaissais pas tous très bien. Mais, comme monsieur Gronsky a eu l'amabilité de me pirater les dossiers des six grands chasseurs de tête du métier. J'en ai tiré une liste des plus côtés et des plus demandés et bonne surprise ! J'étais dans le top five ! Quand même, ce qui prouve, en effet, que vous auriez pu plus mal tomber, dit-il devant nos regards impassibles avant que Vlad lui fit signe d'enchaîner rapidement.

— Ok, donc je vois qu'on n'est pas là pour déconner. Bref, une bonne partie de ces créatifs étaient dans le groupe. J'ai appliqué des subdivisions comme pour Apple ou Nike. Mais pas de CFO ou de CMO. On passe directement sur le Global Creative Director, c'est-à-dire moi, basé à Paris, supervisant les sous-groupes. Pour le Head of Digital Marketing, c'est Martin Burnand, un Suisse expatrié à San Francisco. Il est en bas à droite, le rouquin barbu, c'est Martin. Comme tous les autres, Martin pense travailler pour l'ONU. Pour contourner la probable censure des GAFA, Martin sait qui mettre sous pression très rapidement.

— Nous avons déjà la liste de personnes influentes autour des algorithmes, précisa le colonel de La Sentinelle.

— C'est parfait, car nous en aurons besoin, ajouta Thierry avant de continuer. J'ai divisé l'équipe en huit entités. Pour l'Amérique du Nord, Carlos Gavez à New York dirige les US, le Canada, le Mexique. Bien entendu, ils ont sous la main les responsables des achats médias de New York, Los Angeles, Chicago, Houston et Phoenix. En Europe de l'Est, Allemagne, Pologne, Autriche, Hongrie, etc., c'est un chleuh qui est en tête de liste. J'en ai trouvé un relativement aimable et qui n'est pas le petit-fils d'un NAZI. Enfin, il est surtout très bon. Il s'appelle Hans Leuthard et il a signé d'excellentes campagnes dans l'automobile. Hans me rapportera directement. Et, nous avons aussi Bradley Cold pour le Royaume-Uni, lui aussi, il est très bon, il est là, à droite du chleuh, avec la casquette, c'est Bradley ! De plus, il voyagera un peu avec moi en Espagne et en Italie.

— Un problème avec les Allemands, Thierry ? demanda Vlad.

— Pourquoi, pas vous ? répondit Thierry.

— Un partout, la balle au centre, dis-je.

En Russie, c'est compliqué ! Nous avons Igor Poliensky à Moscou, mais l'agence est surveillée. Solution ? Il reportera directement à Beijing mais il faudra faire vite. J'irai en Chine travailler avec Wang Wei, un Américain, parce qu'à l'évidence, l'oligarchie financière chinoise va détester notre campagne. Wang Wei sera désigné comme responsable et il pourra foutre le camp, le cas échéant. Et en cas de censure, ce qui est très probable, on se retournera sur les réseaux des médias appartenant aux mafias chinoises, beaucoup moins crispées sur le sujet.

— Au Japon, c'est Koyuki Yamada. Attention, ce n'est pas qu'une miss Japon, c'es une tueuse en créa. Elle était à deux doigts de partir chez WPP. Ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elle revend aussi ses comptes TikTok et Instagram qui rassemblent toutes les potiches volontaires de l'Asie du Sud-Est. Finalement, elle veut bien rester, mais voilà son nouveau contrat, dit Thierry avant de déposer un document sur la table et de poursuivre. « Pour le Moyen-Orient, c'est mon ami franco-algérien Kamel Djaout. Je suis transparent, c'est un proche débauché de HAVAS. Il dirigera depuis Casablanca. Pourquoi ? Parce que du Maroc à l'Orient, c'est des passoires niveau confidentialité. On a six mois avant qu'ils soient tous corrompus, Kamel inclus, malheureusement ».

— Vous choisissez bien vos amis, dit Koffy à propos de Kamel.

— On peut parler de vos amis banquiers, si vous le souhaitez, monsieur Kouabé.

— Touché-coulé, on passe, arbitrai-je.

— En Amérique du Sud, on centralise au Chili avec Antonio Guaico, un écolo convaincu. Les médias sont très interconnectés là-bas, surtout via le foot. Je cherche encore quelqu'un pour le Brésil. D'ailleurs, si vous gardez le groupe, faites un audit là-bas, c'est le carnage avec les rétrocom. Voilà pour notre pieuvre, messieurs, des questions ?

— Je lis les conditions de votre amine japonaise, vous êtes conscient que c'est le prix d'un CFO ? demanda Koffy

— Navré, on m'a dit les meilleurs ! Et, ce n'est pas mon amie, je lui mettrais bien une baffé ou deux à miss Japon. Mais nous n'avons pas le choix, croyez-moi, les Sud-Coréens, les Japonais, les Indonésiens, les Thaïlandais, les Vietnamiens sont très spéciaux, elle peut faire la différence.

— ça me paraît costaud, bon travail, vraiment ! dit Vlad.

— Si on garde cette saleté, vous la dirigerez, ajouta Koffy

— Oui, oui ça on verra, là, je dépasse déjà de beaucoup mes compétences.

— Si il y a quelque chose que nous puissions faire, n'hésitez pas, ajoutais-je

— Eh bien, voyez ce que vous pouvez faire pour convaincre la portugaise Dolce Dosantos de faire ses valises pour Sao Polo. Ça m'aiderait beaucoup, oui.

Ensuite, Thierry souligna la radicalité de la campagne, la perméabilité et la faculté de compréhension des cibles. La voie directe que nous nous étions choisie pour contrer l'industrie de la transition énergétique sans les compromis d'usage excluait par nature une bonne partie des cerveaux à disposition via les médias. Les Baby Boomers plus – représentant une tranche d'âge vieillissante de 60 à 78 ans, le « plus » identifiant la génération dite silencieuse des personnes de 79 à 96 ans – 25 % de la population du

grand Occident et de l'eurasiatique devaient être exclus de notre cible. Il était trop tard pour eux, leurs cerveaux embrassaient toutes les peurs afin de baptiser leurs anxiétés de fin de parcours. Quant à la génération X de 45 à 60 ans qui mangeait à sa faim, elle devait être, selon lui, désignée comme responsable de l'aveuglement. Cette génération, dont on vantait le scepticisme et le pragmatisme, était en réalité le fruit de l'individualisme incarné par le work-life balance. Des enfants de la peur baignée par la menace nucléaire et les tags muraux du « no future » punk. Selon Thierry, cette génération, la nôtre à l'époque où nous l'écoutions, était la pire de toutes. Cette génération X ajouta volontairement du vinaigre à toutes les salades médiatiques qui lui étaient servies. Ceci, pour ne surtout pas plonger dans la culpabilité de son aveuglement. Il avait été formel, la génération X dans sa grande majorité, était une pute intellectuelle irrécupérable. Une prostituée qu'il fallait jeter en pâture aux Millennials et à la génération Z. Elle devait être responsable d'avoir occulté la vérité. Une rupture générationnelle était nécessaire pour signifier une revendication existentielle des plus jeunes. Autrement dit, et nous le comprenions très vite dans la bouche de Thierry, la génération X devrait dorénavant lever la main pour prendre la parole dans les débats que nous imposerions par la force de la communication. À terme, on prierait donc poliment celles et ceux qui ont enfanté les idiots utiles de la transition énergétique de fermer définitivement leur gueule.

Vlad, qui n'avait plus pensé à son âge depuis au moins 35 ans, ne s'était pas senti concerné par ce qui venait d'être dit. Bien au contraire, ses mouvements de tête répétés affirmaient les paroles de Thierry, près de dix fois par minute. Koffy et moi, d'un regard, nous élaborions déjà un plan pour faire disparaître ce merdeux au fond du lac dès son travail terminé. Pour Thierry, le cynisme n'était pas juste du mépris pour les moutons qu'il ciblait nuit et jour, mais une vue de grand angle lui permettant de prendre le recul et la conclusion nécessaires.

— Et le timing, Thierry ? demanda Vlad.

— Bon, eh bien malheureusement l'Earth Live Aid aura bien lieu en août de cette année. Nos chances d'être prêts pour l'événement sont très minces, en fait pour être franc, c'est impossible. On démarre à peine, répondit Thierry.

Alors que Thierry s'expliquait très adroitement sur ses multiples incursions dans les équipes travaillant sur l'événement Earth Live Aid au sein d'Advertis, je me levai un instant. J'ouvris la fenêtre, je respirai en observant le ciel s'assombrir sous mes yeux. Il était déjà 15 heures 30 dans cette journée si courte et nous ne disposions encore que de quelques minutes de lumière avant le crépuscule. Nous n'avions plus le temps, McRyan s'appêtait à réaliser un coup de maître, un de plus pour l'édification de leur propagande assassine. Nous ne les avions ralentis qu'à peine. Nos efforts isolés effleuraient de loin leurs orgueils. Nos attaques étaient si coûteuses, mais si insignifiantes, que nos adversaires ne cherchaient pas à en connaître l'origine. Celles et ceux que nous traînions dans leur propre boue étaient aussitôt lavés par le nihilisme promu par les faiseurs d'opinion. Le monstre continuait de creuser, de creuser sans cesse. Partout où nous ne pouvions pas l'en empêcher, les extractions empoisonnaient des terres gigantesques, rejetant des pollutions infinies, détruisant un écosystème déjà à l'agonie. Tout ce gâchis pour des milliards de batteries

de plus jetées dans l'oubli. Tout cela devait cesser. Nous devons diriger ces ogres sur d'autres proies. Peut-être était-ce déjà trop tard, me disais-je avant de fermer cette fenêtre et de me retourner vers mes généraux.

— Koffy, Vlad, c'est très simple : soit nous nous arrangeons pour repousser l'événement de ces escrocs, soit nous sommes prêts le jour J, il n'y a pas d'alternative, affirmais-je.

— Monsieur, franchement, avec les problèmes de confidentialité, la multitude des supports et les variables culturelles et linguistiques, il est impossible d'être prêt en août, et cela sera même difficile pour septembre, me répondit Thierry.

— Enfin merde, ces connards pensaient partir en vacances en juillet, Oh ! Thierry ! demandai-je.

— Attendez, c'est votre boîte, pas la mienne !

— Alors, virons les équipes qui travaillent sur l'Earth Live Aid. Mettons-leur sur le dos des problèmes factuels à la con imposant de nouveaux délais. Oui, exactement un ou deux par-ci par-là, histoire de foutre le bordel dans les plannings, par exemple, ajouta Koffy.

— Mais quoi, quel genre de problème ? Et personnellement, je ne peux virer personne, vous, vous le pouvez, affirma Thierry.

— Eh bien, pour commencer la canicule en août, ils y ont pensé ces imbéciles ? Et ensuite, les tensions aux USA, les crises de gouvernance européennes et l'incertitude des conflits au Moyen-Orient, dix mille choses qui justifieraient plus de sécurité par exemple. Bref, démerdez-vous ou je vous préviens qu'après l'OP, je liquide tout et tout le monde sera au chômage. C'est clair ? Merde ! dis-je.

— Quoi ? La canicule ? dit Thierry.

— Oui, ce n'est pas faux, il suffit qu'il fasse un peu chaud et tous ces abrutis croiront à une accélération du réchauffement, ajoutai-je.

— Alors, donnez-moi le pouvoir de le faire et je les vire, mais là, maintenant, je ne peux pas ! répondit Thierry, volontaire.

— Tu l'auras, dis-je.

— C'est-à-dire ? demanda Thierry.

Je regardai Koffy dans l'espoir d'entendre une solution de gouvernance.

— OK, on peut imaginer un board transitoire, une espèce de direction exécutive de crise. Une entité qui pourra intervenir un peu où elle souhaite dans le groupe, dit Koffy directement à Thierry avec un œil menaçant avant de se retourner vers nous. Et, si ce dégénéré s'achète une ou deux cravates, il sera à la tête de ce board provisoire. C'est le seul moyen, affirma Koffy.

— Oh ! Et c'est moi le dégénéré ? Vous êtes parfaitement inconscient, bon sang ! Ça ne se passe pas comme ça ! Vous n'imaginez pas les requins qui dirigent les agences. Ces gars ne me regardent même pas.

— Vous vous imposerez, ils en prendront pour leur grade et finalement, cela vous donnera plus de champ pour la campagne, lui dis-je. Thierry, tenez le coup, à terme, vous aurez des actions, un paquet d'actions, ajoutai-je, craignant de manquer d'arguments.

— Thierry, si nous trouvons de bons arguments, Dahlia Rosenberg imposera un délai pour l'Earth Live Aid, ajouta Vlad.

Thierry, encore mis à contribution, s'assit déconcerté. Il nous regarda en laissant passer quelques secondes sur nos têtes et reprit la parole.

— Bon, bon, bon, vous êtes une bonne bande de cinglés, c'est évident. Mais, une chose après l'autre, vous voulez bien ? Passons aux choses sérieuses, je vais vous passer un premier film écrit à Paris et réalisé par l'équipe US. Ce n'est qu'une première étape, la suite viendra plus tard. Je vous préviens, ça pique, c'est brutal, à l'image de la signature « Deadly Battery ». Si ça vous fait flipper, on peut temporiser. Et puis, gardez vos larmes de joie, car ensuite, on va parler de marketing digital. J'ai lancé une première salve de briefings et des propositions sont tombées. Il y en a une, c'est une bombe atomique proposée par un de nos développeurs indiens vraiment barré.

Thierry envisageait de dévoiler aux yeux de la plèbe des images dont nous n'imaginions pas la violence. Il nous diffusa en guise d'introduction une petite historiette toute bête. Un spot au premier degré, sans le moindre humour, sans l'ombre d'une parodie ou d'une critique sociale. Il nous exposa la forme et l'odeur de ce que nous allions vomir sur le monde.

Il s'agissait juste d'un instant ordinaire de la vie d'une banlieue ensoleillée et accueillante du sud de la côte ouest américaine. Paul, 40 ans, un gars sympa, l'air intelligent. Nous l'imaginons travailler dans la tech. Un vent d'espoir pour le monde souffle sur son visage. Paul rentrait chez lui. Le coude posé sur la portière de sa nouvelle voiture, il salua sa femme, ses enfants ainsi que ses voisins. Visiblement, tous l'attendaient et il fut accueilli avec enthousiasme. Paul, un peu gêné, sortit de cette voiture qui était visiblement une nouvelle acquisition, le symbole d'une réussite récente. Il en fit le tour en caressant son toit pour en rajouter un peu. Comme dans les mauvaises pubs et pour faire rire sa femme, il l'invita à s'installer dans le cockpit high-tech de cette prodigieuse machine électrique. Paul, très sérieux, invita son voisin à constater la débauche de technologie électrique se cachant sous le capot de cette merveille. « Tu verras, c'est complètement dingue », dit Paul en soulevant le capot. Sous les yeux émerveillés de son voisin, on pouvait y découvrir comment le constructeur avait magnifiquement su imbriquer cinq cadavres d'enfants noirs dans un espace si réduit. « C'est prodigieux ! On ne se rend pas compte de l'extérieur », s'exalta le voisin et Paul referma le capot en laissant dépasser deux doigts noirs recouverts d'une poudre bleue. « Papa, fais attention », lui dit son fils des étoiles dans les yeux. « Ha mince ! Je vais quand même pas l'abîmer le premier jour », dit Paul très sérieusement. Il rouvrit délicatement le capot, repoussa la main de l'enfant à l'intérieur et le referma. Thierry signa ce spot par une question simple : « Et toi ! Combien de morts as-tu sur toi aujourd'hui ? »

Ensuite, notre logo « Deadly Battery » s'imprima sur le regard de vainqueur de l'heureux propriétaire de cette voiture. Et Thierry, comme si nous venions de voir un épisode des Simpson, ajouta :

— J'aime aussi « Combien de cadavres as-tu dans les mains ». Bref, à voir, bien entendu, en Amérique du Sud, on fout des petits Incas dans la bagnole, en Asie du Sud-Est des petits Indonésiens, un bon exemple de la nécessité d'une bonne adaptation culturelle, ça va de soi, ajouta froidement Thierry.

— De petits Incas ? demanda Vlad au bord du malaise.

— Oui, des locaux, dans les mines d'Amérique du Sud, il n'y a pas de petits noirs, enfin beaucoup moins et surtout, ils sont plus clairs, les Chiliens ne comprendraient pas, c'est évident ! Eh bien entendu, l'environnement de la côte ouest, ça ne fonctionne pas pour les latinos.

— Oui, c'est évident, je comprends, dit Vlad subjugué par le détachement du jeune homme.

Ce film noyé par la lumière californienne illustre à merveille les nouvelles Trente Glorieuses américaines. L'interprétation juste de ces personnages d'une beauté blonde sympathique à qui l'on avait enlevé le fardeau de l'indignation. Le regard de l'un de ces enfants effrayés dans le noir qui m'apparut encore vivant. Le capot d'un blanc immaculé que l'on renvoya s'écraser sur cette main noire tachetée de cobalt me précipita directement dans la poubelle. Je vomis tout ce que j'avais pu bouffer depuis mille ans. Comment avais-je pu ?

Koffy, nerveux, frappa la table, il se leva et se frotta les yeux, laissant couler quelques larmes sur ses grands doigts noirs. Koffy se savait intelligent, stratège, fort, puissant, indestructible, il ignorait que l'indignation le rendrait dangereux. Cette colère se diluant dans la haine dévorait ses yeux. Je ressortais péniblement ma tête de la corbeille et je remontais sur ma chaise.

— Nom de Dieu, ne change rien à ce truc-là, tu m'entends, espèce de petit connard prétentieux. On ne change rien, tu m'entends, RIEN ! lui dis-je.

— Rien du tout, ajouta Koffy

— Bravo Thierry! conclut Vlad très ému.

Thierry, ne semblant pas particulièrement bouleversé par nos réactions plus émotives, ajouta calmement.

— Alors c'est là, normalement, c'est maintenant ?

— Quoi ? lui demandai-je

— Eh bien, vous cassez tout ! nous dit Thierry tandis que nous le regardions en secouant la tête. « Arrêtez vos conneries, je vous ai vus, votre imbécile d'IA m'a passé les images. La vérité, c'est que vous avez péché un câble, sur les Anglais de Bush, « The land of the living » puissant ! J'adore ça aussi ! Bon, le son est rapidement coupé parce que vous, monsieur, en tenue de cycliste, c'est très bizarre d'ailleurs, vous pulvérisiez la console de commande avec vos chaussures de vélo. »

Nous le fixions sans rien dire, Koffy allait le tuer, ce n'était qu'une question de secondes.

— Sans déconner ! Je comprends parfaitement maintenant, vous êtes de grands malades en fait ! Vous avez trop de pognon et vous vous faites chier. Donc parfois, vous cassez tout. Vous allez vous mettre la moitié du monde sur le dos juste parce que vous vous emmerdez finalement !

Vlad sauta sur la table, la traversa et lui sauta au cou, suivi de Koffy qui manqua de l'assommer.

— Aïe ! Aïe ! Je déconne, je déconne et j'ai encore des trucs à vous montrer. L'indien propose un truc de dingue qui va vous plaire, hurla Thierry avant que je le délivre.

— Tout le monde se calme, ON SE CALME, on a du travail, Koffy, on a besoin de lui. On le tuera plus tard, criai-je à ceux qui souhaitaient m'entendre.

Nous sortions de la pièce, le calme semblait être revenu. Nous allions prendre un verre et je félicitais encore une fois Thierry pour son travail. Cela ne le toucha pas particulièrement, mais il s'approcha de moi et me demanda discrètement :

— Sans déconner, vous prenez quoi ?

— Tu veux que je pose la question au grand devant ?

— Non, non, c'est pas la peine.

CHAPITRE XXVIII

États-Unis, New York, janvier 2027

Thierry avait marché dans les rues froides de Manhattan depuis le building du 375 Hudson Street, lorsqu'il vit enfin le passage et le monte-charge qu'on lui avait indiqué juste au coin de l'immeuble du 22 Mercer Street.

— Salut Thierry ! Entre dans le lift, on te fait monter, lui dit une voix perchée sur le haut de cet immeuble de briques rouges.

Quelques heures auparavant, ce fut cette même voix qui frappa à la porte de son bureau vide chez Advertis à New York.

— Oui, entrer ! répondit Thierry, agacé par les nombreux coups donnés sur la porte.

— Salut, une enveloppe pour toi, tu signes ici, s'il te plaît, exigea la coursière. Sans réaction immédiate, elle insista : « ho! il faut signer le reçu ! »

— Oui, oui, voilà, répondit Thierry qui signa le registre tendu par la jeune femme avant de jeter l'enveloppe à l'autre bout de son bureau.

— Tu n'ouvres pas ? demanda-t-elle

— Hé! De quoi je me mêle ! Dégage d'ici, dit Thierry, la tête enfoncée dans son écran.

— Mon père m'avait bien prévenu, mais tu es encore plus imbuvable que ta légende ! lança Claire avant que Thierry, surpris, relève ses yeux de son écran.

— Ton père ! On se connaît ? s'étonna Thierry.

— Moi, je ne te connais pas, mais il m'a dit, tu verras, il n'est pas vilain, mais il est désagréable. Pour le désagréable, je crains qu'il ait raison.

— Tu veux qu'on parle du Fuck You imprimé sur ton casque ? lui rétorqua Thierry, ce qui fit rire ma fille.

— Je suis Claire, je suis la fille de Charles Blondel.

— Pardon ! Tu es la fille du gars qui démolit des salles de réunion en culotte de cycliste ! Sans déconner, tu es la fille de Blondel ! demanda Thierry en se dépêchant de fermer la porte de son bureau.

— Respecte mon père, si tu ne veux pas que je t'en colle une !

— Oui, excuse-moi, dit Thierry en regardant Claire de bas en haut. Mais, qu'est-ce que sa fille fait... Es-tu vraiment coursière ? demanda Thierry.

— Non, plus, malheureusement, ça me manquait, alors je suis venu à vélo t'apporter cette enveloppe, c'est urgent, par contre !

— Mais qu'est-ce que c'est ? demanda Thierry.

— Hé bien, ouvre ! dit Claire avant que Thierry ne déchire la pochette et n'en sort qu'une carte-cadeau de la PFP.

— C'est très gentil, en revanche, pour être franc, j'exècre cette saloperie. Je n'ai pas l'intention de me badger PFP et de payer 10 dollars le mois prochain pour faire plaisir à ces fanatiques.

— C'est un cadeau de mon père, ajouta Claire.

Mais, pourquoi ton père m'offrirait ce qu'il..., dit Thierry avant d'être coupé.

— Ha oui, mais là, tu as l'abonnement à vie. Regarde en plus, c'est l'abonnement GOLD ! Tu deviens un membre VIP, mec ! Tu sais que certains ont dépensé un paquet de fric pour avoir la même. Mon père t'en fait cadeau, c'est cool, non !

Thierry n'osa comprendre, il refusa d'entendre ce que son cerveau lui imposa comme une évidence.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ! NON ! C'est impossible ! Ils n'ont pas fait ça tout de même ? demanda Thierry en retombant lourdement sur son siège.

— Mais oui, lui dit Claire d'un air presque désolé, toutefois Gronsky me prie de te dire que si tu parles, il te jette...

— ... Dans un trou, j'imagine.

— Oui, mais dans le désert du Néguev, ajouta Claire en riant avant d'ajouter : « Cependant, méfie-toi, il est très sérieux quand même. Tu sais qu'il est toujours colonel au Mossad ? »

— C'est pas vrai ! Je travaille pour des escrocs hors concours et des assassins ! murmura Thierry, sidéré, au fond de son siège.

— En même temps, ce n'est pas la première fois, j'imagine ? À Clarens, tu ne t'en es pas douté ? lui demanda Claire.

— Non, non, j'ai pensé à une fondation de milliardaires qui finançait secrètement l'organisation environnementale de Gronsky pour se donner bonne conscience. Lui est le grand Black, ils foutent vraiment la trouille, je ne leur ai pas posé la question. « Hé les gars, dites-moi au juste d'où vient tout votre blé ? » et puis la cause m'a paru intéressante, répondit Thierry, pensif. Puis, il se leva, s'approcha de Claire et s'exprima à voix basse : « Nom de Dieu, vous... bon sang ! Vous faites croire à la moitié de la planète que... C'est pas croyable ! Tu es consciente que c'est la plus grande escroquerie du siècle ? Je n'arrive même pas à le concevoir intellectuellement ! »

— Je ne sais pas si j'en suis entièrement consciente, mais tu peux parler normalement, j'ai un brouilleur sur moi, lui dit Claire.

— Un quoi ?

— Un brouilleur magnétique, tiens, prends-le, lui répondit Claire en le lui posant dans la main, active-le quand tu partages des trucs confidentiels ou que tu souhaites brouiller des émetteurs GPS, lui dit ma fille avant de l'inviter le soir même au 22 Mercer Street.

Joshua et Aly étaient très impatients de rencontrer le dingue qui avait imaginé les premiers films de la campagne « Deadly Battery ». Alors, le soir même, le lift propulsa Thierry à l'étage des initiés.

Puisque ce n'étaient plus des milliardaires complètement barrés qui le mandataient, mais des escrocs de haut vol, Thierry perdit un peu de sa désinvolture. « Pourquoi ces esprits brillants capables de s'octroyer tous les bénéfices financiers des manufactures de l'écoanxiété étaient-ils venus le chercher, lui ? » se demanda-t-il. Pourtant, c'était bien lui que cette organisation était venue solliciter pour mettre des mots et des images dans cette guerre d'opinion. Thierry comprit qu'il devait faire encore mieux, il ne pouvait plus se contenter de son arrogance ou de son génie créatif. Des cinglés suicidaires planqués en Suisse lui avaient témoigné leur confiance, pensa-t-il encore. Il devait réussir là où d'autres plus prudents auraient échoué.

Aux dizaines de questions qu'Aly et Joshua lui posèrent ce soir-là, Thierry n'y répondit que partiellement. Comme si un obstacle venait clore chacune de ses réponses. Une réalité l'empêchait de se satisfaire. Il y avait quelque chose de non résolu dans la fin de ses phrases. Il était visiblement inutile de vouloir le féliciter, il ne l'écoutait pas. Impossible de le rassurer ou d'exprimer une quelconque pensée positive, il n'entendait qu'une ritournelle flottant dans son esprit : « Comment vais-je faire ? ». Un problème insoluble ne lui laissait aucun répit. Alors Joshua, qui ne manqua pas de franchise, en eut assez et il attaqua de front les absences de Thierry.

— Oh Mec ! On ne comprend rien à ce que tu racontes, où tu es là ?

— Dans une merde noire ! répondit Thierry en français, se foutant complètement de toutes les formes de compassion qui résulteraient de la traduction de Claire. Thierry se leva et, malgré le froid glacial de l'hiver New-Yorkais, il sortit sur la terrasse et alluma une cigarette. Devant la présence de l'objet le plus proscrit de l'immeuble, Claire, Joshua et Aly n'opposèrent aucune réaction.

— Enfin merde ! Que lui arrive-t-il à Beigbéder, il perd pied ? demanda Joshua.

— Mais t'imagines ce qu'ils lui ont mis sur le dos ! ajouta Aly plus affecté par l'évidente détresse de Thierry.

— Oh, mais pour ce genre de gars, c'est l'apothéose d'une carrière. Il en a sûrement rêvé ! Je dis une bêtise, Claire ? demanda Joshua.

— Oui, tu dis n'importe quoi, lui répondit Claire, plus pensive avant qu'Aly ne rajoute :

— C'est dégueulasse, Vlad le prend pour une machine de guerre, il se fout bien de savoir comment il supporte la pression. Il est au bout du rouleau, c'est évident, conclut la jeune femme.

Plus tard, Aly ne cacha à personne que les seuls défauts qu'elle avait trouvés à Thierry dès son entrée dans le loft étaient : sa trentaine déjà consommée, sa maigreur sans muscle, son mépris pour tous les êtres vivants sur Terre, ainsi que beaucoup d'autres handicaps sociaux qui ne purent la retenir de se jeter immédiatement dans les bras de cet homme.

— Et si nous l'emmenions à la piscine ? proposa-t-elle.

— A cette heure-ci ? Ils ont dû changer les cadenas, ça fait un bail, non ? s'étonna Joshua.

— On verra bien, allons-y, répondit Aly.

Quelques minutes plus tard, Thierry pédalait avec ses nouveaux amis dans le froid et sous les lumières nocturnes de Manhattan. Son long manteau noir frottait les roues pleines du vélo de coursier que Joshua lui avait confié.

— Oh ! Oh ! Où sont les freins sur cette merde, hurla Thierry au bout de Canal Street?

— Il n'y en pas, pédale en arrière, lui répondit Claire qui le précédait dans le carrefour débouchant sur la 6^e avenue.

Thierry retourna les pédales sèchement dans l'autre sens et glissa longuement sur le bitume trop froid.

— Ouah ! s'exclama Thierry.

— J'ai l'impression qu'il récupère vite ton publicitaire ! dit Joshua à Aly qui le suivirent de près avant de le voir sauter sur un large trottoir à Varick Street.

Au 13 Clarkson Street, les quatre jeunes personnes se trouvèrent devant un grillage verrouillé par de gros cadenas rouillés.

— Vous pensiez sérieusement vous baigner à deux heures du matin dans une piscine fermée depuis trois cents ans, c'était ça le projet ? demanda Thierry en soufflant sur ces doigts gelés.

Joshua tourna une clé dans le cadenas et poussa le grillage de quelques centimètres. Les corps et les vélos entrèrent dans ce lieu en déshérence, semblant abandonné et ignoré de son voisinage.

Non sans être victime de quelques chutes, Thierry découvrit le plaisir nocturne de pédaler dans un bassin aux courbes sinueuses. Épuisés, mais réchauffés, tous se couchèrent au fond du bassin. Thierry s'étonna que l'on n'ait pas construit ici, au cœur de Manhattan, l'un de ces bâtiments de verre qui dessinaient déjà le quartier.

— Le bassin a dû être vidé il y a au moins six ans. Nous y venions ados. Tony, le propriétaire, nous avait laissé les clés pour profiter de la piscine en BMX. Il ne désespère pas de trouver l'argent pour la rénovation, mais il ne veut pas vendre à ces salopards de promoteurs. Selon, Tony, ils sont responsables de la fermeture, lui répondit Claire.

— Que s'est-il passé? questionna Thierry.

— Une putain de rumeur lancée par des promoteurs véreux, répondit Joshua.

— C'est-à-dire ? insista Thierry, interloqué.

— Ils ont prétendu que le bassin était contaminé d'une bactérie dangereuse pour la santé des baigneurs. Des conneries, c'était juste une rumeur. Ensuite, des analyses de l'eau truquées, des contrôles zélés des infrastructures et le borough de Manhattan imposa une fermeture pour rénovation.

— Et alors ? demanda Thierry

— Rien, le vieux Tony ne veut pas vendre, alors les promoteurs attendent qu'il casse sa pipe, j'imagine, répondit Joshua.

— Putain de bactéries, soupira Thierry avant de rebondir sur ses pieds

— Ah, mais il n'y en a jamais eu de saloperie dans ce bassin, ce n'était qu'une rumeur que des chimistes corrompus ont corroborée.

— Oui, une rumeur, dit Thierry ! Oui, c'est ça, une saloperie de rumeur.

— Oh ! calme-toi, c'est de l'histoire ancienne, lui dit Claire.

— Oui, une bactérie qui te fout une chiasse à vie, c'est ça, c'est exactement ça ! s'exalta Thierry.

— Pardon ? Mais, qu'est-ce que tu nous fais, Thierry ? demanda Aly surprise par ce changement de comportement.

— Je dois dormir ! Juste dormir, dit Thierry, sortant du bassin apaisé.

— Quand je te disais que ton frenchy récupérerait très vite ! dit Joshua à Aly sans discrétion.

La jeune femme se leva et regarda Thierry disparaître derrière le grillage. Tandis que Joshua, toujours couché au fond du bassin, lui cria.

— Ouais, OK, le vélo, tu peux le garder, c'est cadeau, oui ! Tu ne t'inquiètes surtout pas pour ça ! lança Joshua au Français déjà au bout de la rue. Aly, si je te vois un jour main dans la main avec ce mec je...

— Tu quoi ? Qu'est-ce qui n'irait pas chez ce gars non plus ? lui demanda Aly agacée.

— Mais tout enfin, regarde-le ! répondit Joshua.

Le lendemain matin, il était à peine neuf heures quand, sous l'œil suspicieux d'un agent de sécurité haut comme trois pommes, Thierry tenta sans succès de passer son badge dans un portique de sécurité.

— Monsieur, votre badge n'est pas valable, veuillez vous adresser à la réception des visiteurs, monsieur, s'il vous plait ! lui répéta l'agent.

— Ah, fermez-la, vous ! Je travaille ici et ce badge fonctionnait encore hier, répondit Thierry au gardien.

— Monsieur, veuillez vous adresser à madame, s'il vous plaît, insista l'agent de sécurité en finissant par saisir Thierry par le bras pour l'accompagner de force devant la réceptionniste.

— Avez-vous rendez-vous, monsieur ? demanda cette femme sans dénier le regarder.

— Si j'ai rendez-vous ? Mais, je bosse ici ! répondit agacé Thierry en lui jetant son badge sur le comptoir d'accueil. Ce dernier geste agressif déplut à l'agent de sécurité qui s'approcha encore d'un pas.

La réceptionniste vérifia le badge et, en effet, celui-ci n'était plus valable.

— Mais c'est n'importe quoi ! réagit Thierry.

— Oui, je suis navré, il n'est plus valide. Peut-être, avez-vous été licencié, dit la jeune femme devant le hochement de tête affirmatif de l'agent.

— Eh ! Mais je me demande si je ne serais pas devenu directeur dans cette boîte ! Vérifiez dans le dashboard de la direction ! demanda Thierry sans ménagement à la réceptionniste.

— Oui est moi, je suis Donald Trump, ajouta l'agent. Si vous n'avez pas de rendez-vous, je vous prie de bien vouloir sortir de l'immeuble.

— Danny DeVito ! Ferme-la, tu veux bien ! Et, retournes dans ton coin, répondit Thierry.

Avant que le gardien ne parvienne à décrocher sa matraque, la réceptionniste se leva et se confondit en excuses auprès de Thierry.

— Navré cher monsieur, c'est une erreur dans le système, nous n'avons pas été informés et votre badge d'accès niveau 3 a été bêtement annulé suite à votre nomination. Veuillez vraiment m'excuser, monsieur le..., dit la femme avant que Thierry ne lui coupe la parole sèchement.

— Ça va, ça va, dites-moi, dans quelle salle Dahlia Rosenberg et Robert Crawford sont reçus ce matin. C'est au 32^e, je crois, trouvez la salle qu'ils occupent, grouillez-vous, demanda sans ménagement Thierry tandis que le gardien s'éloigna d'un pas arrière et silencieux.

— Oui, madame Rosenberg et monsieur Crawford sont arrivés à huit heures, ils sont actuellement dans le meeting room 26 b au 32^e, je vous accompagne, répondit son obligée.

La réceptionniste ouvrit les portiques de sécurité et accompagna Thierry aux ascenseurs. Ce dernier rentra dans l'un d'entre eux, retenu la porte de son bras en questionnant encore la réceptionniste.

— C'est quoi mon titre exactement, vous disiez ?

— Directeur exécutif Advertis Groupe, monsieur.

— Quand même, ils ne se moquent pas de moi, marmonna Thierry.

— Je vais immédiatement vous faire apporter votre badge à votre bureau, monsieur, dit la femme.

— Je n'ai pas véritablement de bureau, chère madame, répondit Thierry, prenant un air d'aristocrate.

— Oui, le panoramique au 52^e, répondit la réceptionniste, prenez mon pass, s'il vous plait. Il vous ouvrira la porte.

— Ah non, merci, le bureau du suicidé, vous pouvez vous le garder, j'en trouverai un autre, dit Thierry en posant son index sur le bouton du 32^e avant d'ajouter : Ah oui, j'oubliais, dites à DeVito qu'il est viré ! Il semble quand même très con notre Danny, non, je me trompe ? dit Thierry très sérieusement avant de rire en voyant la mine déconfite de la réceptionniste « Je plaisante ! Désolé, j'ai toujours rêvé de virer un vigile ! Enfin, pour être exact, je dirais un physionomiste ou un agent de la sécurité d'une boîte de nuit Parisienne. Bref, je plaisante !

Thierry sortit au 32^e étage et traversa quelques couloirs avant de se retrouver devant une longue paroi vitrée. Cette pièce ne laissait qu'un passage étroit par lequel se croisaient des dizaines d'assistants se donnant le rôle d'accélérer la rotation terrestre. Dans cette salle de réunion, derrière ces panneaux de verre, les participants s'étaient disputé les places autour d'une longue table. Alors, beaucoup durent rester debout le long des parois. Tous écoutèrent religieusement celui que Thierry identifia immédiatement comme la tête d'acharnée de McRyan que nous lui avons décrite.

Sur la droite de Robert Crawford, Thierry reconnut une jeune femme aux yeux verts et aux cheveux noirs. Il s'étonna que nous n'ayons pas usé de plus de qualificatifs tant le visage de cette femme était académique. Dahlia se sentit regardée et elle aperçut Thierry, lui faisant un signe furtif de le suivre. Elle se leva et quand elle franchit la porte, Dahlia aperçut ce garçon tournant déjà à gauche, à l'extrémité du couloir. Elle fit de même. Ensuite, elle le vit entrer dans les toilettes de l'étage. Dahlia le suivit et le garçon resta dans le cadre d'une porte. Visiblement très impatient, il la dévisageait. Alors, elle s'arrêta et l'observa. Cet homme est élégant dans cette chemise blanche taillée sur ce corps si fin. Ses beaux et longs cheveux noirs coiffés en arrière. Cette mèche retombant négligemment sur ce visage encore si jeune mais si mature. Quel charme ! pensa-t-elle. Oui, Dahlia ne voulait pas se l'entendre dire mais elle ressentit une attirance. Que voulait-il d'elle ? Dahlia, le cœur battant, s'approcha d'une démarche féline, croisant ses longues jambes dans son tailleur. Elle détacha ses cheveux qu'elle laissa retomber sur ses épaules. Dahlia s'assura que son chemisier ne cachait rien des esquisses généreuses de son créateur. Dahlia posa sa main sur la poitrine de Thierry, le poussa à l'intérieur et referma la porte d'un coup de talon. Avant qu'elle ne s'approche de sa bouche, Thierry put lui dire :

— Oh ! Oh ! À quoi vous jouez là ? Vous êtes Dahlia Rosenberg n'est-ce pas ?

— Oui ! Et vous ? répondit Dahlia, désarçonnée.

— Thierry Madisson.

— Ah, c'est vous Thierry ! expira Dahlia qui ne put cacher sa déception en se laissant glisser contre le mur jusqu'à s'accroupir sur le sol de ces toilettes. Elle recouvrit son visage de ses mains. Vous avez dû me trouver ridicule, dit-elle. Excusez-moi, je ne vais pas très bien, je me fais des films idiots. Mon mari est parti il y a des mois, je suis seule, j'ai l'impression que plus personne ne me regarde. On ne se connaît pas et je vous saoule déjà avec ma vie pathétique.

— Navré, mais je suis juste venu vous dire que... dit Thierry très froidement avant de se raviser devant les yeux humides de la jeune femme. Emprunté, Thierry laissa quelques secondes voler dans l'air et reprit avec un peu d'humour : « Bon, OK ! D'ACCORD ! On reprend, dit Thierry en s'accroupissant devant elle. Sachez que petit A, si je n'avais pas été explicitement menacé par Gronsky. Et, que petit B, si je n'étais pas vraisemblablement condamné à mourir dans ce combat perdu d'avance. Et, que petit C, si votre beauté insolente n'était pas aussi intimidante. Eh bien, comprenez, chère madame, que je vous aurais culbutée sur tout ce qu'il y a de solide dans ces sordides toilettes... Ça vous va ? »

— Ça ne fait pas rêver, mais ça me va, même si vous n'en pensez pas un traître mot, c'est très gentil, merci.

— Allez, levez-vous, s'il vous plaît, lui pria Thierry.

— Vous pouvez me prendre dans vos bras, s'il vous plaît, lui demanda encore Dahlia.

Thierry soupira. Il feignait en toutes circonstances, esquivant tactiquement tout geste d'affection qu'il jugeait trop fragilisant. Mais cette fois, il l'accepta pour la cause. Après tout, refuser de prendre dans ses bras une femme aussi sincère serait idiot, se dit-il. Et lorsque la peur de Dahlia s'accrocha à son cou, l'extra-lucidé de Thierry la ressentit si fortement que ses bras se refermèrent immédiatement autour d'elle. Dahlia l'ignorait encore, mais elle n'en sortit plus jamais.

— Plus sérieusement, je suis venu vous dire que j'ai trouvé le moyen de repousser la... dit encore Thierry avant que la porte s'ouvrit abruptement dans son dos.

Dahlia fut la première à voir Robert Crawford entrer et elle embrassa instinctivement Thierry, masquant passionnément le visage de son amant de ses mains. Crawford gêné recula et referma la porte devant lui.

— Qui était-ce ? demanda Thierry.

— C'était Crawford, je préfère qu'il vous ignore, ce mec est dangereux. Vous disiez vouloir repousser quoi exactement ? lui demanda Dahlia peinant à se libérer des bras de Thierry restés fermement autour de sa taille.

— La date de l'Earth Live Aid.

— Comment ça ?

— Il suffirait d'une rumeur. Une bactérie trouvée dans le Red-Cola en Europe ou ici, comme la legionella pneumophila, pseudomonas aeruginosa ou encore, la pire, une cryptosporidium, dit Thierry convaincu.

— Ouah, vous avez passé la nuit là-dessus ?

— Oui, enfin ce qui en restait. Si la production ne signe pas avec Red-Cola, ça déclenchera un foutoir incommensurable dans les plannings de... précisa Thierry avant d'être coupé encore une fois par Dahlia.

— Le contrat avec Red-Cola se signe cet après-midi avec Dan Howard ! dit Dahlia, c'est un peu court pour lancer une telle rumeur, non ?

— Oui, ça, je le sais bien, dit Thierry, à quelle heure et où, ça ?

— À 14:00 au 711 sur la 5^e, répondit Dahlia. Jeff Lombard atterrit à JFK dans moins d'une heure, précisa Dahlia en consultant son smartphone.

— Il faut convaincre ce gars qu'un scandale sanitaire menace Red-Cola. Il faut l'empêcher de signer, insista Thierry.

— Dans ce cas, il faut le réceptionner à JFK, lui proposa Dahlia en sortant des toilettes. Il nous faut une voiture, allez m'attendre au parking souterrain.

Dahlia retourna dans la salle de verre, Robert debout répondait encore aux questions des collaborateurs de l'agence. Elle s'approcha du veston de Crawford et lui déroba une clé de voiture. Puis, elle rassembla ses affaires et se dirigea vers la sortie avant d'être interpellée par son collaborateur.

— Dahlia, nous avons rendez-vous sur la 5^e tout à l'heure, vous ne l'oubliez pas, lui rappela discrètement Robert.

— Oui, bien sûr, j'ai une urgence dans l'immédiat, répondit Dahlia avant que Robert ne s'approche.

— Ah, je vois, en effet, eh bien... Nous nous verrons directement sur place, enfin, si vous votre urgence sera terminée bien entendu, ajouta Robert, feignant de ne pas comprendre le caractère urgent de l'emploi du temps de sa directrice.

— Oui, c'est ça, lui répondit la jeune femme d'un clin d'œil se voulant complice.

Quand enfin Thierry et Dahlia purent déjouer la relation très exclusive que Robert entretenait avec sa voiture électrique, Dahlia et Thierry passèrent enfin le tunnel du Queens Midtown en direction de JFK. Sous le fleuve, Thierry activa le brouilleur que lui avait confié Claire. En ressortant sur la 495^e, Dahlia, déclencha quelques séances de photos cadrées sur l'arrière-train de la belle allemande de plus de 1000 CV se faufilant dans la circulation.

Avant d'obtenir de Vlad une intervention rapide de La Sentinelle afin de noyer les smartphones de Jeff Lombard et de Dan Howard de fausses informations, Thierry demanda à ma fille de ralentir Robert Crawford autant que possible entre Hudson street et le 711 sur la 5^e.

Ce dernier, à l'heure de se rendre à son rendez-vous, constata que son Panzer de Zuffenhausen avait disparu du parking ainsi que sa clé de son veston. Il appela Dahlia avant de se raviser. Il pensa qu'il n'était pas exclu qu'elle ne l'ait prise pour aller batifoler avec l'inconnu des toilettes. Il constata que le dernier pointage GPS de sa voiture était proche des Nations Unies, en direction du Queens. Alors, il pensa à un diplomate européen bénéficiant des charmes de cette femme. Robert repensa à la réputation d'Esther Goldish et se convainquit que la pomme ne devait pas être tombée très loin de l'arbre. Alors, il ne put s'empêcher d'imaginer la détentrice d'un quart des actions de McRyan dans une posture peu encline à répondre à ses appels. Par ailleurs, il était évident qu'il n'avait pas besoin non plus de la petite-fille de Lockereelf pour convaincre un producteur de spectacle de recevoir la modique somme de 150 millions de dollars. La somme manquante au budget pour couvrir les dépenses stratosphériques de ces concerts. De plus, il ne lui restait que 30 minutes avant de rejoindre Jeff Lombard et Dan Howard au 711 sur la 5^e.

Au pied de l'immeuble Advertis, Robert fit signe à une multitude de taxis, restant sourds à ses appels. Quand enfin l'un de ces Yellow Cabs se décida à stationner devant le 379 Hudson Street, 20

mètres plus loin, Robert courut. Il arriva proche du taxi, ouvrit la portière de la main droite, laissant à sa main gauche la responsabilité de s'accrocher au luxe d'un porte-documents d'un grand couturier parisien. Cette main un peu précieuse s'évanouit à l'approche d'une Barbie venue lui dérober son bien en lui lançant un aimable "Fuck You" avant de repartir sur la tête d'une cycliste new-yorkaise aux mollets d'acier.

— Oh ! Rendez-moi ça, vous ? hurla Robert avant que Claire ne soit déjà sur GreenWicht Street.

— Vous avez vu ça ? Suivez-le ! ordonna Robert au chauffeur.

— Vous avez des valeurs dans ce porte-document ? demanda calmement le chauffeur, replaçant son taxi dans la circulation.

— Oui, oui, un contrat très important !

— Signé ?

— Oh ! Suivez ce vélo, je vous dis, ordonna Crawford.

— Parce que s'il n'est pas signé et que votre mallette ne vaut pas un clou, je dirai que vous devriez renoncer, on ne rattrape pas un vélo à Manhattan, monsieur.

— Bon sang, suivez ce vélo, je vous dit !

— Ok le monsieur pressé ! abdiqua le chauffeur jamaïcain.

— Il a tourné et il est remonté sur Greenwich, cria Robert derrière le plexiglas qui le séparait du conducteur.

— Je vais remonter sur Houdson street, on devrait la revoir sur la droite au bout de Leroy Street, enfin si elle n'a pas filé sur Washington street. Ah ! C'est votre jour de chance, la voilà, elle continue sur Greenwich.

— Comment savez-vous que c'est une fille ?

— Un homme vous aurait cassé les doigts, monsieur.

— Oh ! Faites gaffe, elle vire à droite, suivez-la, regardez, elle passe entre les deux immeubles, suivez là, on la tient, c'est un cul-de-sac, se réjouit Crawford.

— Oh ! Ça devient serré ici, on ne va pas pouvoir continuer, on va toucher, je m'arrête là, dit le chauffeur.

— Avancez, ça entre, elle est au bout de l'impasse, votre taxi l'empêchera de repartir, allez encore 10 mètres ! Elle est faite comme un rat ! s'enthousiasma l'idiot qui ne put ouvrir sa portière.

Claire descendit de son vélo. Elle fit un petit signe gracieux que l'on appelle communément un doigt d'honneur. Elle ouvrit la porte d'un monte-charge et disparut dans les airs sous le regard médusé de Robert et de son chauffeur. Ensuite, ils entendirent le signal de recul d'un camion poubelle. Ce monstre d'acier nauséabond ferma l'impasse derrière le taxi. Robert, coincé derrière sa paroi de plexiglas, vit le chauffeur se tourner doucement vers lui et lui dire non sans un fond d'agressivité :

— Comment disiez-vous déjà ? « Fait comme un rat », c'est bien ça non ? J'AI BIEN COMPRIS ?

Claire redescendit par l'immeuble voisin et vint embrasser Luis, vingt-deux ans, chauffeur de garbage trucks de son état et très amoureux de Claire depuis qu'il vit le jour, lui aussi, sur Mercer Street.

— Holà, mi bella, Ah ! Si tu ne portais pas ce casque sur la tête, tu serais la plus belle fille de New York !

— Tu n'aimes pas mon casque ?

— Où étais-tu passée, je ne te vois plus rouler dans le quartier et tu ne me rappelles pas ?

— J'ai dû prendre un boulot dans un bureau, c'est du sérieux !

— Ce n'est pas vrai ! Tu es certaine que tu vas bien ? Tu sais que tu me dois toujours un petit resto, juste toi et moi, lui dit Luis.

— Je n'ai pas oublié, bientôt, je te le promets, répondit Claire avant de lui demander combien de temps il pouvait laisser moisir le taxi dans cette ruelle sans issue.

— Deux petites heures, ça te va ? Ensuite, je dois ramener le camion à Chelsea. Clara, no te olvides de mí !

— No, guapo, ¿cómo podría olvidarte ? lui dit-elle, en l'embrassant.

— Tu sais qu'un jour, tu ne pourras pas refuser, je vais te le demander et tu ne pourras pas refuser, lui cria Luis avant que Claire ne soit au bout de la rue.

— Lo sé, lo sé, lui répondit Claire.

Dans le Queens, sur le chemin du retour de l'aéroport, Thierry s'adressa à Jeff Lombard assis derrière lui.

— Jeff, écoutez, nous ne voulions pas vous affoler, car il n'y a que quelques heures, ce n'était qu'une rumeur, mais visiblement, de graves intoxications au Red-Cola se sont répétées dans divers pays.

— Des intoxications ? demanda Jeff.

— Oui, nous avons demandé des informations... Et, elles ne sont pas bonnes, une multitude de cas sont confirmés en Amérique latine notamment.

— C'est incroyable, je n'ai rien entendu de tel à Londres à ce sujet, dit Jeff Lombard stupéfait.

En consultant son smartphone et ignorant qu'il était le seul à le voir, il découvrit beaucoup d'alertes traitant de ce sujet. Certaines évoquaient même des morts et la responsabilité de Red-Cola était engagée.

— C'est incroyable ! Il faut qu'ils s'expliquent là-dessus, dit Jeff au couple qui était aux commandes de la voiture.

— C'est dangereux, si tout cela est vrai, je crains un boycott, on ne peut pas se permettre d'associer l'événement à Red-Cola jusqu'à nouvel avis, ajouta Dahlia en bifurquant sur la 495^e.

— Oui, cependant sans eux, un tiers du budget n'est pas couvert, on est dans la merde à quelques mois de l'événement, ajouta Jeff très inquiet.

— Détendez-vous, nous avons assuré le coup avec un partenaire financier

— C'est-à-dire ? demanda Jeff.

— Il achète le pack média dans son intégralité au prix plancher de 140 millions et il le revendra à des médiaplanneurs tout autour du globe.

— Oh ! Mais c'est 10 millions de moins ! s'étonna Jeff.

— Oui, mais le budget reste couvert, précisa Dahlia en lançant la voiture au-dessus de l'East River sur le pont de Queensboro.

— Et, c'est ce qui nous importe, n'est-ce pas Jeff ? ajouta Thierry en regardant Manhattan s'approcher.

— Qui est ce partenaire financier ? demanda le Britannique.

— Un fonds spéculatif suisse, répondit Thierry.

— Évidemment ! Alors, comment on annonce ça à la baleine tout à l'heure ? demanda Jeff avec un humour anglais qui ne décrocha qu'un petit rictus de Thierry.

Dans le hall de l'immeuble de la Red-Cola Company sur la 5^e, ils n'attendirent pas longtemps avant qu'un homme obèse de 50 ans les reçoive, les ailerons ouverts.

— Bonjour, je suis Dan Howard, répéta-t-il trois fois avant de constater que Robert Crawford était absent.

— Voici Jeff Lombard, producteur et initiateur de l'Earth Live Aid que vous connaissez, car nous avons déjà longuement échangé par vidéo conférence. Jeff est arrivé de Londres ce midi, ajouta Dahlia, et je vous présente Thierry...

— Thierry Madisson, je suis le nouveau directeur exécutif de Advertis world wide pour au moins quelques semaines, je l'espère, ajouta Thierry avec un humour frenchy qui ne décrocha aucune réaction, alors Dahlia reprit rapidement la parole.

— Malheureusement, Robert Crawford est retenu par un conflit avec le syndicat des éboueurs de Manhattan. La ville a chargé McRyan de régler la situation avant que nos rues empestent, vous comprenez ? ajouta Dahlia très souriante.

— Par pitié, oui, réglez ça au plus vite, dit l'homme, qui n'avait pas bu que de l'eau claire. Il les conduisit dans l'un des salons réservés aux grands partenaires de marché de sa compagnie centenaire. Il se réserva un fauteuil gigantesque et pria ses invités de prendre place en face de lui.

Alors, Thierry fut direct. Il annonça à Dan Howard que Advertis comme McRyan ne pouvaient conseiller à la production de cet événement planétaire de s'associer à une marque susceptible d'être boycottée dans quelques mois. Dan Howard, n'ayant jamais ressenti la moindre secousse dans ce navire qui l'avait pêché alors qu'il n'était encore qu'un baleineau de vingt-cinq ans, pensa à une plaisanterie à la française. Ce dernier consulta son déroulement d'actualités sur X et il y vit, à son tour,

des informations inquiétantes venant d'Asie. Avant que ses invités ne le quittent, Dan Howard entendit Jeff Lombard lui affirmer qu'il craignait que les artistes ne renoncent à leurs prestations si ce scandale sanitaire devait se confirmer.

Avant que le camion poubelle ne libère Robert Crawford de son impasse New-Yorkaise, Jeff Lombard fut prié de monter immédiatement dans un avion stationné à Teterboro en partance pour la Suisse. Une dizaine d'heures plus tard, Koffy imposa un nouveau délai à la production de l'événement avant de s'emparer du pack média de l'Earth Live Aid pour 140 millions de dollars. La Fondation confia l'intégralité des espaces publicitaires à la cellule de Thierry au sein de Advertis. De retour à New York, Dahlia se plaignit aux instances supérieures de McRyan de la soudaine disparition de Robert Crawford, alors qu'une situation de crise devait être résolue en urgence. Dès le lendemain qui suivit ce rebondissement, les rumeurs et les articles fallacieux sur les bactéries retrouvées dans des chaînes de production de Red-Cola disparurent aussi vite que la ritournelle torturant l'esprit de Thierry.

CHAPITRE XXIX

États-Unis, Californie, Topanga Beach, juillet 2027.

Je me trouvais à Topanga Beach, j'observais un rider d'une cinquantaine d'années effectuant un cutback de champion. Il surfait sur ces vagues matinales de six pieds que lui procurait le swell du sud à cette période de l'année. Le vent me soufflait dans le dos, j'attendais debout sur le sable. Il était 9 heures 30 quand le surfeur sortit de l'océan. Il croisa mon regard et me salua, je souris et il marcha encore quelques mètres dans mon dos. Alors, restant face à l'Océan, je l'apostrophai.

— Oh ! Dites-moi, Gavin, si nous n'étions pas sûrs de voir la bonté de Dieu sur la terre des vivants, que ferions-nous, Gavin ? lui demandai-je, avant de chanter maladroitement ses mots.

*I found myself in another world
I found myself alive and well
I am the vapour, I am the gas
You be the angel of everything
This is the land of the living*

Le surfeur fit encore quelques pas et envisagea de ne pas réagir. Il n'était pas rare que des fans l'interpellent en évoquant ses vieux titres comme « Glycerine », « Machinehead », « Comedown » ou encore « The Chemicals Between Us » et cela avait fini par le lasser. Mais jamais, on ne l'interpellait sur ce titre de l'album Golden State qu'il considérait lui-même comme l'un des plus aboutis de sa carrière. Alors, il s'arrêta et se retourna.

— J'ignore ce que nous ferions sans la bonté de Dieu sur la terre des vivants, mec ! répondit Gavin

— Gavin, nous avons besoin de vous !

— Pardon ?

— Si vous acceptez de remonter sur scène le mois prochain, il faudra le chanter encore une fois, lui dis-je encore.

— Mais nous ne remontons pas sur scène mec ! répondit Gavin.

— Oui, vous jouerez chez vous à Londres dans un mois, devant un paquet de monde et nous vous en serons très reconnaissants.

Gavin Rossdale poursuivit son chemin, persuadé qu'il avait eu affaire à un fan un peu troublé. Sur le chemin du retour, il se demanda pourquoi ce mec évoqua : « Land of the Living » ? Ce morceau qu'il aimait particulièrement, mais qui n'avait pas passé le million de passages sur les plateformes d'écoute. « Ce mec n'avait pas réellement l'air cinglé, plutôt sûr de lui. Comment savait-il que je surfe sur cette plage à cette heure-ci ? Tout le monde sait ça, tu l'as dit à la TV », pensa Gavin avant que son smartphone vibrant dans sa combinaison sur le pont arrière ne se connecte à son pick-up, il répondit.

— Qu'est-ce que tu as prévu le 11 septembre Gavin ?

— Je n'en sais rien !

— Wembley mec ! Tu joues à Wembley, j'espère que tu es en forme ? lui dit son manager londonien.

— Putain, arrêtez avec ça, je suis en forme, merde ! Qu'est-ce que c'est que ces conneries, je viens de croiser un mec sur Topanga Beach qui me l'a dit !

— C'est impossible, la proposition vient de tomber, je raccroche à l'instant avec la production de l'Earth Live Aid.

— Nom de Dieu, c'était qui ce mec ?

— De qui tu parles ?

— Un gars sur la plage, il vient de me le dire : « Vous jouerez chez vous devant un paquet de monde. »

— Quoi ?

— Je te rappelle, dit Gavin avant de raccrocher et de faire demi-tour en coupant les deux lignes blanches de la Pacific Highway.

De retour à Topanga, il n'y avait plus personne. Plus que lui et le Pacifique.

— Putain Wembley quand même ! Ok, j'ignore qui tu es exactement, mec, mais on va la jouer, pensa Gavin, le vent dans le dos.

CHAPITRE XXX

Royaume-Uni, Londres, septembre 2027

Si en 1985, les stars de la pop musique firent danser le public les uns contre les autres afin de panser un énième drame éthiopien, en 2027, Robert Crawford en attendait tout autant pour la tragédie déjà écrite du climat. Pour la première grande messe mondiale consacrée aux caprices du réchauffement planétaire, des milliards d'individus se réunirent au son des cloches et d'une liturgie imaginée par Esther Goldish 28 ans plus tôt.

Les premiers grands troupeaux qui se retrouvèrent autour du globe ce jour-là devaient clamer au reste du monde encore serein toute la peur farcie dans leurs entrailles par des stratèges sans scrupules.

Les gages de survie temporaires offerts à ceux qui payaient leurs dîmes électriques, la gloire médiatique accordée aux prescripteurs ne pensant plus et l'insidieuse bienveillance pour les oubliés du monde binaire conduisirent au parc ce jour-là beaucoup de troupeaux effrayés par les aboiements des prophètes de l'apocalypse climatique.

C'est pour cela que PinkySheep en ce matin du 11 septembre 2027, sauta rapidement sur ses deux pattes et se redressa. Enfin debout, se dit-elle. Que l'arc-en-ciel soit béni, ce n'était pas un jour ordinaire. Devant son miroir, une petite tonte de ses beaux cheveux bouclés fut nécessaire. Ensuite, PinkySheep s'émut comme chaque matin des messages d'amour reçus durant la nuit. De petits cœurs rouges ou alors des pouces levés de toutes les couleurs la confortaient dans son rôle de leader d'opinion du troupeau QA+. Car PinkySheep n'était pas qu'une militante pour le climat, mais elle était surtout, d'un point de vue plus fondamental; en questionnement. Ce matin, PinkySheep s'autorisa encore la liberté de se questionner. Elle était une ambassadrice du questionnement nouvellement autorisé. Était-elle une femme ou un homme ? Bien entendu, en baissant la tête, elle était curieusement un homme. Mais, depuis peu, la communauté de l'arc-en-ciel lui octroya la liberté de fuir la vision de ce sexe et de s'autoriser le doute sur sa pertinence. Celles et ceux qui, comme PinkySheep exprimaient leurs désarrois sur l'origine de cette excroissance ou de son atrophie, avaient enfin été entendus. La nature mercantile du digital marketing lui vendait même la liberté de s'interroger publiquement. Ces bouquets de narcisses en avaient désormais le droit, et ils le revendiquaient en endossant des costumes hybrides sur les réseaux. Pour ce jour heureux du grand rassemblement universel de l'Earth Live Aid, PinkySheep choisit d'être juste un être menacé par le climat, mais pour la journée tout au plus, demain serait un autre combat existentiel. Être réduit en un simple zéro obèse et anxieux ou la confondre avec le numéro un trop fin et optimiste, elle ou il ne pouvait pas l'accepter. Son questionnement était certes codé, mais non binaire.

À l'autre bout de la ville, un prédateur d'à peine plus de trente ans, hétérosexuel et de race blanche, se félicitait pour la conduite disciplinée de ses troupeaux. Le grand enclos de Wembley se remplissait à merveille. Hier encore consacré au ballon rond, ce cirque moderne accueillait ce jour-là une fête engagée

pour la sauvegarde des prairies de béton et d'acier des cheptels du monde entier. Une centaine de milliers de beaux spécimens venaient scander les mots puissants et révolutionnaires appris les jours précédents : « One, No More ». Une nouvelle marque d'engagement exprimant la volonté universelle de ne plus tolérer un degré de plus au réchauffement climatique. Beaucoup de petits moutons colorés, concentrés sur leurs identités et leurs apparences, furent accueillis les bras ouverts par un grand protecteur qui les soulagerait de penser à leur avenir.

À New York, après une rude négociation, BlackSheep obtenait deux tickets VIP pour l'événement du siècle. Le vendeur en avait demandé pas moins de 1000 dollars l'unité. Alors, quand BlackSheep, adossé à sa terrasse de verre du Midtown, secoua négligemment ses deux tickets, sa GoldSheep n'apparut recouverte que de quelques bijoux. Oui, Dame Nature s'était penchée sur le berceau de cette belle brebis pour lui annoncer que si son cœur ne sera pas très pur, son corps en revanche assurerait sa subsistance. BlackSheep avait été l' élu de son amour désintéressé, alors, il la couvrait de cadeaux pour conserver près de lui l'image aveuglante de son pouvoir d'achat.

Cependant, il y avait un obstacle à la totale soumission de cette brebis. Le premier amour de GoldSheep sut écrire les premiers mots de ses chagrins, alors, il instaura pour l'éternité une petite distance affective de sécurité entre elle et ses conquêtes.

Le premier million de dollars de BlackSheep, cet appartement de verre et d'acier planant à plus de 140 mètres au-dessus de l'East River, ne pouvait pas effacer le souvenir de Taylor. En se procurant des places du concert New-Yorkais de l'Earth Live Aid, BlackSheep devait toucher deux fois sa proie. Car tout d'abord, GoldSheep était une éco-anxieuse. En plaçant ce mot sur sa peur chronique de tout perdre, sa coach de vie avait été formelle. Et, ensuite, son premier amour, Taylor Swift, s'engageant, elle aussi, pour un degré, pas plus, de réchauffement climatique, son sang ne fit qu'un tour. GoldSheep arracha les billets des mains de son millionnaire, invita une âme sœur et courut boire du champagne dans les loges VIP du MetLife Stadium.

Dans les entrailles du stade, l'entourage de Taylor s'interrogea longuement sur la documentation laissée dans les loges à son intention. Les éléments de langage proposés pour les intermèdes des succès de la star n'étaient plus ceux que leurs communicants avaient validés la veille. Devant la tête déconfite de son imprésario, Taylor prit le document marqué Earth Live Aid et elle y vit des gamins amaigris. Des enfants dans une boue rougeâtre portant quelques sacs de terre. Elle vit des torrents verdâtres polluer des forêts. Elle comprit rapidement que pour quelques grammes de minerai nécessaires à sa batterie de téléphone, il fallait consommer des centaines de milliers de litres d'eau mélangés à des produits chimiques polluant des tonnes de terre. Elle lut sur un graphique les conséquences environnementales des centaines de millions de voitures électriques envisagées pour ralentir le réchauffement planétaire. Elle lut encore en verticales des mots comme « la face sombre de la transition énergétique » « les besoins en terre rare retourneront les terres et les océans » « le tout électrique asservi et tue dans le monde des milliers

d'hommes, de femmes et d'enfants » « La transition énergétique impliquera de sacrifier plus de 30 % des terres cultivables de la planète ». Elle comprit que des millions de tonnes de pétrole et de charbon étaient nécessaires pour extraire ces minerais utiles à la fabrication des millions de panneaux solaires. Ainsi, elle comprit que dans chaque batterie, il y a un peu de notre planète et des personnes qui disparaissaient. Alors, elle lut à haute voix la question qu'il lui était posée dans la brochure : « *Taylor, dis-moi combien de morts as-tu sur toi aujourd'hui ?* »

— Vesper, qu'est-ce que ça veut dire, demanda-t-elle ? Je ne peux pas dire des choses pareilles !

— Non, ce n'est pas ton job ! Mais, peut-être que tu peux mettre le t-shirt en montant sur scène et le retirer avant le premier titre et le deal est ok. Qu'en penses-tu ?

— Ok, tu as raison, je vais faire ça ! dit Taylor. Alors, elle monta sur l'arrière scène et embarqua avec elle un caméraman et lui dit.

— Salut, moi, c'est Taylor,

— Sans déconner ! répondit le caméran

— Tu vas me suivre et tourner autour de moi avec ta caméra, OK ?

— Ola, mais ce n'est pas du tout ce qui est prévu, le réalisateur va très mal le prendre.

— Je sais, c'est pour cela que je t'en parle à toi. Je veux qu'on voie ce t-shirt. Si tu fais le job, je le signe et je te le donne. Si tu es un peu malin, il va te rapporter un paquet de fric sur eBay !

— Ok, ok ! répondit le caméraman

Taylor commença ainsi son spectacle devant près d'un milliard de spectateurs à travers le monde.

À la fin de sa prestation, Taylor fut surprise de voir le leader d'une légende vivante de la musique pop monter sur scène et fredonner les derniers mots de son dernier titre.

Paul Hewson avait accepté de venir réveiller les mots « ... No More » pour la cause climatique. Mots scandés autrefois contre l'empire britannique. Mais, lorsqu'il vit quelques minutes auparavant un symbole fort et les mots « How Many Deaths on You ? » inscrits sur la poitrine de Taylor, il comprit qu'il fallait dénoncer cette évidente illusion de transition promettant uniquement la destruction du vivant.

Paul s'approcha de son maître des échos et le pria de faire sonner plus fort les premières cloches de « The End of the World ». Alors, ses vieux compères virent Paul se remplir d'un passé lumineux et faire taire Bono, le richissime sociétaire de Las Vegas. Paul se revêtit devant Slane Castle, élevant un drapeau blanc, se promettant de consacrer ses mots et toutes ses notes à propager le message de l'homme venu au nom de l'amour.

À Londres, écoutant encore une fois les grands hymnes des vieux Irlandais, Chris se rappela qu'une bonne chanson ne pouvait émerger que de convictions profondes. Chris s'avoua que jamais, il n'avait été celui qu'il prétendait être sur scène. Il s'était interdit de pleurer depuis son premier million de dollars, il

avait ensuite choisi d'incarner la jouissance positive. Une dose aveuglante que s'envoyaient au petit déjeuner tous les winners de la planète colorée de Coldplay.

Ces mélodies enjouées, qui semblaient être écrites pour des publicités de smartphones, attiraient des foules considérables dont beaucoup pouvaient envier la présence. Les spectateurs, payant le prix fort pour se rendre aux nombreux concerts de Coldplay pour porter un bracelet lumineux battant au rythme de leur musique. Tous venaient agiter leurs bras pour participer à l'autopromotion du gigantisme des événements planétaires de Coldplay.

Le public pouvait bien chanter fort, Chris n'ignorait pas qu'il n'avait droit qu'à la partie enjouée du cerveau de ses fans. Chris le savait, Coldplay n'avaient devant eux que des putains de followers, secouant leurs mains de droite à gauche à la demande. L'intime, le profond, le spirituel, étaient réservés à d'autres groupes.

C'en était assez et lorsqu'il vit les vieux de Dublin porter sur la poitrine ce slogan briseur d'optimisme bousculant les consciences, Chris sauta sur l'assistant de sa loge à Wembley.

— Oh ! Qu'est-ce que tu fais, toi ?

— Salut, on m'a demandé de balancer ces t-shirts, ils ne font pas partie de la production.

— Oui, gros malin, Bono et The Edge le porte et toi, tu me dis qu'ils ne font pas partie de la prod. Va t'en acheter un et laisse-nous ces maillots. Casse-toi !

Sur scène, Chris exigea que la caméra câblée traversant le stade termine sa course sur sa poitrine. Chris se plaça au centre de la scène, fit un signal et le réalisateur s'exécuta. Ainsi, plus d'un milliard de spectateurs purent voir plein cadre ce que les caméras de New York avaient timidement dévoilé depuis quelques heures : un crâne humain émergeant d'un liquide encapsulé dans une batterie, signé des mots « Deadly Battery ».

Lors des rappels, avant que le batteur lance « Trouble in Town », Chris évoqua sa perplexité devant l'espoir annoncé des énergies dites décarbonées. Il exprima explicitement que l'Occident ne pouvait bâtir son salut sur une immunité environnementale et un droit de polluer ailleurs. La foule perplexe du stade immortalisait l'instant à l'aide de leurs smartphones. Chris brandit le sien et sur des notes improvisées de Jonny, il posa une question déroutante : « Combien de morts avons-nous sur nous exactement ? Combien en faudra-t-il encore ? » Alors, des cris d'enthousiasme parcoururent le stade. « How Much More ? » répétaient-ils encore et encore. Voilà l'hymne sortant de mes tripes ! Je l'ai ! Il est là ! Il est pour moi et il sera planétaire ! pensa Chris.

Dans les loges du stade, Gavin, fasciné par la prestation de Coldplay, essayait vainement de monter le son de l'écran mural diffusant le direct. Lorsque Robin, le batteur de Bush, le nez dans son smartphone, interpella ses amis.

— Oh ! Oh ! Vous avez entendu ça ? Il paraît que « Land of the living » est repris partout autour du monde pour des spots sur MyTube ! Ouah, mais c'est dingue ça ! Et on va la jouer, c'est incroyable ! Gavin, étais-tu au courant ? demanda Robin avant qu'une régisseuse n'entrât dans la loge, les priant de se rendre sans tarder en arrière-scène.

— Oui, un instant, s'il vous plaît, on arrive, répondit Gavin en rechargeant plusieurs fois le direct du show sur MyTube, espérant voir apparaître des publicités. Il découvrit des images sans concession, s'engouffrant tragiquement dans ses propres notes. Une succession de plans démontrait la faillite environnementale et sociale de la transition énergétique. L'illusion de l'alternance énergétique revendiquée par l'événement du jour était dénoncée comme une escroquerie financière. Gavin et l'ensemble du groupe comprirent que leur titre n'avait pas été choisi par hasard pour illustrer une contre-attaque frontale à cette propagande. Alors, Gavin expliqua à ses amis ce qui fut à l'origine de ce choix.

— Putain, mais c'était qui ce mec ! demanda le guitariste

— Je n'en sais rien du tout ! Mais, il n'a pas fait ça tout seul, c'est impossible, répondit Gavin.

— On se fout de savoir qui est ce mec, moi ça plait bien cette affaire ! Tout le monde est comme des moutons à dire oui et amen à leurs conneries de menaces climatiques. La réalité, c'est qu'ils bousillent tout et ce sont toujours les mêmes salopards qui s'en foutent plein les poches, ajouta le bassiste du groupe.

— Oui et que risque-t-on ? demanda Robin

— Beaucoup d'emmerdements s'ils font le lien avec ce gars de la plage.

— Quel lien ? Tu sais même pas comment il s'appelle ?

— Charles, il s'appelle Charles, leur dit la régisseuse encore présente.

— Quoi ! Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Gavin.

— C'est mon père.

— Comment ! Mais, qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

— À Topenga beach, c'était mon père, il m'a prié de vous transmettre ce message avant que vous ne montiez sur scène, précisa encore Claire avant que Gavin ne déchirât l'enveloppe et n'en retirât un pli.

« Salut ! Excusez-nous pour cette intrigue navrante. Nous luttons pour la préservation du vivant sur Terre. La condamnation à mort de l'environnement par les projets ubuesques de la transition énergétique dépasse l'entendement et la raison. Il y a en ce moment sur scène une femme courageuse qui se bat depuis des années pour que notre planète ne soit pas qu'un dépotoir des énergies dites renouvelables. Croyez-moi, soyez honoré de passer derrière elle. Merci de rappeler à tous ces salopards que le monde des vivants ne se laissera pas faire, Charles »

Il passa le pli à ses amis, s'approcha de Claire, la prit contre lui et l'embrassa sur le front.

— Nom d'un chien, ton père et ses amis sont des vrais cinglés, ils ne font pas semblant. Allons-y, les gars.

Pour les interludes consacrés à la persuasion scientifique en faveur de la transition énergétique, Dahlia Rosenberg aux commandes de l'événement pour « One No More » put imposer l'honorable spécialiste mondial de l'urgence climatique choisi pour monter sur scène devant les caméras du monde entier. Ce fut un être virtuel. Ayant tous les agréments du GIEC et un CV copié mot à mot d'un directeur de recherche du CNRS français déjà dans les rangs. Des hackers de La Sentinelle lui fournirent des centaines de milliers de followers et une expertise autoproclamée et irréfutable sur Wikipédia. Cet être purement digital fut annoncé durant le dernier mois de communication de l'événement. Il ne suscita aucune vérification particulière de la part des promoteurs de l'événement et des membres du GIEC. Tous habitués à voir émerger des collègues toutes les semaines au sein de l'organisation onusienne. Le bureau de conseil stratégique McRyan, si certain de sa connaissance sur celles et ceux qui se réclamaient de la lutte contre le réchauffement climatique, ne vérifia aucune des publications de notre scientifique imaginaire.

Inopinément, le jour J, notre chimère fut indisposée et remplacée au pied levé par celle que Dahlia Rosenberg présenta comme la plus proche collaboratrice du scientifique excusé. Une personne bien réelle et compétente pour informer les éco-anxieux de ce qu'ils allaient bel et bien prendre sur la figure.

Derrière les projecteurs Wembley, quelques marches d'escalier permettaient aux artistes et aux techniciens d'accéder à la scène surélevée de plusieurs mètres. La remplaçante les monta et les descendit une dizaine de fois devant moi.

— Un peu stressée, j'imagine ? lui demandai-je.

— Absolument pas, je fais le sport que je n'ai pu faire depuis un mois à cause de vous, Charles.

— J'en suis navré, lui dis-je.

— Vous pouvez, en effet.

— Ne nous inquiétez pas, le petit milliard de spectateurs connectés qui vous attend est vraiment gagnant au change, vous avez quand même plus de charme que notre chimère.

— Et vous vous croyez drôle, j'imagine !

— Pas du tout, je suis sérieux.

— Vous ne l'êtes pas, vous ne l'êtes jamais, Charles, c'est bien là le problème. Quand je redescendrai cet escalier, ils vont s'acharner sur moi, vous le savez.

— Toutes les agences de presse ont déjà votre dossier. Ils diffuseront uniquement ce que nous leur avons envoyé, pas autre chose. Tous ceux qui oseront vous calomnier le payeront chèrement, croyez-moi.

— Venez avec moi, je vous en prie, demanda-t-elle.

— Aujourd'hui, c'est encore à vous de jouer, Aurélie.

Elle me sourit et monta une dernière fois cet escalier. Elle accéda à la scène gigantesque disposée au bout du stade. Sur les écrans disposés tout autour des gradins, les spectateurs découvrirent une petite

reine souriante. Aurélie pria ceux qui le pouvaient de s'asseoir, car ce qu'ils allaient entendre l'exigeait. À Wembley comme à New York et à Séoul, plus de 240'000 personnes captives s'assirent là où ils le purent. Alors, le monde écouta enfin l'une de ses voix capables de le changer.

— Il y a des réalités que nous connaissons et d'autres que nous ignorons encore. Des faits que nous projetons dans l'avenir et ceux qui s'imposent à nous maintenant. Aujourd'hui, une grave conséquence environnementale devrait s'investir dans le débat de la lutte contre le réchauffement climatique et ce n'est pas le cas. La problématique majeure que les promoteurs de ladite transition énergétique négligent sciemment d'évoquer, c'est l'inéluctable industrie minière nécessaire à la mise en place de l'énergie dite décarbonée et renouvelable.

L'industrie minière est le premier producteur de déchets solides, liquides et gazeux parmi tous les secteurs industriels. Par exemple, la mine de Palabora en Afrique du Sud a produit des déchets couvrant des dizaines de kilomètres carrés. Ces déchets contiennent souvent des substances toxiques telles que le plomb, l'arsenic et le mercure, ayant des impacts environnementaux et de santé publique irréversibles. Une pollution minière d'aujourd'hui peut durer des millénaires.

Les mines génèrent également des quantités massives de gaz à effet de serre. Prenons l'exemple de la mine de lignite de Hambach en Europe, qui est la première source de gaz à effet de serre en Europe. Cette mine a détruit 90 % d'une forêt primaire et déplacé plus de cinq mille personnes. Les émissions de dioxyde de soufre de sites miniers comme Norilsk en Russie sont comparables à celles d'un volcan actif, contribuant gravement à la pollution de l'air. La mine de Norilsk émet chaque année deux millions de tonnes de dioxyde de soufre, soit autant que les émissions annuelles de mon pays, la France.

Les teneurs des roches et des terres d'exploitation diminuent rapidement, rendant l'extraction de plus en plus complexe et coûteuse. Les minerais que l'industrie minière exploite sont de plus en plus complexes et réfractaires. Par exemple, 80 % de la production mondiale des minerais de la transition énergétique repose sur un processus utilisant du cyanure, une substance extrêmement toxique. Cette complexité croissante entraîne une augmentation exponentielle de la consommation d'eau, de produits chimiques et d'énergie carbonée nécessaires à l'extraction des métaux dits nécessaires à la transition énergétique.

L'industrie minière doit également faire face à un paradoxe crucial. Les technologies censées réduire notre empreinte carbone, comme les énergies renouvelables et les véhicules électriques, nécessitent de rares métaux précieux. Cette demande accrue entraîne une intensification considérable de l'exploitation minière qui, paradoxalement, génère des impacts environnementaux majeurs. Les effets négatifs de cette exploitation pourraient bien surpasser les bénéfices les plus modestes escomptés en termes de réduction des émissions de gaz à effet de serre.

Il est projeté que la quantité de métaux à produire pour l'élaboration des énergies dites renouvelables au cours des trente-cinq prochaines années dépassera la quantité cumulée produite depuis l'Antiquité. Entre 2002 et 2026, nous avons extrait plus de matériaux que durant tout le 20e siècle. Cette accélération exponentielle met en lumière les limites de notre modèle de développement.

Face à ces défis, la transition vers des énergies dites propres et renouvelables est un leurre. Il est urgent de revoir notre rapport aux métaux et de mettre en place des pratiques véritablement durables : commencer par interdire les pratiques minières destructrices pour l'environnement. Adopter des pratiques réellement respectueuses de l'environnement et des populations locales. Identifier et protéger des zones à haute valeur écologique où toute exploitation minière serait interdite. Évaluer l'impact des filières minérales en intégrant leurs émissions de gaz à effet de serre ainsi que leurs pollutions des sols, de l'air et de l'eau. Améliorer la gouvernance et Garantir la traçabilité des matériaux utilisés et exiger des informations transparentes sur l'origine des métaux. Modifier notre rapport au métal en réduisant la consommation de métaux partout où cela est possible, privilégier les conceptions d'équipement sobres et durables, imposer la recyclabilité des métaux que nous consommons.

Aurélie pria tout le monde de se lever et le monde s'éleva sans doute de plusieurs centimètres.

— Il n'y a pas d'autre solution que de diminuer la consommation de métaux partout où cela est possible. Ne changez pas de smartphone, prenez-en soin, car il vaut bien plus que vous ne le pensiez. Conservez votre véhicule, entretenez-le, n'en changez pas. Un réfrigérateur qui vous parle et compte vos carottes pendant que vous faites les courses est inutile. Refusez tout ce qui communique inutilement avec le réseau. Conservons ce que nous avons déjà. Rénovons, réparons, il n'y a pas d'autre voie possible. L'industrie minière essentielle à la transition énergétique doit s'affranchir de ses pratiques destructrices pour préserver le vivant sur notre planète, dit encore Aurélie sous des distorsions montantes des guitares.

— L'énergie électrique dite renouvelable ne remplace en rien l'énergie dite carbonée ; elle s'y additionne et augmente d'autant plus ses conséquences bien réelles et dramatiques pour notre environnement. En réalité, avant que la terre ne se réchauffe encore d'un degré, nous devons la protéger de ses prédateurs. N'oublions pas : this is The Land Of The Living, pas autre chose, conclut-elle avant que les premières notes de Bush raisonnent dans le stade et dans la planète connectée à l'événement. Le public fut abasourdi par la violence de ces premiers accords hors consensus venus du monde perdu des indignés. Ces notes surgissant de la terre les projetèrent les uns contre les autres. La voix puissante de Gavin Rossdale repoussant des monstres d'acier chantait...

« *I'M VAPOUR, I'M A GAS, YOU BE THE ANGEL OF EVERYTHING...* »

Réveillant des esprits que l'on pensait éteints, une vérité bien plus sombre assomma les peurs déjà emprisonnées dans cette foule.

« *THE LAND OF REPRISAL, THIS IS THE LAND OF THE LIVING...* »

chanta encore Gavin. L'odeur des cadavres assassinés par les extracteurs vint suffoquer l'anxiété climatique des nantis.

« *...THE LAND OF SURVIVAL, THIS IS THE LAND OF THE LIVING...* »

Les femmes, les hommes, les enfants, les animaux et les végétaux de toutes tailles, condamnés à disparaître par l'incrédulité des peuples de l'occident apparurent sur tous les écrans du stade. Poussant, les esprits les plus aveuglés à s'échapper, poussant et piétinant les obstacles et ce qui restait bon sens dans leur fuite.

« *...IN MYSELF I TRY FOR YOU, WALK A THOUSAND MILES TO GET US THROUGH,
AIRWAVES, JET PLANES, SAFE LANDINGS, NO BRANDING...* »

scanda Gavin avant de hurler, un genou à terre, une main devant lui, semblant repousser des flammes...

« *...THIS IS LAND OF THE LIVING ... THE LAND OF SURVIVAL... LAAAAANNND...* »

De New York à Londres en passant par Séoul, depuis plus de 12 heures, Robert Crawford et ses équipes s'acharnèrent à effacer toutes les traces de nos intrusions. Ils n'en comprenaient pas l'origine, Robert s'arrachait les yeux. Tous les écrans des stades diffusaient les messages « How Many Deaths on You ». La propagande de McRyan « One No More » adossée à l'événement Earth Live Aid en fut réduite à néant. Alors que les spectateurs des stades se disputèrent les derniers t-shirts encore disponibles du pictogramme « Deadly Battery », Robert ordonna que tous les écrans soient coupés. Craignant la banqueroute, les producteurs s'y opposèrent catégoriquement.

— Combien de morts avez-vous sur vous aujourd'hui ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie Crawford ? Mais, nom de Dieu ! Qui a pu acheter et diffuser autant de spots ? Qui Crawford ? hurlait Andrew Barrin dans son téléphone.

— De quoi parlez-vous, Monsieur ?

— Bon sang, regardez la diffusion en ligne et ne me dites pas que vous n'aviez pas verrouillé le contenu de ces espaces publicitaires autour de vos concerts de merde Crawford ?

— Mais absolument, nous avons programmé une multitude de spots de la transition sur tous les canaux disponibles. Mis à part nous, il ne doit subsister que les marques de soda de l'événement.

— Visiblement le plus grand partenaire de l'événement, ce n'est pas un soda, espèce de connard ! Vous vous êtes fait avoir ! Et par qui ? QUI est derrière tout ça ? QUI Crawford ? cria Andrew Barrin avant qu'on ne frappât et que la porte ne s'ouvrit. Robert se retourna et n'osa comprendre.

— Monsieur Blondel ! dit-il, alors qu'Andrew Barrin toujours en ligne, ne put l'entendre.

— Qui ? Qu'avez-vous dit Crawford ? hurla Andrew Barrin dans son appareil.

— Faites pas cette tête Robert, nous n'avions pas rendez-vous ? lui dis-je.

— NO ! NO ! Damn, it was you ! Espèce d'enculé, je vais te tuer, hurla Crawford avant qu'un géant de 2 mètres ne l'en décourageât.

— Essaie pour voir, connard, lui dit Koffy.

— À qui parlez-vous Crawford bon sang ? hurla à l'autre bout de la ligne Andrew Barrin accroché à son téléphone.

Crawford lâcha son smartphone et avec la détente d'un animal piégé, il se jeta à mon cou. Intercepté par une violente claque sur le visage, il fut renvoyé dans ses petits fours. Crawford releva péniblement la tête et cria sa colère :

— Blondel, espèce de fumier, tu as ruiné ma vie !

Koffy s'approcha, le souleva par le col et envoya le front de la bête hurlante rebondir contre les parois de sa cage de verre.

— Maintenant, tu disparais, fin de parcours, lui dit Koffy.

Le visage en sang, Robert Crawford s'effondra sur le sol et hurla les larmes de sa colère.

Nous ne croisions personne dans les longs couloirs du stade, la violence de Koffy m'avait retourné le cœur et je ne sus quoi lui dire durant quelques minutes avant qu'il ne brise le silence.

— Ça va Charles, ne fais pas cette tête ! Tu sais parfaitement que Vlad ou Pascal l'auraient flingué sans hésitation. Connaissant Rabbi, on peut penser que Crawford n'est pas à l'abri.

Nous l'ignorions, Vlad avait, en effet, écrit la fin de Robert Crawford et d'Andrew Barrin. La Sentinelle avait détourné les investigations du Mossad concernant la mystérieuse vidéo de Advertis incriminant un ministre israélien. L'armée de résistance fabriqua de toutes pièces quelques indices numériques menant directement aux deux stratèges de McRyan. Ceux-ci opéraient en secret pour un consortium de financiers iraniens. Ainsi, le jet ramenant Robert Crawford et Andrew Barrin à New York disparut au large d'Halifax dans la nuit.

CHAPITRE XXXI

États-Unis, New York, octobre 2027

Thierry s'était installé à une table, au fond d'un bar baptisé « La Nouvelle Vague », situé à l'angle de la 6^e avenue et de la 13^e rue. Les photos des comédiens encadrés de part et d'autre des murs invitaient la clientèle à une réminiscence d'une époque plus nuancée. Quelques années d'émancipation annonçant, elles aussi, l'édification de nouvelles barricades, une lutte culturelle contre une démocratie dissimulant déjà ses plaies sous l'autoritarisme.

Thierry tapota plus nerveusement le haut de son verre lorsqu'il vit entrer ce qui devait être son rendez-vous. Il glissa sa tablette sous les quelques magazines déposés sur sa table et se fit remarquer en levant la main. Guidée, la personne longea le comptoir et fit tomber sur le sol l'imperméable d'un grand homme de couleur installé au bar.

— Bonjour, monsieur Madison, je suis John Kerry-Smith d'Adweek magazine, nous avons rendez-vous.

— Je vous en prie, asseyez-vous, répondit Thierry.

— Vous êtes bien monsieur Thierry Madison, n'est-ce pas ?

Alors Thierry se leva et cria en français dans la salle :

— On demande Thierry Madison !

Avant d'ajouter dans la langue de son interlocuteur :

— Pas de réponse ! Visiblement, c'est moi..

— Excusez-moi, mais comme vos profils n'ont pas d'image, je devais m'en assurer, dit ce piètre menteur.

S'ensuivit un échange sans intérêt sur les détails de la campagne "How Many Deaths On You Today", qui avait fait grand bruit depuis son intrusion dans l'Earth Live Aid. Thierry ne s'étonna pas du manque de compétence de son interlocuteur. Cet extralucide, que nous avons adopté au premier regard, n'ignorait rien de ce qui se jouait en face de lui. Thierry laissa donc son interlocuteur interpréter son rôle. Avant qu'il ne lui impose la fin de cet entretien, le journaliste tenta l'ultime question.

— Merci pour toutes ces précisions, monsieur Madison, mais avant que vous me congédiiez, je suis bien obligé de vous poser LA question : qui se cache derrière cette organisation pour la préservation de l'environnement, pour le moins peu banale dans ses méthodes de communication ? Nous n'avons pas trouvé la moindre trace, qui sont les réels commanditaires de votre prodigieuse campagne, monsieur Madison ?

— C'est confidentiel, je vous l'ai déjà dit au téléphone, je ne dévoilerai pas le ou les commanditaires de cette campagne, monsieur... comment déjà ? répondit Thierry.

— John Kerry-Smith.

— C'est ça, oui ! Regardez ces photos autour de vous : ici, Belmondo dans À bout de souffle. Jean-Luc Godard ne leur donna pas de scénario, quelques pistes tout au plus, pour les dialogues. Sur votre droite, Anna Karina, ici, pareil dans Pierrot le fou : beaucoup d'improvisations, peut-être un peu trop, c'est vrai. Mais quel talent ! Regardez encore Brial, Gérard Blain, Piccoli et Jeanne Moreau, plus bas, dit Thierry en pointant chacune de ces images de son doigt.

— Vous êtes français, bien entendu, c'est votre culture.

— Ces gens-là avaient du talent. Ils étaient d'excellents comédiens, contrairement à vous, John Kerry, de mes couilles ! Il n'y a pas de Kerry-Smith chez Adweek, espèce d'amateur, répondit Thierry froidement à son interlocuteur, pris de court et incapable de la moindre répartie. Thierry ajouta :

— Advertis a quelques billes dans ce média, vous auriez pu le vérifier, mais non ! Vous êtes trop con et trop sûr de vous. C'est bien là votre problème chez McRyan.

— Vous faites fausse route, je suis pigiste indépendant voilà tout ! répondit l'homme démasqué avant que Thierry n'aggrave le ton de sa voix.

— Si mes mystérieux commanditaires vous ont eus sur ce coup, c'est avant tout parce que vous êtes médiocre. Jusqu'ici, vous n'avez eu affaire qu'à des adversaires qui respectent les règles, des illusionnés, mais c'est terminé. Maintenant, vous avez en face de vous de grands malades qui savent où vous jouez et quelles cartes vous avez dans votre putain de jeu. Essayez de les piéger et votre fille ne sera plus qu'une traînée s'envoyant tous les gars de son lycée en direct sur les réseaux. Lilly, c'est son prénom, n'est-ce pas ? Vous, c'est Freddy McCoy, je me trompe ? dit Thierry devant ce dernier, terrorisé.

— Oui, comment le savez-vous ?

— J'ai potassé votre fiche, Freddy, c'est tout ! C'est fini, les parties avec des maffieux dans votre genre d'un côté et de gentils démocrates de l'autre qui se font toujours baiser par l'arbitre. Comment vous le dire, Freddy ? Il va falloir revoir vos budgets, les manches vont être beaucoup plus difficiles et plus longues. Ces mecs se battent mieux que vous, en utilisant vos propres armes, mais avec des convictions. Vous pensez être nombreux, mais vous êtes corrompibles, ce qui vous rend terriblement fragiles. Ils ont le monde derrière eux, une cause, et ils sont incorruptibles.

— Voyons, personne n'est incorruptible, monsieur, ajouta Freddy McCoy, certain de cette évidence.

— Freddy, ces mecs ont un pognon qui dépasse l'entendement, et ils ne vous lâcheront pas, vous et vos clients, répondit Thierry devant cet homme sortant péniblement son smartphone de son veston.

— Appelez, appelez ! Le temps que vous réussissiez à faire les numéros de vos commanditaires pour espérer une réaction, ils vous l'auront déjà mis dans le fion. Ces cinglés possèdent des yeux partout, ils pompent n'importe quel serveur à leur guise quand ils le souhaitent. Freddy, si vous vous êtes branlé une seule fois devant votre écran, ils le savent. Je vous le dis, pensez à votre fille, quittez McRyan très vite, ça va être un carnage.

Freddy McCoy se leva, quitta La Nouvelle Vague sous le regard de Jean-Luc Godard, émerveillé par la prodigieuse improvisation de son acteur.

Accoudés au bar depuis le début de la représentation, nous frémissions en écoutant cette interprétation terrifiante de nos Actes . Ce fut Koffy qui brisa le silence :

— Ça va être difficile de se passer de ce petit con prétentieux.

— Je vous l'ai dit dès le début. Ce gars vous allume en deux minutes, ajouta Vlad.

— La vache, le mec a littéralement fait dans son froc, dis-je.

Thierry leva son verre et s'adressa aux trois compères qui se retournèrent mécaniquement vers lui.

— Alors les vieux ! Comment j'étais sur ce coup-là ? J'ai l'impression que Godard aurait apprécié ! dit-il en saluant son image avant d'interpeller Koffy sans la moindre discrétion : « Et la grande machine à laver, il en a pensé quoi ? »

— Il va s'en prendre une, me murmura Koffy en descendant de son siège de bar, avant que Vlad ne prenne son protégé dans ses bras.

— Tu as été très bon, Thierry, très bon. Le mec a eu la peur de sa vie. Regarde, Charles est ému et le gros ne sait plus quoi dire, ça en dit long !

— Hé les gars, j'ai une idée ! Si on allait à Clarens tout casser pour fêter ça ? s'exclama Thierry, sous nos regards médusés.

— Retenez-moi, je vais le tuer, nous dit Koffy en s'accrochant à la table.

ÉPILOGUE

Des centaines de millions de followers ! C'est ce qui définissait le mieux l'abrutissement grandissant des populations du grand Occident sous la menace climatique.

Un juge courageux, qui pourchassait d'anciens nazis encore confortablement installés en RFA en 1970, avait expliqué ce phénomène.

Fritz Bauer n'avait pu considérer que l'ensemble du peuple allemand fut devenu si unanimement raciste et, pour beaucoup, d'habiles tortionnaires dès l'avènement du nazisme en 1933. Non, le peuple était devenu simplement des « followers », des idiots de suiveurs tremblant de toutes parts. Ils étaient, selon le juge Bauer, coupables d'avoir mis en pause leur intelligence pour ne pas perdre leur place dans leur communauté. À la libération de l'Europe, les populations allemandes habitant proche des camps de la mort furent contraintes de visiter ces lieux dans lesquels la mort avait frappé des centaines de milliers de fois. Les images de ces regards sur cet enfer, si proche de leurs vies préservées depuis plus d'une décennie, démontrèrent le choc cognitif des « followers ». Tous avaient été aveuglés et asservis par la peur, incapables de réaliser réellement ce qui s'était passé là, si proche de chez eux.

Alors, quand en 2020, les populations, effrayées par des contagions planétaires, s'obstinèrent à ignorer l'influence coordonnée des bureaux de conseil au sein de leurs gouvernements, les démocraties périrent, infectées par ce mondialisme fascisant. Maintenant dépendantes d'une dette allant jusqu'à deux fois leur PIB, les créanciers s'installèrent aux commandes et il s'en fut terminé des débats et de la pédagogie. Le consensus scientifique expliquant la cause du réchauffement ne fut plus négociable. Cette nouvelle bannière climatique s'érigea partout où le profit de la transition énergétique fut possible.

Le stratège Edward Bernays, 100 ans plus tôt, ou le psychopathe Alfred Rosenberg dans les années trente du vingtième siècle, n'auraient pu imaginer une stratégie aussi impitoyable pour museler toute forme d'opposition citoyenne. Les bulletins météo, rebaptisés "bulletins climatiques", eurent raison des troupeaux exposés quotidiennement à la propagande des prêtres de l'apocalypse climatique. Comme des bêtes traquées par leur destin, beaucoup d'Homo consuméristes plongèrent dans une dépendance au paraître, laissant derrière eux toutes les traces de leurs addictions. Pourtant amputés de la moitié de leurs libertés individuelles, les Occidentaux se disputèrent dans de nombreux débats sociétaux de minorités bafouées. Des contorsions médiatiques bruyantes, destinées à détourner l'attention des bouffeurs de cachets, masquaient le détournement démocratique en cours.

Tous responsables ! Toute l'humanité devait convenir sans discussion que le CO2 était l'unique cause de ce changement climatique. Une terreur intellectuelle bâtie sur des modèles de projection choisis. Les malheureux scientifiques qui ne pouvaient, intellectuellement, consentir à l'anthropisation du dérèglement climatique furent désignés hérétiques. Ces courageux opposants subirent des opérations d'entrave numérique. Ainsi, des brillantes carrières furent annihilées en à peine quelques jours. Ces actions, orchestrées par des experts coalisés dans la manipulation d'opinion pour imposer une pensée unique, étaient d'une redoutable efficacité. Alors peu de gens s'exprimèrent librement sans craindre de s'exclure de la pensée commune qui dirigeait leurs vies. À la fin du Moyen Âge, quel réformateur suicidaire aurait osé dire au pape

Rodrigo Borgia : « Je ne crois pas que votre trône soit la volonté du Christ ; vous êtes un imposteur et vous mentez et falsifiez sciemment les évangiles » ? Il est évident que cette âme pure aurait rapidement été suspendue sur une perche lui perforant l'anus. Borgia aurait conclu, comme les papes du climat le firent des siècles plus tard : « Ça lui apprendra à ouvrir sa gueule devant tout le monde ! »

Dans cette période de terreur intellectuelle, les fonds de la Core Foundation financèrent une résistance chaque jour plus vaste et plus forte. Un combat d'avant-garde nécessaire contre les efforts incessants des promoteurs de l'énergie dite renouvelable. Sous notre impulsion, peu à peu, les opposants se réorganisèrent sur les fondations d'un second réseau Internet, décentralisant les contrôles planétaires des informations. La Sentinelle y diffusa, sous forme de bulletin quotidien, la vie fastueuse des grands prêtres de l'entente scientifique. Ainsi, les populations asservies découvrirent, jour après jour, que les défenseurs du climat craignaient autant le réchauffement climatique que Borgia craignait son créateur.

Le cœur de notre organisation mena de violents combats. Ils ne furent que quelques-uns, quelques marionnettistes que nous amputâmes progressivement de leurs pouvoirs. Aucun de ceux que nous avons réduits au silence n'avait ignoré la perfidie de l'escroquerie en cours. Pas un d'entre eux fut secouru ou vengé. Leurs apôtres les avaient abandonnés.

Ce premier récit de notre combat a délesté mon âme, encombrée des visages de ces hommes, de ces femmes, de toutes ces vies que nous avons entravées ou assassinées. Une riposte avec les armes qui nous furent imposées. Notre résistance sauva tant de vies que Dieu ne pourra nous condamner sans s'expliquer sur son absence.